





REVUE

DE PARIS.



REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

5me ANNÉE. — TOME 5me.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE,

RUE DU PERSIL, nº 12.

—

1833.



ANGLAIS ET FRANÇAIS.

A M. LE PRINCE DE BENEVENT,

AMBASSADEUR DE FRANCE A LONDRES.

Je me propose de traiter du caractère de mes compatriotes; car lorsqu'un diplomate tel que Votre Excellence est au milieu d'eux, il est bon de les mettre sur leurs gardes. J'essaierai de leur dire les causes qui ont gravé certaines empreintes sur le caractère national, croyant que la connaissance de soi-même est une meilleure précaution que la défiance contre l'habileté d'un ennemi. Je dédie cette partie de mon livre à Votre Excellence, d'après le même principe qui inspira le Scythe quand il offrit à Darius une souris, un oiseau, un poisson et un paquet de flèches : c'étaient à la fois le symbole de sa nation et une leçon pour les Perses. Je rassemble moi aussi mes symboles nationaux, et je les offre au représentant de ce grand peuple avec lequel pendant huit siècles nous avons fait tant de grandes guerres, occasionées par de petites méprises. Peut-être si les symboles avaient été expliqués un peu plus tôt, une souris et un poisson auraient pu nous rendre plus sages. Une querelle politique neuf fois sur dix, n'est que le résultat d'un malentendu.

J'ai une autre raison pour m'adresser au prince Talleyrand : ce n'est pas la première fois qu'il vient parmi nous. De grands événemens ont eu lieu sur la face du monde entre sa première visite et la dernière. Les changemens qui pendant ce vaste intervalle ont produit tant de convulsions politiques commencèrent par des révolutions dans *le caractère* des nations ; car tout changement de constitution naît de quelque changement dans le peuple. Les Anglais d'aujourd'hui ne sont plus les Anglais d'il y a vingt ans. A qui puis-je mieux dédier mes obser-

vations sur les causes qui ont influé sur notre caractère national, qu'à l'homme qui devine du premier coup d'œil un caractère? L'idée que je place au-dessus de mon témoignage un juge si pénétrant me rendra doublement scrupuleux pour être exact, et si ma présomption d'en appeler à un pareil arbitre m'accuse, j'en conviens, de témérité, c'est aussi une preuve de ma franchise et une garantie de ma circonspection.

Je me souviens d'avoir lu dans un auteur ancien (1) qu'il y avait en Afrique une certaine contrée remarquable par un phénomène effrayant : « Dans ce climat, l'air semblait rempli » de figures gigantesques, de monstres étranges et horribles à » voir, qui se combattaient (ou se poursuivaient) les uns les » autres. Ces apparitions étaient un peu alarmantes pour des » étrangers, mais les habitans les regardaient avec la plus » complète indifférence. » Cette histoire n'est-elle pas un emblème des préjugés nationaux? Les monstres qui épouvantent l'étranger nous semblent à nous choses ordinaires ; nous n'avons aucune sensation qui nous avertisse du changement d'atmosphère, et ce qui est merveilleux aux yeux des autres est pour nous un lieu-commun. Cependant si l'habitant indigène est inattentif, Votre Excellence conviendra que l'étranger est crédule, et si quelquefois l'un ne remarque pas les monstres, quelquefois aussi l'autre les invente. Votre Excellence se rappellera l'histoire du jésuite français qui s'étonna de trouver le métier de prêtre en Chine ; l'homme qui l'exerçait au nom de la Vierge regardait comme une énorme impudence de l'exercer au nom de Fo! C'est dans le même esprit qu'une Anglaise, voyageant en Amérique, se plaint de l'impolitesse américaine, et qu'un prince allemand affecte une horreur républicaine contre l'aristocratie anglaise (2).

Son Excellence le prince de Talleyrand sait mieux que tout le corps de diplomates combien est peu de chose la différence d'homme à homme : la stature et les membres ne varient guère ; toute la distinction vient du costume. Les voyageurs généralement n'analysent pas assez les nouveautés qui les frappent, et ils proclament souvent comme une différence dans les divers

(1) Diodore de Sicile.

(2) Mrs Trollope et le prince Muskau.

caractères des peuples ce qui n'en est une que dans leurs manières. Un des plus vieux exemples du préjugé national se trouve dans Hérodote. Les Grecs, qui avaient coutume de *brûler* leurs parens, s'indignèrent au plus haut degré contre la barbarie des Callates qui avaient coutume de les *manger*. Le roi de Perse mande les Callates devant lui en présence des Grecs : — « Vous mangez vos pères et vos mères! — Excellent usage! — Mais, voyons, pour quelle somme voulez-vous consentir à les brûler? » Les Callates furent très-scandalisés de la question. Brûler leurs parens! Ils poussèrent un cri d'horreur à cette proposition inhumaine. Les Grecs et les Callates éprouvaient l'affection filiale à un égal degré ; mais l'homme qui dînait de son père aurait regardé comme le comble de l'atroce d'en faire un feu de joie.

Les passions sont universellement les mêmes ; mais leur expression est universellement variable. Votre Excellence conviendra que les Français et les Anglais sont les uns et les autres excessivement vains de leur pays. Voilà leur ressemblance; cependant s'il est une distinction plus tranchée qu'une autre entre les deux nations, c'est dans leur manière de manifester cette vanité. La vanité du Français (je l'ai lu quelque part) est d'appartenir à une si grande patrie ; la vanité de l'Anglais, à penser qu'une si grande patrie lui appartient. La source de toutes nos façons de penser, comme de toutes nos lois, est dans le sentiment de la propriété. C'est *ma* femme, que vous n'outragerez pas ; c'est *ma* maison, où vous n'entrerez pas ; c'est *mon* pays, que vous n'insulterez pas, et par une sorte d'appropriation ultra-mondaine, c'est *mon* Dieu, que vous ne blasphémerez pas!

Nous pouvons observer les formes différentes de la vanité nationale dans l'habitant des deux pays, en comparant les éloges que le Français prodigue à la France, avec le découragement ironique qui perce dans le langage de l'Anglais parlant de l'Angleterre.

Il y a quelques mois, je fis un court voyage à Paris ; j'y rencontrai un marquis de l'opinion bourboniste ; il m'entretenait de la situation actuelle de Paris : c'était avec les larmes aux yeux. Je crus devoir par politesse sympathiser avec lui et être de son avis. Ma complaisance lui déplut; il essuya ses

larmes de l'air d'un homme qui commence à s'offenser. « Toutefois, me dit-il, nos édifices publics sont superbes! Assurément, répondis-je. — Nous avons fait de grands pas en civilisation. — Sans contredit. — Nos écrivains sont les premiers écrivains du monde. » Je le laissai dire. « *Enfin*, quel diable de climat vous avez en comparaison du nôtre! »

Je retournai en Angleterre avec un Français qui y était venu vingt ans auparavant, et qui était enchanté des embellissemens de Londres. Je le présentai à un de nos patriotes. « Quelle superbe rue est Regent-Street! s'écria le Français. — Bah! monsieur, des lattes et du plâtre, répondit le patriote. — Je voudrais bien entendre les débats de vos chambres, dit le Français. — Cela n'en vaut pas la peine, murmura le patriote. — Je me ferais un honneur de connaître vos hommes politiques. — De vrais comédiens! je vous assure... Rien de grand aujourd'hui. — En vérité, vous me surprenez; mais, du moins, je verrai vos écrivains et vos savans. — Réellement, monsieur, répondit le patriote très-gravement, je ne crois pas que nous en ayons *aucun*. « Le poli Français fut un moment interloqué; mais se remettant : Ah! dit-il en prenant du tabac, vous êtes une très-grande nation! — Oh! pour cela, c'est vrai', dit l'Anglais en se redressant. »

L'Anglais est donc vain de son pays! Pourquoi? à cause des édifices publics? il n'y entre jamais. De ses lois? il ne cesse d'en mal parler. De ses hommes politiques? ce sont des charlatans. De ses écrivains? il les ignore. Il est vain de son pays, pour une excellente raison : SON PAYS L'A PRODUIT, LUI!

Dans son esprit, l'Anglais est le pivot de toutes choses, le centre du système solaire. Ce qu'un poète a dit de la vertu, il se l'applique : « Il est l'astre-roi, et tous les astres, ses satellites, reçoivent de ses reflets l'éclat et la vie. »

C'est une maxime déjà vieille parmi nous, que nous possédons le sentiment brutal de l'indépendance; nous nous estimons en raison de ce sentiment-là, qui n'est souvent que l'absence de sympathie pour les autres.

Un négociant anglais, logé à l'auberge, fut réveillé de bonne heure, un matin, par la méprise du décrotteur de la maison. « Monsieur, lui dit le décrotteur, le jour se lève! »

Le négociant se retourne avec une grimace; « Qu'il se lève ou qu'il se couche, répondit-il en grognant, qu'est-ce que cela me fait? il ne *me* doit rien. » Cette anecdote est caractéristique, et montre la liaison qui existe entre l'égoïsme et l'indépendance. On a souvent remarqué ce trait de notre caractère national, mais sans l'analyser clairement, et Votre Excellence sait que tout Français qui a écrit une syllabe sur l'Angleterre en fait honneur à la fière conscience de notre liberté. Nous connaissons mieux aujourd'hui les vrais effets de la liberté. Le sentiment que je décris est entièrement égoïste; les sentimens que produit la conscience de la liberté tombent plutôt dans l'excès contraire, dans la philantropie universelle. Union et fraternité sont les mots d'ordre des partis populaires. Que L'INSOCIABILITÉ accompagne la liberté, c'est possible; mais ce n'est pas assurément son attribut distinctif.

La France, en effet, a joui assez long-temps de la même sécurité de propriété et de la même conscience de liberté dont se glorifie l'Angleterre. Cet avantage a plutôt contribué à étendre qu'à concentrer le cercle des affections chez les Français. En devenant citoyen, le Français n'a pas cessé de frayer avec ses semblables, et il est assez porté à croire qu'être *libre* et *insociable* conviendrait plutôt au sauvage qu'à l'homme civilisé. Mais Votre Excellence a observé que parmi nous, à l'exception des hautes classes, tout le monde vit beaucoup seul. Nos salons, qu'une espèce de foule fashionable encombre, ne sont pas la société. Nous réunissons nos connaissances pour le plaisir de ne leur rien dire. « Les Anglais, dit un de vos compatriotes, ont une infinité de ses petits usages de convention pour se dispenser de parler. » Notre élément, c'est notre *chez nous* (*home*), et si vous en croyez nos sentimentalistes, nous nous faisons une vertu d'être malheureux et désagréables partout ailleurs. Ainsi donc (la conséquence est à remarquer) nous nous accoutumons à attacher une importance exagérée à notre cercle, et à voir avec indifférence tout ce qui est au-delà. C'est là ce qui distingue proverbialement les reclus ou les membres d'une coterie. Votre Excellence a peut-être eu quelque entretien avec M. Owen. Ce philantrope rend ordinairement visite à tout étranger qu'il croit digne d'être

converti à sa *parallelogrammatisation* (1), et puisqu'il s'avisa un jour de rêver la possibilité de faire ses prosélytes du duc de Wellington et de l'archevêque de Cantorbéry, il ne serait pas impossible qu'il se fût imaginé qu'il pourrait faire un Owenite de l'ex-évêque d'Autun. Si par hasard M. Owen se trompe sur ce point, il a raison sur un autre. Il a certainement raison lorsque, pour rendre la philantropie universelle, il propose de faire vivre en commun tous les individus d'un même état.—La vie antisociale n'est guère féconde en vertus sociales.

Mais si ce n'est pas la conscience de la liberté, quelle est donc la cause qui produit parmi nous ces goûts d'insociabilité que nous décorons de l'épithète plus douce de goûts *domestiques?* Je crains que les causes soient de deux sortes. La première se trouve dans nos habitudes de nation commerçante, la seconde dans l'influence reconnue d'une forme toute particulière d'aristocratie.

Relativement à la première, je crois qu'on m'accordera facilement qu'il est évidemment de l'essence du commerce de détacher les esprits de toute idée d'amusement. Fatigués de leurs rapports continuels avec tant d'individus divers, pendant le jour, les commerçans concentrent leur désir de distraction dans leur intérieur; et, quand le soir vient, ils ont plutôt besoin de se reposer que de se divertir. De là cette certaine apathie en fait de plaisir, qu'il ne faut pas confondre avec l'humeur sérieuse, mais qui caractérise les nations commerçantes. On ne l'observe pas moins chez les Américains et les Hollandais que chez les Anglais. Ceux-ci ont, il est vrai, dans leur état social de grands contrepoids à l'esprit commercial. J'eus l'honneur, l'autre jour, d'être présenté à un jeune voyageur d'Amsterdam : « Êtes-vous allé au spectacle depuis que vous êtes à Londres? lui demandai-je naturellement.

—Non, monsieur; ces amusemens sont très-coûteux.

(1) Système d'association qui a beaucoup d'analogie avec l'association domestique et agricole ou *phalanstère* de M. Ch. Fourier lequel toutefois associe M. Owen aux philosophes objets de ses élequentes diatribes. (*N. du Tr.*)

— C'est vrai ; mais un homme aussi riche que vous peut très-bien se les donner.

— Non, monsieur. Je puis me donner l'amusement, *mais non l'habitude* de l'amusement. » Telle fut sa réponse austère et philosophique.

Un spirituel compatriote de Votre Excellence se vantait de persuader n'importe quel Anglais que je lui indiquerais à l'accompagner à un bal masqué qui devait avoir lieu à l'Opéra. Je choisis pour l'expérience proposée un père de famille, remarquablement rangé..... un négociant. Le Français l'aborde : « Monsieur ne va jamais aux bals masqués, lui dit-il ?

— Jamais.

— Je m'en doutais. Il serait *impossible* de vous y faire aller ?

— Pas précisément impossible, dit le négociant en souriant; mais je suis trop occupé pour songer à de pareilles fêtes. D'ailleurs je serais retenu par un scrupule moral.

— C'est bien cela. Je viens justement de parier avec mon ami, ici présent, un contre trois, qu'il ne vous persuaderait pas d'aller au bal masqué annoncé pour demain soir à l'Opéra.

— Trois contre un ! dit le marchand ; ce sont des enjeux bien inégaux.

— Eh bien ! je vous offre, *à vous*, le même pari, reprit le Français, en guinées, si vous voulez.

— Trois contre un ? c'est fait ! s'écria l'Anglais ; et il alla à l'Opéra pour gagner son pari. Le bal masqué, en cette occasion, avait cessé d'être pour lui un amusement : c'était une spéculation commerciale (1).

Mais la même classe, qui est indifférente à ces amusemens, est très-jalouse d'ostentation. Un esprit d'insociabilité générale n'est pas incompatible avec l'amour des fêtes, dans les

(1) Ainsi dans les États-Unis, un voyageur nous raconte qu'ayant observé dans le parterre du théâtre deux garçons âgés de quinze ans environs qui causaient entre eux très-chaleureusement durant les entr'actes, il fut curieux d'écouter leur dialogue. Discutaient-ils le mérite de la pièce, le talent de l'acteur, la beauté du spectacle ? Rien de tout cela : ils cherchaient à calculer le nombre des spectateurs et le bénéfice de la recette.

grandes circonstances, avec les banquets splendides et une somptueuse hospitalité. L'ostentation et l'insociabilité sont souvent des effets de la même cause; car l'esprit du commerce, dédaignant de se livrer aux amusemens, est fier d'étaler la richesse; il se montre même plus favorable aux plaisirs du luxe qu'aux arts.

La seconde cause de notre insociabilité est moins évidente que la première : bien loin de naître de notre liberté, elle provient des entraves qu'on lui impose; elle est la conséquence, non des hauteurs de la démocratie, mais de l'influence particulière du pouvoir aristocratique.

. . . .

Une grande nation a toujours eu un principe fondamental de grandeur, quelque qualité distinctive dont le développement l'a rendu grande. Votre Excellence se souvient comment Montesquieu a prouvé cette vérité importante, dans *la Grandeur et la décadence des Romains*. En France, ce principe est l'amour de la gloire; en Amérique, l'amour de la liberté; en Angleterre, l'amour de l'action, le plus sûr, le plus vaste des trois; car il obtient la gloire sans la chercher follement, et il a besoin de la liberté pour exister. En un mot, l'INDUSTRIE est la qualité caractéristique du peuple anglais, le génie souverain de ses richesses, de sa grandeur et de sa puissance.

Votre Excellence sait mieux que personne se préserver de la folie de prétendre à trop de finesse, et mieux que personne aussi elle sait combien il est nécessaire de percer au-delà de la surface des choses, et de saisir dans l'histoire confuse du passé quelque principe large, quoique métaphysique, pour guider sa politique. Aussi Votre Excellence dira, comme moi, que lorsque nous avons une fois découvert la qualité nationale qui a rendu une nation grande, nous ne pouvons trop l'entretenir et l'encourager, en renversant toutes les barrières qui s'opposent à son développement, et en détruisant tous les principes propres à le combattre et à l'arrêter. C'est le feu sacré, qu'il faut alimenter nuit et jour, parce que toute notre prospérité en dépend. Ainsi donc, si l'INDUSTRIE est le principe de notre force, nous ne pouvons trop soigneusement le défendre de tous les obstacles, ni trop élargir la sphère de son action. Eh bien! c'est une vérité que nos hommes d'état ont

méprisée par ces « lois des pauvres, » qui encouragent la paresse, et par les redevances, les prohibitions et les monopoles qui brisent tous les ressorts de l'activité nationale. Une telle politique, qui n'eût été que mauvaise dans d'autres pays, a été exécrable dans le nôtre.

La dernière fois que Micromégas nous rendit visite, il fut frappé d'un singulier spectacle ; il vit un énorme géant étendu tout de son long sur la terre, au milieu d'un vaste verger chargé de fruits ; des chaînes garottaient ses membres, des poids étaient sur sa poitrine. Le géant se débattait des pieds et des mains contre tant d'entraves, et ses efforts convulsifs ébranlaient tellement la terre que de temps en temps ils faisaient tomber des fruits en grand nombre des arbres voisins. Les habitans du pays l'entouraient, et ramassaient ces fruits à mesure qu'ils tombaient. Cependant, loin qu'il y en eût assez pour tout le monde, les plus affamés de ceux qui en pouvaient à peine toucher quelques-uns murmuraient hautement contre ceux qu'ils voyaient plus heureux et mieux nourris. Le compatissant Micromégas fendit la foule, et : « Qui es-tu, malheureux géant ? demanda-t-il.

— Hélas ! répondit le géant, je m'appelle Industrie, et je suis le père de ces enfans ingrats, qui m'ont ainsi enchaîné pour que mes efforts pour devenir libre leur fasse tomber quelques fruits par terre.

— Miséricorde ! dit Micromégas, quelles singulières inventions ! Mais ne voyez-vous pas, mes bons amis, continua-t-il en se tournant vers la foule, que votre père, s'il était délivré de ces entraves, atteindrait avec ses grands bras les plus hautes branches des arbres, et vous donnerait autant de fruits que vous en voudriez. Débarrassez, par exemple, son bras droit de cette chaîne, et vous verrez...

— Cette chaîne ! s'écrièrent une centaine de voix ; impie que vous êtes, ce sont les dîmes !

— Eh bien ! ces cordes !

— Imbécile ! ces cordes sont les douanes, nous serions perdus si on les retranchait. »

En ce moment arriva une troupe de vieilles femmes avec une large tasse d'opium, qu'elles se mirent à infiltrer dans le gosier du malheureux géant.

« Et pourquoi diable faire cela ? demanda Micromégas.

— Nous n'aimons pas à voir notre bon père faire tant de violens efforts, répondirent les pieuses matrones, nous lui donnons de l'opium pour le calmer.

— Mais c'est une drogue qui l'empêchera de faire tomber aucun fruit, et vous mourrez de faim.. Épargnez-lui l'opium, au moins.

— Monstre barbare ! s'écrièrent ces dames avec horreur, voudriez-vous nous ôter les lois des pauvres ?

— Mes enfans ! dit le pauvre géant près d'expirer, j'ai fait de mon mieux pour vous nourrir tous; il y a assez de fruits dans le verger pour nourrir cinquante fois autant de personnes que vous êtes; pourquoi vous perdre en mutilant votre père ? Vous vous intéressez à moi et vous avez pitié de mes efforts mais au lieu de me donner la liberté, ces bonnes femmes veulent m'endormir. Fiez-vous-en à la nature et au sens commun, nous vivrons tous heureux ensemble, et si ce verger vous manque, j'en planterai un autre.

— La nature et le sens commun, cher père ! s'écrièrent ses enfans ; eh ! gardez-vous de ces nouveaux mots, suivons l'expérience et non la théorie ou les spéculations ! »

Ici, ceux qui mangeaient les fruits furent assaillis par une vaste irruption de ceux qui n'avaient pu en attraper dans la dernière lutte, et Micromégas se sauva aussi vite qu'il put, voyant trop bien que si le géant restait quelque temps encore garrotté, les premiers deviendraient les victimes de la faim et de l'envie des seconds....

(1) Nous avons fait traduire cet extrait de l'ouvrage que l'auteur de PELHAM vient de publier à Londres sous le titre de ENGLAND AND THE ENGLISH. Cette publication paraît déjà, réimprimée chez M. Baudry, rue du Coq. (Un vol. in-8°. Prix : 5 fr.) C'est un tableau piquant et sous une forme neuve du caractère anglais. Nous l'examinerons en même temps que l'ouvrage analogue publié par M. le baron d'Haussez. (*N. du D.*)

CASANOVA.

J'ai bien quelque regret de vous entretenir si longuement de cet aventurier sans valeur personnelle, espèce de Lazarille italien, qui dans tout le cours de sa vie est aussi peu inquiet de faire un mensonge qu'une déclaration d'amour. Je sais fort bien que le temps pourrait être mieux employé ; mais je sais fort bien aussi que par ces accablantes chaleurs de juillet, vous n'êtes guère disposés à rien prendre au sérieux, pas même le temps qui passe lentement au milieu de cette lourde atmosphère ; et puis, tout intrigant qu'il est, ce Casanova est un garçon ingénieux, plein d'esprit, plein de saillies, plein d'étourderies de tout genre ; et puis encore on vient de mettre au jour ses mémoires très-complets, trop complets, et qui le présentent en France, pour la première fois, dans la plus entière et la plus immorale nudité. Donc, en vous parlant de Casanova je fais acte de complaisance d'abord ; je fais acte de prudence ensuite ; je me donne bien de la peine pour rendre vraisemblables des aventures sans vraisemblance ; je vous empêche de lire un livre dont beaucoup de pages sonneraient mal à de chastes oreilles, et qui seraient fort obscures aux intelligences peu avancées. Il est donc convenu, messieurs, et surtout il est convenu entre nous, mesdames, que nous enverrons à Casanova de Seingalt une robe nuptiale, avant de l'introduire parmi vous.

Cet homme singulier, qui est mort pauvre, obscur et presque mendiant, comme meurent la plupart des aventuriers, même les plus heureux, s'étant trouvé, sur la fin de sa vie, un vieux reste de dévotion italienne, mêlé à un grand fond de libertinage français, a écrit toute son histoire en français, non sans la faire précéder d'une espèce d'oraison chrétienne, dans laquelle il s'efforce de se démontrer à lui-même qu'il est

chrétien et catholique romain. Eh! mon Dieu! que nous importe la croyance ou les croyances de M. Jacques Casanova? *Je crois en Dieu!* nous dit-il. Qu'est-ce que cela fait à Dieu, je vous prie? Quant aux *principes divins enracinés dans son cœur*, vous verrez, dans son livre, comment il arrange sa vie avec ses principes divins ou non. Il n'y a qu'une chose à remarquer et à croire dans l'acte de foi de l'Italien, c'est qu'il aimait beaucoup le pâté de macaroni fait par un bon cuisinier, beaucoup la morue de Terre-Neuve, bien gluante; beaucoup le gibier faisandé, beaucoup le fromage en putréfaction. Voilà le véritable *Credo* de notre homme. Ne vous occupez guère du reste de son évangile : le macaroni, la morue gluante, le gibier avancé et le fromage plein de vers, voici sa trinité en quatre plats. Cela dit, nous pouvons entrer en matière. Vous connaissez l'auteur de ce livre aussi bien qu'il se connaît lui-même; ajoutez seulement à ces goûts avoués qu'il aime beaucoup le jeu et les femmes : le jeu, parce qu'il donne beaucoup de femmes, et les femmes, parce qu'on goûte bien mieux avec elles le macaroni, la morue, le gibier et le fromage, les premières et les dernières inclinations de Jacques Casanova de Seingalt.

Ce singulier historien s'est donné la peine, avant d'écrire son autobiographie, de se faire un arbre généalogique. Cet arbre généalogique n'est, à vrai dire, qu'une plante parasite qui a poussé au milieu d'une forêt de théâtre, et dont les branches se perdent dans un ciel de théâtre, portant, grotesquement pendus à leur sommet, l'Espagnol don Jacob Casanova, qui épousa une religieuse enlevée à son couvent; don Juan, officier du roi de Naples, qui s'en fut, à la suite de Christophe Colomb, découvrir l'Amérique, où il laissa ses os; Marie-Antoine Casanova, poète satirique, qui mourut dans la peste de Rome, en 1526, et qui serait mort de faim sans la peste, bien différent en ceci d'un autre faiseur d'épigrammes, Pierre Arétin; Jacques Casanova, officier, qui se battit contre Henri IV, sans lui faire trop de mal; Gaëtan Casanova, qui se fit danseur, épousa la fille d'un cordonnier, et qui devint le père du Casanova en question, du véritable Jacques Casanova, né le 2 avril 1725.

Un romancier n'eût pas inventé une généalogie plus appro-

priée à son héros que celle de Casanova. Il y a de toutes sortes de sang dans ses veines, sang espagnol, sang italien, sang français; il y a de la nonne. il y a du prêtre, il y a du soldat, il y a de l'artisan, il y a de l'aventurier, il y a du comédien et de la comédienne, il y a de tout, excepté de l'honnête homme. Ce sont tous des gens de fortune qui contribuent à mettre au monde ce type singulier de l'arlequin civilisé. Du reste, s'il parle de sa famille, c'est moins par vanité que pour mémoire, c'est tout simplement pour montrer qu'il a une famille, et il a bien fait de le dire et de s'expliquer catégoriquement à ce sujet; autrement on aurait pu penser, sans lui faire le moindre tort, qu'il était tout simplement un enfant trouvé : je n'ai pas dit un enfant perdu.

La première impression qui vint à l'ame de Jacques Casanova enfant fut une impression de sorcellerie. Sa grand'mère, le voyant malade, le conduisit chez une sorcière, qui l'enferma dans une boîte avec mille simagrées. Sa première espiéglerie fut de voler un verre à facettes à son père; et comme son père cherchait partout ce verre à facettes, Casanova le glissa dans la poche de son frère, qui fut fouetté jusqu'au sang. Toute l'enfance de Casanova se réduit à ces deux circonstances; après quoi sa mère, qui, en sa qualité de comédienne et de jolie femme, n'avait guère le temps de s'en occuper, chargea l'abbé Grimani de mettre ce cher enfant en pension, moyennant la modique somme d'un sequin par mois, tout compris.

La maîtresse de pension du petit Jacques était la femme d'un colonel slavon, aussi crasseuse et aussi détestable que la vieille dont parle La Fontaine dans une de ses fables. Elle était grande et grosse comme aurait pu l'être feu son mari le colonel; elle portait moustache comme lui, elle était jaune, elle était hideuse, elle avait une servante aussi laide qu'elle. Dans cette pension, on mangeait chaque jour, et dans un plat unique, une méchante soupe, une pomme et quelquefois de la morue *sèche*, dit le texte. C'est peut-être pour cela que l'enfant Jacques Casanova voua, pour le reste de sa vie, un grand culte à la morue *bien gluante*. Le mobilier de l'institution répondait au festin! Il y avait dans les lits de la vermine de quatre espèces, en comptant les rats du grenier qui servait de dortoir. L'éducation allait de pair avec l'ameublement.

Jacques, mourant de faim, se mit à voler la Slavonne comme J.-J. Rousseau, à peu près à la même époque, volait chez son maître le graveur, où il était apprenti; mais Jacques ne raconte pas ses vols comme Jean-Jacques; c'est que Jean-Jacques enfant est déjà cet honnête homme, plein de naïveté, de candeur, de bonhomie, qui devait écrire les *Confessions* et l'*Émile*. On voit qu'il a lu Plutarque; on voit que sa mère était une honnête femme, et son père un homme de cœur. Jacques Casanova au contraire se ressent déjà, même chez sa Slavonne, de son père le danseur et de sa mère la comédienne, qui l'ont élevé au hasard. De chez la Slavonne, Casanova passe chez un digne abbé, le docteur Gozzi.

Chez le docteur Gozzi, le tempérament sanguin de Casanova se déclare. Comme il était là bien nourri, bien logé, bien peigné, cet enfant se mit à devenir amoureux de la sœur du docteur, Béatrice, qui le peignait, qui l'appelait son frère, qui lui mettait des bas blancs dans son lit, qui le lavait tous les matins. Je ne saurais dire qu'il y ait beaucoup de charme dans ces premières amours de notre héros. L'idée de Béatrice est trop étroitement liée à cette idée de cheveux mal peignés et de pieds sales pour que nous nous intéressions beaucoup à ses amours : il faut être très-Italien pour avoir de pareils souvenirs, et pour se rappeler à la fois ses premières ablutions et ses premières amours.

L'histoire de Béatrice est fort longue. Elle ne vaut pas l'histoire fort courte de Mlle Galley dans les *Confessions*. La pauvre enfant, je parle de Béatrice, se croit possédée du démon; il fallut que l'exorcisme y passât. L'exorcisme n'y ayant rien fait, on maria Béatrice. Une fois mariée, son mari la battit, et elle n'eut plus le diable au corps.

Je ne puis m'empêcher de comparer encore les deux éducations, celle de Rousseau et celle de Casanova. J'aime Rousseau enfant, rêveur, dévoreur de livres, innocent, timide; je hais l'Italien, son contemporain, malin, avide, audacieux, mal peigné, joueur déjà. Il reste ainsi à Padoue jusqu'à ce qu'il eût reçu les ordres mineurs; puis il dit adieu au docteur Gozzi et à Béatrice, et le voilà à Venise. Venise était alors la belle ville des mascarades, des parfums et des courtisanes; ville perdue, mais qui se tenait encore debout, comme toutes les

autres ruines de ce dix-huitième siècle, si belles qu'on ne pouvait pas deviner que c'étaient des ruines. Un des grands indices qu'une société se perd, c'est l'incurie dans les principaux hommes de l'état. Une fois que personne ne veut plus gouverner dans un état, une fois que les capables et les habiles se retirent des affaires, laissant aux premiers venus le soin de l'administration, tenez-vous pour bien assurés que cet état est près de sa ruine.

A Venise, le premier protecteur de Casanova fut un vieux sénateur retiré des affaires, homme de repos et de plaisir, un de ces goutteux si spirituels et si moqueurs, que vous retrouvez partout, à cette époque, en France et en Italie, riant tout bas d'une décomposition sociale dont le spectacle les amuse d'autant plus qu'ils savent fort bien qu'ils seront morts avant que la société ne tombe en ruines; vieillards dont l'insouciance est le plus grand des crimes, dont la sécurité est le plus profond égoïste, dont le sourire si tranquille et si doux annonce et accepte une révolution. C'est dans le palais d'un homme riche, oisif, insouciant, moqueur et gourmand, espèce de *pococurante,* comme les appelle Voltaire, revenu des affaires et des amours, et ne croyant plus à rien, pas même aux femmes, que tomba Jacques Casanova. Cet homme s'appelait le sénateur Malipierre. M. Malipierre, trop heureux de trouver un jeune homme qui avait un grand appétit et des sens tout neufs, s'amusait à le faire dîner comme deux et déraisonner comme quatre; il se plaisait à faire de Jacques tout ce qu'on en pouvait faire, un poète, un gourmand un beau parleur, un élégant. Un jour, il lui fit faire un sermon dans l'église du Saint-Sacrement. Le lendemain du jour où il prêcha son premier sermon, l'abbé Casanova, toujours grâce à son ami le sénateur, fut présenté chez une fille nommé Juliette. Après l'emploi de sénateur, un des emplois les plus importans de la république de Venise, c'était celui de courtisane. Juliette était une des célèbres courtisanes de Venise. Le marquis Santivalli l'avait achetée à ses parens 100,000 ducats. Du marquis, elle avait passé à un juif; elle avait quitté le juif pour le théâtre; au théâtre, elle avait fait si bien que Marie-Thérèse, la mère de Marie-Antoinette, avait chassé Juliette de Vienne; insigne honneur, après lequel couraient

alors toutes les comédiennes. En ce temps là, pour déprécier une chanteuse ou une danseuse, on disait : *L'impératrice la souffre à Vienne.*

L'abbé Casanova fut présenté à Juliette dans son palais. L'abbé s'amuse à décrire cette belle personne de la tête aux pieds, ou pour mieux dire, des pieds à la tête ; car elle le fit asseoir au-dessous d'elle sur un tabouret, et puis, sans s'en occuper davantage, elle reprit la conversation commencée avec une foule d'abbés et de marquis, qui faisaient leur cour. L'abbé décrit très-longuement les cheveux de Juliette la courtisane ; mais nous sommes en droit de croire que le portrait est flatté ; car, quelques années plus tard, un homme qui se connaissait en belles femmes, certainement, le roi Loui XV, voyant Juliette dans la galerie du palais passa outre d'un air très-dédaigneux, en disant tout haut au duc de Richelieu : *Nous en avons de plus belles à Paris !*

Qui le croirait? Casanova trouva le moyen de *compromettre* Juliette à Venise. Vous dire comment, cela est trop long ; mais le fait est que la courtisane fut *compromise* par l'abbé. Dans un bal que celle-ci lui donna, il changea de vêtemens avec elle, et toute la ville fut scandalisée de voir les libertés que prenait la courtisane Juliette avec le petit abbé Casanova. Singulière ville et singulière époque, en vérité !

Casanova, ainsi lancé dans le monde par M. Malipierre, se voit invité de toutes parts. Il voit beaucoup de jolies femmes, il les aime toutes, il en respecte quelques-unes, Lucie entre autres, la fille d'un jardinier, jolie enfant, candide et naïve, qui est enlevée par un laquais, au grand désespoir de Casanova, qui se promet bien de n'être plus *la dupe* de l'innocence une autre fois, et qui la retrouve dix ans plus tard dans un *casino* hollandais abrutie par le vice et par l'alcohol.

Pour tenir tout de suite son serment, l'abbé s'en va chez la mère de deux jeunes filles, Angéla et Nanette, et dans cette maison, chez cette mère, qui n'a aucun soupçon, avec ces deux jeunes filles, tout-à-l'heure si innocentes, M l'abbé s'abandonne à toute la fougue de la jeunesse. Ici on croit lire quelques-uns de ces romans de la même époque, où le libertinage est mis en action, est réduit en maximes, livres dangereux, peu dangereux cependant pour les esprits bien faits,

parce qu'ils sont avant tout menteurs et absurdes, et qu'avec un peu d'intelligence on a bientôt reconnu en rougissant qu'on était la dupe d'un mensonge sans vergogne, sans pudeur, sans vraisemblance et sans vérité.

Voyez-vous, les livres dangereux, ce ne sont pas les livres écrits pour les sens. On est bien vite à bout de ce chapitre-là, et il est d'une monotonie si insupportable qu'il est bien difficile de le recommencer. Il arrive presque toujours aux esprits bien faits que le premier mauvais livre qui leur tombe sous la main est aussi le dernier; après quoi ils traitent ce genre de livres comme ces nourritures nauséabondes, auxquelles on goûte une première fois pour dire qu'on les a goûtées, mais auxquelles on ne revient plus. Les livres dangereux, ce sont les livres écrits pour les passions; ceux-là sont les vrais livres qu'il faut craindre: ils portent avec eux quelque chose qui les rend honorables. On sait que, pour les écrire, il faut avoir beaucoup d'art et beaucoup d'ame; on sait que, pour les aimer, il faut avoir beaucoup de cœur. Ne craignez donc pas de vous aventurer avec moi dans ces alcôves où pénètre ce menteur dévergondé, Jacques Casanova de Seingalt; il n'y a pas de risque que son exemple vous pique d'émulation, et puis, chaste historien de cette histoire critique, j'aurai toujours soin de tirer les rideaux de l'alcôve, de fermer à temps la porte du boudoir.

D'ailleurs, ces amours de Jacques Casanova ne sont pas tout son livre; ils y tiennent, il est vrai, une grande place, mais ce n'est pas la place la plus intéressante. Ce livre, très-amusant, est très-instructif, en ce sens qu'il donne une idée très-juste de ce qu'était le dix-huitième siècle en Italie d'abord, en France ensuite. Casanova, avant de venir en France, parcourut toute l'Italie dans toutes sortes de conditions et de fortunes; il ne tient à aucune place, il ne reste à aucun poste. Tout-à-l'heure il était à Venise, chez M. Malipierre; le lendemain le vieux sénateur le chasse de chez lui à coups de bâton, avec ce prétexte pour toute consolation: *Sequere Deum;* ce qui peut se traduire pour Casanova: Va chercher autre part des filles, du gibier, de la morue et du macaroni.

A peine sorti de la riche et oisive demeure de M. Malipierre, Casanova s'enferme au couvent de Saint-Cyprien; il

dit adieu à ses amis, adieu, Angéla, adieu, Nanette! Le voilà qui vit au milieu de cent cinquante séminaristes; là il parle poésie tout le jour, il parle de l'Arioste, du Tasse, de Pétrarque; il apprend, à ce qu'il dit, les vers d'Horace; mais, pour ma part, je suis persuadé qu'il savait très-mal et très-peu son Horace, il le cite trop souvent. Une aventure nocturne dans le dortoir du séminaire le fait mettre à la porte, non sans avoir été fouetté cruellement. L'abbé doit se souvenir du séminaire; il y est entré à coups de bâton, il en est sorti à coups de verges. A peine sorti du séminaire, on le met en prison au fort Saint-André.

Au fort Saint-André l'abbé raconte une histoire de jeune fille très-facile à raconter devant tout le monde et très-digne d'être racontée. Il était en prison au fort Saint-André avec le comte de Bonafede, ancier officier du prince Eugène, et qui était alors au service de la république. Cet homme, officier de la république, est mis aux arrêts pour vingt-quatre jours. Comme il était sur le donjon du fort avec Casanova, prisonnier comme lui, ils aperçurent une gondole à deux rames qui se dirigeait vers la porte de la prison : c'étaient madame la comteste de Bonafede et sa fille qui venaient voir, l'une son mari, l'autre son père. Ces dames avaient toutes les belles manières et toutes les apparences de femmes du grand monde. La jeune personne était blonde et rose, son sourire laissait voir de belles dents, sa, taille était charmante. Elle était élégamment parée à la mode du temps, ayant de grands paniers et tout le costume des filles nobles. Casanova veut lui donner le bras; mai elle, avec beaucoup d'aisance et de grâce, le trouvant gauche, lui apprend comment un homme bien élevé offre la main à une jeune fille de qualité; elle cependant lui parle d'art, elle lui dit qu'elle est musicienne et peintre; voilà le jeune homme enchanté! En se retirant, madame la comtesse, avec un bienveillant sourire, invite Casanova à aller la voir, elle et sa fille; monsieur l'abbé se confond en respects et en remerciemens.

A peine sorti de prison, Casanova se rend chez le comte qui était sorti. Madame la comtesse était chez elle; le jeune homme entra dans un vaste selon, orné de quatre chaises d'un bois vermoulu et d'une table couverte de graisse. Madame la comtesse était enveloppée dans une robe en lambeaux, qui laissait

entrevoir une chemise aussi noire que sa robe. Après le premier salut, madame la comtesse appela sa fille, et alors vint la pauvre fille, habillée comme sa mère. Elle fit entrer le jeune homme dans sa chambre ; cette chambre était triste, et il n'y avait pas de draps sur la paillasse qui composait le lit. Elle raconta à l'abbé que leurs beaux habits de l'autre jour étaient en gage. Cette misère-là durait depuis dix ans. L'abbé en fut si touché qu'il donna six sequins à la fille du comte. Telle est pourtant l'histoire de la bonne moitié de la noblesse au dix-huitième siècle. Il n'y avait qu'à laisser faire la misère, elle eût bien mieux fait justice des distinctions que le bourreau !

Il faut vous dire qu'en ce temps-là un certain abbé français étant devenu évêque par la grâce de Dieu, du saint-siége apostolique et de Mme Casanova, la comédienne, se chargea de l'avenir de Jacques Casanova. Il commença par donner à Casanova une lettre pour le père Lugari, au couvent des Minimes, dans la villa d'Ancône. Casanova quitta donc Venise pour se rendre à sa nouvelle destination. Il dit encore une fois adieu à ses deux amies, leur laissant tous ses papiers et *tous ses livres défendus ;* il s'embarqua tristement pour Ancône, avec dix sequins, à la suite de l'ambassadeur de Venise. La cour de sa seigneurie, qu'on appelait *la grande cour*, était composée d'un maître-d'hôtel, d'un abbé, d'une vieille femme de charge, d'un cuisinier et de huit à dix domestiques.

Arrivé à la presqu'île de Chiozza, où s'arrêtait la tartane, l'abbé voyageur fait rencontre d'un sien ami de Padoue qui le présente sur-le-champ chez un apothicaire où se réunissaient tous les gens de lettres de l'endroit ; le soir il dîne à l'académie de Chiozza, il y lit des stances de sa composition, et il est élu membre de l'académie de Chiozza à l'unanimité. Après la séance, on le mène au jeu, où il perd tout son argent, sa montre, ses habits, tout ce qu'il a ; le soir il se couche dans un grand lit, lui douzième, dont il fut chassé à coups de pied par l'hôtellier ; le lendemain matin il se rembarque, sans argent, sans habit, malade, et ne sachant que devenir.

Dans sa détresse, il est accosté par un moine de Saint-François. Ce moine le prend en amitié, et il partage avec lui tout ce qu'il a : son gîte et son souper chez les dévotes italiennes,

son café aux presbytères du chemin, les trésors copieux de sa besace, pain, vin, fromage, saucissons, confitures et chocolats, mangeailles de toutes sortes; ils arrivèrent ainsi à Ancône, ce beau port élevé par Trajan. A Ancône, on fit faire aux passagers de la tartane une quarantaine de vingt-huit jours. Du lazaret, le père Stefano écrivait, par la main de Casanova, des lettres touchantes aux bonnes ames d'Ancône, les priant de venir au secours d'un pauvre récollet de l'ordre de Saint-François; les aumônes arrivaient en abondance. Au bout de quinze jours de repos et de régime, l'abbé se sentit rétabli. Pour se distraire, il regardait du matin au soir dans la cour du lazaret. Dans cette cour habitait une esclave grecque, d'une grande beauté, d'une grande blancheur, que rehaussaient encore deux grands yeux très-noirs. L'abbé devint amoureux de la femme grecque; mais comme il allait être aimé la quarantaine finit. A Ancône, le père Lugari lui remit dix sequins de la part de l'évêque; à Ancône, il quitta le père Stefano et sa riche cargaison de pain, de vin, de salé, de confitures et de chocolat.

D'Ancône il s'en va à pied à Notre-Dame-de-Lorette. Il était harassé de fatigue, mort de faim et de soif. A peine est-il arrivé à Notre-Dame-de-Lorette, qu'un abbé le conduit à une maison de belle apparence. Dans cette maison, on lui donne un appartement de trois pièces, on le rase, on le met au bain, on lui sert un souper délicieux, on lui donne du linge blanc; une servante, fort bien mise, vient faire son lit: quand il est au lit, on lui apporte une lumière de nuit, avec un cadran. Il était à l'hôpital fondé par monseigneur Caraffa.

Le couvent, les moines et le presbytère où le voyageur trouvait un asile le soir, c'étaient autant d'institutions favorables à la vie aventureuse. Aujourd'hui qu'il faut à toute force qu'un héros d'aventures paie son gîte le soir, aujourd'hui qu'il n'y a plus d'hospitalité qu'à prix d'argent, et que toutes les hôtelleries se ressemblent, il est bien difficile de jeter quelque variété dans une histoire. Chaque voyageur s'en va le long des grandes routes, et qu'il soit riche ou pauvre, à pied ou à cheval, nous savons à un mètre près le chemin qu'il a parcouru, à vingt centimes près le souper qu'il a mangé. On a porté un grand préjudice aux romanciers en abattant les couvens, ce

qui ne nous empêche pas d'avoir trente à quarante romans nouveaux tous les mois.

Trois jours après, quand il eut bien fait ses prières à Notre Dame-de-Lorette, Casanova se remet en route; le premier homme qu'il rencontre, c'est le frère Stefano; il voyageait à pied, lentement, sans se hâter, toujours sûr de trouver quelque ame dévote à saint François pour lui donner l'hospitalité le soir. Le moine proposa à Casanova de porter sa besace, Casanova porta sa besace; le lendemain matin, à un certain château, le moine se fait servir la messe pas Casanova, et après la messe le moine confesse toute la maison, et comme il refusait de donner l'absolution à une jolie petite fille de quinze ans, Casanova, hors de lui, le traite devant tout le monde d'imposteur et d'infâme; le moine s'échauffe et donne un soufflet à son compagnon, le compagnon, lui riposte par un coup de bâton, ils se séparent. Casanova fait marché avec un muletier dont le mulet le jette dans un fossé sur le bord du chemin; il reste dans ce fossé tout un jour. Le soir de ce même jour, un homme vient à passer au bord du chemin et ramasse le voyageur estropié; cet homme, c'est le moine Stefano.

Le personnage de ce moine Stefano est très-amusant dans ce livre. Il reçoit à chaque instant des coups de pied ou des coups de bâton de son camarade Casanova; il en est abandonné à tout propos, et toujours il arrive à temps pour lui donner à manger quand il a faim, pour lui trouver un lit quand il est à la belle étoile, pour le tirer du bourbier quand il y est tombé. Ce qu'il y a d'original, c'est que ce moine ne se sent pas un mouvement de charité chrétienne en tout ceci; il oblige Casanova uniquement parce qu'il a besoin d'un compagnon pour le distraire, pour manger ses vieux poulets rôtis ou pour porter sa besace quand elle est trop pleine. Il y aurait un excellent personnage de roman à faire avec le frère Stefano. Du reste, c'est bien le plus impudent moine mendiant qui ait mendié dans le pays de moinerie. Voici un exemple de l'effronterie de ce drôle qui était chargé de toutes sortes de comestibles. Un soir il s'arrête avec son compagnon dans une chétive maison à cent pas de la route; ils trouvent dans cette maison un vieillard décrépit et cacochyme étendu sur un grabat, deux vilaines femmes de trente à quarante ans, deux enfans tout nus,

une vache et un chien; la misère était visible : mais le cruel moine, au lieu de faire l'aumône dans cette pauvre maison, demande impitoyablement à souper; le moribond se lève en soupirant, et il dit aux femmes : « Allez tuer la dernière poule, allez chercher la dernière bouteille que je conserve depuis long-temps. » En même temps le vieillard fut saisi d'une quinte de toux violente. Casanova et le moine soupèrent avec la poule et la bouteille de vin, à la lueur d'une misérable chandelle qui bientôt jeta sa dernière clarté. Pendant la nuit, le moine, obligé de se défendre contre les embrassemens d'une des femmes, se défend à coups de bâton, et d'un coup de bâton il fracasse le crâne de son hôte; cela fait, ils s'en vont tranquillement. Le soir, ils soupent chez un riche marchand de vin que le moine insulte après avoir beaucoup bu; le matin ils déjeûnent chez un aubergiste qui leur donne gratis du vin de Chypre délicieux. Le moine pour récompenser l'aubergiste, lui vole un sac de truffes. Comme l'aubergiste était une fort belle personne, ce vol indigne Casanova qui bat le moine comme plâtre; il lui enlève le sac volé et il le renvoie à qui de droit. Le lendemain, Casanova entre seul à Rome *par la porte du Peuple ;* à Rome il va chercher son évêque, on lui dit que depuis dix jours son évêque est à Naples. Sur-le-champ il part pour Naples, *ne se souciant pas de voir Rome ,* singulière parole dans la bouche d'un homme qui est jeune et qui n'a encore rien vu ! Mais ce jeune homme était déjà pris par le vice, corps et ame, que lui importait de voir Rome ? Était-il sûr d'y trouver du macaroni, du gibier, de la morue et du fromage ?

A Naples, après un voyage de six jours, il ne trouve pas son évêque; l'évêque était parti pour Mortenaro. Comme il n'a plus d'argent, il va à pied jusqu'à Portici. A Portici, il entre dans une auberge et il se fait traiter en homme riche. Après le dîner il va voir le palais. Il trouve, en visitant le palais, un brave marchand qui lui fait goûter son vin et qui lui propose de lui en vendre; il en a de toutes sortes, du Cérigo, du vin de Samos et de Céphalonie; il a aussi du vitriol, du cinabre, de l'antimoine et du mercure. A ce mot *mercure,* l'instinct de Jacques s'éveille ; il prie le Grec de lui confier un flacon de mercure; il va du même pas acheter chez un dro-

guiste deux livres et demie de plomb et de bismuth ; il rentre à son hôtel ; il fait un amalgame, et il attend que le Grec soit de retour.

On dîne gaiement ; on sable à longs flots le vin muscat du Levant. Tout en causant, le Grec demande à son hôte pourquoi il a emporté son flacon de mercure, et alors l'autre lui montre son mercure divisé en deux bouteilles. Casanova lui rend sa bouteille de mercure et il envoie le garçon de l'hôtel vendre l'autre flacon ; le garçon lui rapporte quinze coulis.

Voilà le Grec hors de lui. Après bien des détours, le Grec dit enfin à son hôte. « Combien voulez-vous de votre secret pour l'augmentation du vif-argent, monsieur l'abbé ? — Deux mille onces d'or, dit l'autre effrontément. » Et, moyennant une lettre de change de même somme, Casanova lui enseigne ce secret, qui n'est un secret pour personne, l'agglomération du plomb et du mercure à l'aide du bismuth.

Avec l'argent extorqué au Grec, Casanova se rend à Salerne; là, il achète des habits et du linge. De Salerne il va à Corenza, capitale de la Calabre ; de là il se rend à Morterano, côtoyant la mer d'Ausonie, et foulant la terre illustrée depuis trois mille ans par Pythagore. A Mortenaro il trouve l'évêque fait évêque par sa mère ; le digne homme était pauvrement logé ; il avait un mauvais lit qu'il fut obligé de dédoubler pour coucher son protégé ; sa table était encore plus frugale que son lit n'était mauvais ; ses ouailles étaient laides et pauvres. Que pouvait donc faire chez l'évêque de Mortenaro Jacques Casanova, qui aimait tant les jolies femmes, la morue, le gibier et le fromage ? Aussi ne resta-t-il que deux jours chez l'évêque de Mortenaro qui le renvoya à Corenza, en lui donnant une lettre pour l'archevêque. L'archevêque le renvoya à Naples ; à Naples, il est reçu et fêté partout. Il rencontre un sien parent, homme riche et rangé. De Naples il va à Rome. Il était fort élégant, fort en argent comptant, fort petit-maître. Il voyageait dans une voiture, avec deux belles dames, fort alertes et des plus élégantes. Le voyage fut long et charmant ; cet homme qui était entré à Rome en mendiant, tout couvert de la poussière du chemin, tout barbouillé par la charcuterie mendiée d'un moine, y rentre à présent dans la voiture d'une belle dame qui l'aime, dînant à Velutri, couchant à Marine, heureux,

riche et honoré, car il avait une lettre de recommandation pour le cardinal Acquaviva.

Vous ne pouvez guère vous figurer aujourd'hui ce que c'était encore qu'un cardinal en ce temps-là. C'est là une de ces puissances évanouies comme toutes les autres, et qu'on ne peut se figurer, même en se l'exagérant à soi-même. Casanova fut présenté au cardinal Acquaviva, à la villa Négroni; le cardinal l'examina pendant quelque temps de la tête aux pieds; puis il lui ordonna d'aller trouver son secrétaire, l'abbé Gama. Le lendemain l'abbé Gama lui apprit qu'il était logé et nourri au palais de Son Excellence avec soixante ducats d'appointemens par mois; le cardinal lui ordonnait, entre autres choses, de prendre sur-le-champ un maître de français.

Il y avait loin du palais du cardinal à l'humble maison de l'évêque de Mortenaro; la position était belle pour faire fortune. Il n'y eut pas jusqu'à notre saint-père le pape lui-même, cet aimable et savant Benoît XIV, le dernier pape de ce monde qui ait été une puissance hors de Rome, qui ne complimentât Casanova *d'appartenir à un cardinal d'une si grande importance*. Casanova parla à Sa Sainteté de l'évêque de Mortenaro; Sa Sainteté rit beaucoup du pauvre évêque. Puis, voyant que Casanova parlait mal le toscan, qui est un italien très-difficile à parler quand on ne l'a pas appris en naissant, Sa Sainteté lui dit qu'il pouvait parler le dialecte bolonais; elle engagea même le jeune abbé à venir le voir quelquefois. C'était un pape charmant Benoît XIV; Casanova n'a pas un mot d'éloge ou d'admiration pour lui.

Une fois que le pape lui eut parlé, Casanova fut un homme à la mode. La belle marquise G. (Casanova a quelquefois des réticences singulières) voulut qu'on lui présentât le protégé de Son Excellence. La marquise était tout puissante sur le cœur et sur l'esprit du cardinal; l'abbé lui plut; il était jeune; il faisait des vers; il la regardait avec amour et respect. Le cardinal, qui était peu poète, fit de l'abbé son confident et le chargea de lui composer un sonnet en réponse à un sonnet de la marquise. Un jour, le cardinal était dans son appartement avec la marquise; le cardinal envoie chercher l'abbé; l'abbé descend. « Lisez ces vers, l'abbé, » dit Son Excellence. L'abbé lit les vers à la marquise; il les lit avec beaucoup de

feu et d'expression. Il avait glissé dans ce sonnet quelques vers qui lui étaient personnels et que la marquise seule pouvait comprendre. Comme le cardinal s'était fait saigner le matin, il se mit au lit, priant la marquise de dîner dans sa chambre avec l'abbé. La marquise était dans un négligé galant ; l'abbé se mit à table à côté d'elle ; le cardinal s'endormit bientôt. Le repas achevé, les deux convives se levèrent sur la pointe du pied pour aller au belvéder; là, encouragé par les regards de la dame, l'abbé lui prit la main tendrement. Je ne répéterai pas tout ce qu'ils se dirent. Heureusement le cardinal se réveilla à temps, et il vint les rejoindre, en bonnet de nuit, sur le belvéder, leur demandant — s'ils ne s'étaient pas ennuyés.

Eh bien! cette belle fortune si bien commencée, elle fut interrompue par un accident qui perdit Casanova ; il prêta les mains à l'enlèvement de la fille de son maître de français par un Italien. La jeune fille se réfugia chez le cardinal. La belle marquise outragée fit chasser l'imprudent Casanova. « Il faut partir, il faut quitter Rome, lui dit Son Excellence; mais mes bontés vous suivront partout. Où voulez-vous aller? Je vous donnerai une lettre de recommandation partout où vous irez »

— Je veux aller à Constantinople, dit l'effronté jeune homme.

— Je vous remercie de ne pas avoir choisi Ispahan, reprit l'Excellence, car vous m'auriez embarrassé. » Et il lui donna mille sequins et une lettre pour Osman Bonneval, pacha de Caramanie, à Constantinople.

Casanova dit donc adieu une seconde fois à Rome ; il revient à Ancône, trop heureux de pouvoir se livrer tout entier à son humeur aventureuse et libertine! Ses premiers pas loin de Son Excellence ne furent guère édifians. Il rencontre une méchante comédienne fort misérable, mère de trois jeunes filles, qui le fait souper successivement avec ses trois filles ; il enlève la plus belle et il l'emmène à Bologne; cette fille s'appelait Thérèse. A Bologne, il se sépare de Thérèse; il quitte le petit collet pour l'habit de soldat, et il s'embarque pour Corfou. Dans la traversée de Corfou à Constantinople s'élève une grande tempête ; les vents soulèvent les ondes ; le vaisseau est en grand péril ; les passagers invoquent le ciel ; les matelots,

excités par un moine slavon, jettent à l'eau Casanova, qu'ils accusent de soulever les vents et l'orage. C'en était fait de lui, mais il resta suspendu à la branche d'une ancre. Enfin le vent, devenu favorable, les conduisit en huit jours aux Dardanelles; ils arrivèrent à Péra, au palais de Venise, et le lendemain il se fit conduire chez Osman, bacha de Caramanie, ce spirituel renégat, comte de Bonneval, dont l'abjuration causa tant de scandale à ce dix-huitième siècle qui ne s'étonnait de rien. Le seigneur de Bonneval était vêtu à la française; il habitait un appartement meublé à la française; il vint au-devant de notre homme, lui demandant ce qu'il pouvait faire, lui musulman indigne, à la recommandation d'un prince de l'église catholique, qu'il ne pouvait plus nommer sa mère.

Le comte voyant ce jeune homme si insouciant, et si jeune, et si abandonné à l'heure présente, et qui venait de si loin tout exprès pour lui porter une lettre d'un cardinal romain, et qui n'avait rien à lui demander, lui donna un de ses janissaires pour l'accompagner et l'invita à dîner tous les jeudis. A ces dîners il lui fit connaître deux ou trois Turcs, hommes d'esprit et de sens et fort tolérans, à ces dîners on buvait d'excellent vin de France; *voilà ma bibliothèque et mon harem*, disait Bonneval en montrant son caveau bien garni.

Ce que raconte Casanova de son voyage à Constantinople ne me paraît pas d'une vérité incontestable. Son ami Josouff Ali, qui se conduit comme un bon mari de Paris, qui parle politique comme Charles-Quint et religion comme Voltaire, est peut-être un anachronisme. Toujours est-il que Josouff Ali est un homme amusant, un esprit distingué, et que Casanova eut bien tort de ne pas épouser sa fille, sauf à suivre l'exemple du comte de Bonneval; mais Casanova l'a dit dans sa préface, il est chrétien et *catholique romain* encore, voilà pourquoi il n'est pas mort dans son harem, pacha à trois queues pour le moins.

Quand il quitta Constantinople, et vous vous doutez bien qu'il a quitté Constantinople toujours pour la même raison, un amour traversé ou découvert, son ami Josouff-Ali le comble de présens, étoffes de Damas, d'or et d'argent, argent en lingots, portefeuilles, ceintures, écharpes, mouchoirs et pipes. Le comte Bonneval lui donna du vin de Malvoisie et de

Scopolo. Voilà comment un renégat chrétien et un vénérable musulman acquittèrent la lettre de change du cardinal Acquaviva.

Il est bien malheureux que Casanova ne soit, à tout prendre, qu'un intrigant maladroit, un homme qui va par sauts et par bonds, qui ne met pas plus de transition dans les pages de son livre que dans les actions de sa vie ; son livre serait bien plus intéressant s'il y avait plus d'ordre et de méthode. Comparez ces mémoires aux mémoires écrits par des hommes de sens, dont la vie a touché à un but et dont toute la conduite a été logique, même dans ses égaremens et dans ses contradictions : comme tout se tient dans ces mémoires ! comme une action est la conséquence de l'autre action ! comme l'écrivain, à tête reposée, s'explique à lui-même, puis explique aux autres comment il est allé d'ici là, de cette action à cette action, de telle vérité à telle vérité, de telle vérité à telle erreur, de telle erreur à telle erreur ! c'est que la vie de ces hommes n'a jamais été tellement livrée au hasard qu'on n'y puisse rencontrer, en la cherchant, une pensée dominante, une opinion chérie, une habitude constante, disons-le, un vice enraciné et qui se reproduit toujours. Il n'en est pas ainsi pour les hommes à aventures ; qui dit un aventurier dit tous les hommes, toutes les positions, tous les contrastes, comme aussi il dit toutes les passions, toutes les habitudes, toutes les opinions, tous les vices, et surtout aucune vertu. Voilà tout-à-fait notre digne héros Casanova de Seingalt.

Il faut donc que vous ne preniez pas ce simple récit en mauvaise part, si fort souvent je ne vous donne aucune explication aux aventures de mon héros ; le vagabondage ne serait pas le vagabondage si on pouvait lui donner une définition quelconque. Ainsi cet homme, fils d'une comédienne, qui se fait prédicateur à la suite d'un sénateur vénitien, mendiant à la suite d'un moine, poète à la suite d'un cardinal, qui n'est catholique qu'une fois à Constantinople, cet homme revient de Constantinople pour se faire officier de la république de Venise. La république de Venise l'envoie à Corfou.

Les détails qu'il donne sur Corfou ne sont pas sans quelque intérêt. L'autorité souveraine y était exercée par le providiteur général, M. Dolfino, vieillard sévère, ignorant et

têtu. Il avait avec lui trois grands officiers des troupes légères, trois officiers des troupes de ligne et trois amiraux. Il avait en outre une dizaine de nobles, beaucoup de nobles de hasard et de Vénitiennes consacrées au plaisir. Casanova fut nommé adjudant de M. Dolfino. Naturellemnet chez M. Dolfino l'adjudant fait la cour aux dames; d'abord elles sont cruelles, mais enfin elles cèdent. A tous ces agrémens personnels l'adjudant venait d'ajouter une force irrésistible, cette force c'était le jeu. Le jeu est encore un de ces puissans agens dans le roman ou dans le drame qui manquent au drame et au roman modernes. Le jeu, c'est comme le couvent du grand chemin, toujours prêt à donner asile à l'aventurier qui passe. Quand votre aventurier n'a pas d'habit, n'a pas de gîte, le jeu est là qui lui donne habit, gîte, valet, belle femme, soupers magnifiques, grand train. Le jeu agit à peu près dans les romans et dans la vie du dix-huitième siècle comme la baguette magique ou le talisman tout puissant dans les contes de Perrault. Vive le jeu pour expliquer tous les bonheurs et tous les revers, pour montrer un homme sous son côté inattendu, pour développer une intrigue des langes qui l'enveloppent. A présent que nous savons Casanova joueur, et joueur *habile*, nous avons notre Casanova au grand complet. Ta fortune est faite, mon fils, dans la voie scélérate où tu t'engages. Lâchez-lui la bride; qu'il aille à bride abattue et sans crainte puisqu'il est sans reproche; il n'y a pas de sollicitude à avoir pour un jeune homme aussi avancé.

A Corfou donc il joua, il fit l'amour, il gagna beaucoup d'or et beaucoup de femmes, il ne garda ni son or, ni ses femmes; il devint, comme il le dit lui-même en tête d'un de ses chapitres, un franc vaurien: *Je deviens un franc vaurien.* A force d'être *un franc vaurien,* il est forcé de vendre sa charge. Il est rappelé de Corfou à Venise; il revient à Venise plus pauvre qu'il n'en est sorti, pauvre, mendiant, sans habit, ruiné et n'ayant pour toute ressource qu'un méchant violon sur lequel il faisait sa partie dans un orchestre d'opéra. C'était là tomber de bien haut pour un secrétaire de cardinal, l'amant de toutes les marquises et comtesses qu'il avait trouvées sur son chemin! Cependant il se consolait de sa triste position à force de philosophie et d'ivrognerie dans les tavernes. Il avait

fait société avec une douzaine de bons sujets comme lui, et la nuit ils s'en allaient, faisant toutes sortes de désordres dans la ville, frappant aux portes silencieuses, brisant les vitres, enlevant les enseignes, décrochant les nacelles qui ensuite voguaient toutes seules où elles pouvaient; vivant au cabaret et y faisant mille folies. Un jour entre autres, c'était un jour de carnaval, une honnête famille vénitienne se livrait à la gaiété dans un cabaret retiré, au milieu de cette famille était une femme d'une grande beauté et d'une grande modestie; nos huit garnemens s'habillent en alguazils, et ainsi déguisés, ils s'en vont au nom du très-redouté tribunal des Dix; ils arrêtent tous les hommes; ils les conduisent fort loin, à Saint-George, sur l'autre rive du canal. Cependant la jeune femme était entraînée à l'auberge des *deux Épées*, où elle soupa joyeusement avec les alguazils du très-redouté tribunal. De retour chez lui, le pauvre mari porta ses plaintes au sénat de Venise. Mais quoi? il y avait un praticien parmi les honorables compagnons de Gasanova. L'honnête Vénitien n'eut donc aucune satisfaction; c'était là une aristocratie qui avait pour devise *solo mihi!* Vous savez où sa devise l'a menée.

Notre homme cependant, à force de jouer du violon, était plus misérable de jour en jour. Un soir, ou plutôt une nuit, qu'il avait raclé des airs de danse sur son instrument à quelque brillante fête dont il n'était que le spectateur le plus fatigué et le plus haletant, il s'en retournait tristement chez lui, pâle et harassé; comme il descendait l'escalier, son violon sous le bras, il rencontra un sénateur en robe rouge qui était monté dans sa gondole, et qui, en tirant son mouchoir de sa poche, laissa tomber une lettre. Casanova ramasse cette lettre, et la rend au sénateur. Celui-ci, voulant rendre au pauvre musicien politesse pour politesse, veut absolument le reconduire chez lui. Ils partent. En chemin, Sa Seigneurie est frappée d'une attaque d'apoplexie; Casanova le prend dans ses bras, le ramène à son palais; le chirurgien arrive à temps; Sa Seigneurie est sauvée. Son premier regard et son premier sourire sont pour ce jeune homme qui l'a secouru si à propos. Ce sénateur était M. de Bragadin, homme savant, bon, facétieux, sceptique, et qui n'avait que cinquante ans.

Voilà Casanova qui jette son violon aux orties, comme il a

déjà jeté son collet d'abbé et son uniforme d'adjudant. M. de Bragadin l'adopte pour son fils ; il l'introduit dans sa société la plus intime, il l'initie aux affaires les plus secrètes, il lui fait une pension très-honorable, il lui donne un bel appartement dans son palais ; le ménétrier devient tout-à-fait un grand seigneur. Mais, hélas ! ménétrier au grand seigneur, il ne changea rien à ses allures ; il s'adonna de nouveau, corps et ame, au jeu et aux femmes. Rien n'est monotone comme ces histoires de femmes ; qu'elles résistent long-temps ou qu'elles cèdent sur-le-champ, qu'il les rencontre dans un salon ou au coin de la borne, qu'elles le comblent de présens ou qu'elles le volent effrontément dans une maison de jeu, pour lui c'est à peu près la même chose, ce sont toujours des femmes ; quoi qu'elles fassent, il faut toujours arriver à la même conclusion ; et arrivé à cette conclusion, il faut recommencer encore. Casanova est un si rude jouteur en fait d'amour qu'il ne s'aperçoit pas que le plus simple récit de ses combats est déjà une fatigue ; et puis il y a une chose ignoble dans sa manière de raconter toutes ses amours, c'est cette atroce formule *tu* qu'il emploie à chaque instant et pour toutes les femmes. Telle femme qu'il appelle respectueusement *madame la duchesse* au commencement d'un chapitre, il lui dit *porte-toi bien* à la fin du même chapitre. Du reste, rien n'est épargné par ce galant effronté. La fille de joie, la grande dame, la villageoise ingénue qui cherche un mari, l'abbesse dans son monastère, la servante dans son cabaret, la femme de sénateur, la femme de théâtre, la femme d'alguazil, tout lui est bon, ajoutez une demi aune de longueur à la liste de don Juan ; il en fit tant qu'il fut obligé de quitter Venise, et il quitta Venise et M. de Bragadin, et cette haute position, et cette brillante fortune, et ce grand avenir, sans trop de regrets ; que pouvait-il faire dans une ville *où il n'y avait que les sénateurs à robe rouge et à longue perruque qui eussent le droit de tenir la banque de pharaon ?*

Il avait vingt-trois ans quand il quitta Venise *la nuit*. Deux jours après il était à Milan, libre encore une fois, encore en beaux habits et en argent comptant. Le soir, au théâtre, il rencontre une de ses anciennes connaissances, Marine, qui dansait un pas grotesque. A la fin du ballet, il va demander

Marine. *L'ami* de Marine jette un couteau à la figure de la danseuse : Casanova appelle le champion en duel et il le blesse au bras ; le voilà en pied dans les coulisses. Dans les coulisses, il trouve des officiers avec lesquels il joue et il vole aux cartes, il mène sans remords la vie d'un misérable. Ce fut bien pis quand il fut à Cézène ; à Cézène, il fait le magicien, il vend à un imbécille, et pour la somme de deux mille écus, une vieille botte qu'il donne pour un fourreau d'épée, et puis il entasse toujours de nouvelles amours sur les anciennes amours. Toute cette partie de la vie de notre aventurier est très-active, il se livre à une escroquerie de bas étage qui n'a rien de fort extraordinaire ; mais cela devient d'un haut intérêt quand enfin sa fortune, ou plutôt la nôtre, le jeta dans la France élégante et croulante du roi Louis XV et de Mme de Pompadour.

Rien n'est amusant et rien n'est vrai comme la peinture de Paris par Casanova. Il est venu à Paris comme il est allé à Constantinople, sans aucun but, et poussé uniquement par son humeur aventureuse. Arrivé à Paris, il va au Palais-Royal ; c'était le matin, il entre dans un café, il demande du café à l'eau, on lui répond qu'on n'a que du café au lait, qu'on ne fait de café à l'eau que le soir, et on lui offre un verre d'orgeat. Pendant qu'il prend son verre d'orgeat, il demande au garçon ce qu'il y a de nouveau ; celui-ci répond : *La dauphine est accouchée d'un prince !* Un abbé soutient qu'elle est accouchée d'une princesse ; un troisième, qui survient, dit que la dauphine n'est pas accouchée. En sortant, monsieur l'abbé lui donne le nom et l'adresse de toutes les filles qui se promènent dans le jardin.

Au milieu du jardin une grande foule se tient debout, le nez en l'air et la montre à la main : ce sont les bons Parisiens qui viennent régler leur montre à la méridienne du Palais-Royal. En sortant du jardin, la foule se porte chez un marchand de tabac ; elle ne veut que du tabac de la Civette, comme elle ne veut que l'heure de l'horloge du Palais-Royal.

De là il s'en va faire une visite à la comédienne Silvia. Chez Silvia, il est présenté à un bonhomme de quatre-vingts ans, vieillard encore très-énergique, Crébillon, l'auteur de *Rhadamiste*. Crébillon, haut de six pieds, énergique mangeur, grand amateur de bonne chère, intrépide fumeur, gouverné

par sa cuisinière, par ses chiens et ses chats, se charge d'apprendre le français de Paris à l'Italien Casanova, et il l'invite à venir chez lui. Le soir de cette même journée, Casonava, en bel habit italien, en manchettes ouvertes, et couvert de boutons du haut en bas, se rend à la Comédie-Italienne. On jouait *Cénie*, pièce de Mme de Grafigny. Pendant l'entr'acte, il demanda à un homme qui était à côté de lui : *Quel est cette grosse cochonne ?* en même temps qu'il montrait une dame bien parée dans une loge voisine. — *C'est la femme de ce gros cochon*, lui répond le voisin en se désignant lui-même ; la grosse cochonne et le gros cochon invitent Casanova à souper pour le soir même : c'étaient M. Beauchamp, receveur-général, et sa femme. Casanova accepte, et dans cette maison il rencontre l'éclat, la joie, un grand feu, une grande chère. La vie parisienne était ainsi faite alors : pleine d'éclat, pleine de grâces ; affable, polie, flexible, insouciante, tout entière à l'heure présente, disposée à rire de tout et fort peu rancuneuse, comme vous voyez.

Le lendemain notre homme va se promener aux Tuileries ; il est présenté à Mme Boccage qui était en train de plaindre ce pauvre maréchal de Saxe, pour lequel on ne pouvait pas dire un *De profundis*, lui qui avait fait chanter tant de *Te Deum*. Des Tuileries on le mène chez Mlle Fel, de l'Opéra, actrice bien aimée de tout Paris. Mlle Fel avait trois enfans charmans qui voltigeaient autour de la maison.

« Je les adore, disait Mlle Fel.

— Ils sont beaux tous les trois ! reprenait Casanova, mais d'une beauté différente.

— Je le crois bien, disait l'actrice ; l'un est fils du duc d'Aneci, l'autre du comte d'Egmont, le troisième doit le jour à Maison-Rouge.

— Pardon, madame, lui dit Casanova ; je vous croyais la mère de tous les trois ? »

A ces mots, Mlle Fel part d'un grand éclat de rire. Il faut avouer aussi que la réponse est innocente pour un homme comme Casanova.

Un autre jour, chez Lamy, maître des ballets de l'Opéra, il voit cinq ou six jeunes personnes de treize à quatorze ans, d'un air très-modeste et très-réservé : elles étaient accompa-

gnées de leurs mères; l'une d'entre elles, se trouvant mal, dit à sa compagne : *Je crois que je suis grosse !*

Casanova s'avance et dit : *Je ne croyais pas que madame fût mariée !*

On éclate de rire comme chez Mlle Fel.

Ce Casanova, tout roué qu'il est, raconte de bonnes naïvetés.

Il raconte, entre autres choses, qu'un homme de lettres, nommé Patu, lui enseigna l'art de faire de la bonne prose. Ce Patu, qui concourait pour l'éloge du maréchal de Saxe, avait jeté sur le papier un grand nombre de phrases écrites en vers blancs de douze syllabes. La prose devient plus belle, lui dit Patu, quand elle est écrite en vers blancs; il ajouta que Crébillon, l'abbé de Voisenon, La Harpe et Voltaire n'ont jamais fait autrement leur bonne prose. Ce diable de Patu n'aurait pas écrit *Candide !*

Le soir il va à l'Opéra. On jouait à l'Opéra une fête vénitienne, dans laquelle fête l'église de Saint-Marc est à droite et le palais ducal à gauche, ce qui est tout le contraire. Dans cette même fête, il vit danser le doge et douze conseillers en toge. Il vit aussi le fameux danseur Desprez; il le vit *arrondir* ses bras lentement, *les resserrer*, remuer les jambes *avec précision*, faire des *petits pas*, des *battemens à mi-jambe*, une *pirouette* et disparaître *comme un zéphyr*. Cela n'avait pas duré *une demi-minute*. A la fin du second acte, le même Desprez se montra de nouveau; il s'avance solennellement sur le bord de la scène. Aussitôt mille voix s'élèvent dans le parterre; on s'écrie de toutes parts : *Il se développe ! il se développe ! En effet, il paraissait un corps élastique qui, en se développant, devenait plus grand*. L'instant d'après, Casanova, à peine revenu de son admiration pour Desprez, voit arriver une danseuse qui parcourt l'espace en faisant *des entrechats à droite, à gauche et dans tous les sens ;* c'était la Camargo ! Un vieil amateur qui était là lui raconte que, dans sa jeunesse, *la Camargo faisait le saut de basque et même la gargouillade*. Il y a loin de Desprez, et même de *la gargouillade* de la Camargo, aux pas charmans et pleins de décence de Mlle Taglioni!

L'Opéra de ce temps-là était aussi suivi que l'Opéra de notre

temps; ce qui rend l'identité parfaite, c'est qu'en ce temps-là, non plus qu'aujourd'hui, il n'y avait personne au Théâtre-Français, bien qu'on y jouât parfaitement avec Mmes d'Angervilliers, Daumesnil, Gaussin, Clairon, avec Préville, les chefs-d'œuvre du théâtre. Un soir, au Théâtre-Français, Casanova dit à sa voisine : « Voilà une jolie personne (elle jouait l'amoureuse). — Venez souper chez son père, lui dit sa voisine. Et comme il s'étonnait de cette grande facilité à donner à souper aux gens : Mon Dieu, reprit-elle, *vous êtes à Paris, monsieur; on y sent le prix de la vie, et l'on tâche d'en tirer parti.* »

Et en effet c'était là tout le secret de cette admirable facilité parisienne; on sentait que la révolution était proche, on le sentait confusément, et la société parisienne jouissait de son reste.

Casanova a vu en détail tous les comédiens de Paris. Un jour, on le mène dîner chez le fameux Carlin Bertinazzi, chez M. de la Cillerie où il logeait. Chez M. de la Cillerie il voit trois jolis enfans. *Ce sont les enfans de ma femme et de M. Carlin*, dit l'honnête mari. Au reste, Carlin ne faisait en ceci qu'imiter les plus grands seigneurs. Messeigneurs de Boufflers et de Luxembourg, en ce temps-là, avaient changé de femme, et chacun d'eux appelait de son nom les enfans de ces deux dames. On s'y perd en vérité à voir cette corruption si échévelée, si naïve, si vraie, et qui se ferait presque pardonner à force de naïveté.

A la cour même du roi Louis XV, Casanova rencontra autant de bonhomie que parmi les artistes et les autres nobles. Le roi faisait tous les ans à Fontainebleau un voyage de six semaines qui coûtait cinq millions à la France; il emmenait avec lui tout Paris; on y donnait la comédie chaque soir. Casanova, assis au parquet, au-dessous d'une loge, écoutait avec transport la musique de Lulli. A l'entrée de la Renaud il jeta un cri d'admiration, s'imaginant qu'il était dans son droit. Un cordon bleu, qui était dans cette loge, à côté d'une dame, lui frappa sur l'épaule et lui demanda : *De quel pays êtes-vous ?*

— *Je suis de Venise*, dit l'autre.

La dame, s'avançant au bord de la loge :

— Vous êtes de là-bas, monsieur?

— De là-bas! reprend Casanova, de là-haut, madame.

A cette réponse, voilà toute la loge qui se consulte longtemps pour savoir si Venise est en haut ou en bas. On n'était guère fort en géographie à la cour de Louis XV.

Ce grand seigneur, c'était le duc de Richelieu.

Cette grande dame, c'était Mme de Pompadour.

Casanova s'extasie à juste titre sur la beauté du roi Louis XV. Il le vit dans la galerie de Fontainebleau, comme il passait, le bras appuyé de tout son long sur les épaules du marquis d'Argenson. *Sa beauté et sa grâce forçaient l'amour de prime abord; c'était la majesté idéale.*

Il vit aussi la reine; elle était à table; elle mangeait une fricassée de poulet. Elle appela M. de Lowendal.

Un superbe homme s'avance et s'incline en disant: «*Madame!*

— Je crois que ce ragoût est une fricassée de poulet, dit la reine.

— Je suis de cet avis, madame.» Et le maréchal, s'inclinant de nouveau, reprend sa place à reculons.

C'était pourtant le vainqueur de Berg-op-Zoom!

Il a vu aussi Fontenelle, ce spirituel vieillard, le dernier bel esprit de la France, charmant égoïste, plus égoïste que le roi Louis XV; Fontenelle avait alors quatre-vingt-treize ans, et comme l'Italien lui disait qu'il était venu à Paris tout exprès pour le voir: «Avouez que vous vous êtes fait bien attendre,» dit Fontenelle.

Il faut arrêter ici le cours de ces confidences. Ce diable d'Italien a écrit douze volumes in-8o avec ses aventures; vous me saurez peut-être gré de vous les résumer ainsi en quelques pages. Vous verrez qu'on peut tirer un grand profit de tout cet incroyable pêle-mêle. Une autre fois donc je vous donnerai ce que j'aurai trié dans toutes ces ordures. Je sais bien que ceci est moins glorieux à faire qu'une belle page de prose, mais ceci est plus amusant pour vous; et en mettant à part la gloire que vous rapportent les romans et les contes, j'imagine qu'il y a plus que compensation.

JULES JANIN.

LA TOUR DE KOAT-VEN.

PREMIER ÉPISODE (1).

L'AMAZONE.

Vers la fin du mois de septembre 1780, une femme à cheval, suivie d'un écuyer, paraissant quitter le bord de l'Océan pour s'enfoncer dans les terres, gravissait la montagne du Fal-Goët, située près de la petite ville de Saint-Rénan, assez proche de cette partie de la côte de Bretagne qui, s'étendant en face des îles d'Ouessant, de Molènes, Quemenes et Beniquet, forme ce canal étroit que l'on appelle le passage du Four. Arrivée au sommet de la montagne, cette femme arrêta un instant sa monture, pour jouir du majestueux spectacle qui s'offrait à ses regards. En effet, à l'ouest, le soleil se couchait derrière les rochers des îles déjà baignées des chaudes vapeurs du soir, et jetait de longs reflets rougeâtres sur les vagues qui se brisaient mollement à la côte. Au nord, le château de Kervan élevait ses tourelles, dont les hautes flèches plombées étincelaient aux derniers feux du jour, et dominaient les imposantes masses vertes, mais déjà sombres, des bois d'Ar-Foel-Cout. A l'est, c'étaient de longues prairies coupées par ces riantes haies vives d'aubépine qui divisent tous les champs bretons, et ces pelouses étoilées de mille fleurs

(1) Ce n'est ici qu'un premier épisode dont M. Eugène Sue nous promet la suite. LA TOUR DE KOAT-VEN forme un roman en trois volumes in-8° où l'auteur a déployé toutes les ressources de sa brillante imagination. Cet ouvrage important est sous presse chez M. Vimont, rue Richelieu.

(*N. du D.*)

avaient pour ceintures les montagnes d'Arrès avec leurs versans de bruyères semés d'ifs et de pins. Enfin, au midi, Saint-Rénan avec son aiguille gothique et son clocher de pierre grise à arêtes dentelées était déjà voilé par le crépuscule et le léger brouillard qui s'abaissait sur la petite rivière de Hel-Arr, dont les eaux froides et limpides coulaient lentement au fond de cette vallée. La femme dont nous parlons était vêtue d'une amazone noire à la mode anglaise qui dessinait une taille élevée ; et, au mouvement qu'elle fit en rejetant en arrière le voile qui entourait son chapeau de castor, on put voir une figure jeune, régulièrement belle, pâle et brune. Otant un de ses gants de chamois, elle passa une main délicate et effilée sur ses cheveux noirs, qu'elle portait sans poudre lissés sur le front, et la posa au-dessus de ses grands sourcils, sans doute pour affaiblir l'impression dés rayons trop vifs du soleil couchant. On ne saurait croire combien cette dernière lueur dorée du soleil, en s'épanouissant sur ce pâle et beau visage, lui donnait de vie et d'éclat ; combien les chauds reflets de cette lumière ardente s'harmonisaient avec le caractère prononcé de cette figure : on eût dit un de ces nobles portraits du Murillo dont l'effet puissant ne se révèle dans toute sa splendeur qu'aux feux d'un soleil espagnol. Après que l'Amazone eut regardé quelques minutes avec attention vers le nord-ouest, une espèce de signal, un voile blanc flotta un moment au sommet d'une tour en ruine qui s'élevait sur des rochers fort près du rivage, et disparut. A cette vue, les yeux de l'amazone brillèrent, son front rougit, ses joues devinrent pourpre, et elle appuya avec force ses mains sur ses lèvres comme pour envoyer quelque part un baiser d'amour ; puis, fronçant ses noirs sourcils, rabaissant son voile, elle donna un coup de houssine à sa monture, et descendit au galop le versant de Fal-Goët avec une rapidité effrayante.

— Madame la duchesse n'y pense pas, s'écria l'écuyer tout en suivant sa maîtresse et en s'approchant de plus près qu'il ne l'avait fait jusqu'alors ; la Coronella a de bonnes jambes.... mais ce chemin est affreux.

Ceci fut dit en pur castillan, avec le ton de respectueuse remontrance que prend quelquefois un ancien et fidèle serviteur. — Taisez-vous, Perez, répondit la duchesse dans la

même langue, en hâtant encore s'il était possible le train de sa jument. Le vieil écuyer se tut, et il était facile de juger de tout l'intérêt qu'il portait à sa maîtresse, par l'attention inquiète et pénible avec laquelle il suivait chaque mouvement de la Coronella, sans s'occuper presque de son cheval à lui. Mais, ainsi que l'avait dit le vieillard, la Coronella avait de bonnes jambes, car elle était fille d'un cheval arabe croisé avec une de ces jumens de la Sierra dont la race est maintenant si estimée et si rare. Aussi, malgré les inégalités, les fondrières et les ravins qui sillonnent tous les chemins de la Basse-Bretagne, la Coronella ne fit pas une seule faute. Pourtant Perez ne respira librement que lorsqu'il eut vu sa maîtresse, arrivée au bas de la montagne, suivre une profonde avenue qui conduisait au château de Kervan. Perez paraissait avoir cinquante ans, était sec, maigre, basané, comme un Espagnol du midi. Son chapeau à cornes, plat et évasé, à cocarde rouge, laissait voir ses cheveux poudrés et roulés. Il était vêtu d'un habit et d'une veste de drap noir, d'une paire de culottes de peau blanche, et ses hautes bottes souples lui collaient au genou. Le seul signe de domesticité qu'il portât sur lui était une plaque armoriée qui fermait le ceinturon mi-partie vert et rouge, à galons d'or, auquel était suspendu son couteau de chasse. Les mêmes armoiries étaient répétées sur les bossettes du mors et sur la housse noire de la selle. Son cheval était suivi d'un énorme levrier gris à longs poils. Lorsque la duchesse fut assez proche de la grille, Perez rendit la main à sa monture, ôta son chapeau en passant à côté de sa maîtresse, et fut prévenir ses gens de son arrivée. Aussi, quand elle s'arrêta devant le château, et que, s'appuyant sur l'épaule de son écuyer, elle sauta légèrement à terre, ses valets de chambre et ses valets de pied l'attendaient respectueusement rangés sur le perron et dans la galerie qu'elle traversa pour gagner ses appartemens. Ces laquais étaient vêtus de deuil, et des aiguillettes de larges rubans verts et rouges à franges d'or flottaient sur leurs épaules gauches. Le vieil écuyer remit les chevaux aux mains des palefreniers, et alla aux écuries pour veiller lui-même à ce que la Coronella fût traitée avec les soins les plus minutieux. Quand il fut certain que rien ne manquait à cette jument favorite, il revint et s'arrêta près du

pont qui séparait la cour d'honneur de l'avant-cour du château.

— Que Dieu vous garde, dona Juana! dit l'écuyer à une femme aussi âgée que lui, et vêtue tout-à-fait à l'espagnole, mante, jupe et monillo noirs.

— Bonjour, Perez... Qu'y a-t-il de nouveau?

— Rien...

— Toujours à ce rocher? demanda Juana en étendant la main vers l'ouest.

— Toujours... Madame la duchesse descend de cheval derrière un gros morne, elle suit un sentier à travers les rochers, disparaît, et j'attends... une heure..... quelquefois deux..... mais, par saint Jacques, jamais aussi long-temps qu'aujourd'hui.

— Dieu me sauve! Perez, je te crois; aussi étais-je dans une mortelle inquiétude. Mais à quoi bon ces promenades sur le bord de la mer? Madame la duchesse n'avait pas ce goût avant le jour où.....

— Vous savez, Juana, dit le vieillard en interrompant sa femme avec un mouvement d'impatience, que je n'ai rien de caché pour vous; mais le secret de ma maîtresse ne m'appartient pas. D'ailleurs je ne le possède pas, et je n'aurais qu'à tourner la tête pour le savoir que je ne le ferais pas.

— Sainte Vierge, je le crois; depuis que nous sommes mariés, Perez, jamais vous ne m'avez fait une confidence, pas plus sur feu monsieur le duc...

— Que vous ne m'en avez fait sur madame la duchesse, n'est-ce pas, Juana? ajouta le vieillard; ainsi unissons maintenant nos deux silences pour garder les secrets de la maison d'Alméda..... si la maison d'Alméda a des secrets, ajouta-t-il brusquement après une pause. Et, donnant le bras à dona Juana, ils regagnèrent le château; car la nuit était devenue tout-à-fait sombre.

— Je vous rejoindrai tout-à-l'heure, Perez, dit Juana en quittant son mari pour traverser la galerie; il faut que j'aille tout préparer pour le coucher de madame la duchesse.

LA TOUR DE KOAT-VEN.

La tour de Koat-Vën, qui la veille avait excité si vivement l'attention de la duchesse d'Alméda, s'élevait, on l'a dit, sur

les hauts rochers de la côte ouest de la Bretagne. Cet édifice, d'abord destiné à servir de vigie, avait été abandonné, puis concédé par l'intendant de Bretagne à Joseph Rumphius, savant astronome, afin de faciliter les expériences et les observations météorologiques et hydrographiques dont il s'occupait depuis long-temps; et comme Koat-Vën était fort peu éloignée de la ville de Saint-Rénan, où Rumphius faisait sa résidence, il trouvait une merveilleuse commodité dans cet observatoire. Aussi les diverses pièces circulaires qui le composaient étaient-elles ordinairement encombrées de quarts de cercle, d'astrolabes, de montres, de globes, de télescopes et autres instrumens jetés là sans aucun ordre. Mais alors Rumphius n'habitait plus la tour de Koat-Vën; aussi tous les *engins* de science de l'astronome avaient-ils été relégués dans une espèce de lanterne située au faîte du bâtiment, et les meubles utiles qui remplaçaient tout ce docte attirail prouvaient assez que la destination de la tour était momentanément changée, et que son nouveau maître, s'occupant plus de la terre que de l'empyrée, avait essayé de rendre ce bâtiment logeable. Les quatre fenêtres longues et étroites, percées au sud, au nord, à l'est et à l'ouest, qui éclairaient la vaste et unique salle dont se composait le premier étage, étaient garnies de longs rideaux; puis quelques siéges et un large et excellent fauteuil à oreillettes et à dossier fort élevé entouraient une grande table couverte de papiers et de livres de théologie. C'était le lendemain du jour où la duchesse s'était si imprudemment aventurée sur la côte du Fal-Goët; le soleil se mirait dans la mer, qu'une folle brise soulevait en se jouant, et la ceinture d'îles et de rochers dont les crêtes brunes découpaient l'horison s'étendait au milieu de l'écume nacrée qui venait caresser leur base. Il y avait pourtant je ne sais quelle mélancolie profonde dans l'aspect de ce ciel si pur, si uniforme; cela faisait naître un sentiment de tristesse insurmontable, et l'on eût désiré voir se dérouler les flocons blancs de quelque nuage sur ce bleu si monotone, comme si l'on avait compté sur la vue de ce nuage, sur sa forme, sur ses contrastes, pour distraire l'ame de cette poignante rêverie. Oui, car un ciel bleu partout, un ciel sans aucun de ces imposans et larges accidens de lumière et d'ombre, de soleil et de ténèbres, oh! qu'un pareil ciel est triste!

triste ! c'est une vie sans joie et sans larmes, sans amour et sans haine.

Il était deux heures, et à cette heure tout se taisait sur la grève, tout était muet à Koat-Vën. Quelquefois seulement le cri plaintif du Tarek se mêlait au murmure sourd et régulier des hautes lames qui s'abattaient pesamment sur la côte... Quelquefois les ailes humides d'un goëland venaient frémir aux vitraux étroits et plombés des fenêtres de cette tour, ou bien l'alcyon en effleurait le talc diaphane alors qu'il apportait dans le creux des murs les brins de mousse et de varec qu'il amasse pour l'hiver. On voyait aussi à de longs intervalles à travers les bizarres dentelures des roches noires, une voile blanche et dorée par le soleil poindre, passer, puis disparaître, comme ces souvenirs d'amour et de jeunesse qui luisent parfois dans une ame flétrie et vieille avant l'heure.

Mais ce morne silence est interrompu tout-à-coup ; des pas précipités résonnent dans l'escalier tournant qui communique aux étages supérieurs ; la porte de la grande salle s'ouvre violemment, un homme entre en disant : *C'est elle !* et va se jeter dans le grand fauteuil. Cet homme paraissait avoir au plus vingt-cinq ans ; ses cheveux sans poudre, longs et châtains, au lieu d'être assujétis par derrière, selon la mode d'alors, flottaient sur ses épaules. Son front était blanc, élevé, ses yeux grands et spirituels, son nez fin et droit, ses lèvres minces, et son menton arrondi était si frais et si rosé, son teint si délicat, que bien des femmes eussent envié ce joli visage. Quelques légers plis à l'angle de l'œil auraient peut-être annoncé un caractère riant et ouvert, si les rides profondes qui creusèrent tout-à-coup le front de ce jeune homme n'eussent donné un aspect souffrant et chagrin à cette charmante figure. Son costume simple, d'une couleur foncée, faisait voir l'élégance de sa taille ; mais par sa coupe sévère il se rapprochait de l'habit ecclésiastique. Il appuya sa tête dans une de ses mains, sa figure devint de plus en plus pâle ; il se prit à feuilleter et à lire avec recueillement et attention un énorme *in-quarto* à fermoirs de cuivre, ouvert sur la table. Il fallait que la préoccupation dans laquelle il était plongé fût bien grande, car la porte de la chambre s'ouvrit sans qu'il parût y faire la moindre attention. Et la duchesse d'Alméda parut à cette

porte. Elle s'arrêta un moment au seuil ; puis, dénouant et ôtant son chapeau, elle le posa sur un siége, et s'avança légèrement et si près, si près du jeune homme, que sa joue touchait presque sa joue, qu'il était encore plongé dans sa rêverie. Curieuse de voir ce qui pouvait absorber si profondément son attention, elle avança la tête, et vit son portrait à elle... son portrait esquissé au crayon et d'une ressemblance parfaite. — Douceur ineffable ! joie du ciel ! Elle vit aussi les traces récentes de quelques larmes. Alors, comme par un soudain mouvement d'orgueil, la belle duchesse redressa la tête, ses joues pâles s'animèrent, et une inconcevable expression de bonheur et de fierté rayonna sur son front ; ce fut peut-être même une pensée de dédain qui plissa ses lèvres et durcit le coup d'œil qu'elle jeta sur ce jeune homme aux traits efféminés, aux proportions si délicates, lorsque abaissant ses longues paupières brunes, croisant ses bras sur son sein, elle le domina de toute la hauteur de sa taille noble et élevée, que son costume d'amazone faisait encore valoir.

Car cette femme était un de ces beaux types espagnols, d'une nature riche et vigoureuse. Oh ! qu'il y avait de passion fougueuse et emportée, de jalousie dévorante et implacable dans ces formes accusées, mais nerveuses, malgré leur élégance ! et cette chevelure épaisse et si fine ! et ces sourcils luisans et arqués ! et ce léger duvet presque imperceptible, qui faisait briller le corail d'une lèvre un peu saillante !

O Rita ! Rita ! vous avez vingt-huit ans ; c'est le soleil de la Havane qui a doré vos belles épaules, si voluptueusement arrondies... Rita !... faut-il plaindre ou envier celui pour l'amour duquel vous venez à cheval, suivie d'un seul écuyer ? Vous venez dans une vieille tour en ruines... vous, madame la duchesse..... dont les premiers domestiques sont gentilshommes ; vous, orgueilleuse fille et veuve des grands d'Espagne ; vous, dont les aïeux, descendans de Sanche IV, avaient des droits à la couronne de Castille !

Au mouvement que fit Rita, le beau solitaire de la tour de Koat-Vën s'éveilla comme d'un songe ; et, levant la tête, il vit enfin la duchesse accoudée sur les oreillettes du fauteuil, la duchesse qui le considérait avec idolâtrie. « Oh ! c'est toi... dit-il avec amour... tu étais là...

— Oui, c'est moi... Henri... moi, ton démon tentateur... dit-elle en souriant et le baisant au front.

— Oh! tais-toi... tais-toi... dit le jeune homme en la repoussant doucement, tandis qu'un sombre nuage s'étendait sur son front.

— Enfant, dit la duchesse en jetant ses bras autour du cou d'Henri, toujours des scrupules de jeune fille. Voyons, je veux te convaincre, et calmer cette conscience timorée. »

Et Rita, assise sur les genoux d'Henri, appuya sa tête sur son épaule. Puis, comme il restait pensif et absorbé, et que sa main paraissait glacée dans les mains brûlantes de la duchesse :

« Henri, dit-elle.... avec impatience, est-ce donc ainsi que tu me revois?... Ne m'aimez-vous donc plus?... »

Et Henri, lui montrant son portrait : « Oh! Rita... le puis-je, ne pas vous aimer?... N'avez-vous pas changé ma vie? et cette nouvelle vie que vous m'avez donnée n'est-elle pas toute dans votre amour?... Vous aimer, maintenant pour moi... c'est exister.

— Tu n'as donc plus de regrets, Henri? dit la duchesse en jouant avec les longs cheveux de son amant...

— Si, Rita... si; quand vous n'êtes pas là, j'éprouve des regrets bien amers, parce que j'ai manqué à une promesse sacrée, parce que je vais renoncer peut-être à une vie obscure et pieuse, pour laquelle j'étais né. — Élevé loin du monde, mes passions, mes sens, mes idées, tout sommeillait en moi. Rita, je n'avais qu'un amour, — celui du ciel. — Mes croyances se fortifiaient dans la solitude; mon seul but était le cloitre... Oui, Rita, le cloître... Si vous aviez vu, comme moi, l'abbaye de Kandem, là-bas, avec ses vieux bois de chênes et ses hauts rochers! — Si vous aviez entendu la brise de la mer se plaindre sous les sombres arceaux de ses galeries, vous comprendriez tout ce qu'il y avait alors de charme pour moi dans cet avenir que je m'étais créé, — dans ce désir de passer là ma vie indifférente et paisible. — Car ma vie se serait écoulée, pure et calme, à l'ombre de l'abbaye, comme le ruisseau caché qui coule au fond des bois. — Faible, souffrant... j'aurais bien aimé les faibles et les souffrans; bientôt ma vie se fût usée à les secourir, — et un jour, je m'éteignais

sans remords et sans crainte... Un jour, Rita, — couché dans ma cellule, — cherchant encore du regard les longues lames de l'Océan, tâchant d'entendre une dernière fois les sublimes harmonies du vent marin, j'aurais quitté ce monde sans souvenirs et sans crainte. »

Et Henri cacha sa tête dans le sein de Rita.

« Oh ! dit celle-ci, si tu savais avec quelle ivresse, quel orgueil, j'entends ces aveux! Si tu savais, Henri, combien il est doux de se dire: cette ame frêle et craintive, qui, reployant ses ailes au moindre contact du monde, ne voulait les déployer que pour s'élancer vers le ciel! cette ame qui se vouait à Dieu, — s'est vouée à moi..... Je suis devenue son dieu; — elle est à moi: je suis à elle; — car tu es à moi, Henri... à moi sont aussi tes larmes et tes regrets, qui me rendent la plus heureuse des femmes; heureuse... oh ! oui, bien heureuse !... Et pourtant, mon Henri, que nos caractères se ressemblent peu !.... Moi qui ai les idées fortes et invariables d'un homme, quand tu as la douce timidité d'une femme; moi... qui ai dû vaincre tes scrupules, tes naïves terreurs, pour te prouver qu'il était aussi un bonheur ici-bas..... — Eh bien ! Henri, c'est peut-être ce contraste frappant entre nous deux qui augmente encore la violence de mon amour... de cet amour, le seul que j'aie jamais éprouvé... de cet amour qui fait que moi, si fière, moi, toujours si méprisante des hommages des hommes, je trouve pourtant un bonheur inexplicable à être là, soumise, esclave, à tes genoux, attendant un mot d'amour de ta bouche, le demandant par grâce... par pitié... Et la duchesse, se laissant doucement couler aux pieds d'Henri, joignait ses belles mains en tremblant, et le regardait avec adoration. A ce moment, la figure d'Henri avait une ravissante expression de mélancolie et de bonheur; ses yeux étaient humides de larmes... et, baissant la tête il appuya son front sur le front de Rita. Puis on eût dit que la chaude et voluptueuse haleine de cette femme passionnée animait tout-à-coup cet enfant si timide, et qu'il avait puisé aux lèvres de l'Espagnole le feu qui étincela dans ses yeux, qui colora soudainement ses joues.

— O Rita ! dit-il en se levant avec force... voilà que tu me tiens sous ton charme, Rita .. voilà que ta bouche me jette un

feu qui m'enivre... car, dans ces momens de délire, vois-tu, Rita, mon imagination s'exalte et m'emporte; mes sens acquièrent une sensibilité inouïe. Tiens, maintenant mon cœur bat, maintenant mon cerveau pense, mes idées sont vives; maintenant j'existe, maintenant le soleil me paraît plus brillant, la mer plus belle, les fleurs plus parfumées, la voix des oiseaux plus amoureuse; maintenant j'ai des pensées de gloire et de combats; maintenant le souvenir de mes vœux de solitude et d'obscurité me paraît un rêve lointain et effacé. — Maintenant, je ne sais quelle ardeur m'anime, quelle puissance m'entraîne; mais cet habit m'est odieux; la vue de ces livres me fatigue, cette solitude me pèse... j'ai besoin d'éclat... de tumulte... je voudrais entendre les cris des soldats... le bruit des armes... que sais-je, moi.. .. je voudrais tenir une épée..... Mon Dieu, une épée... de la gloire... un nom... un grand nom, qu'on ne prononce qu'avec envie et respect. »

Et toute la personne d'Henri avait subi une inconcevable métamorphose; sa taille moyenne s'était redressée; sa contenance triste et timide avait fait place à un air d'audace et d'intrépidité extraordinaires; son attitude était imposante; son coup d'œil d'aigle avait un éclat et une fixité telles, que la duchesse ne put le soutenir. Pour la première fois peut-être, elle baissa les yeux devant ceux d'Henri. Il était admirable ainsi...

« Oh ! dit-elle en se jetant à son cou, oh que tu es beau, Henri, mon ange..... que cette expression intrépide sied bien à tes yeux ? Oh ! que j'aime cette audace qui brille dans tes regards; et comment ne l'aimerais-je pas, Henri ? N'est-ce pas mon ouvrage ?... car enfin, ces pensées de gloire, c'est moi qui te les ai données ! elles te sont venues avec ton amour pour moi !..... ce feu qui t'exalte, tu l'as puisé sur mes lèvres..... Enfin, dit-elle presque en pleurant, je t'aime... oh ! je t'aime avec autant de tendresse jalouse, avec autant d'égoïsme et de fierté qu'une mère aime son enfant. Et puis, si tu savais avec quelle avidité je cherche, dans ces sensations nouvelles, que j'ai fait éclore en toi, les traces de mes sensations, à moi. Oh ! je les cherche, vois-tu, comme une mère cherche ses traits dans les traits du fils qu'elle adore..... Aussi, Henri, tu me dois plus que de l'amour..... tu dois m'aimer comme maî-

tresse et comme mère... entends-tu, Henri? il y va de ton honneur... car c'est une chose sainte et sacrée qu'un tel amour; et puis cet air qui me plaît, je ne veux pas qu'il plaise à d'autres femmes, et une fois que je t'aurai arraché à cette odieuse solitude..... tu me promets, n'est-ce pas, Henri, de rester pour tout le monde le triste solitaire de Koat-Vën... Pour moi seule tu garderas ce coup d'œil étincelant, cet air vif et intrépide. Mais que je suis folle! ajouta-t-elle avec un sourire qui vint briller dans ses larmes... mon amour seul est assez puissant pour t'exalter ainsi, et tu es si froid, si taciturne habituellement, que je suis la seule femme qui puisse s'intéresser à toi. Va, pauvre enfant, ta pâleur, ta mélancolie, éloigneront bien vite les autres.... car cette pâleur, cette mélancolie, ne peuvent plaire qu'à moi... oh! qu'à moi seule, je te le jure, dit la duchesse avec cet air intime de conviction que prennent toutes les femmes, quand elles parlent à leur amant du charme ou du vice qu'elles savent justement devoir séduire leurs rivales.

— J'y ai souvent songé, Rita..... dit Henri d'un air sombre..... Oui, j'ai songé que toi seule tu pouvais m'aimer... et cette pensée m'a été quelquefois bien amère. Écoute, Rita; tu comprends bien que la vie d'un cloître maintenant ne m'est plus possible; ma vie, maintenant, c'est toi, c'est ton amour..... Mais dis-moi, Rita, si tu changeais, toi! si tu venais à ne plus m'aimer, toi la seule qui puisse m'aimer!

— Henri... oh! Henri...

— Comprends-tu ce que serait alors la vie pour moi, si tu changeais, dis?... Cette vie que tu me fais aujourd'hui si belle et si riante... cet avenir que ton amour colore d'ambition et de gloire!... cette existence factice qui m'exalte, qui m'anime, je la dois à toi seule: tu l'as dit. Aussi, si tu t'éloignais de moi, je retomberais dans le néant... non plus dans ma vie autrefois si différente et si paisible, mais dans une vie de regrets affreux, de souvenirs désolans, qui dureraient peut-être bien long-temps, Rita!...

— Eh bien! écoute, Henri, répondit la duchesse avec une exaltation singulière; cette crainte ne m'était pas venue, vois-tu, parce que, te jugeant d'après moi, je m'étais dit: — S'il me trahissait, je le tuerais. — Puis, après un moment de

silence... — Tu ne me tuerais donc pas, toi !... Henri, si je changeais ?

— Si, si, dit Henri avec emportement, si; et pourquoi non? ajouta-t-il avec un rire amer. Tu m'as déjà fait renoncer à l'idée de toute ma vie... Pourquoi ne ferais-tu pas de moi un meurtrier !... et puis, penser que dans les bras d'un autre peut-être..... tu rirais de moi, tu rirais de l'enfant crédule qui, sur la foi de l'amour d'une femme, a jeté au vent avenir et croyance, a parjuré des promesses sacrées. Non, non, Rita, tu as pensé vrai: je te tuerais ! »

Et les traits d'Henri avaient une expression presque féroce lorsqu'il saisit violemment la duchesse par le bras, en fixant sur elle ses yeux ardens.

« Mais, s'écria-t-elle avec un emportement impossible à décrire, en le couvrant de baisers dévorans, mais tu veux donc me rendre folle de bonheur... folle d'amour pour toi, ange..... ange adoré ! Mais l'influence que j'ai sur toi tient donc du prodige ! c'est le ciel ou l'enfer qui me l'ont donnée, mais elle existe..... en un mois, Henri..... t'avoir amené là..... toi si naïf, si timide, si croyant... toi, avec ton caractère doux et craintif... t'avoir amené là !... oh ! quel amour... dit enfin Rita avec une espèce d'accablement voluptueux, comme si elle se fût sentie écrasée sous tant de preuves de passion.

— Oh ! ceci est vrai, Rita... et je dis comme toi, en frémissant quelquefois, quel amour !...

Et la duchesse se leva droite, imposante, majestueuse, et tendant la main à Henri.

— Henri, dans trois jours... ici... tu me connaîtras tout-à-fait.

— Que voulez-vous dire, Rita ?

— Dans trois jours, Henri...

— Trois jours sans te voir ?...

— Il le faut; mais alors tu ne pourras plus douter de moi, et je ne te demanderai qu'un seul mot, qu'un seul serment, celui de quitter cette tour, et de renoncer à tout jamais à la vocation qu'on t'avait imposée.

— Dans trois jours !..... dit Henri d'un air pensif; dans trois jours, je le veux... mais le soir... à minuit...

— A minuit ! pourquoi ?

— A minuit, Rita, je t'en supplie... Et puis il me semble qu'un serment fait le soir à la lueur des étoiles, au milieu du silence imposant de la nuit, du murmure de la mer, a quelque chose de sacré. O Rita, il faudrait être deux fois infâme pour se parjurer à cette heure!

— Soit, à minuit, répondit Rita après un moment de réflexion. »

Et tendant la main à Henri qui restait absorbé, elle se dirigea vers la porte.

Et cette scène inattendue, presque solennelle, jeta une espèce de contrainte, de réserve dans les adieux des amans qui avaient toujours été si tendres. La duchesse rejoignit son écuyer, et elle était déjà disparue que son amant agitait encore un voile blanc au sommet de la tour de Koat-Vēn.

LA DUCHESSE D'ALMÉDA.

La duchesse d'Alméda, créole de la Havane, avait été mariée fort jeune au duc d'Alméda. Cette union fut une contrariété pour Rita, car elle se sentait un grand goût pour la vie religieuse; mais, forcée d'obéir à sa famille, elle se résigna, et les devoirs d'une piété sincère occupèrent seuls son cœur jusqu'au moment où elle vint en France.

Le duc d'Alméda était un vieillard d'infiniment d'esprit, mais qui, fasciné, comme beaucoup de gens de sa classe, par le faux éclat que jetait dans ce temps l'école encyclopédique, trompé par les apparences de philantropie qu'elle affichait, se voua tout entier à la propagation des nouvelles doctrines. Partageant le singulier vertige qui égarait alors la raison d'une partie de la noblesse française dans l'espace spéculatif des plus dangereuses utopies, il hâta donc, selon ses moyens, le développement progressif des idées qui plus tard devaient être si fatales à toutes les aristocraties et à tous les pouvoirs. Les railleries amères dont il accablait sa femme au sujet de ce qu'il appelait sa superstition n'avaient aucune influence sur elle tant qu'elle vécut en Espagne. La puissance temporelle et spirituelle du clergé y était encore si imposante, les croyances du peuple si profondes, que Rita, plongée dans cette atmosphère de piété, entourée de personnes qui partageaient

ses convictions, rencontrant à chaque pas des signes extérieurs de cette religion, conserva toute la pureté de sa foi. Mais lorsque arrivée à Versailles elle eut vécu quelque temps au milieu des fêtes et des délices d'une cour spirituelle, intime et élégante, cette foi si robuste vint à chanceler, étourdie par ce tourbillon éblouissant. Et puis, au dehors, la religion de France n'était plus la religion d'Espagne : ce n'étaient plus ces hautes églises si sombres, si profondes, avec leurs châsses étincelantes d'or et de pierreries, qui, absorbant seules une lumière rare et douteuse, rayonnaient au milieu des ténèbres comme une clarté divine; ce n'était plus ce chant grave et majestueux des moines; ce n'était plus cette population tout habillée de noir, accroupie sur le froid pavé des églises dans l'ombre et le silence, et comptant avec foi les grains de son rosaire.

En France, la religion, moquée, insultée dans son esprit, tâchait de frapper les yeux par l'éclat emprunté dans son culte; les églises étaient parées, coquettes, mais elles avaient en partie perdu les admirables vitraux qui y faisaient régner une obscurité si mystérieuse; et puis on allait à la messe pour voir et pour être vu; le soleil dardait de joyeux rayons à travers les hautes fenêtres, inondait tout de lumière et resplendissait sur le velours, l'or et la soie qui couvraient une multitude rieuse et bruyante dont le luxe effaçait le luxe de l'autel; et puis le philosophisme parlait déjà haut, interrompait plaisamment les sacrés mystères; et puis enfin c'étaient des filles d'opéra qui chantaient les saints cantiques. D'ailleurs, il faut bien l'avouer, les idées religieuses de Rita étaient plutôt acquises qu'instinctives et raisonnées. Douée d'une imagination mobile et ardente, ce qui l'avait surtout exaltée, c'étaient les dehors pompeux du christianisme, ses imposantes et graves cérémonies. N'ayant jamais souffert, elle n'avait rien eu à demander aux échos de l'abîme où s'engloutit Pascal. De la religion, elle ne sentait que la poésie; de l'océan sans fond, elle ne voyait que le flot riant et azuré qui joue à sa surface, et s'y berçait enivrée d'encens au murmure lointain des harmonies de l'orgue.

Aussi, quand les philosophes qui composaient la société de son mari vinrent attaquer cette foi si spiritualisée avec un

matérialisme glacial, Rita ne sut que dire. On lui parlait chiffres, elle répondait extase. Aux miracles qu'elle citait on opposait les lois immuables de la physique et de l'astronomie. De quelque côté que la pauvre femme se tournât, ne trouvant que froide raison ou sarcasme sanglant, elle se tut épouvantée, car la lucidité apparente de certaines objections, sans la convaincre tout-à-fait, l'avait pourtant frappée. Alors, sentant comme par instinct tout ce qu'elle perdait, elle voulut se réfugier dans sa première croyance... mais il n'était plus temps. Le stupide et brutal démon de l'esprit d'analyse avait flétri de son souffle desséchant ces ravissantes visions d'azur et de lumières.... peuplées d'anges aux ailes de feu et retentissant de mélodie sans fin.... tout avait disparu. Et cela se conçoit : un homme d'un génie puissant ou d'une foi éprouvée peut lutter avec avantage, et même imposer sa sainte conviction à ses antagonistes, en les emportant dans sa sphère par la magie d'une éloquence entraînante ; mais Rita, dont l'esprit vif et bouillant manquait de profondeur, Rita qui croyait peut-être, je l'ai dit, autant à la poésie de la religion qu'à la religion elle-même, ne pouvait combattre ses adversaires.

Enfin elle se lassa d'avoir sans cesse tort dans les discussions ; son amour-propre s'irrita de voir toujours opposer des raisonnemens captieux à ses allégations confuses ; elle finit par douter d'elle-même et de sa foi. Du doute à l'incrédulité il n'y a qu'un pas ; ce pas fut franchi, et Rita devint *esprit fort*.

L'incrédulité devait d'abord impressionner vivement une organisation aussi exaltée que celle de Rita. En effet, au premier aspect on trouve un attrait fatal dans cette lutte que l'on croit engager avec Dieu ; car la révolte de l'ange rebelle ne manque pas d'une sauvage poésie. Il y a surtout de l'audace à blasphémer quand Jupiter répond par un coup de tonnerre. Aussi faut-il être athée comme Ajax, ou ne pas s'en mêler. Mais, en réfléchissant un peu à cet athéisme du dix-huitième siècle, qui a beau prendre sa grosse voix, et que Dieu n'entend pas, cet athéisme fait honte et pitié, parce qu'il est absurde et même lâche ; car ceux qui le professaient *croyaient* au *néant* après leur mort, et n'avaient plus même la Bastille

à craindre pendant leur vie. Or, comme la divinité n'accepta pas le cartel que Rita lui offrait, l'incrédulité de Rita dura peu; l'indifférence lui succéda, et un jour la duchesse d'Alméda se trouva sans haine et sans amour pour le ciel.

Et j'insiste tant sur cette phase de la vie de Rita parce que de ce moment son existence fut tout autre; parce que cette imagination si vive et si passionnée, qui jusque-là avait trouvé un aliment dans des pensées d'infini et d'éternité qui ouvrent une carrière incommensurable aux ames ardentes, cette imagination, ayant bien vite épuisé ce qu'on lui avait donné en échange de ses croyances détruites, se trouva réduite à se consumer de son propre feu; parce que jusque-là Rita avait échappé à l'influence des passions terrestres. Elle avait mieux. Mais à cette heure, tombée de si haut, si cette ame brûlante voulait encore tressaillir à des émotions de joie ou d'angoisse, elle ne pouvait plus les chercher que dans l'amour, car c'est encore une croyance et une religion que l'amour. Pour Rita surtout cela devait être ainsi, pour Rita, qui, si elle eût aimé, eût aimé avec égoïsme, avec rage, avec une implacable et féroce jalousie; pour Rita qui eût sacrifié à l'amour ce qu'elle avait voulu sacrifier au ciel : rang, fortune, patrie.

Mais ce n'était pas ainsi qu'on aimait alors en France; aussi Rita, ne trouvant personne qui lui parût digne d'une passion telle qu'elle la comprenait, quoique environnée d'hommages, accueillit avec mépris et dédain les soins qu'on lui offrait, resta pure au milieu de la corruption, et vécut convenablement avec le duc d'Alméda jusqu'au moment où, une mort imprévue le frappant, Rita fut rendue à la liberté.

Rita regretta peu le duc, mais par convenance fut passer à sa terre le temps de son deuil; elle quitta la cour sans regrets; car l'arrogante rigidité de ses principes lui avait concilié toutes les haines, et malgré les calomnies de quelques-uns qui assuraient que sa sagesse était de la dissimulation, l'opinion générale fut d'accord sur ce point, que la duchesse d'Alméda avait été d'une entière pureté de mœurs, mais d'une pureté si intolérante et si orgueilleuse, que la conduite la plus dissolue lui eût fait moins d'ennemis que son insolente vertu. Fatiguée de ces haines, n'ayant rien qui la retînt à Versailles ou à Paris, Rita vint donc à Kervan. Depuis son séjour en France, jamais

Rita ne s'était trouvée dans une solitude aussi complète. Ce fut alors surtout qu'elle regretta ses croyances d'autrefois; mais il n'était plus temps. La duchesse, irritée, chagrine, passait de longues heures à souffrir d'un mal inconnu, à appeler un bonheur inconnu aussi; elle maigrissait, les larmes creusaient ses joues; sans secours, sans refuge contre ces peines amères, contre cette excitation nerveuse qui la dévorait, cent fois des pensées de suicide vinrent luire à son esprit; mais, soit que le courage lui manquât, soit qu'un secret pressentiment la retînt... elle traîna ainsi misérablement sa vie, jusqu'au moment où un hasard singulier lui fit connaître Henri.

Une de ses femmes vint un jour lui dire que des pêcheurs étant entrés dans une tour en ruines placée sur le bord de la mer, y avaient trouvé un jeune homme d'une rare beauté, presque mourant, et que, connaissant l'humanité de madame la duchesse, ils étaient venus au château chercher du secours. Cette histoire frappant le caractère romanesque de la duchesse, elle ne répondit rien, mais le jour même se dirigea vers la tour de Koat-Vën, accompagnée de Perez. Là, pour la première fois, elle vit Henri. Touchée de la douce tristesse empreinte sur la belle et noble figure de cet enfant, Rita expliqua avec émotion le sujet de sa visite : — ayant entendu dire que des soins pouvaient lui être utiles, elle venait lui offrir les siens.

Henri la remercia avec reconnaissance, mais ajouta qu'il espérait n'en avoir bientôt plus besoin. Son histoire était simple : orphelin élevé par son oncle, vieil ecclésiastique, il ne l'avait jamais quitté lorsque la mort le lui enleva. Resté seul au monde, sans fortune, sans appui, Henri n'avait qu'à suivre une vocation qu'il croyait sincère, celle du cloître. Pourtant, avant de se décider d'une manière irrévocable, et voulant éprouver s'il pourrait supporter la solitude, les jeûnes et les austérités de la vie monastique, il s'était retiré pour quelque temps dans cette tour. Mais ses forces l'avaient trahi; il était tombé malade, et un vieux valet qui le servait l'ayant abandonné, parce qu'il ne pouvait plus payer ses soins, sans la visite imprévue des pêcheurs, il serait mort ignoré. Enfin, avait-il ajouté : « Peu m'importe maintenant, car, je le sens, ma vie » s'éteint; et bientôt, pauvre orphelin, j'irai retrouver dans » le ciel une mère que je n'ai pas connue sur la terre. »

Cette résignation mélancolique, cet isolement, ce malheur qui brisait cet enfant, dont la figure était si candide, tout cela émut fortement la duchesse, qui ressentit d'abord une pitié profonde pour cet infortuné. De ce jour une nouvelle existence commença pour Rita; par une contradiction bizarre, cette altière duchesse, qui avait résisté à tant de brillans et fastueux hommages, sentit naître en elle une sensation inconnue à la vue de cet être si souffrant et si malheureux; et quand la fatuité la plus élégante, les manières les plus distinguées, l'impertinence la plus à la mode, n'avaient pu obtenir un seul regard de Rita... la figure triste et pâle de Henri resta gravée au fond de son cœur; ces traits qu'elle n'avait vus qu'une fois la suivirent partout, et les accens de cette voix douce et craintive résonnèrent toujours dans son ame.

Rita était si heureuse de cet amour qu'elle ne songea pas même à le combattre. Libre, immensément riche, qui pouvait l'empêcher d'être à Henri? Et puis, lui se trouvant seul, isolé, sans parens, sans amis, ne serait-il pas à elle, tout à elle seule? Ne serait-il pas dans sa dépendance absolue? Ne tiendrait-il pas tout d'elle?... Et puis ne serait-elle pas *seule* à l'aimer... car elle ne comprenait pas autrement l'amour.

Oui, Rita eût été jalouse à la mort de la mère ou de la sœur de Henri, si Henri avait eu sa mère ou sa sœur; car l'amour comme Rita l'éprouvait, c'était un égoïsme presque féroce, tant il était exclusif! Enfin, plus Rita connut Henri, plus elle l'aima. Elle passait des heures entières à écouter les confidences de cette ame naïve et candide, à voir se dévoiler peu à peu ce cœur qui s'ignorait encore, à se sentir éprouver elle-même ce qu'elle faisait éprouver à Henri, car elle était aussi ignorante que lui en sensations amoureuses; aussi était-ce un échange de détails ravissans sur chaque nouvelle découverte qu'ils faisaient tous deux dans leurs propres cœurs... Et puis Henri était si timide... si craintif... et comme il ne demandait rien, il avait bien fallu tout lui offrir..... Enfin, que dirai-je? l'amour le plus frénétique, le plus violent, le plus emporté, vint embraser Rita. A son âge... le développement d'une passion ainsi exaltée devait être terrible; aussi toute considération s'effaça devant la volonté inébranlable qu'elle avait de voir Henri à elle; et oubliant et son rang, et sa for-

tune, et sa position sociale, elle se décida à offrir sa main à Henri, quoiqu'il lui eût avoué qu'il était noble, mais d'une bien pauvre maison de Bretagne.

Eh ! que m'importe sa fortune ? avait dit Rita, n'est-il pas noble ? Et d'ailleurs, fille unique d'un grand d'Espagne, je puis donner à Henri le titre et le nom de mon père... Oui, car je veux qu'il tienne tout de moi, tout, jusqu'à son nom, le nom qu'il portera si bien; car il est beau, brave, spirituel, Henri... et je ne connais pas un gentilhomme qui le vaille ; et puis il m'aime tant... Oh ! il m'aime d'adoration, je le sens bien là... à mon cœur... Je l'aime trop, moi, pour que cela ne soit pas ainsi ; et puis ne m'a-t-il pas sacrifié tout ce qu'il pouvait sacrifier au monde, le pauvre enfant ?... La foi qu'il avait jurée, son avenir qu'il rêvait si pur et si calme... Et qui sait, disait Rita avec épouvante, qui sait si ce n'est pas le vrai bonheur qu'il m'a sacrifié !...

Enfin, les trois jours qu'elle avait demandés à Henri pour réfléchir avaient encore, s'il était possible, rendu sa volonté plus entière, plus inébranlable. Aussi le troisième jour, dès que la nuit fut venue, elle prit sa mante, et sortant par son oratoire qui communiquait à sa chapelle, au moyen d'une travée, elle rejoignit Perez, qui l'attendait. Appuyée sur le bras de son écuyer, elle fit à pied le trajet du château au bord de la mer ; et, arrivée près d'un grand rocher, elle quitta Perez et gagna la tour. Henri était déjà à la porte, sur une espèce de plate-forme qui servait de base à l'escalier, mais vêtu de telle sorte que Rita ne le reconnut pas d'abord et s'arrêta craintive. Henri était recouvert d'une robe de moine, et son capuchon rabaissé lui cachait presque la figure.

« Rita... Rita... C'est moi ! dit-il avec sa voix douce. A peine avait-il prononcé la première syllabe de son nom, que la duchesse, reconnaissant son amant, était dans ses bras...

— Henri... pourquoi ce costume lugubre ?

— N'était-ce pas celui que je devais prendre avant de te connaître, Rita ?... J'ai voulu le vêtir une dernière et seule fois... comme pour t'en faire le sacrifice plus entier... M'en veux-tu ?...

— Non... non... Mais, viens... dit Rita... en s'élançant dans l'escalier...

— Henri la retint doucement... Écoute, dit-il en pressant

les lèvres de Rita sur les siennes... je voudrais être seul là-haut quand tu entreras... Je voudrais entendre encore une fois le bruit de tes pas dans l'escalier... le froissement de ta robe... Veux-tu?...

— Oui, oui; mais que je te dise... reprit Rita avec une précipitation joyeuse, tant elle avait hâte de confier ce secret chéri à son amant; que je te dise, Henri, c'est ma main que je viens te proposer; ma main... une fortune immense... un titre... un titre noble et éclatant, tout cela à toi... pour toi; tout cela pour celui...

— Cher ange! dit Henri en lui baisant le front et l'interrompant, tout-à-l'heure.

— Oui, oui, mais dépêche-toi... Vois-tu, Henri... je n'attends pas d'abord plus d'une minute... dit la duchesse avec une impatience d'enfant.»

Et Henri disparut dans les ténèbres de la tour. Une minute après, Rita était à cette porte, qu'elle reconnut bien, malgré l'obscurité. Elle l'ouvrit, et poussa un cri d'étonnement et et presque d'effroi.

SURPRISE.

La surprise de Rita était bien naturelle, car on ne reconnaissait plus la salle obscure de la tour de Koat-Vën. Ses murs humides et noircis par le temps avaient disparu sous d'élégantes draperies de soie pourpre qui rapetissaient cet appartement de moitié. Et puis, c'était une profusion de candélabres, de dorures, de glaces, reflétant les feux de mille bougies, qui jetaient une clarté resplendissante dans cette chambre circulaire. C'était le timide et mélancolique Henri, changé en un élégant et hardi gentilhomme, qui venait offrir sa main à la duchesse pour la conduire à un fauteuil placé près d'une table splendidement servie, toute chargée de vermeil, de fleurs et de cristal. Oui, c'était bien Henri! Seulement, au lieu de la robe de moine, qu'il avait sans doute endossée pour cacher son costume, c'était Henri magnifiquement vêtu d'un habit de taffetas bleu changeant, brodé d'or... et d'une veste de drap d'argent... C'était Henri, éblouissant du feu des diamans qui scintillaient sous les longues dentelles de ses manchettes, sur

ses jarretières, sur les boucles de ses souliers à talons rouges, et sur la garde de son épée. C'était Henri, qui portait avec aisance et une grâce parfaite cet habit de grand seigneur, cet habit rehaussé des ordres de Malte et de Saint-Louis, et orné de larges aiguillettes de satin blanc brodées, qui prouvaient assez qu'Henri était au service.

Mais, hélas! la figure d'Henri n'avait plus cette expression de souffrance et de tristesse qui avait tant charmé Rita. Maintenant ses traits étaient enjoués et moqueurs ; ses regards, que la duchesse avait presque toujours vus baissés et voilés de leurs longues paupières, ses regards étincelaient alors de malice et de gaieté; et le nuage de poudre blanche et odorante qui couvrait les cheveux d'Henri doublait encore l'éclat de ses brillans yeux noirs.

« Je ne sais si je veille ou si je rêve, Henri !.... s'écria la duchesse tremblante et dominée par un sentiment de crainte et de douleur insurmontable.

— Madame la duchesse va tout savoir, répondit respectueusement Henri en affectant cette exquise politesse d'alors, qui ne permettait de parler aux femmes qu'à la troisième personne.

Rita se jeta dans un fauteuil en disant : — Expliquez-vous, au nom du ciel! monsieur, expliquez-vous...

— D'abord, dit Henri, madame la duchesse me permettra de lui demander si elle a entendu parler du comte de Vaudrey.

— Beaucoup, monsieur... alors que j'allais à Versailles.

— Eh bien! madame la duchesse apprendra, peut-être avec étonnement, que c'est moi qui suis le comte de Vaudrey.

— Vous, monsieur!..... vous, Henri!..... Mais alors... mon Dieu, que signifie ?... Mais le comte de Vaudrey, m'a-t-on dit, servait dans la marine et était en Amérique... C'est impossible!... Par pitié, Henri, dites-moi quel est ce mystère.

— En effet, madame la duchesse, je servais dans les mers d'Amérique, où je faisais partie de l'escadre de M. l'amiral de Guichen; mais après deux ans de campagne je suis revenu en France, il y a à peu près deux mois.

— Alors, monsieur le comte, dit impétueusement Rita en se levant de son fauteuil, quel a été le motif de ce déguisement? car je m'y perds... ma tête s'égare. Henri, par pitié,

ne vous jouez pas plus long-temps d'une pauvre femme... Et puis d'ailleurs pourquoi ce mensonge ? que signifie ?

— Veuillez vous rasseoir, madame la duchesse, dit Henri avec un inconcevable sang-froid, vous allez tout savoir.

Rita se plaça machinalement dans le fauteuil.

— Madame la duchesse m'excusera si mon récit remonte à une époque un peu éloignée ; mais ceci est nécessaire pour la parfaite intelligence de ce qui va suivre. — Il y a environ deux ans que M. le maréchal de Richelieu, un peu de mes parens et fort de mes amis, voyant avec peine les franches et joyeuses traditions de la régence et du siècle de Louis XV s'effacer et se perdre dans le torrent d'idées nouvelles qui nous envahit, s'imagina de fonder une société, un *club*, comme diraient maintenant nos anglomanes, dont chaque membre serait avant tout de bonne condition. Le maréchal se réservait la présidence. Les membres de ce club devaient surtout s'attacher à dévoiler cette moderne hypocrisie qui, au lieu d'avouer, ma foi, tout bonnement comme jadis, qu'elle cherche le plaisir, fait la prude, nie le fait ; et, pour se justifier, se retranche derrière l'autorité de je ne sais quelles lois prétendues naturelles, fatales, sympathiques, irrésistibles... et autres, qui m'échappent heureusement ; de façon que si l'on trompe son mari ou lui dit : Ce n'est rien, mon ami, *c'était écrit ;* ou bien, *c'est dans la nature,* car chez les sauvages on en fait bien d'autres... ou encore : c'est le *courant magnétique* qui m'a emportée. De sorte que c'est au courant, au destin ou à la nature qu'on s'est rendu... et l'amant ne compte pas. Toutes ces belles choses sont mêlées de grands mots, de phrases romanesques qui n'imposent à personne ; car si les mœurs y gagnaient ce serait fort ennuyeux, mais fort respectable. Point, les mœurs sont les mêmes : seulement elles perdent ce vernis d'élégance, d'esprit et de savoir-vivre qui étaient, pour ainsi dire, la morale de l'immoralité... En un mot, on nous gâte la corruption ; passez-moi le terme, on l'encanaille.

— Monsieur le comte, j'ignore...

— Mais sans doute, madame la duchesse. Autrefois au moins tout cela se passait à peu près en famille ; et, le rideau baissé, nous pouvions parler de vertu aux pauvres diables qui véritablement ont besoin de cela pour être heureux. Mainte-

tenant on veut de l'égalité en amour comme en politique. Toutes les femmes, se croyant des Julies, cherchent des Saint-Preux, et les prennent, Dieu sait où ! peu importe... et parce qu'elles choisiront pour amant un goujat au lieu d'un duc et pair, elles appelleront cela fouler aux pieds *l'odieux et l'immoral préjugé de la naissance*... ou *opérer la fusion des rangs*. Parbleu ! je conçois fort bien qu'ainsi nous arriverions bon train à former *la grande famille* de messieurs de *l'Encyclopédie*. Mais nous ne devons pas souffrir une telle profanation ; aussi, pour l'empêcher, il faut montrer aux femmes le néant et le danger de leurs prétendues passions pour les gens obscurs, et, par quelqu'une de ces bonnes perfidies connues sous le nom de *roueries*, faire enfin refleurir *le goût antique*.

Ici la duchesse pâlit singulièrement.

— Je fus reçu membre de cette précieuse association quelque temps avant mon départ pour l'Amérique. Blessé dans un de nos derniers combats, l'amiral me chargea de porter en France ses dépêches pour Sa Majesté. Pendant mon séjour à Versailles, j'entendis faire un assez cruel éloge de votre sagesse, madame, et, entre nous, vous l'aviez bien mérité.— Comment, madame, vous saviez n'avoir pas une faiblesse à vous reprocher, et vous ne mettiez pas la moindre retenue dans la profession de l'austérité de vos principes ! mais c'était un cynisme de vertu que le monde ne pouvait décemment tolérer, car il est deux choses qu'il ne pardonne jamais : — aux hommes, la supériorité ; aux femmes, les bonnes mœurs.

— Continuez, monsieur, dit froidement Rita.

Henri salua et continua. — Or, madame, d'après l'avis du petit nombre, votre sagesse était la discrétion de vos amans, de sorte qu'en voyant un brillant mousquetaire à la porte du roi, ou un grand seigneur au petit lever, les méchans prétendaient qu'on disait d'habitude : Pourtant c'est peut-être la réputation de madame la duchesse qui monte la garde, ou : Voilà peut-être la vertu de madame la duchesse qui fait la révérence à Sa Majesté... Mais la majorité qui avait de bonnes raisons pour être bien instruite, par cela même qu'elle était sûre de la pureté de vos principes, vous avait voué une haine ou une envie si incurable qu'on me supplia, moi qui arrivais et que vous ne connaissiez pas, d'essayer mes forces contre

votre vertu si terrible. Je vous l'avoue, madame la duchesse, d'abord je balançai; ayant à peine trois mois à passer en France, il en fallait peut-être sacrifier deux pour réussir; aussi, grâce à mon indécision, vous couriez grand risque de rester vertueuse toute votre vie, lorsque, soupant chez M. de Soubise avec le prince de Guemenée et sa maitresse, j'eus le plus grand désir d'avoir cette fille. — Elle et le prince me refusèrent, et Guemenée me dit : Mon cher comte, domptez la farouche Espagnole, et Lélia est à vous si vous réussissez, — sinon le cheval de course que vous avez acheté de Lauzun m'appartient. Je gageai... et c'est alors que je me décidai, madame, à vous faire agréer mes soins.

Pendant que le comte de Vaudrey débitait toutes ces impertinences du ton le plus leste et le plus dégagé, Rita jouait machinalement avec un des couteaux qui se trouvaient sur la table.... mais ne disait mot; seulement ses sourcils étaient agités par un tremblement presque imperceptible.

— Mme de Sainte-Croix, une de vos ennemies intimes, continua le comte, m'ayant donné de précieux renseignemens sur votre caractère romanesque et exalté, mon plan fut bientôt arrêté. Un vieux gouverneur à moi, le digne astronome Rumphius, me prêta cette tour isolée; je vins m'y établir, et, grâce à l'adresse de mon coureur vous entendîtes bientôt parler du solitaire de Koat-Vën. Les suites de ma blessure, les fatigues de quelques excès, avaient pâli mon visage, que mes cheveux sans poudre rajeunissaient encore; voilà tous les secrets de physique que j'empruntai à l'adolescence. — Le vent de la mer, la lueur des étoiles, une prédestination malheureuse, les vœux monastiques... la mélancolie... la tristesse... la candeur... la timidité... prêtèrent un charme tout nouveau à mes discours... L'amour fit le reste, et je fus heureux... car je fus heureux, madame la duchesse...

Rita reste muette.

— Vous aussi fûtes heureuse, madame... et le serez encore... — car, si pour vous le bonheur était la certitude de m'avoir, à force d'amour, arraché à une sainte vocation, de m'avoir révélé à moi-même mon ame fière et intrépide, et de m'avoir enfin assuré un avenir brillant de fortune, de noblesse et de gloire... soyez satisfaite, madame; grâce à l'instinct d'un

cœur fort sympathique, j'avais devancé tous vos désirs. Depuis bientôt quinze ans que j'ai l'honneur de servir sur les vaisseaux du roi, ma vocation monastique s'est, je vous jure, bien modifiée; j'ai cinquante mille écus de rente... et Sa Majesté m'a, tout-à-l'heure, nommé au commandement d'une de ses frégates... — Voilà donc un avenir selon vos vœux! — Enfin, raillerie à part, madame la duchesse, nous avons eu tous deux du bonheur; — vous l'illusion, moi le plaisir de la faire naître. — Quittons-nous bons amis; car un tête-à-tête d'un mois doit avoir épuisé votre amour, comme il a épuisé le mien. — Adieu donc, madame; et, si nous nous revoyons jamais, promettons-nous de bien rire de cette folie de notre jeune âge, folie qui a pourtant un but moral. — Vous le voyez, Rita, avec quelques mots, quelques phrases, — en un mois... je vous avais amenée à me sacrifier rang, titre et fortune, à moi que vous croyiez obscur et sans position connue... Avouez que vous avez joué gros jeu... Que cela vous serve d'exemple, — et remerciez le ciel de ce qu'heureusement je suis incapable d'abuser ou d'user de vos offres, car j'ai prononcé mes vœux de chevalier de Malte avant la mort de mon frère aîné.

— Monsieur le comte, dit Rita pâle comme la mort, après un moment de silence, voilà une infâme conduite!... une lâcheté indigne d'un gentilhomme!...

— Hé bon Dieu, madame la duchesse, notre vieux maréchal en a fait bien d'autres; et sa couronne ducale est encore droite et ferme sur son front vénérable: et puis d'ailleurs, ajouta le comte avec hauteur, tout ceci, madame la duchesse, ne se passe-t-il pas entre gens de même sorte?

— Monsieur le comte, répondit Rita avec un tremblement dans la voix qui démentait seul son calme affecté, vous me faites bien du mal; mais malheureusement pour vous, vous seul le saurez, car je nierai tout; et, comme on vous l'a dit, ma réputation est faite, et l'on vous sait fat... Calculez.

— Mais, dit le comte, si je compte bien, le total fera pour tout le monde un homme comblé des faveurs d'une jolie femme... car j'ai des témoins.

— Des témoins!... monsieur, dit Rita avec un sourire méprisant...

— Des témoins! madame. Le vieux chevalier de Lépine,

qui depuis un mois se damne dans la lanterne de la tour, et qui, par la porte qui communique dans cette salle, n'a pas perdu un mot de nos entretiens... Guemenée tenait trop à sa maîtresse pour ne pas avoir pris ses sûretés.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! dit la duchesse anéantie; puis, se relevant, les joues pourpres, l'œil enflammé: Je suppose, monsieur le comte, dit-elle à Henri avec un air plein de dignité, je suppose que cette cruelle plaisanterie a assez duré; vous avez assez long-temps oublié les égards que l'on doit à une femme, et à une femme de mon rang. Monsieur, je ne sais si vous êtes ou non le comte de Vaudrey: ce que je sais, c'est que je vous ai trouvé ici seul, souffrant et malheureux; c'est que, si la compassion profonde que j'ai éprouvée pour une infortune feinte ou réelle doit être punie comme un crime, je suis punie, monsieur... Que si l'amour que j'ai ressenti, malgré moi, pour un être que je croyais isolé, sans aucun appui sur la terre, est encore un crime... digne des souffrances les plus atroces, je les endure ces souffrances... car je vous ai aimé, Henri!... dit Rita pleurant malgré elle; je vous ai aimé de toute la pitié que m'inspirait votre malheur! Je vous ai aimé de tout l'espoir que j'avais de vous rendre le plus heureux des hommes!.... Aimé! Henri... Oh! bien aimé! »

Henri se sentit ému...

« Et quand je venais vous offrir ma fortune, ma main, mon titre... vous croyant pauvre et obscur... quand je vous aimais tant... quand je vous aime tant encore... car enfin je t'aime toujours, moi! murmura convulsivement Rita en se mettant à ses genoux; je t'aime toujours! car ce que tu viens de me dire devrait me tuer là... Mais c'est ta voix, qui dit cela... et j'aime tant ta voix, que je ne meurs pas... Et puis cela ne peut pas être ainsi, vois-tu, Henri, crois à moi, crois à mon amour!... Je te le jurerais... sur Dieu... s'il ne m'avait pas désappris à croire en Dieu... car Henri, il y a encore cela, vois-tu... je ne crois plus en Dieu... plus en rien... je n'ai que toi au monde!... Si j'avais encore la ressource d'une prière! si j'avais au moins un nom à invoquer... quand je souffre!.. Mais, non, rien, rien que le désespoir ou la mort... Je ne t'ai fait aucun mal, moi... J'allais te sacrifier tout ce qu'il est possible à une femme de mon rang de sacrifier... J'étais à tes

genoux, j'y suis encore... J'ai été ta maîtresse, je voulais être toute à toi... être ta femme!... Eh bien! je ne le voudrai plus, Henri... je serai ce que tu voudras que je sois... Dis, Henri... Mais aime-moi!... aime-moi!... »

Et, pleurant, elle baisait avec ivresse les mains de Henri; une larme effleura ses paupières, à lui... Son cœur se brisa dans sa poitrine; il se penchait vers Rita... lorsqu'un éclat de rire mal comprimé se fit entendre derrière la tapisserie.

Henri l'entendit seul; alors, honteux de son trouble, il retrouva tout son sang-froid. « Relevez-vous, madame la duchesse, dit-il. Mais qu'y a-t-il donc de si désespérant? Nous nous sommes aimés pendant un mois, notre caprice est passé, et je vous dis ce que vous avez peut-être dit à d'autres, madame la duchesse. Silence et adieu...

— Ne le croyez pas, c'est une horrible calomnie, s'écria Rita saisie, épouvantée; ne le croyez pas, Henri... » Et elle se traînait à genoux.

A ce mouvement, les tentures qui entouraient la salle se soulèvent, et laissent voir à la duchesse stupéfaite des hommes et des femmes riant aux éclats et criant « Bravo..... bravo..... Comte de Vaudrey, tu as gagné ton pari. — Le tour est unique. »

La duchesse s'étant relevée repoussa violemment le comte. Douée en ce moment d'une force surnaturelle, elle se précipita vers la porte, et disparut avant qu'aucun des convives pût s'opposer à sa fuite.

« Misérable que je suis!.... elle va se tuer, s'écria Henri se jetant à la poursuite de Rita.

— Se tuer pour cela!... Allons donc, elle sait vivre... dit le duc de Saint-Ouen en empêchant Henri de sortir. Mesdames, joignez-vous à moi, ajouta-t-il en s'adressant à six jolies femmes qui entouraient la table; en vérité je ne le reconnais plus, ce pauvre Vaudrey. Que dirait le maréchal?

— La leçon est peut-être un peu forte; et puis, si vraiment j'étais son premier amant! disait Henri dans un de ses retours d'amour-propre. Et, se rappelant aussi l'excès de tendresse de Rita: Bah! dit-il, j'ai trop de modestie, après tout, pour me faire l'honneur d'une révélation. Et, retrouvant toute sa gaieté, il ajouta: D'ailleurs, elles ont raison, nous sommes

toujours les premiers... mais, comme les rois, les premiers du nom de baptême. Et encore, il y a tant d'Henris, ma foi, que c'est chanceux. Puis, s'adressant au chevalier de Lépine : Chevalier, tu pourras dire à Guemenée si je lui ai loyalement gagné sa maîtresse.

— Oh ! certes, tu m'as bien gagné, le plus séduisant enjeu du monde, dit-il en prenant le bras d'Henri.

— Tu lui diras tout cela à table, Lélia, cria le chevalier ; soupons, soupons...

— Soupons fut répété tout d'une voix.

EUGÈNE SUE.

CHEVAUX DE COURSE

ET

JOCKEYS ANGLAIS.

§ Ier.

Les anciens avaient leurs courses de chevaux, qui faisaient partie des jeux olympiques; courses plus imposantes que les nôtres, et qui avaient d'ailleurs cet avantage tout moral, que la gloire de vaincre étant la seule récompense du vainqueur, personne n'y perdait sa réputation ou son argent. Mais c'est aux modernes qu'appartient le mérite d'avoir perfectionné le cheval de course, et complété l'art de le conduire, par l'invention des étriers. Les Anglais surtout peuvent réclamer l'honneur de savoir mieux qu'aucun peuple faire l'éducation du cheval et celle du jockey.

On voit par les chroniques anglaises que l'institution des courses de chevaux, en Angleterre, remonte au règne d'Athelstane. Dans le neuvième siècle, plusieurs chevaux de course, dit M. Strutt, furent envoyés en présent par Hugues Capet au roi Athelstane, lorsqu'il aspirait à la main de sa sœur Ethelswitha. Le moine William Fitz-Stephen, qui écrivait sous Henry II, nous informe qu'il y avait un marché de chevaux à Smithfield, et que pour les éprouver, on les faisait courir et lutter entre eux de vitesse. Sous le roi Jean, les chevaux de courses sont souvent mentionnés au registre des dépenses royales. Les trois Edward, après Edward Ier, élevèrent des chevaux comme le roi Jean, aussi bien que plus tard le roi Henry VIII, qui en fit importer quelques-uns d'Orient. Toutefois les chevaux de course de ce temps-là ne doivent pas être considérés sous le même point de vue que ceux d'aujourd'hui. Le terme qui les désignait (*running horses*) s'appliquait plus spécialement à une espèce de chevaux vites, qu'on faisait bien

courir peut-être, dans l'occasion, mais dont on se servait pour tout usage qui exigeait une grande activité, et en opposition avec le cheval de guerre, dont la qualité principale était la force, une force suffisante pour porter un homme bardé de fer, et ne pesant jamais moins de cent soixante livres. Par le fait, l'invention de la poudre à canon contribua beaucoup à l'amélioration du cheval de course anglais, comme on s'en aperçoit déjà sous Élisabeth, quoique cette princesse ne goûtât pas beaucoup les spectacles où ils figuraient, puisqu'il n'y en eut point dans les fêtes de Kenilworth. Sous le règne de Jacques Ier, les courses devinrent très-communes en Angleterre, où nous voyons les gentilshommes *être eux-mêmes leurs propres jockeys,* dans des défis particuliers; mais les premières courses *publiques* eurent lieu à Garterley, dans le Yorkshire, à Croydon, dans le comté de Sussex, et à Theobalds, où le prix était une cloche d'or. On peut dire aussi que l'art de dresser les chevaux commença sous Jacques. On fit plus d'attention à leur nourriture et à leur exercice, mais sans prendre encore en considération l'effet du poids, quatre-vingts livres étant le maximum et le minimum de ce que portaient les coureurs. Jacques favorisa les courses; il donna cinq cents guinées, prix énorme à cette époque, d'un étalon arabe, qui, selon le duc de Newcastle, était de peu de valeur, ayant été battu par les chevaux anglais. Le prince Henry, mort prématurément, avait partagé les goûts de son père, qui eussent été ceux de Charles Ier, excellent écuyer, mais que les distractions sérieuses de son règne détournèrent bientôt de ces jeux pacifiques. Cependant, selon Boucher, le premier prix de quelque *valeur* fut proposé à Stamford, sous Charles Ier. C'était une coupe d'émail, estimée huit guinées, dont les Aldermen firent les frais; et sir Édouard Harwood déplore la rareté des *bons* chevaux et leur infériorité à ceux de France, ce qu'il attribue aux courses. Ce fut peu de temps après, il est vrai, que le Barbe de Maroc et le Turc du duc de Buckingham furent amenés en Angleterre, et y améliorèrent beaucoup la race indigène. En 1640, eurent lieu des courses à Newmarket et à Hyde-Park, auxquelles il est fait allusion dans une comédie jouée l'année suivante (*The Merry Beggars,* « les Joyeux Gueux »).

Cromwell ne se montra pas indifférent à la perfection des chevaux de course, et c'est à l'un des étalons de son haras, Turk-le-Blanc, que se terminent les plus anciennes généalogies chevalines d'Angleterre. Il avait aussi une fameuse jument poulinière, surnommée Jument-Cercueil, parce qu'on l'avait cachée dans un caveau, à l'époque de la restauration. M. Place, palefrenier de Cromwell, était un personnage en évidence de ce temps-là, et, selon quelques-uns, Turk-le-Blanc était sa propriété particulière. — Charles II fut un grand protecteur des courses; il honorait souvent ce spectacle de sa présence. Il commanda des courses à Datchet-Mead et à Newmarket, où ses chevaux furent inscrits sous son nom, et où il fit reconstruire le palais délabré de son grand-père, Jacques Ier. Il paraît que les prix de la course augmentèrent sous ce règne. On décernait déjà, entre autres, des tasses qui valaient cent guinées, et les inscriptions qu'on lit sur ces trophées des vainqueurs sont une source d'informations intéressantes. Ce facétieux monarque avait aussi importé des jumens poulinières de la Barbarie et autres pays, où son grand-écuyer était allé les choisir. On appelait ces jumens les jumens royales. L'une d'elles fut la mère de Dodsworth, élève du roi, et, dit-on, le plus ancien cheval de course dont la descendance soit bien authentique.

Jacques II était écuyer; mais il régna trop peu de temps pour se faire connaître par son goût pour les courses. Quand il se retira en France, il se livra à la chasse, et il avait toujours plusieurs chevaux anglais du premier ordre dans son écurie. Guillaume III et la reine Marie continuèrent à protéger les courses, et ajoutèrent aux donations fondées par leurs prédécesseurs. L'époux de la reine Anne, le prince George de Danemarck, entretenait un beau haras. Sous ce règne parurent le barbe-bai Carwen et le célèbre arabe Darley. La reine ajouta aussi plusieurs pièces d'argenterie aux prix établis. Georges Ier n'était pas amateur; mais il substitua aux prix d'argent les « pièces du roi, » c'est-à-dire cent guinées en espèces. Georges II n'aimait pas plus les courses que son père; mais il encouragea l'amélioration des chevaux, et fit d'excellens réglemens. Sous son règne parut l'arabe Godolphin, fondateur du meilleur sang des haras anglais, et alors

la propriété du comte de Godolphin. Georges III, très-peu amateur de courses, quant à lui, encouragea, comme ses ancêtres, cet amusement national. Dans la quatrième année de son règne, Éclipse naquit; date à jamais mémorable dans les annales de l'art des jockeys.

Georges IV surpassa tous ses prédécesseurs par ses goûts *équestres* et la magnificence de ses haras. On pourrait en effet lui appliquer l'épithète que Pindare donne à Hiero, « amoureux des coursiers; » car jamais homme ne les aima davantage, et ne porta de meilleurs jugemens sur tout ce qui avait rapport aux chevaux. Il forma plusieurs chevaux de course du premier ordre, et entre autres Whiskey, père d'Éléonore. Le roi actuel des trois-royaumes, élevé sur un autre élément, n'a point hérité des goûts de son frère; mais il devait tenir ses engagemens relativement aux haras. On avait dit que Sa Majesté aurait consenti à entretenir ses chevaux de course, s'il n'y avait perdu que 4,000 guinées par an;.... il n'en a pas été ainsi. Il existe encore cependant un haras royal à Hampton-Court, où l'on trouve, entre autres célèbres chevaux et jumens, un arabe donné à Georges IV par feu sir J. Malcolm, le Colonel, Waterloo, Tranby et Ranter; Maria, Posthuma, Fleur-de-Lis et autres jumens, dont quelques-unes ont eu des poulains qui proviennent des étalons royaux ou de Sultan, d'Émile, de Chameau et de Priam, les plus beaux chevaux de l'époque. Si nous pouvons en juger par la dernière vente des poulains d'un an, dont dix-huit ont produit la bagatelle de 4,000 guinées, Sa Majesté trouvera qu'il n'y a pas de perte à faire pouliner. On a pu remarquer aussi que dans son haras on fait attention à ce qu'on appelle du « vigoureux sang. » Ainsi Waterloo provient d'une Trompator, le Colonel d'un Delpini, Tranley d'une Orville, et Ranter d'une Beningbrough. Le roi-matelot, comme on appelle Guillaume IV, a donné lieu, en parlant de chevaux, à plusieurs anecdotes amusantes. On raconte que la première fois que le directeur du haras royal vint lui demander quels étalons Sa Majesté désirait envoyer aux courses : « Envoyez toute l'*escadre*, répondit-il; il y en aura bien quelques-uns, je suppose, qui gagneront le prix. »

Le cheval, ce noble présent de la Providence, n'a pas été

donné à l'homme sans conditions ; la première, c'est de le bien traiter : mais pour utiliser tous ses moyens, il faut l'enlever aux mains de la nature et le confier à celles de l'art, et l'on est surpris, en parcourant les anciens ouvrages sur ce sujet, de voir quelle révolution s'est opérée dans l'éducation du cheval de course. Ainsi on lit dans la *Récréation du Gentilhomme*, manuel publié il y a cent cinquante ans, qu'une pinte de bon vin des Canaries faisait partie de sa ration quotidienne. L'*Amateur anglais*, par un M. Osbaldiston, mort depuis long-temps, informe gravement ses lecteurs qu'un mois est nécessaire pour préparer un cheval à une course ; mais que s'il est « gras ou gorgé de pâturage, ou venant du vert », deux mois ne seront pas de trop. Ce niais a aussi ses juleps et ses sirops, ses blancs d'œufs dans le vin pour être avalés, ses topiques d'huile de baleine et d'eau-de-vie pour en frotter les jambes, etc. Si ces pauvres auteurs revenaient au monde, ils seraient bien surpris de voir qu'il faut aujourd'hui toute une année pour conduire un cheval aux barrières de la course. La médecine qui purifie le système de l'animal, l'exercice qui augmente sa fermeté musculaire, une nourriture qui prête des forces surnaturelles, voilà ce qu'il faut qu'étudie l'homme chargé du soin d'un haras. Ajoutez à cela l'opération nécessaire de la transpiration périodique pour remédier aux chairs superflues et à la surabondance de graisse.

L'éducation du cheval de course exige non-seulement l'intelligence des règles les plus difficiles de l'art, mais encore une vigilance continuelle ; car on a vu les accidens d'une seule nuit détruire l'effet des soins les plus assidus. Chaque époque de l'année a son traitement particulier, depuis celle où l'on laisse le cheval se livrer à son appétit et gagner des forces pour mieux supporter la médecine, jusqu'au moment où commencent les purgations d'usage. Puis vient l'époque des transpirations régulières et des courses d'essai ; mais occupons-nous d'abord des jockeys et de leur éducation.

Si on fait attention aux sommes immenses qui sont hasardées dans une course anglaise, les individus qui montent les chevaux forment une classe importante de la société, et quoique le terme « jockey » soit souvent pris en mauvaise part et comme synonyme de fripon, il y a eu, il y a encore des joc-

keys d'une moralité incorruptible. Indépendamment de la probité, cet état exige l'union de qualités assez rares : — beaucoup de force dans un petit corps ; beaucoup d'intrépidité et l'impassibilité la plus imperturbable, quelle que soit la provocation d'un adversaire dans une course, et enfin l'art de savoir se taire. Sans parler des périls de la course même, le jockey expose continuellement sa constitution et sa santé ; non-seulement il faut qu'il fasse une rude besogne, la plus rude de toutes, mais encore qu'il la fasse l'estomac vide. Pendant qu'il se prépare à la course, il doit imiter l'abstinence d'un Asiatique ; il arrive même assez fréquemment qu'il ne peut être que le témoin du repas des autres.... Nous voulons parler de l'époque où il s'agit pour lui de s'amoindrir. Bref, après beaucoup de mal et la privation de toute jouissance, il faut encore qu'il risque son cou par-dessus le marché, et pourquoi ? — Pour cinq guinées, s'il triomphe, et trois s'il est vaincu. Le fameux Pratt, jockey du non moins fameux Petit Gimerack (homme et cheval ont été peints par Stubbs), fournit la carrière de onze courses en un jour, ayant parcouru, tout compris, quatre-vingt-huit milles de distance.

Les athlètes des jeux olympiques étaient célébrés par Pindare ; les jockeys anglais ont pour immortaliser leur gloire je ne sais combien de Revues. Buckle, Chifney, Clift, J. Day, S. Day, G. Dockery, les deux Boyce, Conolly, Wright, Natt, Chapple, Pavis, Mann, Macdonald, Darling, Goodisson et d'autres, sont des noms qui ne le cèdent en Angleterre qu'aux illustrations du parlement et de la marine.

Chaque métier, chaque profession, offre dans le cercle particulier de ses mœurs un sujet spécial d'études, et peut-être l'existence du valet d'écurie de Newmarket, telle que la peint Holcroft, pourrait intéresser plus que beaucoup d'autres genres de vie dans un ordre plus élevé. Holcroft avait commencé par là, et c'est sans contredit la partie la plus curieuse des Mémoires de cet écrivain, que celle où il nous raconte son arrivée à Newmarket, son noviciat, sa chute avec le cheval gris de fer de M. Woodcock, ses progrès équestres, et la ruine de ses espérances lorsque son maître découvrit qu'il perdait paresseusement son temps à lire, et que ses cama-

rades crurent qu'il devenait fou, en le voyant tracer des lettres et des chiffres avec un clou sur les portes de l'écurie.

Ceux qui n'ont vu les chevaux de course qu'au jour de la course seraient surpris de la taille exiguë des bambins qui les montent pendant qu'on les dresse. Dans le voisinage des grands établissemens de chevaux de course, les parens de pauvres enfans sont enchantés de saisir l'occasion de les placer dans les écuries, sachant qu'ils y seront bien nourris et soignés, avec la chance de faire leur chemin dans le monde. Mais il s'agit de savoir comment les pauvres petits garçons seront en quelques jours mis à même de monter un animal aussi ardent que le cheval de course. Le fait est que Tom ou Jack est tout juste bon à regarder faire pendant le premier mois au moins. Il fait le lit des camarades et autres services de l'écurie; mais il observe comment ses jeunes camarades se tiennent en selle et y conservent leur aplomb. Au bout d'un certain temps, il est placé sur le bidet du maître ou sur le cheval le plus tranquille du haras, sur celui qui se tient ordinairement à la queue des autres et n'a jamais de caprices. Le premier valet d'écurie conduit généralement le galop, étant le meilleur juge du pas, à moins qu'il ne soit nécessaire de lui confier quelque cheval difficile à manier, auquel cas il se place le second pour instruire celui qui le précède; mais tout cela se passe sous l'œil du maître.

L'ordre fait la force et la beauté de la société. Ni à l'école, ni à l'université on n'exige plus de régularité de conduite que dans un établissement de chevaux de course. Par le fait, les appels y sont aussi sévères que sous les drapeaux ou autour du mât. Malheur au valet d'écurie qui s'absente aux heures de son service! dit Holcroft. On est sûr, par exemple, de le trouver à son poste le matin, car presque toujours il couche dans la même chambre que le cheval dont il a le soin. C'est là un principe de prudence plutôt que d'économie. On empêche les chevaux de prix de prendre une mauvaise position dans la nuit, et il faut souvent, pour les relever, les efforts réunis des jeunes valets. Quant au réveil, c'est le moment d'une scène piquante que les chevaux attendent avec une impatience mal contenue, et qu'ils expriment par leur hennissement, à cause de l'habitude de recevoir leur ration chaque matin à la même

heure. Cela fait, les valets d'écurie arrangent leur litière, étrillent les chevaux et vont les promener; puis au retour ils les étrillent encore; ce n'est qu'alors qu'ils déjeûnent, et Holcroft parlait par expérience quand il disait : « Rien ne peut surpasser la jouissance d'un valet d'écurie qui déjeûne! »

Si on considère le nombre prodigieux de chevaux de course à dresser, et vu que chaque cheval a son valet, il est étonnant qu'il n'arrive pas plus d'accidens. Presque tous les chevaux de course sont naturellement folâtres, et le jeu des chevaux est dangereux; mais ce qui ne nous surprend pas, c'est qu'ils deviennent vicieux, étant nés d'un sang ardent, vifs, d'une peau tendre et presque nue, irritée par une brosse rude, puis quand ils ont sué, subissant la friction d'un instrument de bois. Eh bien! il est rare qu'ils blessent les enfans qui en ont le soin. Il est curieux de voir un de ces marmots approcher en toute sûreté d'un animal qui donnerait peut-être la mort à l'homme le plus fort qui serait assez téméraire pour l'imiter. A quoi attribuer cette obéissance passive d'un animal si vigoureux et si fier pour un être aussi exigu de taille, pour un avorton, pourrions-nous dire? Serait-ce reconnaissance, amour ou crainte, ou bien cette indéfinissable magie dont le ciel a doné l'œil et la voix de l'enfant?

Intelligence profonde dans un corps rabougri, voilà ce qu'on recherche dans le jeune jockey novice; car les joues vermeilles et *le bel enfant* pour son âge passeraient pour des difformités. Il y a maintenant à Newmarket quelques bons échantillons de la race pygmée. John Day, par exemple, a produit un *facsimile* de lui-même jeté dans le vrai moule du jockey. Ces écuyers, légers comme la plume, sont indispensables pour monter des chevaux de deux ans, et on en a vu gagner le prix, quoique, si l'on en vient à une haute lutte, comme on dit, le jockey, plus expérimenté, est sûr de les battre. Mais parlons sérieusement, c'est un grand avantage pour un jockey d'être d'une taille exiguë, afin de prévenir le cruel régime auquel il lui faut se condamner pour *s'amoindrir*. Les questions suivantes, résolues par M. Sandiver, chirurgien de Newmarket, pourront amuser le lecteur et lui révéler en même temps ce qu'il en peut coûter à la constitution et à la santé du jockey

pour se conformer physiquement aux exigences de la profession.

« Combien dure généralement le régime des jockeys? — Pour ceux qui sont en haute réputation, ce régime dure environ trois semaines avant Pâques, jusqu'à la fin d'octobre; mais une semaine ou dix jours suffisent à un jockey pour retrancher douze livres environ de son poids ordinaire.

— A quelle nourriture se réduisent-ils? — pour déjeûner, un petit morceau de pain et du beurre, avec du thé modérément. Le dîner est très-peu de chose; il se contentent de très-peu de pouding, et de viande moins encore; et si on peut avoir du poisson, ni pouding, ni viande. Le vin avec de l'eau est la boisson ordinaire, dans la proportion d'une pinte de vin mêlée avec deux pintes d'eau; du thé l'après-midi, avec un peu de pain et du beurre, ou même du thé seul, et pas de souper.

— Quel exercice prennent les jockeys et quelles sont leurs heures de repos? — Après déjeûner, s'étant suffisamment chargés de vêtemens, c'est-à-dire avec cinq ou six gilets, deux habits et deux paires de culottes, ils font une bonne promenade à pied de dix à quinze milles. De retour à la maison, ils substituent des vêtemens secs à ceux qui sont humides de transpiration, et s'ils sont fatigués, quelques-uns s'étendent pendant une heure environ avant leur dîner; après quoi plus d'exercice sévère pour eux, et le reste du jour se passe de la manière qui leur est la plus agréable. Ils vont ordinairement se coucher à neuf heures du soir, et restent au lit jusqu'à six ou sept heures du matin.

— Quelles médecines prennent-ils? — Ceux qui n'aiment pas une promenade forcée ont recours à une purgation avec le sel de Glauber.

— M. Sandiver recommanderait-il ce même régime pour réduire l'embonpoint chez d'autres personnes? — M. Sandiver recommanderait le même régime pour réduire l'embonpoint dans l'un ou l'autre sexe, car la constitution ne paraît pas en souffrir; mais il craindrait que peu de personnes voulussent se soumettre à une discipline si sévère sans y être accoutumées depuis l'enfance. Le seul renseignement additionnel que peut communiquer M. Sandiver, c'est qu'on pria John Arnull,

lorsqu'il était jockey de Son Altesse Royale le Prince de Galles, de *s'amoindrir* autant que possible, pour se mettre en état de monter un cheval particulier ; en conséquence, il s'abstint pendant huit jours consécutifs de toute nourriture animale ou même farineuse, et ne se permit d'ajouter à son régime qu'une pomme de temps en temps. Sa santé n'en fut point altérée. Dennis Fitzpatrick, qui a brillé dans maintes courses, déclare qu'il est moins fatigué et a plus de force pour manier un cheval vigoureux, lorsqu'il s'est modérément amoindri, que lorsqu'il s'est laissé aller à vivre selon son plaisir, quoiqu'il ne pèse jamais plus de soixante-seize livres, et qu'il se soit souvent réduit à soixante (1).

Le système actuel pour amoindrir un jockey diffère de celui qu'on vient de décrire, et particulièrement pour ce qui est de la longueur de la promenade, qui nous semble avoir été excessive. Le jockey moderne ne marche guère au delà de quatre milles, et là il trouve une maison de halte, où il y a un grand feu près duquel il augmente sa transpiration. Dans le fait, cette transpiration devient quelquefois si surabondante qu'on le voit essuyer les parties à nu de son corps de la même manière qu'il essuie le cheval de course, avec une corne. Après être resté quelque temps assez près du feu et avoir bu quelque liquide délayé, il revient à Newmarket, balançant ses bras en marchant, ce qui augmente l'action musculaire. Quand, une fois arrivé, il est assez rafraîchi pour pouvoir se dépouiller de ses vêtemens, il se frictionne à sec, et change d'habits. On s'aperçoit de l'effet de ce régime non-seulement au poids de son corps, mais encore à la couleur transparente de sa peau, et il continue ainsi jusqu'à ce qu'il soit aussi mince que le cheval qu'il doit monter ; mais le plus désagréable incident de ce régime est le rapide retour des chairs immédiatement après qu'on cesse de le suivre. Aussi a-t-on vu des jockeys, ne pesant pas plus de soixante livres, regagner en un jour jusqu'à sept livres, pour avoir seulement obéi aux besoins de la nature, et sans commettre aucun excès. *Non miserè vivit qui parcè vivit*, « ce n'est pas vivre miséra-

(1) Arnull est mort à soixante-deux ans, et Fitzpatrick à quarante-deux ans, d'un rhume pris pendant son régime.

blement que de vivre de peu, » dit l'adage ; pendant la saison des courses, un jockey en exercice qui, comme Chifney, Robinson, Dockery et Scott, est ordinairement d'un poids léger, se soumet à des mortifications assez dures. Comme les bons catholiques cependant, lorsque le carême expire, il est libre aussitôt que la saison des courses est terminée. Le dernier jour des courses de Houghton, Frank Buckle avait toujours *une oie pour son souper*. Mais on demandera comment ces hommes dévoués passent la journée dans la morte saison, c'est-à-dire cinq mois sur douze. C'est toujours à peu près comme du temps d'Holcroft : ils s'amusent à visiter leurs amis ou à assister aux combats de coqs, leur spectacle favori, sans parier toutefois au-delà de quelques shellings. Quelques-uns aussi se donnent le plaisir de la chasse ou de tout autre exercice qui tient le corps en mouvement. La plupart ont des maisons propres et bien meublées, où il paraissent jouir de tous les *conforts* de la vie.

QUARTERLY REVIEW (1).

(1) Ce n'est ici qu'un extrait d'un article très-détaillé, qui n'a pas moins de soixante-dix pages, dans la Revue anglaise.

(*N. du D.*)

ESTHER A SAINT-CYR.

« Ce n'est point cela, mademoiselle; recommencez, s'il vous plaît. Voici comment il faut dire :

Ciel ! qui nous défendra si tu ne nous défends ?

Et celui qui parlait ainsi, homme d'une noble et belle figure bien qu'il approchât de la cinquantaine, en grande perruque, en justaucorps de velours cannelle, s'essuya le front avec son mouchoir : il suait à grosses gouttes, affairé qu'il était au milieu de quelques centaines de jeunes filles vêtues de noir et coiffées de petits beguins blancs noués de rubans de diverses couleurs. Cette scène avait lieu dans une grande salle dont, à l'aide de longues tables et de bancs convenablement disposés, on avait fait une espèce de théâtre. Une vieille dame qui avait une robe feuille morte, une coiffe noire et un visage sérieux, y assistait dans un grand fauteuil. La supérieure de la maison était assise à sa gauche, les dames dignitaires l'entouraient avec respect. Or cette vieille dame était Mme de Maintenon, ces jeunes filles les élèves de Saint-Cyr, et cet homme le poète Racine, qui à grand'peine leur sifflait sa tragédie d'*Esther,* qu'elles devaient représenter devant le roi.

En ce moment, la petite demoiselle de Blansac, âgée de neuf à dix ans, l'une des favorites de *Madame* (on n'appelait pas autrement Mme de Maintenon à Saint-Cyr), et à laquelle, par cette raison, il avait fallu donner quelque chose à dire, répétait pour la douze ou quinzième fois l'unique vers qu'elle eût à prononcer. Mais ce dernier effort fut si malencontreux, l'accent bordelais de la petite fille modifia si plaisamment la déclamation de son maître qu'elle voulait imiter; l'air piteux qu'elle cherchait à prendre contrastait d'une façon si burlesque avec son nez en l'air et sa mine éveillée, qu'il n'y eut pas

moyen d'y tenir. Le malheureux vers fut accueilli par un éclat de rire immodéré, et le poète au désespoir s'écria : « Pour Dieu, mademoiselle, renoncez à votre rôle, car, si vous dites ainsi devant le roi, vous perdrez ma pièce. »

La pauvre enfant, qui avait déjà le cœur gros, fondit en pleurs. Aussitôt le bon Racine courut à elle, lui essuya les yeux, et ne pouvant réussir à la consoler se mit à pleurer avec elle.

Cette petite scène dérida le front sévère de Mme de Maintenon. « En vérité, monsieur Racine, dit-elle en souriant, vous mériteriez de porter la robe noire et le béguin blanc, car vous n'avez pas plus de raison que ces enfans. C'est même tout au plus si vous seriez admis parmi nos rubans jaunes, qui en sont déjà à la métaphysique. »

Le poète accueillit en courtisan cette plaisanterie de la presque-reine. On promit à Mlle de Blausac une image et des bombons, et la répétition continua sans autre incident fâcheux, à la grande satisfaction de celle qui l'avait ordonnée.

Ce n'était point une femme ordinaire que cette Françoise d'Aubigné, veuve Scarron, qui devint l'épouse de Louis XIV, sans rien sacrifier des principes qu'elle s'était faits, sans se brouiller avec sa conscience ni avec son directeur. Est-il au monde beaucoup de gens qui arrivent comme elle au but où ils aspirent sans dévier de ce qu'ils regardent comme la droite voie. Voyez comme à chacune de ses actions elle pouvait alléguer un excellent motif pour les justifier à ses propres yeux. Elle fit éloigner de la cour sa première bienfaitrice, mais cet éloignement mettait fin à un grand scandale. Elle prit une grande influence sur le roi, mais elle s'en servit pour le rapprocher de la reine. Elle parvint plus tard à se faire épouser par Louis-le-Grand, mais son élévation tourna au profit de la religion, comme on l'entendait alors, et même de la morale, en mettant un frein aux déréglemens du monarque. Elle trouva tout simple de recueillir le profit des actions louables qu'elle pensait avoir faites, et c'est dans toute la bonne foi de ce sentiment qu'elle s'écriait : « Rien n'est plus adroit qu'une conduite irréprochable. »

En effet, son ascendant sur le roi tenait peut-être à ce qu'elle avait su établir entre elle et lui une sorte de rapports

qu'il n'avait eus avec nulle autre femme. Jeune, l'amour dévoué de Lavallière avait touché son cœur; plus tard, l'esprit brillant et original de Montespan avait dominé son imagination; puis la sotte beauté de Fontange avait un moment régné sur ses sens; Mme de Maintenon s'empara de sa conscience et la dirigea jusqu'à la fin de sa vie. Le retour de Louis à d'anciens égaremens aurait infailliblement ruiné son empire. Aussi, dans la crainte que le besoin d'amusement ne lui ravît cet homme *inamusable*, elle était sans cesse occupée à l'éloigner des plaisirs dangereux en lui ménageant des plaisirs innocens. Elle comptait beaucoup sur la nouveauté du spectacle qui se préparait, et réellement l'effet surpassa son attente. Avec une habileté peu commune, elle avait su mettre de son parti nombre de personnes pieuses. Le père Gaillard, flanqué de huit autres jésuites, avait assisté à une représentation. Cet exemple ayant encouragé les consciences timorées, les demandes pour y être admis se multipliaient d'autant qu'on savait que c'était faire sa cour au roi. Celui-ci, de plus en plus satisfait de son spectacle, voulut en donner le plaisir au roi Jacques II et à la reine sa femme, alors réfugiés à Saint-Germain. Il eut même la condescendance d'accorder plusieurs entrées aux personnes de leur maison.

Parmi les Anglais arrivés en France à la suite de ces majestés déchues, on remarquait lord Mortimer, héritier d'une noble et antique famille dont il était le dernier rejeton. Élevé dans la cour brillante et corrompue du feu roi Charles II, Mortimer, tout jeune encore, n'avait pas eu de jeunesse. Ébloui par les brillans et dangereux exemples des Rochester, des Buckingham, des Saint-Alban, il s'était blasé sur toute espèce d'émotions avant même de les avoir éprouvées; ses facultés aimantes étaient mort-nées pour ainsi dire, non qu'il manquât d'ame pourtant, mais il ne s'en servait pas. A cet ennui précoce de toutes choses se joignait maintenant la tristesse de son exil, la perte de son rang et de ses biens. Il attendait dans la galerie de Versailles la fin de la visite que ses maîtres faisaient au roi de France avant de se rendre à Saint-Cyr, où il devait les suivre, et, appuyé dans l'embrasure d'une croisée, il jouait machinalement avec les glands du rideau, quand un jeune homme l'aperçut, courut à lui, et l'accabla de ses embrassa-

des réitérées, auxquelles l'Anglais essayait en vain de se soustraire. « Eh! mon cher mylord, s'écria le petit maître d'une voix bruyante, quelle heureuse rencontre! Comment donc vous trouvez-vous ici, vous qu'on ne voit plus nulle part? — J'accompagne à Saint Cyr le roi mon maître, répondit l'Anglais en bâillant; on m'a fait l'honneur de me nommer, et je n'ai pu refuser, malgré l'ennui que je m'attends à trouver à cette comédie de petites filles? — Vraiment, êtes-vous nommé? J'en suis parbleu ravi, car je le suis aussi. Croyez-moi, ne faites pas fi de cette faveur; elle est très-enviée, et vous seriez mal venu d'en médire. Quant à moi, je suis bien décidé à trouver tout admirable, et à crier merveille jusque par-dessus les toits. »

Tout en parlant, le marquis de Saint-Hérem se mit en marche, peignant sa perruque, frédonnant un petit air, s'interrompant de temps à autre pour adresser à haute voix à l'Anglais ses remarques sur les femmes qu'il rencontrait, distribuant à droite et à gauche les saluts ou les œillades, et s'étonnant de ce que toute cette dépense d'amabilité attirait moins l'attention que l'air nonchalant et distrait, le demi-sourire digne et froid de son compagnon. Celui-ci en effet regardait en pitié cette fatuité bruyante et sans but. Il se rappelait la tranquille insouciance sous laquelle Rochester cachait ses desseins, la patience exemplaire qu'il mettait à supporter la conversation de la belle, sotte et vaine miss Temple, ne lui disant pas un mot de sa beauté, mais feignant d'être charmé de son esprit, et lui soumettant humblement les vers qu'il composait, sûr de tourner ainsi sa petite tête par des éloges sur lesquels on ne l'avait point blasée; puis cette superbe indifférence qui ne le quittait pas, soit qu'il échouât, soit qu'il réussît. A la bonne heure, cela valait la peine d'être admiré, si on admirait encore quelque chose.

Saint-Hérem offrait à lord Mortimer une place dans son carosse; l'Anglais accepta. Ils arrivèrent ensemble à Saint-Cyr, mais alors Mortimer rejoignit les autres Anglais de la suite du roi. Parvenu avec la foule des courtisans à la porte de la salle où se faisait la comédie, il fut stupéfait de trouver là le roi Louis XIV, le grand roi en personne, qui, barrant l'entrée avec sa canne, faisait office de portier, et vérifiait un à un les

élus qu'il avait admis dans ce paradis. C'étaient les gens les plus qualifiés et les plus distingués de la cour ; les femmes les plus brillantes. La salle était comble : le jeune Anglais se glissa à l'extrémité du premier rang, et se tint debout, appuyé contre la muraille, se préparant à s'ennuyer prodigieusement. Cependant le spectacle commença ; la Piété descendit du ciel sous les traits de Mme de Caylus, bien faite, par les charmes de son visage et de sa voix, pour réconcilier avec elle. Un murmure d'approbation interrompait de temps en temps les vers harmonieux que la présence des personnes royales défendait d'applaudir ; et Mme de Sévigné, assise au second rang derrière les duchesses, glissait dans l'oreille du maréchal de Bellefonds quelques remarques fines et de bon goût qui ne se trouvaient pas sous les *fontanges* de toutes ces dames. A mesure que la pièce avançait, l'enthousiasme allait croissant, et à raison. Jamais on n'avait vu d'actrices si bien dans leurs rôles, ni de rôles si bien dits dans les intentions de l'auteur. Esther était représentée par Mlle de Veillane, la plus belle et la plus gracieuse personne de tout Saint-Cyr. Mlle d'Abancour faisait Aman, Mlle de Lalie Assuérus, et la laideur et le talent de Mlle de Glapion prêtaient un aspect très-vénérable au personnage de Mardochée. Si l'on se reporte au temps, si l'on se représente cette tragédie si peu semblable à toutes celles d'alors, cette poésie naïve et majestueuse des livres saints mise pour la première fois en action et traduite dans la langue de Racine ; la pompe de décorations et de costumes bien supérieure à celle du théâtre ordinaire ; la scène, occupée par les personnages seuls, l'introduction des chœurs, qui offrait aux yeux des spectateurs non des comédiennes fardées et minaudières, mais une foule de jeunes et innocentes filles appartenant aux premières familles du royaume, et qu'on n'apercevait que dans cette seule occasion, on comprendra aisément ce que ce mélange de vers, de chants, de musique, de jolis visages, de fraîches voix, devait offrir de nouveau et de piquant aux jeunes et aux vieux blasés de la cour.

Lord Mortimer commençait à partager cette impression, tout étonné du charme qu'avait pour lui cette comédie « de petites filles ». C'était quelque chose de doux, de pur, d'in-

définissable dont il était presque honteux d'abord, mais à quoi il finit par céder.

Cependant, à l'appel de la reine, ses jeunes compagnes,

> De l'antique Jacob jeune postérité,

se précipitent en foule sur la scène, et Mortimer avait sur les lèvres ces mots qui traduisaient sa pensée :

> Ciel, quel nombreux essaim d'innocentes beautés
> S'offre à mes yeux en foule et sort de tous côtés!
> Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!

Alors, du milieu de cette gracieuse troupe, une jeune personne s'avança seule au bord du théâtre; son maintien était noble, son visage doux et sérieux, les beaux cheveux blonds qui bouclaient légèrement autour de son front, la transparence délicate de son teint donnaient à sa figure quelque chose d'aérien et de céleste. Elle chante, et chaque son de cette voix vibrante et mélancolique va frapper les échos de la voûte; elle chante les malheurs de la patrie, veuve de ses enfans, et les chagrins de l'exilé. Ses jeunes compagnes répètent en chœur ses plaintes touchantes. A ces accens, Mortimer tressaille, il pense à son pays, au château de ses pères, que peut-être il ne reverra plus. Plongé dans une triste et profonde rêverie, il oublie ce qui l'entoure, hors la jeune chanteuse; et de toute la pièce il ne voit plus rien que ce visage, il n'entend plus que cette voix; et quand enfin elle fait entendre ce cantique du retour plein à la fois d'espérance et de mélancolie,

> Rompez vos fers,
> Tribus captives;
> Troupes fugitives,
> Repassez les monts et les mers.

A ces mots :

> Je reverrai ces campagnes si chères,
> J'irai pleurer au tombeau de mes pères,

le jeune lord ne put se contenir plus long-temps, et, cachant

son visage dans ses mains, il fondit en larmes. La reine d'Angleterre, qui l'avait regardé plusieurs fois, fit un geste de compassion et de sympathie; Mme de Maintenon, se penchant à son oreille, lui demanda le nom de ce jeune homme. Le roi de France lui-même, après avoir jeté un regard de ce côté, fit au roi Jacques un signe d'approbation majestueuse; alors tous les yeux se tournèrent vers l'étranger devenu l'objet de l'intérêt général; du théâtre même, une foule de petites têtes curieuses se tendirent ou se penchèrent dans toutes les directions pour l'apercevoir; et le lendemain il ne fut bruit dans tous les chuchotemens de Saint-Cyr que du bel Anglais qui avait pleuré en écoutant Mlle de Beaumont. Mais cette attention qu'il avait excitée fit bientôt repentir Mortimer du mouvement de sensibilité qu'il n'avait pu vaincre; et lorsqu'à la sortie de la salle il fut entouré de tous les courtisans, qui se crurent obligés de le complimenter d'un attendrissement qui avait obtenu l'approbation du roi, il en éprouva une vive impatience qu'il dissimula pourtant de son mieux. « Mais oui, répondit-il avec indifférence à Saint-Hérem qui le félicitait, cela m'a assez bien réussi; j'ai produit seulement plus d'effet que je ne voulais. — Plus d'effet? dit Saint-Hérem surpris. — Eh! sans doute, je ne cherchais qu'à me faire remarquer de la petite chanteuse. » Le trait parut charmant à Saint-Hérem, et lui inspira pour son ami beaucoup plus de considération que son émotion patriotique. Il voulait absolument emmener Mortimer souper avec lui à Paris, chez un baigneur; mais celui-ci se prétendit forcé de retourner à Saint-Germain, et le quitta. Est-ce à la nouveauté ou au désœuvrement de son exil qu'il faut attribuer ce qu'éprouvait Mortimer? Je ne sais; mais il était véritablement plus occupé de Mlle de Beaumont qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même. « Au fait, se dit-il, si le visage et la voix de cette petite fille me plaisent, je ne sais pas ce qui m'empêcherait de chercher à la revoir. »

Il se rendit à Versailles pour solliciter de nouveau la permission d'entendre *Esther*. Il y rencontra Saint-Hérem, qui faisait de vaines tentatives pour obtenir la même faveur. « Parbleu! dit-il à l'Anglais dès qu'il l'aperçut, je suis bien malheureux, je ne puis parvenir à retourner à cette comédie de Saint-Cyr, et elle m'a si bien dégoûté de l'autre que je ne la

puis plus souffrir. J'ai voulu aller un moment hier au théâtre, toutes ces comédiennes vues de si près sont maudites et font mal au cœur. La Champmêlé m'a paru sempiternelle avec son rouge et ses grimaces. Il n'y a vraiment plus moyen de s'amuser sans *Esther,* d'autant que j'avais remarqué une certaine petite brune qui m'avait donné dans la vue, et que je n'aurais pas été fâché de retrouver. » Mortimer sourit de ces doléances, et en conçut quelques craintes pour sa propre requête; mais il dut à l'intérêt qu'il avait excité de la voir favorablement accueillie. Il se rendit donc de nouveau à Saint-Cyr, et cette fois tout près du théâtre, contre l'un des grands rideaux de soie cramoisie qui le séparaient de la salle, il se prépara à ne point perdre de vue un seul des mouvemens de Mlle de Beaumont. Pour les autres, il avait seulement l'air de vouloir cacher l'émotion qu'il pourrait éprouver. La jeune coryphée parut enfin, et il crut voir qu'elle l'avait aperçu. Elle chanta avec moins d'assurance et plus de distraction que la première fois. Un moment elle se trouva si près de Mortimer qu'il aurait pu toucher sa robe; il saisit ce moment, et avançant la main par un mouvement presque imperceptible, il déposa rapidement à ses pieds un billet accompagné d'un regard humble et suppliant. La pauvre petite, tremblant qu'on ne le vît, laissa imprudemment tomber son mouchoir pour le cacher, et ramassa le mouchoir et la lettre, se croyant bien habile. Mais, tandis que Mortimer se félicitait du succès de son adresse, rien n'avait échappé à l'œil vigilant de Mme de Maintenon. Elle demeura ce jour-là à Saint-Cyr comme il lui arrivait souvent, et le lendemain Mlle de Beaumont fut appelée dans sa chambre, ce qui n'étonna personne, car Madame avait coutume de faire venir ainsi près d'elle quelques-unes des pensionnaires pour lui tenir compagnie, ce qu'on regardait comme une très-grande faveur.

Mlle de Beaumont cependant, tout en se rendant à l'ordre qu'elle avait reçu, ne se sentait pas exempte de frayeur. Quand elle fut en présence de Mme de Maintenon, celle-ci, sous un prétexte, renvoya Mlle d'Aumale, sa demoiselle de compagnie, et attachant sur la jeune fille ses grands yeux noirs et pénétrans : « Approchez, mademoiselle, lui dit-elle; j'ai à vous parler. » La pauvre enfant obéit, et après une profonde révé-

rence demeura debout en silence. « Hier, continua Mme de Maintenon, vous avez reçu un billet de lord Mortimer. — Oui, madame, répondit Mlle de Beaumont en pâlissant, mais sans hésiter. — Pourquoi l'avez-vous reçu? — Eh! bon Dieu, madame, fallait-il le laisser là pour que tout le monde le vît? — Avez-vous ce billet? — Oui, madame. — Donnez-le-moi. — Le voici. » Elle le tira de sa poche avec un autre papier qu'elle y remit bien vite. « Quel est ce second papier? — Ma réponse, madame. — Comment! vous aviez répondu? — Ne le fallait-il pas, madame? — Non, sans doute. Voyons cette réponse. » Elle lui fut remise aussitôt. Mme de Maintenon lut d'abord la lettre de lord Mortimer. Elle était simple et persuasive, car ce qu'il y disait, il le pensait réellement; mais, par l'effet d'une ancienne habitude, il s'applaudissait de l'expression de ses vrais sentimens, comme d'un trait d'habileté, s'alléguant qu'il ne fallait pas effaroucher une enfant timide par des expressions exagérées. Il se bornait donc à lui dire qu'elle lui avait rappelé bien vivement, à lui pauvre exilé, tous les tourmens de l'exil, et que pourtant il ne trouvait qu'un remède à ses maux, la douceur de la voir et de l'entendre. Il craignait d'en être bientôt privé, et la priait, s'il existait quelques moyens de n'y pas renoncer, de les lui indiquer par pitié. Mme de Maintenon avait gardé un front sévère pendant cette lecture; elle ouvrit alors la lettre de Mlle de Beaumont, et y trouva ce qui suit :

« Monsieur,

» J'ai bien vu que tandis que je chantais vous aviez pleuré au souvenir de votre pays et j'ai pensé que c'était la marque d'une belle ame. Tous les grands hommes dont j'ai lu l'histoire ont aimé leur patrie. Je voudrais, si vous ne revoyez pas la vôtre, que vous fussiez ici assez heureux pour vous en consoler. Vous m'assurez que j'y puis quelque chose, mais je ne saurais vous indiquer aucun moyen de me revoir, quand même je le voudrais. Les élèves de Saint-Cyr ne sortent de la maison que pour se marier. Si telles étaient vos intentions, vous pouvez vous adresser à M. d'Arbois, mon tuteur, ou à Madame, qui est notre mère à toutes; et si l'un ou l'autre trouvent cette alliance convenable, je vous promets que je n'y mettrai point d'obstacle.

» ANNE-MARIE DE BEAUMONT. »

Cette naïve épître éclaircit le visage de Mme de Maintenon ; elle ne put s'empêcher de trouver en elle-même qu'elle faisait honneur à l'éducation de Saint-Cyr. « Ne saviez-vous pas cependant, ma fille, dit-elle en reprenant son sérieux, qu'il ne faut pas répondre à une lettre d'amour ? — Aussi, madame, je n'ai répondu que parce que ce n'était pas une lettre d'amour. — Il est vrai que le mot n'y est pas, dit Mme de Maintenon en jetant les yeux sur la lettre de Mortimer ; puis, les reportant sur ce doux visage de quinze ans qui se tenait là devant elle : N'importe, ma fille, il n'en faut pas moins éviter de telles correspondances ; et, pour que celle-ci n'ait pas d'inconvéniens pour vous, c'est moi qui m'en charge ; allez, et ne parlez de cela à personne. » Mlle de Beaumont fit une révérence, et se retira.

Quelques jours après on annonça à Mme de Maintenon lord Mortimer chargé d'un message de la reine d'Angleterre. Elle ordonna qu'on le fît entrer, et, après avoir pris connaissance du message assez insignifiant en lui-même, elle fit causer le messager. Satisfaite de la mesure parfaite de ses discours, de la noblesse de son maintien, elle l'interrogea sur son rang, sa situation, ses espérances. « Monsieur, dit-elle enfin, la cause du roi Jacques, malgré les vœux et les efforts des honnêtes gens, pourrait bien ne triompher de long-temps ; d'ici là vous perdrez votre jeunesse dans l'isolement et l'oisiveté. Que ne cherchez-vous à vous fixer en France par un bon mariage ? — Un bon mariage, madame, reprit Mortimer, ne se trouve guère que quand on est soi-même un bon parti. Il faudrait pour y penser que ma fortune fût plus brillante, ou mon ame moins fière. — Et vous n'avez fait aucune tentative de ce genre ? — Non, madame. — Vous êtes bien dissimulé, reprit la vieille dame, mais nos filles de Saint-Cyr, qui savent que, même orphelines, elles ne sont point sans protection, ont plus de sincérité. Voici, monsieur, la réponse de Mlle de Beaumont à la lettre que vous lui avez remise pendant la représentation d'*Esther*. » Mortimer, tout étourdi, prit la lettre que Mme de Maintenon lui présenta ouverte, et la lut sans mot dire. Celle-ci continua : « Comme j'ai pensé, monsieur, qu'en vous adressant à une jeune personne de sang noble placée sous la protection spéciale du roi, vous ne pouviez avoir que des

intentions honorables, je me suis assurée du consentement du tuteur de Mlle de Beaumont. Le roi, en faveur de ce mariage qu'il approuve, accorde à Mlle de Beaumont la terre d'Albon dont vous pouvez prendre le nom, et qui vous donnera en France un rang égal à celui que vous avez dans votre pays. Je vais mander ceci à la reine d'Angleterre, qui y verra, j'espère, une nouvelle preuve de la considération du roi pour elle et ceux qui lui appartiennent. »

Que pouvait faire lord Mortimer? Rien. Pris comme au trébuchet entre la candeur d'une petite pensionnaire et la rigidité obstinée d'une vieille dévote, il se vit forcé, sans y penser, d'épouser une femme belle, jeune, riche, sage et spirituelle; et il se résigna. Le pauvre homme!

Le mariage eut lieu en grande pompe. Lord Mortimer, comte d'Albon, partit avec sa jeune épouse pour la terre que le roi lui avait donnée; et, chose surprenante, grâce à la raison naïve, à l'esprit cultivé, aux talens et à la beauté de sa femme, il ne s'ennuya pas trop dans ce tête-à-tête.

A son retour il rencontra Saint-Hérem, qui vint à lui d'un air consterné. « Ah! mon cher milord, vous voyez un homme perdu, abîmé. — Que vous est-il donc arrivé! — Le roi, mon cher, le roi... — Eh bien! vous a-t-il disgracié! — C'est bien pis, il m'a marié. — Que cela? — Vous en parlez bien à votre aise. C'est votre exemple qui m'a tourné la tête. L'ambition m'a pris de vous surpasser, mais je n'ai pas eu votre bonheur. J'avais imaginé de gagner un des jardiniers de Saint-Cyr, pour m'introduire dans la maison, sous le nom d'un de ses garçons; mais ce diable d'homme, après m'avoir laissé parler, alla tout conter à la supérieure, celle-ci à Mme de Maintenon, Mme de Maintenon au roi, et le roi... C'est là le pis. J'étais sur son passage dans la galerie comme il revenait de la messe, il me vit et m'appela sans s'arrêter. Je le suivis jusque dans son cabinet; alors, s'appuyant contre la table et me regardant fixement: « Monsieur de Saint-Hérem, me dit-il, vous avez mérité d'être mis à la Bastille pour avoir tenté de vous introduire dans une maison qui est sous notre protection royale.— Ah! sire, m'écriai-je, je suis bien coupable, il est vrai, mais Votre Majesté ne peut être inexorable pour les fautes dont l'amour est cause. — Et quel est donc l'objet d'un amour qui

vous fait oublier jusqu'au respect que vous me devez? dit le roi en se radoucissant un peu. — Mlle d'Olbreuse, sire, répondis-je précipitamment. Le roi fit un léger mouvement de surprise. — C'est bien, me dit-il. » Le vieux chevalier d'Olbreuse était à se promener dans la galerie, il le fit appeler: « Monsieur le chevalier, lui dit-il, voici le marquis de Saint-Hérem qui demande la main de votre nièce; vous pouvez écrire à ses parens que ce mariage aura mon approbation, et que je me charge du trousseau de la future. » Le chevalier se confondit en remerciemens. Je le crois parbleu bien, car il faut maintenant vous avouer ma bévue: c'était Mlle de Fombreuse que je voulais nommer, et dans mon trouble j'avais dit un nom pour l'autre; mais le roi ayant parlé il n'y avait plus moyen de me dédire; d'où il s'ensuit que pour mes péchés je fus mis en possession d'une femme laide, contrefaite, sans fortune, et malicieuse à faire damner un saint. Au diable *Esther*, Saint-Cyr et toutes ces petites filles! — Allons, du courage, dit Mortimer d'un grand sang-froid, mon pauvre compagnon d'infortune; vous voyez que je vous donne l'exemple. — Hypocrite! »

Cependant les représentations de Saint-Cyr commençaient à être l'objet des plus vives attaques. On reprocha à Mme de Maintenon d'avoir fait monter sur un théâtre, aux yeux de toute la cour, de jeunes filles bien nées qui lui avaient été confiées pour recevoir une éducation morale et chrétienne. Et qu'on ne s'y trompe pas, c'étaient précisément ceux à qui la religion et la morale importaient le moins qui criaient le plus haut; mais ils parvinrent à entraîner les personnes pieuses effrayées d'encourir les clameurs. Mme de Maintenon fut obligée de céder.

« Vous le voyez, disait-elle en soupirant à Mlle d'Aumale sa confidente, ce sont les libertins qui nous forcent de renoncer à nos amusemens; ils savent bien ce qu'ils font quand ils veulent que la religion apparaisse toujours rude, austère, repoussante. Le vice aurait trop peu de partisans si l'on pouvait réunir le plaisir et la vertu. Il me semble pourtant que mes intentions étaient bonnes; j'avais trouvé le moyen d'amuser le roi sans exposer son salut; de détourner nos jeunes seigneurs des plaisirs dangereux en leur offrant l'appât d'une

récréation innocente. Je donnais à des jeunes filles, la plupart sans fortune, l'occasion de faire valoir ce qu'elles possèdent de grâces ou de talens. L'impression qu'elles auraient produite ne pouvait aboutir, grâce à la sévère clôture de Saint-Cyr et à la protection du roi, qu'à de bons et solides mariages. Tout cela était bien, je crois; mais si l'homme propose, Dieu dispose. Que sa sainte volonté soit faite! Donnez-moi mon chapelet, mademoiselle d'Aumale, et dites à Nanon de tirer mes rideaux. »

Et après une dizaine de *Pater* Mme de Maintenon s'endormit.

Mme AMABLE TASTU.

LA TOUR DE KOAT-VEN.

DEUXIÈME ÉPISODE (1).

INTÉRIEUR.

Hôtel de Vaudrey. — Tels étaient les mots écrits en lettres d'or sur une plaque de marbre noir placée au fronton d'une des plus belles demeures de la rue de l'Université. Un noble écusson de pierre avec sa couronne de comte s'élevait sur le riche entablement d'une grande porte de chêne sculptée. De chaque côté de cette porte, encadrée dans de lourdes assises, s'étendait une grille à flèches dorées qui aboutissait à deux pavillons dont le retour allait rejoindre le corps principal de l'édifice. Cet édifice occupait le fond d'une immense cour d'honneur. Les bâtimens qui, se rattachant aux pavillons dont nous avons parlé, contenaient les écuries et les communs, étaient desservis par d'autres dégagemens intérieurs,

(1) Nous pouvons faire connaître aujourd'hui le titre du roman dont ces épisodes feront partie: Tippoo-Saeb, histoire maritime de 1780. Ce livre, qui embrasse nos guerres de 1780 à 1782 dans l'Inde, sous le bailli de Suffren, n'aura pas moins de quatre volumes. Ce ne sera donc pas un des ces contes étriqués, sans développemens, où tant d'auteurs éparpillent leur talent en petite monnaie; mais une étude consciencieuse des mœurs du temps, un large tableau historique où nous connaîtrons les officiers de marine tels qu'ils étaient alors, à terre comme sur mer. Nous croyons que le bel ouvrage de M. E. Sue fera sensation, et nous regrettons que l'espace nous manque pour admettre dans ce second extrait un brillant récit du souper de la tour de Koat-Vën, et l'histoire plaisante du nouveau personnage qui entre ici en scène, l'astronome de la tour de Koat-Vën. (*N. du D.*)

et masqués du côté de la cour d'honneur par des arcades et de fausses croisées.

En vérité, l'aspect de cet hôtel était majestueux ; ses deux longues rangées de hautes fenêtres à petits carreaux ressortaient blanches sur ses murs noircis par le temps ; un large perron circulaire assez élevé conduisait à la grande porte vitrée du vestibule, et la cime des pins et des marronniers, qui dépassaient une espèce de dôme à horloge placé au milieu et au faîte du bâtiment, annonçaient qu'un vaste jardin s'étendait sous l'autre face. C'était environ huit jours après la scène de la tour de Koat-Vën.

Comme midi sonnait à l'hôtel, un violent coup de marteau vint ébranler la grande porte. Ce coup furieux fit bondir dans son fauteuil un énorme Suisse, rouge, bourgeonné, admirablement poudré, portant bourse, et vêtu d'une livrée verte galonnée sur toutes les tailles aux couleurs et armes de Vaudrey. Selon l'usage, ce magnifique habit était rehaussé d'aiguillettes brodées, et d'un large baudrier à franges d'argent, armorié, auquel pendait une épée à dragonne. Le fils de ce Suisse, enfant de quatorze ans, poudré aussi, vêtu en postillon à la même livrée, se disposait à aller ouvrir pendant que son père se dressait sur ses jambes, mettait son chapeau brodé, et se saisissait de sa longue hallebarde à houppe rouge damassée bleu et or. On heurta bien plus fort et à plusieurs reprises.

« Allez donc voir, Lorrain, quel est le polisson qui s'oublie au point de frapper ainsi à la porte de l'hôtel de Vaudrey, dit le suisse d'un air digne. »

Lorrain enchanté prit son fouet, et malgré ses éperons et ses lourdes bottes fortes à coude et à large entonnoir, courut voir quel était le polisson qui *s'oubliait*. On frappait toujours avec acharnement. Lorrain, ayant poussé la porte à demi, aperçut un petit homme maigre vêtu d'une houppelande grise à collet rond, d'un chapeau à cornes, et de bottes de voyage. Ce personnage tenait le marteau de porte dont il abusait si cruellement, et regardait en l'air, paraissant suivre quelque chose des yeux, sans pour cela discontinuer son tapage infernal.

« Dites donc, eh !... est-ce que vous êtes échappé d'une

cage de la foire Saint Laurent? cria l'enfant insolent comme un laquais de bonne maison, et faisant claquer son fouet aux oreilles de l'inconnu.

— Saint-Laurent? reprit le petit homme qui paraissait n'entendre ou ne comprendre que le dernier mot de ce qu'on lui disait; Saint-Laurent? Non, non, Henri de Vaudrey..... le comte.... je veux le voir, reprit-il toujours les yeux fixés sur le firmament.

— Dites donc, mon père, c'est un fou.... » cria Lorrain de tous ses poumons.

A ce cri incongru, le suisse sortit de sa loge; il était plus cramoisi que son baudrier. « Vous tairez-vous, misérable? pousser de tels cris quand dans une maison *tenue* on doit entendre une souris trotter. Pousser de tels cris à la rue, à la porte de l'hôtel de Vaudrey! Rentrez, rentrez, allez, vous ferez la honte et le désespoir de votre famille. »

Et l'honnête suisse allait oublier Rumphius, car c'était lui, accompagné d'un Savoyard qui portait sa mince valise. Heureusement que l'astronome arrêta le suisse par son épée au moment où il fermait la porte.

« Le comte de Vaudrey? dit encore Rumphius, mais cette fois en regardant son interlocuteur.

— Ah! j'ai bien l'honneur de saluer M. *de* Rumphius, dit le suisse avec un air de respectueuse reconnaissance. Monsieur vient sans doute passer quelques jours à l'hôtel; quoique monsieur le comte ne soit visible pour personne ce matin, je vais toujours annoncer monsieur. »

Et le suisse, recommandant au Savoyard de passer vite par les communs pour ne pas *déparer* la cour, rentra dans sa loge, et fit retentir un coup de sifflet aigu et prolongé. A ce bruit, la grande porte vitrée du vestibule s'entr'ouvrit, et on vit à travers les carreaux les figures de cinq à six valets de pied à la même livrée que le suisse, poudrés, en bourses, culottes rouges, bas de soie et souliers à boucles d'argent. Ces laquais examinaient curieusement Rumphius, qui, absorbé dans ses distractions, marchait en zigzag, creusait le sable avec son parapluie, regardait le ciel, s'arrêtait, supputait quelque équation sans doute, et reprenait sa marche pour s'arrêter encore.

Tout-à-coup un carrosse sortit si rapidement lancé d'une des arcades qui communiquaient aux écuries, que, sans les cris réitérés du cocher, Rumphins était pour jamais ravi aux sciences. Mais heureusement l'astronome sauta de côté; le cocher parvint à contenir ses chevaux, les mit au pas, et fut se placer le long du perron. Ces chevaux étaient magnifiques, leurs harnais étaient noirs; la voiture grise sans armes ni chiffres, le cocher sans livrée, aussi vêtu de gris, et un laquais habillé de même se tenait près de la voiture.

Enfin Rumphius grimpa sur le perron; la porte du vestibule cria, et un valet de pied, précédant l'astronome, monta le large escalier à lourde rampe dorée et à voûte immense qui conduisait aux petits appartemens, car Henri n'occupait pas habituellement les grandes pièces de réception. Le valet de pied remit Rumphius aux mains d'un antique valet de chambre qui se chargea de l'introduire.

« Ah! c'est M. Rumphius, dit cet ancien serviteur; monsieur le comte sera bien charmé de vous voir. Voulez-vous attendre un instant ici? je vais vous annoncer et faire préparer votre appartement.

Et l'astronome attendit dans un délicieux salon de forme ovale. Les meubles et la tenture étaient de damas vert, à grands dessins blancs, rehaussés de perles, le tout encadré dans des baguettes et des enroulemens d'or. Après un moment, le valet de chambre revint, ouvrit la double porte en annonçant M. *de* Rumphius.

« Ah! mon Dieu, monsieur le comte, je vous dérange, dit Rumphius en voyant qu'Henri n'était pas seul.

— Pas du tout, mon bon Rumphius, vous ne me dérangez pas, asseyez vous. Puis, s'adressant à une jolie femme à cheveux noirs, blanche, grasse et rose, dont la figure pétillait de malice et de gaieté.

(C'était Lélia, l'enjeu du prince de Guemené; le convive de Koat-Vën.) — Ma chère, ma voiture est en bas, j'irai peut-être te demander à souper demain avec Fronsac et d'Escars. Adieu, ma fille.... »

Et, lui pinçant le menton d'un air fort leste, ma foi, il la salua familièrement du geste. Lélia sourit, s'enveloppa dans ses coiffes, et se dirigea vers la porte; puis, se ravisant, elle

vint se planter devant Rumphius, qui s'était assis, lui fit une grande et profonde révérence de l'air le plus grave, et en deux bonds fut à la porte. A cette révérence inattendue le pauvre homme se leva en sursaut, et répondit par le salut le plus respectuex et le plus gauche que puisse faire un astronome; mais il n'en était encore qu'à la moitié de sa salutation que Lélia avait disparu. Quant à Henri, il riait, il riait à se rouler dans sa robe de chambre, de magnifique lampas bleu broché d'or.

« C'est qu'elle est vraiment délicieuse, cette petite Lélia, s'écria Henri en éclatant encore par intervalle, délicieuse avec sa révérence. Et toi donc, Rumphius, avec la tienne; tu étais parfait aussi.

— Ma foi, monsieur le comte, dit Rumphius, qui une fois hors de ses distractions ne se déconcertait jamais et avait le sang froid le plus naïf du monde, ma foi, monsieur le comte, j'ai fait ma révérence de mon mieux à madame... à une de mesdames vos parentes sans doute, qui a certainement l'air bien honnête.

— Ah! si tu vas recommencer, je te cède la place, dit Henri. Trop rire me fait mal, d'abord.

— Écoutez donc, monsieur le comte, je vois cette dame dans votre chambre à coucher, le matin.... votre carrosse à ses ordres.....

— Mais, vieux savant que tu es, n'as-tu pas remarqué que mon carrosse était sans livrée, et que je fais descendre *ça* en plein jour devant mes gens?

— Ah! je conçois, dit Rumphius avec un sourire plein de rouerie, de malice et de pénétration, je devine.... ainsi que le permet Vischnou, c'est Yaroudah-baesvys, une planète de Vénus; autrement dit, c'est madame la comtesse...... *de la main gauche.*

Et le chaste savant, après avoir balbutié ces mots, rougit comme s'il se fût permis de dire une obscénité révoltante.

— De la main gauche : c'est cela, reprit gravement Henri, c'est pardieu bien cela! Mais il ne faut pas rougir pour cela, Rumphius, quoique votre propos ait été un peu bien leste, et sentant fort son mauvais lieu.... diable, de la main gauche!... hum, vous devenez cynique, mon gouverneur.... De la main gauche!

— J'en serais désolé, monsieur le comte, dit Rumphius confus, au désespoir de s'être montré si indécent dans ses propos... je serais désolé si....

— Non, Rumphius, il faut opter : ou continuer à fuir les femmes et leurs faveurs comme vous l'avez fait jusqu'à présent, du moins vous me l'avez dit, rester vierge, pur et sans tache......

— Je vous atteste de nouveau, monsieur le comte.......

— Ou dire franchement : Je suis un franc débauché, un coureur de ruelles, un libertin sans pudeur....

— Moi... oh ! moi, monsieur le comte, disait l'astronome qui ne se possédait pas de honte, moi....

— Allons, ne vois-tu pas que je plaisante, que je dis cela pour te tourmenter, mon bon vieil ami ? Ah ça ! je suis ravi de te voir, parce que je voulais te faire dire de venir ici, d'abord pour te remercier de ta tour de Koat-Vën, de ton observatoire que mes gens ont remis en ordre.

— Et monsieur le comte a sans doute observé ce qu'il voulait ?

— Plus que je ne voulais. Observé pendant tout un mois.

— Était-ce la vierge, les gémeaux, le capricorne ou la balance? demanda Rumphius. Ah ! dam, si vous aviez voulu vous livrer à l'astronomie ; monsieur le comte, avec vos dispositions, où ne seriez-vous pas allé? Mais non, vous avez voulu vous contenter de ce qui ferait du reste l'envie de bien d'autres, car je me souviens d'une amplitude....

— Ah ! laisse-moi donc tranquille avec tes amplitudes, et écoute-moi. En revenant de ta diable de tour, si j'avais eu le temps, j'aurais été te voir à Saint Renan. Malheureusement je ne l'ai pas pu ; mais voilà ce que j'ai à te proposer : le roi a bien voulu me confier une frégate ; nous irons, je crois, dans l'Inde.... Voici du moins ce que m'a écrit un de mes amis, premier commis à la marine.

Et Henri souleva le cylindre d'un lourd secrétaire curieusement incrusté d'ivoire pour y chercher cette note. Pendant ce temps-là, Rumphius jeta un coup d'œil sur la chambre à coucher de son ancien élève. Elle était tendue d'étoffe cramoisie. Le plafond était comme brodé d'or par la multitude d'arabesques qui s'y croisaient en tous sens. Les glaces et les boiseries

étaient encadrées dans de larges bordures simulant des palmiers, dont les branches arrondies se croisaient au sommet, et supportaient des groupes d'amours et de colombes. Tout cela doré mat, sur un fond blanc, et d'une merveilleuse richesse. Accrochées à la cheminée étaient une quantité de miniatures, et en face un grand tableau de Lebrun représentant la mère d'Henri, femme d'une rare beauté, vêtue en Diane chasseresse. Le lit, à baldaquin et à crépines d'or, était exhaussé sur une estrade couverte de peaux de tigres et de lions qu'Henri avait sans doute rapportées de ses voyages.

Les autres meubles, qui paraissaient aussi dater de l'autre siècle, étaient, comme on les faisait alors, larges, carrés, massifs, à dorures brunies.

On remarquait entre autres une superbe pendule mécanique à pied, en ébène ciselé, d'un travail exquis, un des chefs-d'œuvre d'*Adrien Morand*; — deux petits coqs d'argent, tout chargés d'émeraudes, chantaient les quatre quarts sur des airs de Lulli. — Ce meuble précieux avait été donné au grand-père d'Henri par Louis XIV. Il y avait aussi une toilette en porcelaine de Sèvres, avec ces admirables peintures, et son émail éblouissant de couleurs si vives et si variées. — Mais tout cela avait ce cachet grave d'antiquité, qui prouvait qu'Henri comprenait la religion et la poésie des souvenirs; enfin, les longs rideaux entr'ouverts laissaient voir les arbres séculaires du jardin, dont l'automne commençait à jaunir les feuilles.

« Ah! voilà cette note, dit Henri... — Écoute bien, si cela dépend de mon ami, j'irai d'abord porter des ordres en Amérique; et de là, si M. de Guichen ne me retient pas, j'irai rejoindre le chevalier de Suffren, dans l'Inde; car il est probable qu'on lui donnera une division. — Or, si tu t'occupes toujours d'astronomie indienne, veux-tu venir avec moi? C'est une belle occasion qui ne se retrouvera pas: voyons, le veux-tu?... »

Rumphius croyait rêver, — il n'en revenait pas; — c'était son plus cher... son plus vif désir... Aller dans l'Inde... dans le berceau de l'astronomie, et y aller avec son ami, son élève... c'était à en devenir fou... Aussi ne put-il témoigner à Henri toute sa reconnaissance que par des mots entrecoupés... des phrases rompues et sans suite...

« Comment, monsieur le comte ; — voir des Linghams..' des temples de Vischnou... Comment !... je serais assez fortuné pour entendre les brames prononcer le *Djon* sacré... avec la narine droite?...

— Ma foi! que le diable m'emporte si je sais avec quelle narine ils prononcent... mais enfin, tu acceptes, c'est le principal ; — je te ferai dire le moment précis de mon départ, afin que tu viennes me retrouver à Brest, — c'est convenu. — Ah ça ! tu permets que je demande ma toilette...

— Comment donc... monsieur le comte, *Tirouvallouven* approuve...

— Ah ! mon Dieu.., quel diable de nom... Mais comment fais-tu pour prononcer ces mots-là sans remuer ?..... A t'entendre, on dirait que tu casses des noix.

— Ah ! monsieur le comte, j'en dis bien d'autres ; s'écria Rumphius d'un air de révoltante fatuité, et *Paltanatou-Soullai*, et *Sarovignay moarty*.., donc ! et *Karyma*...

— Assez... assez... grâce ! mon bon Rumphius, je ne mets pas ta science en doute.

— C'est que si je voulais continuer, dit Rumphius, il y a encore l'enfer du *Visanycalpaty laquila*...

— Je suis sûr de ton savoir... Mais grâce... » et Henri sonna, et son fidèle Germeau se mit en devoir de le coiffer et le raser, pendant que deux autres valets de chambre lui présentaient ce qui était nécessaire pour remplir ces importantes fonctions...

— C'est que vois-tu, mon bon Rumphius, dit le comte, j'ai tant et tant de choses à faire aujourd'hui...

— Au bureau de la marine, monsieur le comte ?

— Ah ! pardieu non ; c'est bien assez de penser à la marine à bord. — Non, j'ai un pari contre Lauzun, car j'ai engagé un de mes élèves contre son *Talbot*, qu'il a dernièrement fait venir d'Angleterre, malgré la guerre.

— Comment monsieur le comte, un de vos élèves ? un de vos gardes-marine ? Ah ! ça, ce *Talbot* est donc un gaillard bien ferré...

— Ah ! parfait !... Ah ! ferré !... dit Henri en éclatant de nouveau... Ah ! mais oui, ferré... parfaitement ferré, d'autant plus ferré que Talbot est un étalon... et mon élève aussi...

il vient de ma terre de Vaudrey, où j'ai un haras... Comprends-tu?

— Parfaitement; — moi, je pensais que c'était une joute astronomique... dit Rumphius avec son imperturbable sang-froid.

— Et sans compter qu'il m'a fallu faire plus de diplomatie, dépenser plus d'argent pour débaucher le jokey de M. Polignac... Mais enfin je l'ai, et nous verrons Talbot contre mon *Amadis*. Après cela il faut que j'aille faire ma cour à Sa Majesté, visiter le maréchal de Richelieu, voir mon bon vieil et cher oncle l'évêque de Surville, et que je sois ici pour le ballet, car j'y ai donné rendez-vous à Puységur et à Crussol, pour aller souper après chez Soubise. Demain matin, je déjeûne au cabaret avec ce drôle de corps de Rivarol et ce fat de Marmontel; après déjeûner, j'ai la prise de voile de cette pauvre demoiselle de Clarency... Tout Paris sera là pour entendre les motets de Moudonville; et puis il faut encore que je sois à Versailles pour le dîner du prince de Monbarrey... Jeudi je suis de la chasse du roi... Eh! mon Dieu, j'ai vingt chevaux dans mon écurie... et je trouve que c'est court... Juge...

— Quelle toilette veut monsieur le comte?... demanda le valet de chambre; le temps est beau!

— Eh bien!... ce velours incarnat pailleté; non, non... cette broderie de Lyon, la dernière que Lenormand m'a apportée.

— Et pour dentelles, monsieur le comte? Angleterre ou Malines!... demanda Germeau avec importance.

— Malines... Eh! mais non, je pense... pour cette course... du tout... ce matin, en chenille... un frac vert à l'anglaise tout bonnement, et puis pas de boîte habillée, de l'écaille simplement. Mais, en vérité, mon pauvre ami, je te demande pardon de tous ces puériles détails qui doivent te faire bien pitié... Une fois en mer... je regagnerai ton estime... Ah! ça, ton appartement est prêt, tu es ici chez toi... Tu donneras tes ordres au maître-d'hôtel pour ton dîner, dans le cas où je ne te ferais pas compagnie... Mais, j'y pense... à quel heureux hasard dois-je attribuer ta bonne visite? et ton excellent frère, comment va-t-il? »

Et Henri se levant, jeta un coup d'œil sur la glace, et dit: « En vérité, ce marand s'est surpassé... je n'ai jamais été coiffé plus *à mon air* qu'aujourd'hui. »

A la demande du comte, Rumphius avait sauté d'un pied sur son fauteuil. . « Ah ! que je suis fou... stupide... Voilà de mes distractions ! la première chose que j'oublie, c'est l'objet de ma visite... » Et fouillant dans sa poche, il en retira une lettre.

« Voici une lettre... qu'un homme a apportée à Saint-Renan pendant que je dormais. C'est mon frère qui l'a reçue, la nuit à onze heures, je crois... C'est de la part de *feu* cette duchesse, qui est morte, m'a dit mon frère ; car moi j'ignore...

— Comment ! morte ? Quelle duchesse est morte ?... s'écria Henri.

— Oui, une duchesse espagnole de nos côtés.

— Sortez ! » dit Henri à ses gens.

Puis s'avançant sur Rumphius... « Mais sais-tu bien ce que tu dis là... au moins ?...

— Mais je dis ce qui est, monsieur le comte, répondit l'astronome effrayé.

— Ce qui est !... ce qui est !... Mais non, c'est impossible... Ce n'est pas, ça ne peut pas être !... et Henri regardait cette lettre fatale avec anxiété.

— Morte !... répéta-t-il encore.

— Oh ! pour cela oui, morte ! — fort bien morte ! — La preuve, monsieur le comte, c'est qu'on a fait de superbes funérailles, où les pauvres ont eu beaucoup d'argent, et que c'est le curé de Saint-Jean de Saint-Renan, un de mes vieux amis, qui l'a administrée... et qui a reçu son dernier soupir... Elle est tout bonnement morte d'une horrible fluxion de poitrine, à ce qu'il paraît, mal soignée... car la maladie a été si rapide qu'on n'a pas eu le temps d'aller chercher un bon médecin... Il en est bien venu un... mais il était trop tard...

— Oh ! ce serait horrible ! dit Henri... car, après tout, j'en suis sûr, elle n'a aimé que moi. Son dévouement sans bornes, ses offres, son désespoir... tout me le prouvait... Et pour tant d'amour, j'ai causé sa mort peut-être... »

Puis, rompant le cachet avec violence... il s'écria : « Oui... c'est d'elle !... »

ESQUISSE DU COEUR.

Henri lut cette lettre. Les caractères, d'abord assez bien tracés, devenaient à la fin si déformés et si confus qu'il était facile de voir que la duchesse était mourante quand la plume lui tomba des mains. La première phrase surtout était écrite à la hâte, comme si Rita eût craint de voir le temps lui manquer...

« Henri, je vous ai trompé; tout ce qu'on vous avait dit de » moi est vrai; maintenant pourrez-vous me pardonner ? Oui, » j'ai eu des amans, Henri, et vous n'êtes pas cause de ma » mort. Voilà ce que je voulais vous avouer, et je craignais de » n'en avoir pas le temps, je me sens si mal !... Ma pauvre » tête s'en va ; j'y vois à peine, j'ai tant pleuré !

» Vous êtes étranger à ma mort; oui, j'en suis seule cou- » pable, Henri; oui, je l'ai voulue, moi, moi seule. N'ayez » pas de remords; je vous le répète, vous n'y êtes pour rien. » J'ai mérite tout le mal que vous m'avez fait.

» Adieu, adieu, car ma vue devient sombre, ma main se » glace. Adieu, Henri, n'ayez pas de...

Puis plus rien, rien que quelques traits illisibles. Seulement, au bas de cette lettre qui portait les empreintes séchées de nombreuses larmes, ces mots étaient écrits d'une autre main :

Morte le 13 octobre, à trois heures deux minutes du matin. . . . .

— Mon cher Rumphius, dit Henri après un assez long silence, je voudrais être seul, excusez-moi... »

Et il se jeta dans un fauteuil pendant que l'astronome s'en allait légèrement, et tout contrit du chagrin de son élève.

Après la lecture de cette lettre, des pensées du comte la plus amère fut celle-ci : Je n'ai pas été son seul amant ! Puis il jeta la lettre au feu avec autant de colère que s'il eût déchiré le billet d'un rival. Cette lettre, qui pouvait presque le justifier à ses propres yeux et à ceux du monde, il la maudit, car il éprouvait comme du dépit en pensant qu'il n'était pour rien dans cette mort.

Telle fut l'impression causée par le sublime mensonge de Rita, qui s'était avilie jusque dans la tombe pour sauver un

remords à son amant. Et cela devait être ainsi, parce qu'à bien dire l'homme n'a guère de nerfs que pour ce qui chatouille ou pince au vif sa plaie d'égoïsme ou de vanité.

Lui dire : Tu es ridicule, mais non pas terrible, c'est lui faire injure, c'est douter de son énergie, c'est le traiter en lycéen qui se croit grand garçon et qu'on renvoie au collége. Car il y a frayeur pour le crime, et moquerie pour le ridicule. Or on aime mieux être redouté que sifflé. Il y a encore moyen de se draper vaniteusement en Macbeth ; mais qui poserait en Pourceaugnac ?... Enfin qui n'aimerait mieux être Caïn que Jocrisse ?

« J'ai donc été dupe ? » répétait Henri.

Cette conviction pouvait, sinon effacer, du moins affaiblir l'amertume de son repentir ; mais il fallait se dire : Le cœur de Rita n'avait pas battu pour moi seul, elle m'a trompé en me disant le contraire.

Il y eut alors une lutte entre l'égoïsme et la vanité. Crois-toi *dupe*, disait l'égoïsme, et tu dormiras tranquille ; crois-toi *monstre de perfidie*, disait la vanité ; si tu ne dors pas, tu te consoleras en pensant qu'elle a mieux aimé mourir que de renoncer à ton amour. La vanité eut raison.

Aussi Henri considéra-t-il la lettre de Rita comme une dernière et irrécusable preuve de cet amour brûlant et méprisé qui avait mené la malheureuse duchesse au tombeau ; et, malgré la dénégation de Rita, il se chargeait de l'effroyable responsabilité de sa mort. Aussi, de ce jour, de cette conviction, Henri se mit en droit d'avoir pour lui-même, pour lui infâme, lui parjure, lui presque assassin, ce mépris mélancolique, cette horreur pleine de fatuité qui désespère si orgueilleusement tout être humain quand on lui a dit, après d'indispensables préparations :

« Eh bien ! scélérat que vous êtes, avec vos roueries, votre » cruelle insouciance, vous êtes pourtant cause de la mort » de cette jolie madame de ****. » Ou bien : « Ah ! mon Dieu, » madame, sans y songer, ou peut-être en y songeant, vous » avez allumé un terrible incendie... Ce pauvre **** vient de » se brûler la cervelle, et il est mort en prononçant votre » nom. »

Et dire qu'il n'en faut pourtant pas davantage pour vous

doter de la plus enviée des réputations, et ne pas vous laisser même la peine de *dénouer la ceinture de Vénus*, comme on disait dans ce temps-là!

LE COMTE HENRI DE VAUDREY.

Mahomet, — Saint Augustin, — Pascal, — Rousseau, — M. Jacotot, — le Dieu Saint Simon, et bien d'autres encore (car aujourd'hui le nombre des dieux et des sages est grand), regardent avec raison l'éducation comme une seconde existence donnée à l'homme.

Déjà pourvus de sa vie physique, il lui faut, disent-ils, pour être complet, recevoir cette autre vie morale.

Cette appréciation m'a toujours paru d'un sens aussi vrai qu'admirable, seulement le choix de ces *procréateurs* intellectuels est à mon avis d'une étrange difficulté, quoique le nombre des prétendans soit toujours considérable. — Au temps de cette histoire, les plus rudes athlètes en ce genre étaient les abbés, — tels d'entre eux comptaient jusqu'à douze et quinze progénitures *spirituelles*, plus ou moins viables, sans parler des enfans mort-nés et des bâtards.

Mais cette seconde nature est terriblement tenace, — le frottement du monde la modifie sans la changer; et l'on est bien sûr de retrouver toujours dans la direction des pensées ou des actes de l'âge mûr, les traits primordiaux de ces seconds pères; en vérité, il y a quelquefois des ressemblances à faire peur.

Et de fait, dans l'extrême jeunesse, l'ame, — ou l'esprit, — ou le cœur, — pour ainsi dire en fusion par l'effervescence et le feu des passions, est flexible et impressionnable;... puis peu à peu la flamme se ralentit, l'ame devient froide et dure, — elle est trempée; — chez les uns, cette lave s'est coulée dans un moule sublime ou hideux, mais saillant et arrêté; — chez d'autres, la matière a bouilloté quelque peu, et s'est éteinte sans forme.

Ceci n'est pas la préface d'un livre d'instruction élémentaire à l'usage des gens qui voudraient se *poser* dieux, ou l'annonce d'un établissement spécial pour sevrer des *Brutus* qui mordent leur nourrice, ou dresser des *Lycurgues* qui à

sept ans votent déjà leur adresse pour la suppression de retenues et de férules, comme attentatoires à la liberté individuelle et à la dignité de l'homme.

Non, — ceci est simplement une transition pour arriver à parler de l'éducation première du comte Henri de Vaudrey, et expliquer ainsi cette apparente légèreté de principes qui le mit dans une position assez fausse à l'égard de *feu* la duchesse d'Alméda.

Henri de Vaudrey, fils puîné d'une grande maison, devait être *d'église* d'après son ordre de naissance, et l'exigence de cette haute pensée sociale qui liait le présent au passé et à l'avenir, [par la concentration héréditaire des propriétés dans une seule main , loi autrement dite du droit *d'aînesse*.

Car autrefois on fondait lentement sur le roc, avec le fer et le granit, une édifice durable, non pour soi, souvent la mort vous frappait avant que la dernière pierre de ce monument fût posée ; — mais on créait pour ses enfans... pour leurs générations.

Ce dévouement sublime à l'avenir , cette loi si morale et si conservatrice, qui rendait inaliénable et sacré le berceau d'une famille ; — cela , c'était la barbarie , l'abrutissement.

Autrefois les institutions religieuses et politiques s'opposaient au développement excessif de la population, afin de rendre moins considérable le nombre effrayant des prolétaires, à jamais destinés, quoi que disent et fassent les utopistes , à vivre ici-bas de privations et de misère.

Or, cette contrainte si profondément morale qui atteignait le riche comme le pauvre, qui tendait à mettre le nombre des hommes en équilibre avec la faible portion de bien-être dévolue à l'humanité , dans le noble but de rendre la part de chacun plus large... C'était le temps de l'abrutissement et la barbarie.

Aujourd'hui , on bâtit avec de la boue et du plâtre une demeure d'un jour ; on agit comme ces vieillards sordides qui vous disent : — Après moi qu'importe ,— et c'est vrai , qu'importe ; — on a bien affaire de la religion des souvenirs et de l'attachement à la terre natale , aujourd'hui !

Avez-vous le tombeau de votre mère là... sous l'herbe de la prairie où elle aimait à s'asseoir pour vous bercer tout petit en-

fant? — S'il plaît à l'industrie d'entendre grincer ses chemins de fer sur ce sol béni où vous priez chaque soir, l'industrie pèsera les os de votre mère, — vous les *paiera trois fois leur valeur*, — et tout sera dit, et l'on jettera ses cendres au vent.

Or, comme il n'existe pas en France un coin de terre où *l'industrie* ne puisse faire passer un canal, un chemin, ou une ligne de télégraphe (elle est si avancée cette honnête industrie), il résulte qu'on serait stupide de bâtir une maison, ou de planter un arbre, car on courrait grand risque de se voir dépossédé le lendemain à son réveil.

Cette dernière et mortelle atteinte aux liens de la famille, à la morale, à la religion de l'avenir et du passé, — au droit sacré de la propriété, on appelle cela... *l'utilité publique.*

Or cela, cet infect *égoïsme public* qui attaque tout au détriment de tous, cette pensée hideuse et destructive, que tout doit être *commerce,* — que tout se vend, se paie, ou s'achète; — que ce qu'il y a de plus pur et de plus saint au cœur de l'homme, que ce sentiment qui seul l'attache au pays, *l'amour de la tombe et du berceau,* peut être *indemnisé* avec de l'or, et sacrifié au vain espoir d'une imperceptible amélioration de bien-être purement matériel; ceci... c'est la civilisation... c'est le progrès...

Mais ce n'est pas tout; — aujourd'hui on trouve des êtres organisés qui vous disent gravement (on nomme cette variété de l'espèce — économistes ou philantropes), qui vous disent avec une innocente et profonde satisfaction : Ah! monsieur... quel bonheur!... voyez donc, grâce à nos encouragemens, combien la population augmente... comme l'humanité pullule. comme elle grouille... c'est une véritable fourmillière, monsieur.

Et cela grâce à notre *immortelle* révolution! Ne nous a-t-elle pas débarrassés de mille entraves qui gênaient la procréation? n'a-t-elle pas chassé de leurs couvens ces moines inutiles à la réproduction de l'espèce? — Des enfans! — monsieur, des enfans! c'est la richesse de l'état; — car enfin, monsieur, *l'Empereur,* qui s'y connaissait, donnait une prime aux femmes qui justifiaient de douze enfans vivans, — vous diront fièrement ces furieux étalons spéculatifs.

Je le crois, *l'Empereur* aimait les hommes, — comme le

boucher — son bétail. — Or, encourager, par une aveugle philantropie, le malheureux à prendre une compagne, quoiqu'il soit hors d'état de nourrir sa famille, — c'est lui dire : — Fais des enfans ; — qu'importe qu'ils aient du pain ; — s'ils en manquent, la mort t'en débarrassera... Quand il y a trop plein, vois-tu, l'humanité déborde ; il y a des écoulemens pour cela ; — c'est la peste, — c'est la guerre, — c'est la petite vérole ; — c'est le choléra, — c'est la débauche, — c'est la prostitution, et puis tout reprend son niveau. Car ne pas créer comme autrefois, ou créer pour la peste ou pour la guerre comme aujourd'hui, c'est tout un, — le néant a toujours son compte ; — seulement, aujourd'hui que l'homme fait fumier, le sol y gagne, il engraisse.

Fais des enfans, te dis-je ! — goûte l'amour dans ta fange, accouple ta misère à une autre misère, il en naîtra le crime. — qu'importe ? le bagne et la guillotine ne sont-ils pas là qui s'en chargent ! — Obligeante guillotine ! refuge économique contre le malheur du temps, toi qui dégorges si bien le corps social du sang corrompu qui, l'étouffe. — On veut t'abolir, — c'est cruel, — c'est mettre bien des gens sur le pavé, — c'est tuer l'avenir de bien d'autres.

Oui, telles sont les suites de ce malheureux sophisme, que la prospérité des états, se jugeant d'après l'accroissement de leur population, il faut à tout prix favoriser la reproduction de l'espèce.

Ceci... cette ignorance complète des lois de la nature (1),

(1) Il est prouvé par des calculs irrécusables que, n'entravant pas le développement de la population, elle devient dangereusement progressive, en ce sens que les moyens de subsistance ne sont plus en rapport avec le nombre d'hommes. — Portons à mille millions le nombre d'habitans actuels sur la terre : la race humaine croîtrait comme les nombres 1—2—4—8—16—32—64—128—256, tandis que les subsistances croîtraient comme 1—2—3—4—5—6—7—8—9. Au bout de deux siècles, la population serait aux moyen de subsistance comme 4096 est à 13. Jugez de la progression. Encore une fois il faut opter : ou l'entraver, ou la favoriser. En la favorisant il faut *bénir*, *favoriser* et *encourager* aussi la peste et la guerre, qui vous débarrassent du trop plein.

cet aveuglement furieux qui nous pousse à l'abîme... c'est la civilisation, c'est le progrès.

Or, cette civilisation me paraît agréablement sublime, et surtout à l'avantage des accoucheurs, des fossoyeurs, des bourreaux, des faiseurs de maisons de plâtre, et des gouvernemens modernes, car ils nous ruinent en façons; — mais saurait-on jamais trop payer *le progrès!* — car c'est un fait consolant pour l'humanité, un fait à extraire des larmes des yeux d'un philantrope. — Depuis les budgets jusqu'aux crimes, tout devient en France étonnamment progressif. Mais l'admiration pour le progrès m'a fait, je crois, oublier Henri.

Henri, cadet de famille, devait donc entrer dans les ordres; — mais comme il était tapageur, — entêté, — sensuel, — vain et colère; — comme il faisait d'impertinentes questions aux femmes de chambre, — comme il témoignait enfin des dispositions peu claustrales, — on préféra le destiner à la marine et le faire chevalier de Malte.

On conciliait ainsi les conséquences de sa position de puîné, — et l'intéressant avenir de sa pauvre petite famille de vices, qui eussent végétés étiolés et rabougris à l'ombre humide d'un cloître; — mais qui devaient, au contraire, devenir de beaux et vigoureux gentilshommes en humant le grand air, s'épanouissant au soleil de tous les pays, et se jouant sur le dos azuré des vagues de tous les océans.

Le digne astronome Rumphius avait donné à Henri quelques leçons de latin, de français, et surtout de mathématiques; mais à douze ans, l'éducation commence à peine; aussi ne prétendons-nous pas attribuer à l'influence de ce virginal et modeste savant le germe des passions déréglées qui se développèrent, hélas! fort précoces chez le jeune chevalier.

Or, en 1767, — à la fin d'avril, Henri quitta le château de Vaudrey, où s'était passé son enfance. — Il le quitta sans que sa mère, les yeux mouillés de larmes, l'ait embrassé et béni une dernière fois, — car Henri depuis bien long-temps n'avait plus sa mère. — Il quitta donc le château sans apporter la douce idée que chaque soir une voix attendrie invoquerait Dieu pour lui.

Et cela était d'autant plus malheureux qu'Henri ne paraissait pas devoir l'invoquer souvent, — du moins d'une façon

profitable à son salut ; — enfin, la miséricorde divine est infinie ; et si Henri n'eut pas les tendres et pieuses exhortations de sa mère, il eut les derniers avis de son père, le comte de Vaudrey, ancien lieutenant-général et chevalier de l'ordre, qui le conduisit lui-même à Brest, et le confia aux soins du chevalier de Suffren, qui était fort de ses amis.

« Adieu, chevalier, dit le comte de Vaudrey à son fils, souvenez-vous de ce que vous devez au roi, — à votre pavillon, — et à votre nom ; — après cela, ma foi, faites le moins de sottises possible... »

Ce fut donc à l'âge de douze ans qu'Henri s'embarqua comme volontaire à bord de la frégate *l'Union*, commandée par M. de Suffren, — et mise aux ordres du comte de Blugnon pour aller à Maroc traiter de la paix.

Henri, avec sa jolie figure vive et spirituelle, sa tournure décidée, son regard pénétrant, plut beaucoup à M. de Suffren, — qui recommanda l'enfant au plus âgé de gardes-marine dont il allait partager le service et les études.

On peut se figurer qu'un poste de douze à quinze gardes-marine, dont le plus vieux n'avait pas dix-huit ans, et qui pourtant avaient tous cent fois plus vécu que la plupart des hommes faits, — si la vie se résume par les émotions et les contrastes, — on peut se figurer, dis-je, qu'une telle compagnie turbulente, railleuse, téméraire, joyeuse, — folle et insolente, — devait être une école assez favorable au développement du caractère ardent et impétueux d'Henri ; aussi commença-t-il à s'y dessiner largement.

Et ceci fut en vérité fort heureux pour Henri ; car rien n'est inutile chez l'homme, — pas plus les vertus que les vices ; — il faut seulement savoir leur donner un but ou une direction.

Voyez Henri. — Laissez-le à terre, au château paternel, ce sera un sot enfant, capricieux, impertinent, opiniâtre, impatient et sensuel.

Mettez-le à bord. — Donnez-lui à commander et à obéir. Jetez-le au milieu des dangers d'une vie aventureuse ; — voilà que l'enfant est déjà presqu'un homme ; ses vices ne sont plus des vices, ce sont de précieuses qualités, — l'entêtement devient fermeté, — la colère, courage, — la vanité, noble orgueil du rang, — l'impatience, ardeur du savoir.

Enfin, es-tu capricieux, — fantasque? bénis le ciel, pauvre enfant! Dans notre existence, vive Dieu! — jamais le lendemain ne ressemble à la veille, — le matin au soir. — Oh! vois-tu, cette vie est si riche, si inattendue en oppositions, qu'elle défierait les exigences de la coquette la plus ennuyée.

Henri plut donc généralement à ses camarades; pendant plusieurs jours seulement, il fut encore un peu gêné par quelques bribes de timidité, de scrupules et de naïveté; — mais bientôt il prit son rang, et un mois après son embarquement, ses jolies joues roses ne rougissaient guère, alors même que s'échappant de la frégate avec son ami, le jeune marquis de la Jaille, ils entraient dans un café, — et y demandaient, en grossissant leur petite voix douce, du punch et du tabac... Ses joues ne rougissaient plus, lorsque le soir, tous deux embusqués sous une porte, ils surprenaient une grisette attardée, et que, ma foi, ils lui prenaient autant de baisers que leur victime charmée pouvait s'en faire ravir, sans outrager la morale.

Je dois l'avouer, Henri, après deux mois de séjour à bord de la frégate, avait été mis aux arrêts six fois, — s'était battu deux; avait un soir, au moyen d'une corde artistement tendue d'un côté à l'autre d'une rue fort rapide, fait trébucher, tomber et gémir une honnête société de bourgeois qu'il attendait à ce piége, — pendant que son Oreste la Jaille et d'autres garnemens la pourchassaient à grands cris du haut de la rue; — mais aussi Henri montait à la pomme du grand mât avec autant d'agilité que le mousse le plus ingambe. — Henri savait le nom de tous les cordages. — Henri serrait une voile comme un matelot, — récitait le Manoeuvrier tout d'une haleine, — et, qui pis est, le comprenait et le démontrait au besoin.

Ne pourrait-on pas présumer, d'après ces débuts, que le jeune chevalier de Vaudrey compenserait par l'énergie, l'ardeur et le courage, — ce qui lui manquait en continence et en austérité?

Continence! austérité! — vertus toutes neuves, quoique anciennes comme le monde; — perles rares et virginales, qui se cachent si modestes, j'allais dire si honteuses, sous le laurier des Scipion et des Bayard.

L'avenir ne démentit pas ces prévisions. — A quinze ans,

Henri avait assisté à deux combats, — à un naufrage, et montrait fièrement sa première blessure.

A seize ans, il partit pour Malte, afin d'y faire ses caravanes sur les galères de la religion, toujours sous l'aile peu séraphique du brave Suffren.

Plus tard, en 1774, lors de la guerre de l'indépendance, il fut fait enseigne de vaisseau, se battit comme un lion, et reçut deux bons coups de pique à travers du corps, en s'élançant à bord de l'amiral Byron, lors de son fameux combat contre M. le comte d'Estaing.

Enfin, s'il fut fait si jeune chevalier de Saint-Louis et lieutenant de vaisseau, — c'est qu'au combat du 17 avril 1780,— étant officier de manœuvre du comte de Grasse, il dégagea le vaisseau *le Robuste* d'une position effroyable, et reçut, à cette affaire, sa quatrième blessure.

Mais telle est l'influence qu'une véritable supériorité exerce toujours, que tous les officiers de l'escadre applaudirent aux distinctions flatteuses dont on récompensait le jeune comte; car Henri, ayant perdu son père et son frère en 1779, se trouvait ainsi seul et chef de sa maison.

Au dire de MM. de Suffren, de Grasse et d'Estaing, Henri annonçait l'avenir le plus brillant comme marin. Son défaut, ajoutaient-ils, était de hasarder sa vie et celle de ses matelots avec une témérité froide, qui annonçait le plus profond mépris pour son existence et celle des autres. — A cela près, nul n'avait fait une étude plus approfondie de son art, nul n'avait plus de ce courage indomptable, et pourtant raisonné, qui décèle l'officier consommé.

Mais hélas! me voilà dans cette fatale position d'un homme qui, ayant un cheval à changer, — une maison à vendre, — une maîtresse à céder, a d'abord énuméré avec emphase les charmes, les agrémens, les qualités *introuvables* de chaque objet, et se trouve arrêté tout-à-coup par ce terrible mot qui mettait si furieux notre ami l'*antiquaire*, — par ce diable de *mais*, de si fatal augure.

Sans doute Henri était un marin consommé, — brave, beau, — spirituel; — *mais* s'il se fût confessé à l'aumônier de son bord, il eût pu lui dire: Mon père, — sauf trahir, voler ou assassiner, — j'ai tout fait.

Aussi, que voulez-vous? — Ce pauvre enfant quitte son père si jeune; depuis douze ans jusqu'à vingt-cinq, il vit, pour ainsi dire, d'une vie d'homme fait, parcourt l'Espagne, l'Italie, la Grèce, l'Inde, les colonies... que sais-je?... et dans chaque pays, grâce à sa jolie figure, à son esprit ou à son argent, il effleure tout ce qu'il rencontre d'honnêtes femmes faciles ou d'ardentes courtisanes.

A travers tous ces baisers de Turques, de Grecques, d'Indiennes, d'Espagnoles, — quand le temps même manque au plaisir, — quand à quinze ans on a déjà vingt fois bravé la mort, marché dans le sang, — vu les horreurs d'un naufrage, — ou poignardé une douzaine d'Anglais à l'abordage. — écoutez donc! le cœur a bien le droit d'avoir perdu quelque peu de sa naïveté première...

Trouvez donc au milieu de cette bonne vie agitée, libertine et périlleuse, le temps d'être sobre, amoureux ou continent! — quand vous vivez de contrastes, — d'abondance et de privations, — d'orgies et de combats, — de désirs et de satiété.

Trouvez donc la place d'une de ces fraîches et primitives pensées d'amour, qui naissent dans l'isolement, et grandissent dans la solitude; un de ces extatiques amours de quinze ans, qui sont peut-être la première et la seule poésie de l'ame; amours charmans, timides et discrets... oh! si discrets que l'objet aimé les ignore toujours; car souvent on ignore soi-même l'objet aimé; — amours qui ne laissent aucun vide, et qui sont pourtant sans but et sans résultat.

Hélas! — hélas! en serait-il donc de l'amour comme des religions? n'arderait-il jamais plus vif et plus fervent que lorsque la divinité reste mystérieuse et voilée?

Et puis songez donc que si Henri n'a pas pour les femmes cette vénération profonde qui leur est due..... ce n'était pas sa faute, à lui.

A lui, isolé, si jeune, presque orphelin, qui n'avait jamais éprouvé pour une mère ou pour une sœur cette adoration, — cette affection vive et sainte, dont l'habitude donne plus tard à l'amour je ne sais quel parfum de délicatesse et de pureté, quel sentiment de respect et de reconnaissance, comme si ce sexe, à qui vous devez une mère ou une sœur, devenait pour cela sacré, inviolable à vos yeux.

Et puis encore, songez donc que pour se donner à une femme, Henri n'avait pas attendu la sollicitation de ses sens.— Chez lui, un libertinage précoce avait tué l'amour à venir;— cette corde manquait à son cœur. — Sans haïr ni mépriser les femmes, il les jugeait d'après ses propres sensations à lui. — pouvant tout pour le plaisir, mais rien pour l'ame. Aussi était-il pour elles physiquement rempli d'égards, de convenances, de goût et de grâce, parce qu'il savait vivre; — mais quant à intéresser son cœur dans une liaison, il n'en avait ni la pensée ni le pouvoir. — Comme pour lui une infidélité qu'on lui faisait n'était qu'un changement anticipé ou un *débarras*, il considérait ainsi les trahisons qu'il se *permettait.*

Aussi sa conduite avec la duchesse lui paraissait toute simple à lui; — car, après tout, Henri était de son temps; c'est la duchesse qui n'était pas du sien. — Allez donc vous attendre à trouver une femme comme Rita au dix-huitième siècle!

Au dix-huitième siècle, quand le philosophisme, *ce pur et brillant flambeau de la raison, ce régénérateur de l'humanité asservie*, luttait encore d'infamie avec la régence; quand ce philosophisme mêlait sa lèpre à cette gangrène, en répandant un flot de livres stupides, impies ou obscènes, qui, selon ses vues; corrompaient une société à laquelle il eut l'atrocité de reprocher sa corruption, quand, plus tard, il la fit décimer par ses bourreaux.

Au dix-huitième siècle, quand il y avait eu un apothéose pour Voltaire, pour celui qui avait insulté la France dans sa gloire la plus pure et la plus chaste! — pour celui qui s'était rué en écumant sur Jeanne d'Arc, comme ces libertins ignobles et impuissans, qui injurient ce qu'ils n'ont pu déshonorer! — Quand Diderot écrivait pour ce siècle *les Bijoux* et *la Religieuse;* — Crébillon, *le Sofa;* — Vadé, son théâtre; Piron, son ode..... — et Beaumarchais, son drame; — quand Helvétius, Condorcet et les encyclopédistes, vivaient splendidement d'athéisme et d'ordures; quand les hideuses passions d'une populace déjà sans croyances religieuses commençaient à fermenter; — quand le meilleur des rois, la plus vertueuse des reines, étaient abreuvés de calomnies vomies par le parti philosophique, en langage des halles.

Alors comptez donc sur une femme capable de prendre une passion au sérieux, — quand on sait les succès scandaleux de Clairval et de Jeannot; — quand le livre de Laclos n'était que le miroir de la société, et que M. de Sade passait pour un original, avec ses dîners aux cantharides, qui mirent en un si drôle d'émoi la meilleure compagnie de Marseille, depuis l'intendante jusqu'au prevôt des marchands.

Non! non! dans ce malheureux siècle, au milieu de cette terrible saturnale, bizarre et effrayante comme l'agonie d'un fou, — toute immoralité était dans les mœurs, — tout vice avait droit de cité.

N'était-ce donc pas le dernier terme de cette longue dégradation sociale qui datait de Luther? — de Luther, que Voltaire et ses *manœuvres* parodiaient d'une si misérable façon.—Voyez, c'est la grossière insolence de Luther, sa mauvaise foi dans la discussion, sa haine pour tout ce qui est saint et révéré parmi les hommes, ses injures sordides, ses dégoûtantes obscénités. — Mais au moins Luther avait eu le premier l'infernale audace d'attaquer de front et de frapper au cœur cette puissante société monarchique et religieuse, dont Voltaire et son école souffletaient si lâchement le cadavre.

Mais après tout, en ne considérant pas cette époque comme *moraliste*, mais comme *homme*, c'était, ma foi, un temps assez délicieux, et notre héros, — peu *moraliste*, s'en arrangeait fort; — car ce cher comte, prévoyant par instinct ce qui devait arriver, avait placé, pour ainsi dire, son bonheur en viager, — et vivait de sa vie de plaisir au jour le jour. — A mon sens, voilà son excuse.

Que voulez-vous? après deux ans de guerre, Henri arrive à Versailles; — ses relations sont rompues; — il n'a peut-être que deux ou trois mois à passer en France; — Il faut bien se remettre un peu en vogue, en nom par quelque coup d'éclat, compléter sa réputation d'intrépide marin par celle d'homme à aventures originales, et à vrai dire, cela était assez difficile alors. — Le beau Lauzun faisait du romanesque avec succès,— le marquis de Vaudreuil de l'indifférence; — le prince de Guemenée exploitait le luxe, — Tilly le ton mousquetaire,— Crussol l'esprit; ma foi, Vaudrey fit *de la régence*, et n'y réussit pas mal, ce me semble.

Au demeurant, c'était le meilleur homme de la terre; car né surtout insouciant et railleur, Henri n'avait pas en lui assez de véritable supériorité pour prendre la nature humaine en haine ou en adoration. — Quoique fort aimable et fort brave, il manquait, heureusement pour lui, de cette dévorante activité d'esprit d'intuition, qui, permettant d'embrasser le monde d'un seul coup d'œil aussi profond que rapide, et de résumer les joies et les espérances humaines par ces deux mots: — *néant* et *vanité*, — force l'ame de se jeter à jamais dans l'immense abîme du désespoir ou de la foi.

Non, le comte de Vaudrey n'avait pas la vue assez haute pour parcourir d'un seul regard la route qu'il faisait. — Au lieu de jeter ardemment ses yeux à l'horizon, il s'amusait de chaque point de vue qu'il découvrait à ses côtés.

En un mot, Henri était un de ces hommes admirablement prédestinés, qui ont de l'esprit et jamais de génie, — des sens et jamais d'ame, — des vices et jamais de ridicules; — un de ces hommes délicieux qui, pouvant même avoir impunément quelques qualités, poursuivent, aux applaudissemens de tous, une longue carrière d'amour, de gloire et de plaisir; — laissant bien, il est vrai, çà et là derrière eux quelques tombes fraîchement ouvertes, quelques familles déshonorées, quelques petits enfans en deuil, demandant leur mère......

Mais comment avoir la force de leur reprocher de pareilles vétilles: ils ont des défauts si séduisans! — ils sont cruels avec tant d'élégance, prodigues avec tant de noblesse, braves avec tant de légèreté! — des gens qui risqueront vingt fois leur vie pour venger leur maîtresse d'un mot ou d'un regard impoli! — Il est vrai qu'eux, sans le moindre scrupule, frapperont au cœur et à mort cette même femme, par un misérable mouvement de vanité. — Mais qu'est-ce que tout cela prouve? Que les femmes ont tort de prendre la passion au sérieux. — Qu'elles rendent perfidie pour perfidie, et vive Dieu! personne n'en mourra, — au contraire.

Tel était Henri: se battre bravement sur mer, — et à terre s'amuser de tout et partout, — voilà l'existence du comte; et pour compléter cet être inattaquable aux peines morales de ce monde, ajoutez l'expression de la plus profonde, de la plus incurable des sensations négatives, le *qu'est-ce que ça me*

fait? — le plus prononcé au moral et au physique; car Henri vous eût dit avec l'accent de la plus intime conviction :

« Qu'est-ce que cela me fait de mourir maintenant? — J'ai » au moins la douce consolation de ne m'être jamais rien re- » fusé, de n'avoir pas senti un désir éclore sans le satisfaire;— » car, tout jeune et déjà pensant à la mort, — tout jeune, » je m'habituais à me passer toutes mes fantaisies, — à vivre » double, dans la crainte de n'avoir pas le temps de vivre » assez, — n'imitant pas la folie de ces imprudens qui réser- » vent des plaisirs pour *plus tard*. Les insensés!... pour plus » tard! comme si une mort prématurée ne pouvait pas les at- « teindre, et leur montrer ainsi l'erreur des prévisions hu- » maines. »

Voici l'abrégé de la morale pratique et théorique d'Henri; et si vous ajoutez à cette longue esquisse les traits frappans de son caractère, à bord, — c'est-à-dire l'habitude du despotisme le plus absolu, — une volonté de fer, un courage inouï, — le mépris le plus profond pour sa vie et celle de ses matelots ou de ses officiers, l'orgueil aristocratique le plus prononcé, — vous aurez une idée à peu près complète du comte Henri de Vaudrey.

LA FEMME SANS NOM.

Il est nuit. Presqu'en face de l'hôtel de Vaudrey est une maison de mince apparence. Au troisième étage, dans la chambre à coucher d'un modeste appartement, une femme est assise devant une table... Elle lit. Il y a un petit miroir sur cette table. Cette femme, enveloppée d'une grande mante brune, a la figure couverte d'un masque de velours noir. Elle paraît réfléchir profondément, mais à de longs intervalles, ne pouvant réprimer de vifs tressaillemens qui font frisonner son masque, elle porte sa main à son front, qu'elle presse. Alors ses yeux reluisent à travers les yeux de son masque, et elle dit d'une voix sourde : Non, pas de faiblesse. Puis elle se remet à méditer et à lire.

Le livre qu'elle lit est singulier, c'est le *Traité des Poisons* par Ben-Afiz, médecin arabe, traduit en espagnol par José

Ortèz, livre rempli d'une si épouvantable science que l'inquisition le condamna à être saisi partout et brûlé; que Philippe V dépensa plus de mille quadruples à acheter les exemplaires qu'on pouvait trouver, afin de les anéantir. C'est ce livre effrayant que lit cette femme.

Au bout de quelque temps elle se lève et va ouvrir un grand secrétaire d'où elle tire une cassette qu'elle apporte sur la petite table. Ouvrant cette cassette, elle paraît contempler avec complaisance ce qu'elle renferme : c'est une foule de traites et de valeurs sur les premières maisons de banque de l'Europe. Il y en avait pour une somme immense. Puis, soulevant la pélerine de sa mante, elle tire de son sein une petite chaîne d'acier, forte et serrée, à laquelle pendaient sans ordre plus de pierreries qu'il n'en faudrait pour orner le royal et magnifique diadème d'un souverain. Et ces pierres précieuses étaient si étincelantes que, lorsque la pâle lueur de l'unique bougie qui éclairait cette chambre tomba sur le fouillis de diamans, de rubis et d'émeraudes, toute la personne de cette femme fut comme illuminée. On eût dit un foyer de lumière ardente d'où rayonnaient mille éclairs éblouissans de toutes les couleurs du prisme. Puis, laissant tomber cette lourde chaîne, qui, presque enfouie dans les plis de sa mante brune, ne jetait plus çà et là que de rares et vives étincelles, cette femme dit avec un soupir : Aurai-je assez ?

Après un moment de silence elle porta de nouveau la main à son masque, essaya de le soulever en disant d'une voix basse : S'il était temps encore !... Mais elle baissa la main, car elle entendit ouvrir la première des portes de l'appartement, puis la seconde, puis enfin celle de la chambre à coucher. Un homme entra et salua respectueusement cette femme, qui répondit par un mouvement de tête. Un instant on vit paraître à la porte un de ces lévriers des montagnes à longues soies grises ; mais, sur un signe de son maître, il se retira en grondant. Cet homme se débarrassa d'un grand manteau, de son chapeau à larges bords. On put alors voir sa figure maigre, brune et cuivrée. C'était Perez, vêtu de noir. En deux mois il paraissait avoir vieilli de dix ans. La femme masquée, c'était Rita, *feue* la duchesse d'Alméda.

« Eh bien ! Perez ? lui dit-elle.

— Eh bien ! madame, j'ai cette liste que vous m'avez demandée...

— Donne, donne, dit Rita avec vivacité en prenant le papier des mains de son écuyer ; et elle lut, pendant que Perez refermait et allait replacer la cassette. Elle lut. C'étaient des noms et des adresses, l'évêque de Surville, Lélia, le chevalier de Lépine... puis...

—Perez, tu as entrée dans ces maisons?

— Bientôt, madame.

— Et mes habits, Perez? nos déguisemens ?

— Demain vous les aurez, madame. » Puis, après une pause et s'approchant de Rita : « Il faudrait pourtant ôter ce masque, madame. »

Rita ne répondit pas.

« Tout doit être fini, et ce sont des souffrances inutiles. »

Rita fut muette.

« Ce qui est fait est fait, madame ; d'ailleurs il est trop tard maintenant...

— Dis-moi, Perez, reprit Rita en l'interrompant, dis-moi, toi qui as vu mes funérailles, ont-elles été magnifiques ?...

— Magnifiques, madame.

— Et des soupçons, en a-t-on, Perez ?

— Non, madame... Vous le savez, après le départ de vos femmes, que vous aviez fait entrer dans votre chambre pour les récompenser de leurs soins avant de mourir, moi et Juana sommes restés seuls près de vous, jusqu'au moment où le prêtre est venu. La chambre était obscure, vous paraissiez mourante, il vous a administrée, et puis il est sorti. Alors, nous deux Juana, nous avons veillé seuls, et une fois les derniers devoirs remplis, d'après vos ordres exprès, moi et Juana avons seuls descendu le cercueil dans le caveau de la chapelle qui touchait à votre oratoire. Le lendemain le cercueil était sur la route d'Espagne, accompagné de Juana et des premiers domestiques de votre maison, qui le conduisaient au château de Sibsyra, dans la sépulture de votre famille.

— Ainsi nuls soupçons, Perez. Personne n'a de soupçons ?

— Non, madame ; l'ignorance du médecin que nous avions mandé a encore servi. D'ailleurs vous savez tout cela, madame ; mais, par saint Jacques, ôtez ce masque.

— A-t-*il* eu ma lettre, Perez?

— Oui, madame; cet astronome la lui a remise il y a dix jours. J'ai choisi cet homme parce qu'il connaît, m'a-t-on dit, votre prêtre et votre médecin, et qu'il n'aura pas manqué de *lui* donner des détails sur votre mort.

— Et qu'a-t-il dit, *lui?*

— *Lui?* Oh! *lui* est resté huit jours sans recevoir personne; mais après tout il faut bien prendre son parti, comme m'a dit son vieux valet de chambre, et *il* est maintenant presque gai. »

Ici Rita ne put réprimer un léger cri de douleur, et porta la main à son visage.

« Ce masque... au nom du ciel, encore ce masque, cria Perez. Otez-le, madame, il le faut. »

Après un moment de silence Rita lui dit d'une voix basse et tremblante: « Tu vas me trouver bien lâche, Perez, c'est à mourir de honte; eh bien! je l'avoue... je n'ose pas.

— Vous n'osez pas?

— Non, Perez, je n'ose pas. J'ai peur.

— Peur! vous, madame, peur, quand il y a vingt jours vous m'avez dit si bravement: Perez, je me vengerai de lui, entends-tu? mais, pour que la vengeance que je veux soit entière et sûre, il faut qu'*il* me croie morte, et *il* me croira morte, Perez. Maintenant ce n'est pas assez: il faudra encore que je sois méconnaissable, qu'il puisse me voir en face sans me reconnaître. Comment donc faire, Perez? Oh! vous n'aviez pas peur alors; et, vous voyant si courageuse, si décidée, moi je vous ai parlé d'un secret que j'ai rapporté de Lima, d'un ardent corrosif que les Indiens emploient pour se tracer sur le corps des marques ineffaçables.

— Perez, Perez, oh!

— Vous n'aviez pas peur non plus quand vous m'avez dit: A ma vengeance j'ai sacrifié mon nom, mon rang, ma vie, je veux aussi sacrifier ce reste de beauté qui se flétrirait un peu plus tard dans d'impuissantes larmes; aussi vous n'avez plus balancé, et ce masque a couvert votre figure. Et c'est maintenant que vous avez peur! peur, quand de votre éclatante beauté il ne reste rien; peur, quand ce masque ne couvre plus que des traits effacés et méconnaissables!

— Eh bien! oui, c'est cela, c'est cette idée de me voir hideuse qui me glace; oui, j'ai peur; oui, c'est affreux, affreux à penser. Perez, je le sais, je suis bien lâche, bien infâme; mais j'ai peur. Quand tu n'étais pas là, je n'osais pas ôter ce masque; mais maintenant je voudrais... Oh! tiens, mes idées m'échappent... je deviens folle, folle. O Henri, Henri, mon Dieu! que t'avais-je fait? »

Et la malheureuse femme roulait sa tête dans ses mains avec des cris déchirans; puis, se relevant avec vivacité: « Mais j'y songe, Perez, es-tu bien sûr de ton secret? sais-tu que j'ai bien souvent dérangé mon masque?

— Encore une fois, madame, ma chère maîtresse, les douleurs que vous ressentez sont la preuve qu'il n'y a aucune ressource...

— Oh! cela n'est pas vrai, cela ne se peut pas, Perez.

— Mais encore, par saint Jacques! n'ai-je pas suivi vos ordres, vos volontés?

— Mais, infâme, devais-tu les suivre alors, dit la duchesse en délire, car c'était le dernier cri de sa vanité de femme jeune et belle qui expirait en elle, ne devais-tu pas avoir pitié d'une pauvre créature égarée par l'amour et la haine? ne devais-tu pas me tromper... me dire: Je l'ai fait, et que ce ne fût pas vrai? Oh! mais je le vois à ta figure, Perez... bon et fidèle serviteur, tu m'as menti, n'est-ce pas? tu m'as trompée. Tu t'es dit: Cette pauvre femme est folle, ayons pitié d'elle, car ce projet est trop horrible, le réveil de ce songe serait trop affreux. Mais tu ne me réponds pas, Perez; tu ne dis rien, tu es là immobile. Oh! mais tu m'épouvantes avec ton silence. Parle donc, malheureux, parle donc, s'écria la duchesse en le saisissant par le bras.

— Que ma maîtresse, que votre excellence me pardonne ce que je fais; mais cette scène est atroce pour vous et pour moi. Voyez-vous donc, madame. »

En disant ces mots, Perez brisa les cordons du masque, qui tomba. . . . .

. . . .

Et Perez, ne pouvant retenir un cri d'étonnement et d'effroi, cacha sa tête dans ses mains et s'agenouilla aux pieds de sa maîtresse, pour lui dérober la vue de ses pleurs. Car cet homme de fer l'aimait de ce dévouement domestique, machi-

nal, complet, désintéressé, qui n'a d'analogie qu'avec l'instinct du chien pour son maître. Oui, Perez se vouait corps et ame à la vengeance de Rita, avec l'aveugle énergie du chien qui se précipite à la voix du maître sur une bête féroce. Rita resta un moment immobile, les yeux fixes, regardant sans voir. Puis, revenant à elle, d'un bond elle fut à la petite table, saisit le miroir, y lança un coup d'œil rapide, et se jeta anéantie dans un fauteuil.

Deux grosses larmes tombèrent sur ses joues cicatrisées. La malheureuse femme était si méconnaissable que Perez seul au monde pouvait voir la duchesse d'Alméda dans ces traits affreusement défigurés. Rita pleura beaucoup et n'interrompit ses sanglots déchirans que pour prendre le miroir à deux mains, s'y regarder, et le rejeter en s'écriant : « O mon Dieu, mon Dieu! c'est fini, c'est donc fini... Plus rien... Tout perdu, beauté, nom, rang, il ne me reste plus rien, rien.

. . . .

—Que la vengeance, madame, dit gravement Perez quand il vit ses larmes tarir. »

A cette voix Rita dressa la tête et dit d'une voix ferme, en essuyant ses yeux avec ses mains :

« Pardon, mon bon Perez, pardon de ma faiblesse, de mon injustice; mais j'étais belle, j'étais femme, et tu dois excuser ce dernier regard jeté sur un passé si brillant, si plein d'espoir... Maintenant tout est oublié, tu verras si je manque d'énergie. »

Puis, prenant le miroir, elle s'y regarda une minute sans manifester la moindre émotion.

« Eh bien! est-ce que j'ai peur maintenant, Perez? » dit-elle en posant la glace sur la table d'une main assurée.

Perez baisa le pan de sa robe.

« Oh! tu as dit vrai, Perez, il me reste la vengeance, ma haine libre et franche, sans entraves; car je n'ai plus un seul sentiment de piété qui puisse m'arrêter, pas une espérance d'avenir meilleur qui puisse me donner le change. Oh! ma vengeance à moi est de ce monde... et je ne l'oublierai plus. Ma haine m'y attache à jamais, comme le meurtre attache le bourreau à l'assassin. Oublier ma vengeance quand à chaque minute mes traits défigurés me diront : Venge-toi, il t'a ravi

beauté, rang, amour, honneur; venge-toi, il t'a laissée morte sans la paix de la tombe, et vivante sans la joie du monde; venge-toi, car tu étais belle; venge-toi, car toi, maintenant pauvre créature avilie et sans nom, tu avais un nom salué dans toutes les Espagnes; venge-toi, car tu avais une existence presque royale, et maintenant ta vie sera errante, misérable, consacrée à l'accomplissement d'un seul vœu, à attiser sans cesse le feu dévorant d'une seule passion, la vengeance.

— Mais s'il meurt, madame, s'il meurt avant que vous soyez vengée, dit tout-à-coup Perez avec effroi.

— Oh! mais il ne mourra pas, Perez, s'écria Rita avec un accent rendu presque prophétique par la conviction qu'il exprimait; il ne mourra pas, il ne peut pas mourir, vois-tu. J'ai là dans mon cœur une foi, une certitude en l'avenir qui me dit qu'il ne mourra pas. Et puis tu comprends, Perez, qu'il faut bien aussi qu'il y ait quelque chose d'inconnu, de surhumain, d'infernal, que sais-je, moi, qui m'ait amené à faire ce que j'ai fait, quelque chose qui me donne cette certitude que j'ai d'être vengée; car ce que j'éprouve, c'est comme le sentiment d'une seconde vue, comme la mémoire d'un rêve de l'avenir. Oui, oui, je le sens là, je suis sûre de voir ma vengeance à son heure, à son temps. Oui, j'en suis si sûre, vois-tu, Perez, que Dieu ou Satan me dirait non, que je dirais si. »

Et Perez la crut, car il y avait dans ses gestes, dans ses paroles, dans l'expression de sa figure, cette autorité inexplicable que donne la conscience d'une révélation occulte; phénomène psychologique que la raison est obligée d'admettre sans pouvoir l'analyser.

« Et cette vengeance, madame, elle sera donc bien terrible?

— Oh! Perez, dit Rita avec un sourire effrayant, cette vengeance!... Mais tiens, dis-moi, Perez, tu sais bien Caïn, Caïn le réprouvé, Caïn le maudit...?

— Oui, reprit Perez épouvanté des regards de Rita.

— Tu sais bien... Caïn avec sa marque au front, Caïn qu'une fatalité sanglante entourait d'un cercle de néant et de

désolation dont il ne pouvait jamais sortir, parce qu'il était condamné à en rester le centre...?

— Eh bien!... dit Perez palpitant.

— Eh bien! *Caïn* le réprouvé... ce sera LUI; *la fatalité*... ce sera MOI. »

EUGÈNE SUE.

MORT DE BAILLY.

(L'ACADÉMIE FRANÇAISE A COURONNÉ CETTE PIÈCE DE VERS DANS SA SÉANCE DU 17 JUIN 1833.)

Intaminatis fulget honoribus,
Nec sumit aut ponit secures
Arbitrio popularis auræ.

(HORACE.)

Il est doux de souffrir pour le Dieu que l'on aime,
De voir en espérance, à son heure suprême,
La terre s'émouvoir et les cieux s'entr'ouvrir;
Sur un champ de bataille il est beau de mourir;
Il est beau de tomber, pour son pays victime,
En arrachant le peuple à la main qui l'opprime;
D'entendre, en expirant, le cri de sa douleur,
Et d'en être à la fois l'idole et le vengeur :
Mais à ce peuple offrir sa vie en sacrifice,
Et n'attendre en retour qu'outrage et qu'injustice;
Mais, esclave du bien et de la vérité,
Immoler au devoir sa popularité;
Mais, recueillir le mal pour le bien que l'on sème,
Et, maudit des ingrats qu'on affranchit soi-même,
Sans regret, sans murmure accepter d'eux la mort:
Voilà de la vertu le plus sublime effort,
Voilà ce que chacun dans tous les temps admire,
L'exemple le plus rare et le plus saint martyre,
Celui qui du Sauveur consacra les autels.
France, nos jours fameux, devenus immortels
Par toutes les vertus comme par tous les crimes,
S'honorèrent parfois de ces morts magnanimes :

Sur plusieurs de tes fils cette gloire a jailli,
Et n'illustre aucun nom plus que le tien, Bailly.
Vous qui, du peuple hier soutenant la querelle,
Maudissez aujourd'hui sa mémoire infidèle,
Ignorez-vous encore que le grand citoyen
Pour son pays fait tout, et pour lui-même rien;
Qu'il cherche en sa vertu sa noble récompense,
Et non dans les faveurs que le hasard dispense;
Et que, si la patrie adopte un jour son nom,
Il peut de l'échafaud monter au Panthéon?
Bailly vous l'apprendra: voyez-le, dans ses veilles,
De la terre et des cieux méditer les merveilles;
Voyez dans le savant mûrir l'homme d'état.
La science sur lui répand un triple éclat,
Et, trois fois décoré d'un titre académique,
Il s'élance aux grands jours dans l'arène publique.
D'une illustre assemblée immortel président,
Au Jeu-de-Paume il dicte et reçoit le serment
Qui devait sur les lois fonder la monarchie:
Au Champ-de-Mars bientôt il combat l'anarchie:
Jour sanglant et funeste où, sévère à regret,
En frappant la révolte, il signa son arrêt.
Pour son maire Paris de nouveau le désigne,
Et Bailly de ce rang est deux fois jugé digne.
Sans compter ses bienfaits, par eux il lutte encor;
Mais il prodigue en vain et sa vie et son or.
Sur son front vénérable éclate la tempête,
Et ceux qu'il a nourris ont demandé sa tête.
Par la fuite il pourrait se soustraire au danger;
Mais Bailly ne veut pas du pain de l'étranger.
« De mes actes, dit-il, je dois compte, et je reste. »
De son intégrité c'est ainsi qu'il proteste.
C'en est fait: le voilà, promis au coup fatal,
Dans l'infâme repaire appelé tribunal,
Où la vertu gémit, où le crime préside.
Il entre, il a passé sur le seuil homicide.
D'un pouvoir souverain pour le meurtre investis,
Le bourreaux ont pris place, en juges travestis;
Mais ils veulent, d'un jour différant son supplice,

Avant de l'immoler voir en lui leur complice:
A titre de témoin, dans un procès hideux,
ils l'ont, pour le flétrir, appelé devant eux.
Ce jour n'est point perdu pour leur féroce joie;
A leur barre traduite une femme est leur proie.
Ses traits, jadis si beaux, de douleur sont empreints;
Ses cheveux ont blanchi par trois ans de chagrins;
Avec leur tendre éclat ont disparu ses charmes,
Et dès long-temps ses yeux qu'ont rougis tant de larmes,
D'un superbe regard ont déposé l'orgueil.
Son vêtement lugubre et son voile de deuil
Rappellent ses douleurs, et disent qu'elle est veuve.
Résignée, elle touche à sa dernière épreuve.
Mais soudain son visage a repris sa fierté;
Sur ses juges son œil tombe avec majesté;
Puis, regardant les cieux, y cherche l'espérance.
C'est la veuve d'un roi, c'est la reine de France.
Tous ceux qui l'adulaient évitent son aspect:
Prompts à détourner d'eux un soupçon de respect,
Ils ont fui le contact de sa grandeur déchue.
Un seul homme se lève et s'incline à sa vue;
Un seul, en sa présence, honore son malheur:
Et cet homme est Bailly, qu'elle accuse en son cœur.
Il combattit ses vœux alors qu'elle était reine:
Captive, il la protége, et, partageant sa peine,
Aux yeux de ses tyrans, coupable de pitié,
Pour son salut Bailly s'est lui-même oublié.
Inutiles efforts! un si noble langage
De leurs vils ennemis irrite encore la rage.
La fille des Césars a vu son dernier jour:
A l'échafaud Bailly demain aura son tour;
Car demain de son sort le tribunal décide,
Et dans l'iniquité Bailly n'a point d'égide.
Que sert de rappeler ses bienfaits, ses vertus?
Il pourrait espérer s'ils étaient moins connus.
Député de Paris, il n'a point, pour lui plaire,
Payé de son honneur son renom populaire:
Plus jaloux d'inspirer l'estime que l'effroi,
Plaidant les droits de l'homme et respectant la loi,

Il ne s'est pas fait grand au profit de l'émeute.
Lorsqu'aux faubourgs hurlait une effroyable meute,
Il ne l'a point nourrie avec l'assassinat;
Il n'a point nié Dieu pour adorer Marat.
Non, mais le drapeau rouge, effrayant la licence,
A dans ses mains un jour fait respirer la France;
Par lui des factieux l'espoir fut abattu,
Et perdant le pouvoir pour garder sa vertu,
Du peuple et de la cour bravant la tyrannie,
Il n'a voulu contre elle exposer que sa vie.
Voilà tous ses forfaits: pour eux il doit souffrir.
Levez-vous, assassins, le juste va périr.
Accourez avec eux, vous, apprentis du crime,
Que révolte tout frein, que tout pouvoir opprime;
Vous qui, d'après vos cœurs jugeant la liberté,
Donnez à son fantôme un glaive ensanglanté;
Vous qui, dressant l'autel où rugit votre idole,
Du meurtre dans ses mains adorez le symbole.
Essayez sur Bailly la pique et le couteau,
Inventez pour son crime un supplice nouveau.
Ils viennent: les faubourgs ont secoué leur fange,
Et vomissent au loin leur hideuse phalange:
Les voilà... Le cachot par eux est assailli.
Mille voix ont crié: Meure, meure Bailly!
Mille bras sont tendus pour déchirer leur proie.
Sur les gonds ébranlés leur fureur se déploie,
Et du sang de la veille il sont encor fumans.
A l'échafaud cité par des rugissemens,
Bailly paraît enfin; au supplice on l'entraîne.
La foule autour de lui forme une horrible chaîne;
Tous veulent de ses maux repaître leurs regards.
Chacun s'écrie: Allons, courons au Champ-de-Mars!
C'est là qu'il a livré le peuple à la mitraille;
Qu'aujourd'hui soit pour nous un jour de représaille.
Le cortége est en marche, et recrute en chemin
Ceux qu'attire après lui l'odeur du sang humain.
Ils vont où les emporte une soif infernale,
Et suivent en hurlant la charrette fatale.
Chaque objet pour Bailly se transforme en fléau;

On l'insulte, on le frappe, et l'immonde troupeau
Cherche en vain dans ses traits un signe de souffrance.
Avec ses meurtriers éprouvant sa constance,
Le ciel même se prête à leurs hideux transports.
Un vent humide et froid fait tressaillir son corps,
Et la pluie à torrens de ses membres découle.
Un frisson qu'il réprime, aperçu par la foule,
Réjouit ses bourreaux, et le montrant du doigt:
« Tu trembles! dit l'un d'eux.—Oui, répond-il, j'ai froid.»
Leur féroce délire en l'écoutant redouble;
Mais son front résigné ne trahit aucun trouble:
Sans crainte il s'abandonne à leurs bras furieux,
Et la paix de son cœur rayonne dans ses yeux.
C'est ainsi qu'à pas lents du peuple il fend la presse.
Ses tourmens vont finir, et l'échafaud se dresse.
Ils vont finir! mais non, de ce spectacle affreux
L'horrible volupté finirait avec eux.
Quand le tigre affamé voit souffrir, pantelante,
La victime saisie en sa griffe sanglante,
De sa chair qui palpite il aime à se gorger,
Et mutile sa proie avant de l'égorger.
Il faut aussi, d'un juste allongeant la torture,
A loisir savourer les tourmens qu'il endure.
Écoutez ces clameurs: « Soldats, livrez-le-nous;
Frappons, frappons encor, qu'il meure sous nos coups;
Que son trépas soit lent, que le peuple en jouisse,
Et que le drapeau rouge avec Bailly périsse!
Du feu! cherchez du feu! consumez ce drapeau,
Que dans nos bras vengeurs il devienne un flambeau!
Contre nous dans ces lieux le traitre en fit usage;
Qu'il serve à son supplice en fouettant son visage! »
Ils disent, et Bailly sous leurs pieds est foulé:
Le feu s'allume, il sent, sur son corps mutilé,
Le flambeau dévorant que leur rage secoue;
Tout pâle enfin, couvert d'une sanglante boue,
Et de sa chevelure à demi dépouillé,
D'outrages dégoûtans son front noble est souillé.
Alors, tendant les mains vers la horde cruelle,
Il souhaite la mort, c'est la mort qu'il appelle.

Mais du meurtre déjà les bourreaux sont lassés;
La fatigue les dompte, et leur dit: C'est assez.
Le sage au coup mortel a présenté sa tête,
Et le couteau pour eux finit l'horrible fête.

O toi, que ta patrie aujourd'hui doit bénir,
Toi, de la liberté l'apôtre et le martyr,
Sans doute un monument à la France rappelle,
En attestant son deuil, ce que tu fis pour elle:
J'ai voulu voir ce marbre en ton honneur gravé;
Je l'ai cherché long-temps, et je n'ai rien trouvé.
Aucun homme, entre ceux dont tu servis la cause,
Ne peut montrer la place où ta cendre repose.
Réparons cet oubli; qu'à ton nom soient offerts
De plus dignes tributs que celui de mes vers!
La France de juillet, reconnaissante et juste,
A tous ses bienfaiteurs garde une place auguste:
Et déjà, dans l'enceinte où souvent tes rivaux
T'ont vu t'associer à leurs doctes travaux,
Ceux sur qui rejaillit une part de ta gloire
Ont rendu les premiers justice à ta mémoire.
Leur hommage t'annonce un triomphe prochain;
Leur vœux seront remplis, et ce n'est pas en vain,
Quand de ton nom si beau l'humanité s'honore,
Qu'autour du Panthéon ta grande ombre erre encore.

ÉMILE DE BONNECHOSE.

LES DERNIERS MOMENS

DE

SÉNAQUE LE CHARRUA.

AU DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Paris, 3 août 1833.

Monsieur,

Vous me demandez le récit des derniers momens d'un sauvage qui vient de mourir à Paris. Personne ne peut vous transmettre des renseignemens plus exacts; mais personne, monsieur, ne serait plus embarrassé que moi pour vous les donner; car j'ai peu l'habitude d'écrire; puis je pense que des détails trop spéciaux, trop médicaux, conviendraient mal à vos lecteurs, et je ne suis guère en mesure de vous en donner d'autres.

Sénaque, le charrua Sénaque, guerrier vaillant, médecin renommé, favori envié du grand chef de la tribu des Charruas, est mort à Paris, le 26 juillet, à la maison royale de santé, dans le service du professeur Duméril.

Je ne vous dirai point, monsieur, ce qu'il y a de prodigieux dans la destinée de ce sauvage, échappé, lui quatrième, à la destruction de sa tribu, puis promené par les villes d'Europe, offert à leur curiosité comme un animal extraordinaire, visité par les désœuvrés et par les savans, enfin traité aux frais de l'administration du Jardin des Plantes, et mourant dans un lit, lui qui n'en avait jamais eu d'autre que la terre; mourant à l'hôpital, lui médecin charrua, entre les mains de médecins français.

Blessé d'un coup de lance à la région de l'estomac, dans la dernière guère, Sénaque était depuis long-temps malade; quelques

personnes rapportent à cet accident la fièvre de consomption qui l'a tué. Cette blessure avait développé une hernie très-prononcée à la région épigastrique; mais ce n'était point à cette cause qu'il semblait attribuer ses souffrances. Le désespoir, l'ennui, et surtout le mal du pays, ce mal rongeur, qui ne laisse ni trève ni repos, y étaient sans doute pour beaucoup.

Messieurs les administrateurs du Jardin des Plantes décidèrent que Sénaque serait transporté à la Maison royale de Santé; une partie des fonds destinés à l'achat des animaux rares fut affectée au paiement des frais devenus nécessaires (4 francs par jour). Il fut conduit en fiacre; mais être assis sur des coussins lui sembla position peu commode; il préféra se coucher entre les deux banquettes.

Un manteau de grosse étoffe, retenu par une ceinture de drap rouge, ornée de plaques en cuivre, de forme ronde, couvrait à peu près la moitié de son corps.

Imaginez ce que dut éprouver cet homme lorsqu'il se vit enlever par un garçon infirmier, transporté sur ses bras, d'abord dans une salle commune, au milieu d'autres malades, puis dans une chambre particulière qui lui fut destinée. Une syncope prolongée qu'il éprouva aussitôt qu'il fut couché, soit qu'elle eût pour cause la vivacité des émotions qu'il ressentait, ou plutôt la fatigue et la faiblesse, permit de le soumettre à la règle, c'est-à-dire de lui mettre une chemise.

On lui adressa en espagnol quelques questions pour savoir quelles étaient les parties douloureuses? Il répondit *la barrica*, *la cabesta;* le ventre et la tête, qu'il indiquait, en y portant les mains, semblaient lui faire éprouver de vives souffrances.

Insistait-on; il gardait un silence absolu, une expression d'impatience ou de mécontentement se peignait sur sa figure : souvent il se tournait la face contre le mur et semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui; les visites des curieux seulement lui arrachaient quelques murmures.

De toutes les boissons qui lui furent présentées, celle qu'il préférait était l'eau très-froide. *Agua fresca,* disait-il; quand il voulait boire, il prenait toujours deux verres de suite, et quelquefois il en demandait un troisième.

Il mangeait volontiers de la glace; des morceaux pesant une once étaient broyés sous ses dents avec la plus grande facilité; et,

fait assez remarquable, pendant la mastication de cette glace, pas une seule goutte d'eau ne s'échappait de sa bouche.

Il se refusa absolument à prendre aucune boisson préparée: était-ce défiance du sauvage, était-ce la répugnance du médecin ?

Cependant il s'affaiblissait chaque jour. On chercha à soutenir ses forces par l'usage du lait ; mais, quelques instans après, le lait était rendu caillé. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de remarquer que le mécanisme à l'aide duquel s'opérait le vomissement différait sous quelques rapports de celui que l'on observe habituellement ; les efforts des parois de l'abdomen et de l'estomac n'étaient pas visibles, la bouche se laissait distendre avant qu'un mouvement d'expuition volontaire chassât au loin et dirigeât avec force et à son gré le jet dont il inondait la chambre. Ce dernier mouvement simulait parfaitement ce qui se passe lorsqu'on se débarrasse d'un gargarisme ; jamais nous ne pûmes lui faire comprendre qu'il fallait vomir dans une cuvette.

Nous essayâmes de lui faire manger de la viande ; il préférait celle qui n'était pas cuite, et il prit quelques morceaux de bœuf cru. Cependant les syncopes devenaient chaque jour plus fortes et plus prolongées. Le 26 juillet, jour de son décès, il refusait toute espèce de nourriture ; j'eus la pensée de lui offrir un œuf cru ; ses yeux, que jusque-là rien n'avait pu fixer, se ranimèrent un instant. Il tendit la main gauche, prit l'œuf et essaya, mais en vain, de le casser en enfonçant le pouce dans la coque : il ne put y parvenir. Je le lui remis cassé, une seule aspiration suffit pour transvaser le blanc dans la gorge : mais le jaune, dont l'enveloppe membraneuse n'était pas rompue, ne pouvait sortir ; il me rendit l'œuf, et lorsqu'avec la pointe d'un couteau j'eus divisé le jaune, il l'aspira en moins d'une seconde.

Aussitôt il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, et tourné la face contre le mur, il resta immobile. Une dernière syncope servit de transition de la vie à la mort. Ses dernières heures ne furent annoncées par aucun symptôme particulier.

Ainsi mourut Sénaque, le 26 juillet 1833, à sept heures du soir.

Aucune plainte ne fut proférée par lui pendant les quatre jours qu'il passa à la Maison royale de Santé. Calme et indifférent, il semblait étranger à tout ce qui l'entourait. Se refusant à tous les remèdes sans emportement, sans impatience, c'était seulement

lorsqu'on cherchait à le découvrir, et qu'on outrageait ainsi sa pudeur, que sa figure, ordinairement impassible, devenait inquiète et menaçante. Il gardait un silence absolu, qu'il ne rompit qu'un fois sans provocation. *Oh! Paris! Paris!* s'écria-t-il, et pour ceux qui l'entendirent il y avait dans cette exclamation toute son histoire.

Après la mort de Sénaque, il fallut dresser son acte de décès.

Ce fut un grand embarras pour l'employé qui est chargé de rédiger ces actes; car c'est un homme d'une grande exactitude dans son travail, et beaucoup de renseignemens lui manquaient, ou, pour mieux dire, il n'en avait d'autres que ceux que contient l'affiche placardée sur tous les murs de Paris.

Voici cet acte :

« *Noms et prénoms,* Sénaque; — *pays*, Indien; — *âge*, pré-
» sumé cinquante-six à cinquante-sept ans; — *profession*, favori
» du chef de la tribu, médecin; — *lieu de naissance*, tribu des
» Charruas; — célibataire.

» Entré le 23 juillet matin;

» Mort le 26 juillet, à sept heures du soir.

» Resté quatre jours à la Maison royale de Santé. »

Le corps a été porté au Muséum d'histoire naturelle, MM. les administrateurs du Jardin des Plantes l'ayant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, acquis en payant les frais de son séjour à la Maison de Santé.

Sa mort fut annoncée le 28 juillet à ses trois compagnons. Vaimaca Peru, le chef qui l'avait tant aimé, déclara qu'il jeûnerait en signe de deuil; mais sa résolution s'affaiblit à la vue de quelques prunes noires qu'il aime fort.

Pour Tacuabe et Guyunusa, ils allèrent voir la revue, assistèrent aux fêtes, et virent le feu d'artifice. La femme fut effrayée; mais le jeune homme y prit grand plaisir, et déclara qu'après polichinelle, le commissaire et son chat, il n'avait rien vu d'aussi amusant qu'un feu d'artifice.

CAMUS,
Interne à la Maison royale de Santé.

LA LUNE ET LES ÉTOILES.

On peut bien l'appeler l'amie du marin, notre brillante planète, la LUNE, celle qui non-seulement illumine la nuit pour nous, et prête sa douce lumière au voyage, mais qui encore guide nos pas avec sécurité sur cette immensité des mers, où, sans son secours nous nous chercherions en vain une voie douteuse et difficile. Cependant, pour bien comprendre tous ces avantages, il faut avoir souvent éprouvé combien il est différent de naviguer avec ou sans une semblable compagne. Quand un vaisseau est près du rivage, surtout si la côte est inconnue, il y a un grand contraste entre une soirée éclairée par la lune et celle que son absence laisse noire et sombre. La lune paraît-elle à la voûte du ciel; son influence bienfaisante s'étend sur toutes les parties du navire et sur chaque homme de l'équipage. On a dit que la lune frappait ses adorateurs de folie et de confusion. Quelle injuste calomnie! Elle est la mère de l'ordre et du calme. Grâce à elle, le navigateur agit avec la vigueur et la confiance qui conviennent à sa profession, pousse au rivage, n'hésite pas à entrer dans le port ou à glisser à travers les rochers et les rescifs, jusqu'à ce qu'enfin il jette l'ancre dans les eaux d'un bon mouillage, sans avoir perdu une heure et au lieu de tâtonner jusqu'au matin. Pendant que le vaisseau longe gaiement la côte, à la lueur de cet astre propice, les officiers regardent autour d'eux, remarquent les terres, surveillent les sondages, et les plus insoucians parmi les jeunes enseignes éprouvent eux-mêmes une sorte de généreux enthousiasme quand un beau clair de lune prête ses teintes magiques à un pays qu'ils visitent pour la première fois.

Si la nuit est sombre, près d'une côte dangereuse, avec un vent de tempête, des brumes, de la pluie, une marée incertaine et des sondages qui contredisent ceux de la carte, tout l'aspect des choses change. Le capitaine se sent découragé, embarrassé; et souvent malgré l'activité de son zèle et les meilleurs renseignemens, il ne sait comment agir. Les officiers sous ses ordres, qui partagent quelques détails de sa grave responsabilité, deviennent à peu près incapables dans les ténèbres, et tombent aussi dans l'inertie, se sachant ou se croyant inutiles. Les matelots, troublés à leur tour par le contre-coup des incertitudes du conseil supérieur, quittent leurs postes, se retirent, grelottant et mouillés, dans les divers recoins du navire, et ce n'est plus qu'avec peine qu'on parvient à les réunir pour la manœuvre, au milieu de la pluie et de la froide obscurité.

Mais quand la joyeuse lune brille à l'horizon, Jack est toujours alerte. Au lieu d'aller se cacher sous les embarcations pour éviter les ennuyeuses gouttes de la pluie, ou de se tapir, triste et silencieux, sous le vent des mâts, il se joint à ses camarades, sur le pont, à l'endroit où les ombres des voiles et des agrès interrompent le moins les flots de la lumière. Là il raconte ses vieilles histoires, ou chante, léger de cœur, en regardant les étoiles qui étincellent au-dessus de sa tête. Quelque fatigués que ses membres puissent être, son courage est prêt au service; au premier son de voix de l'officier, aux premiers préludes du sifflet du contremaître, avant que retentissent ses notes aiguës, il s'élance à son poste, certain que son activité sera remarquée, et dès qu'il entend le commandement, il se met au travail avec la conscience de ne pas perdre ses peines. Alors les voiles elles-mêmes semblent s'animer et s'ouvrir plus dociles au vent; les vergues se garnissent avec plus d'ensemble et d'harmonie entre elles; les huniers s'ajustent plus étroitement, et les boulines sont mieux hélées; chaque cordage en un mot, est serré à son point, et le vaisseau, reconnaissant de cette précision secourable, marche avec plus d'assurance et de légéreté. L'épaisse rosée qui, dans une nuit si sereine, se répand sur les toiles, en bouche tous les pores, et le moindre souffle de vent est mis à profit par les matelots.

Le mot *sereine,* qui vient de se trouver sous ma plume, me

rappelle que le mot espagnol pour rosée est *serena*, et de là, sans doute, vient la romanesque sérénade. Je n'ai pas besoin, en effet, de dire ici toutes les images poétiques que réveillent les nuits comme celles que je décris, pour quiconque a jamais observé la chute silencieuse de la rosée sur les agrès et les voiles. Quant à moi, il me semble alors entendre les sons de la guitare, ou voir briller le séduisant éclair d'un œil noir à travers le treillis d'un balcon, soit que ma pensée me ramène aux rivages si riches du Chili ou du Pérou, soit que, remontant plus loin encore dans le passé de ma vie, je retrouve les délicieux souvenirs de ma jeunesse et de mes amours, à Vigo et à la Corogne.

Si le ciel est nuageux cependant, que la lune soit sous l'horizon, et qu'un air froid gémisse mélancoliquement parmi les voiles humides et flottantes, aucune manœuvre n'est convenablement exécutée, et le pauvre vaisseau se traîne péniblement sous le vent. Qu'il survienne un grain, les cordages s'engagent, les vergues se tendent, les voiles se déchirent, les matelots semblent frappés de torpeur et comme paralysés; un mât éclate, la côte et les rescifs se montrent : on met la barre dessous; mais elle refuse d'obéir; on abandonne l'ancre; le câble est acoré, la quille touche le fond, et tout est perdu.

Supposons même qu'aucun de ces funestes désastres n'arrive, les avaries, l'inconvénient de perdre son temps et sa route, l'impatience et la mauvaise humeur, sont, hélas! trop souvent les fâcheux effets de l'absence de notre bonne et aimable amie la lune. Si un accident survient à une voile ou à une espare, il faut, pour le réparer, le double de temps lorsque la nuit est noire que lorsqu'elle est éclairée par son céleste fanal. Vous auriez beau placer au gouvernail le timonier le plus habile et le plus attentif, il embardera le vaisseau dans une fausse direction, s'il ne peut rien voir pour lui servir de point régulateur, et sa boussole, en dépit de toute la vigilance de l'officier marinier (*quarter master*), fera souvent un demi-tour dans sa boîte. Le sondier, placé aux chaînes du porte-haubans, quand la neige lui fouette au visage, quand il sent à peine ses mains froides et engourdies, peut difficilement compter les marques de la ligne : ou sa sonde s'embarrasse

dans l'écoute de l'avant, ou elle passe par-dessus les pattes de l'ancre de rechange. Bref, tout va de travers.

Au contraire, la lune est-elle dans son plein, le timonier sent ses forces doublées. Au lieu de tourmenter la roue du gouvernail et de s'épuiser en vains efforts pour tenir le cap en route, au moyen d'une aiguille qui vibre un point ou deux de chaque côté, il se tient debout, avec une main sur la poignée de la roue et l'œil fixé sur la ralingue du petit mât de hune, qu'il amène à gouverner la brillante constellation Canope, ou la Chèvre, ou peut-être la grande planète Jupiter, ou même la resplendissante lune elle-même. Quelle que soit, en un mot, la constellation qu'il ait choisie, il peut à l'instant découvrir par son changement de position relative si l'éperon du vaisseau commence à dévier de la direction droite, et alors, en touchant bien légèrement la barre, quelquefois même par une simple pression additionnelle, sans donner aucun mouvement perceptible à la roue, il corrige la tendance qu'aurait le navire à s'égarer dans sa course.

On comprendra sans analogie forcée que la clarté de la lune n'est pas moins favorable à la stricte observation de la discipline, soit pour prévenir celui qui s'en écarte, soit pour réparer une faute à temps. Je ne me rappelle aucune circonstance de ma longue vie de marin où j'aie remercié la lune avec plus de reconnaissance que lorsque je visitai pour la première fois la vaste rivière de la Plata, dont l'entrée, qui a plus de cent milles d'étendue, est remplie de nombreux bas-fonds et de dangereux passages. Nous avions eu la terre à main droite ou rive du nord pendant tout le jour, et au coucher du soleil, nous passâmes le port de Maldonado. J'avais des ordres à communiquer à n'importe lequel des vaisseaux du roi je rencontrerais à l'ancre, et c'est pourquoi je serrais ainsi la côte; mais, n'apercevant que deux vaisseaux français, dont l'un portait pavillon amiral, je résolus de gouverner vers Monte-Video, situé plus au couchant. Le vent, qui était modéré, soufflait de l'est; la lune était dans son plein; nous avions d'excellentes cartes marines, et le capitaine Foster, alors second à bord du *Conway*, connaissait par expérience tous les détours de la route. Nous filions aussi vite que si nous eussions glissé sur la surface transparente d'un lac intérieur;

car il n'y avait pas une ride sur les eaux limpides, et le large Rio de la Plata ne commence à prendre l'aspect d'un fleuve qu'à plus de cent milles au-delà. Rien, en un mot, ne pouvait être plus beau que ce voyage de soixante milles; car nous ne perdîmes pas un moment la terre de vue, et à peine nous cessions de distinguer un cap ou une île, nous en cherchions d'autres que nous savions être situés non loin de là.

Un des faits qui prouvent la perfection à laquelle est parvenue aujourd'hui la science de l'hydrographie, c'est que les vaisseaux marchands peuvent aujourd'hui naviguer parmi les bas-fonds et les eaux basses du fleuve de la Plata, non-seulement sans crainte, mais encore avec presque autant de confiance que si les bancs de sable inaperçus à travers lesquels ils tracent leur route élevaient leurs têtes au-dessus de la surface de l'onde.

Vers minuit, nous passâmes les îles de Flores, entre lesquelles et Monte-Video nous avions des raisons de croire que nous trouverions le vaisseau du commodore à l'ancre. En conséquence, sans déranger notre course d'un seul point, nous parvînmes tout droit au mouillage même, où nous vîmes les mâts élevés du *Superbe* qui se dressaient en avant à nous au milieu des reflets de la lune. Nous jetâmes l'ancre bord à bord, et lorsque je fus allé annoncer notre arrivée au commandant, je reçus l'ordre de partir immédiatement pour Buénos-Ayres. Quoiqu'il fût nuit, le pilote qui nous fut donné n'hésita pas, et dit, en regardant la lune : « Avec une lumière comme celle-là, nous irons aussi bien que s'il faisait jour. »

Sans doute c'est dans ces belles régions du globe que l'on voit et sent le mieux les beautés pittoresques ou poétiques de la lune; mais son utilité se révèle surtout dans les latitudes orageuses au-delà des tropiques. J'ai vu plus d'un marin au cœur endurci s'émouvoir de crainte et d'anxiété aux approches des caps qui bornent l'Afrique et l'Amérique, et appeler de leurs vœux un beau clair de lune pour lutter contre les vents de la partie du sud-ouest. Même en ce moment, quoique les années soient venues multiplier les cheveux gris sur ma tête, je me souviens du sentiment de joie avec lequel je bénis l'apparition de cette blanche lumière, lorsque mon pauvre vais-

seau se trouva pris dans les glaçons au large du cap Horn, dans les longues et sombres nuits de l'été antarctique.

Les contrebandiers, comme les maraudeurs de l'Angleterre et de l'Écosse féodales, profitent alternativement de la présence et de l'absence de la lune, calculant leurs secrètes expéditions pour l'époque de son déclin, et leurs entreprises plus hardies pour celle où elle monte à l'horizon. REPARABIT CORNUA PHOEBE, « attendre jusqu'à ce que la lune ait réparé ses cornes, » est une devise bien connue sur les bords de la Tweed ; c'est celle des armes de sir Walter Scott, descendant de ces guerriers pillards qui savaient si bien rendre la vieille Phœbé classique complice de leurs irruptions. De même, avec quelle alternative de joie et de découragement les escadres qui bloquent un port, et les vaisseaux bloqués par des escadres, appellent à leur secours les phases changeantes de la lune.

Mais la nature sans cesse variable de cette planète, les époques irrégulières de son retour, le pouvoir que des nuages d'une certaine épaisseur ont d'éteindre sa clarté, produisent une diversité continuelle qui défie tous les calculs et rend souvent très-malheureux les mortels qui dépendent de ses caprices. Jamais coquette ne se joua plus légèrement d'un homme que la lune ne se joue de tout un équipage ou de toute une flotte, et cependant, semblables aux Cynthies de ce bas monde, auxquelles je la compare, elle ne manque jamais de regagner les cœurs de ses adorateurs dès l'instant qu'elle veut bien encore leur sourire.

En célébrant les louanges de la lune, je ne puis me dispenser de parler longuement des rapports mystérieux, mais irrésistibles, qui existent entre Sa Chaste Seigneurie et les eaux qui parcourent la surface de la terre, — évidence palpable des lois de la gravitation, phénomène dont aucune connaissance familière ne peut diminuer l'intérêt. Même sur les côtes, où le mouvement du flux et reflux est peu sensible, il est des circonstances qui révèlent d'une manière remarquable l'influence souveraine de la lune sur les flots. Sur la côte méridionale du Pérou, je me rappelle bien que, quoique l'élévation et la dépression perpendiculaires de la mer fussent très-faibles dans tout le courant du mois, cependant, à l'époque de la

pleine lune et de son changement, le ressac du rivage devenait deux fois plus formidable et d'un abord plus difficile, tandis que les vagues qui battaient le rocher montaient deux ou trois fois plus haut qu'à l'ordinaire. Je n'ose réellement dire à quelle hauteur j'ai vu ces masses d'eau couvrir les rochers des Mollendo, et puis, reculant tout-à-coup, retomber dans la mer avec un mugissement si terrible que tous ceux qui étaient à bord en frémissaient, quoique nous fussions mouillés à plus d'un mille au large, avec de gros câbles de fer. Je parle de ces parages, où la tempête est inconnue, et où, excepté sur ses rivages, l'Océan, comme son nom nous le dit, est réellement Pacifique. Même à une courte distance de la terre, à peine si on peut reconnaître la moindre augmentation du montant régulier de la marée à l'époque des révolutions lunaires; mais le mouvement qu'excite l'action réunie de la lune et du soleil à ces époques, quoique échappant à nos observations, augmente matériellement les oscillations des vagues en pleine mer, et lorsque les vagues sont interrompues dans leur développement gigantesque par le contre-coup des flots que repousse le rivage, il en résulte ces énormes brisans qui s'élèvent le long de la côte.

Ce qui n'est qu'un simple objet de curiosité, ou tout au plus de théorie scientifique pour les observateurs indifférens, peut devenir d'une grande importance pratique pour l'officier, dont l'attention est sans cesse occupée à mettre à profit toutes les ressources de la nature. Le fait de l'augmentation du ressac sur la côte du Pérou était connu de tout le monde dans ces parages; mais il fallait le génie de lord Cochrane, aujourd'hui le contre-amiral lord Dundonald, pour calculer les avantages qu'il offrait à ses entreprises audacieuses. Lorsqu'il voulait effectuer un débarquement ou embarquer des troupes, lord Cochrane avait toujours soin de tomber comme par magie au lieu le plus propre à ses desseins dans le premier quartier de la lune; mais si sa politique exigeait qu'il évitât toute communication entre le rivage et lui, il s'arrangeait pour renvoyer l'époque de ses opérations au moment de son déclin, saison où le ressac montait si haut que même les *Balsas* du pays ne pouvaient le franchir.

Je pourrais multiplier les exemples pour montrer combien,

dans notre profession, l'influence indirecte de la lune ou le bienfait direct de sa lumière modifie les opérations nautiques dans tous les climats. Mais ce n'est qu'entre les tropiques que sa beauté sans égale éclate dans toute sa splendeur. Quel poète, à l'exception de Moore, quel peintre, à moins que Turner ne fût tenté de visiter ces mers, pourraient rendre les tableaux délicieux qu'offrent à l'Européen les détroits de Sunda, ou Sincapore, ou Malacca ? Naviguer dans ces parages par un brillant clair de lune forme vraiment le beau idéal de la navigation : je m'accoutume si peu à l'idée de ne plus revoir ces régions enchantées, que si quelque excellente douairière ou quelque digne et bon vieillard voulait me léguer une fortune, je crois que je fréterais aussitôt un navire à moi pour mettre à la voile et aller retrouver mes douces émotions sous le ciel d'Orient! Combien de fois me suis-je demandé comment il se fait que les braves et riches membres de Notre Yacht-Club se contentent des voyages pour rire qu'ils entreprennent, au lieu d'aller chercher dans des climats lointains des spectacles dont une seule nuit vaut toute une année de leur cabotage.

Je n'ai parlé que de la lune, mais je ne suis pas ingrat envers les autres astres que lord Byron appelait *poétiquement* la *poésie* du ciel. Je me souviens avec quel bonheur, la première fois que je doublai le fameux cap de Bonne-Espérance, je demeurais sur le pont, après l'heure de mon quart, pour y repaître mes yeux de la vue des constellations que je ne connaissais encore que de nom. En étudiant la carte du firmament, ou les globes célestes, comme nous nous permettons d'appeler ces joujoux de la science, nous apprécions les contes d'un Centaure avec deux brillantes étoiles à ses fanons, ou d'un Paon avec un diadème au front, brillant comme Aldebaram, cet œil magnifique du taureau, ou de l'énorme navire Argo parcourant les cieux du Midi avec une large étoile qui étincelle comme une flamme dans un de ses avirons. Naturellement c'est en vain que l'esprit voudrait réduire ces conceptions grandioses à des formes terrestres; toute espèce de forme d'ailleurs s'efface bientôt, car la nomenclature des astres n'est qu'une nomenclature d'utilité pratique poétisée par ce langage mystérieux qu'aimaient tant les premiers voyageurs. Personne,

je suppose, ne s'attend à voir apparaître à la voûte du ciel des centaures, des navires et des paons; mais chacun doit être curieux de vérifier ces combinaisons d'astres qui parlèrent si vivement à l'imagination créatrice de leurs premiers et heureux observateurs. Quoiqu'un très-petit nombre seulement de ces groupes d'étoiles puissent se traduire en formes définies, l'esprit se laisse bientôt séduire et se prête aisément à une illusion gracieuse. Aussi, dans nos croisières aux environs du Cap, après avoir contemplé pendant quelques nuits les diverses constellations qui, s'élevant à l'horizon, traversaient le méridien et allaient s'éteindre dans les vagues occidentales, nous nous mîmes peu à peu non-seulement à leur rendre leurs titres conventionnels, mais encore à nous les figurer comme des hydres, des colombes, des toucas, des phénix et des poissons volans, sans oublier l'énorme baleine du sud, dont l'œil si beau, appelé Fomalhaut, étincelle au zénith du Cap, mais est à peine connu des astronomes de notre Europe, parce que sa plus grande hauteur n'est pas pour eux de dix degrés.

Mais de toutes les constellations antarctiques, la célèbre Croix du Sud est certainement la plus remarquable, et doit en tout temps fixer l'attention du voyageur assez heureux pour la voir. Elle frapperait, je pense, l'imagination même de quelqu'un qui n'aurait jamais ouï parler de la religion chrétienne; toutefois, c'est là ce dont il est difficile de juger quand on réfléchit que, par suite d'une continuelle association d'idées, presque toutes les pensées, les paroles et les actes de notre vie se trouvent étroitement liés avec ce symbole consacré. Des trois grandes étoiles qui forment la croix, l'une est à la tête, l'autre à la branche gauche, et la troisième aux pieds; celle-ci est l'étoile principale, appelée l'Alpha. Mais elles sont disposées de manière à figurer un crucifix, même sans le secours d'une plus petite étoile qui complète le rayon horizontal. Lorsque cette étoile est sur le méridien, elle est presque droite, et quand elle disparaît, nous la voyons incliner à l'occident. Je ne sais trop si, sur le tout, cette position n'est pas plus frappante que lorsqu'on la voit se redresser par degrés au levant. Au reste, dans toutes ces positions, la Croix du Sud est admirable, et l'imagination aidant un peu, elle est bien faite pour

réveiller au fond du cœur des méditations solennelles. J'ignore comment les autres sont affectés d'une pareille vue ; quant à moi, qui ai souvent passé des nuits à contempler la Croix du Sud, je ne me rappelle pas avoir été intéressé à ce spectacle deux fois exactement de la même manière, et mes impressions du lendemain étaient toujours plus vives que celles de la veille.

Cette constellation, étant à trente degrés environ du pôle sud, peut être observée dans sa révolution parfaite : aussi, lorsque j'étais au large du Cap, je l'ai vue dans toutes ses phases, depuis sa position droite entre soixante et soixante-dix degrés au-dessus de l'horizon, jusqu'à son inversion complète, lorsque son sommet touche presque les flots. Cette dernière position me rappelait toujours la mort de saint Pierre, qui, dit-on, regarda comme un grand honneur d'être crucifié la tête en bas. Enfin, je défie le plus stupide des mortels de suivre les changemens d'aspect qu'offre cette constellation magnifique sans être frappé d'admiration pour sa beauté.

LE CAPITAINE BASIL HALL.

HURLUBLEU,

GRAND MANIFAFA D'HURLUBIÈRE,

OU

LA PERFECTIBILITÉ.

HISTOIRE PROGRESSIVE.

Que le diable vous emporte! s'écria le Manifafa.

— Le grand loustic de votre sacré collége des mataquins en est-il? dit Berniquet.

— Non, Berniquet, reprit Hurlubleu. Je parlais à cette canaille de rois et d'empereurs qui m'assassinent tous les soirs de leurs salamaleks, et qui usent, à force de la caresser de vils baisers, la semelle de mes augustes pantoufles. Je t'aime, Berniquet; je t'aime, grand loustic du sacré collége des mataquins, parce que tu n'as pas le sens commun, et que tu ne manques point d'esprit sans qu'il y paraisse. Il faut même que j'aie fait une haute estime de ton mérite pour t'avoir conféré à la première vue une des plus éminentes dignités de mon empire, car je me souviens que tu tombas chez moi comme une bombe.

— Absolument, répondit Berniquet. J'arrivai en boulet ramé au pied du glorieux divan de votre incomparable Majesté, et le véhicule est encore là pour le dire, incrusté dans le marbre où elle daigne appuyer ses pieds sublimes, quand elle s'ennuie d'être couchée tout de son long.

— Tu ne dis pas tout, Berniquet! Ton arrivée inopinée et même un peu brutale passa pour miraculeuse, parce qu'elle délivra le pays d'un schisme effrayant qui avait déjà coûté la

vie à cent millions de mes sujets, et dont je ne me remets plus le motif. Charge mon calumet pour me rafraîchir les idées.

— Éternel et immuable Manifafa, continua Berniquet en bourrant la pipe de son maître avec toutes les pratiques du cérémonial usité dans ce noble office, les mataquins attachés au culte de la divine chauve-souris dont votre dynastie impériale est descendue, et qui a l'infaillible complaisance de couvrir chaque nuit le soleil de ses ailes pour procurer à Votre Hautesse très-adorée une fraîche obscurité favorable à son sommeil, s'étaient divisés en deux partis acharnés commandés par deux loustics impitoyables, sur la question de savoir si la sacro-sainte chauve-souris était éclose d'un œuf blanc, comme l'avance Bourbouraki, ou d'un œuf rouge, comme le soutient Barbaroko, les deux plus grands philosophes, savoir Bourbouraki et Barbaroko, qui aient jamais illuminé le monde et autres dépendances de l'empire d'Hurlubière, des clartés de la science.

— Que me rappelles-tu? répliqua le Manifafa en soupirant du profond de l'ame. Ce ne fut, pardieu, pas ma faute, si je ne pus accorder entre eux Bourbouraki et Barbaroko, ni ces damnés de loustics. J'avais inventé presqu'à moi tout seul dans le conseil de mes chibicous un système de conciliation par lequel on aurait reconnu à l'amiable que l'œuf de la divine chauve-souris était blanc en dehors et rouge en dedans, ou *vice versâ*, car je n'aurais pas donné un poil de ma moustache pour le choix; mais mes mataquins rouges et les mataquins blancs n'en voulurent jamais passer par là, tant ils étaient obstinés et téméraires dans leurs résolutions; de manière que la chienne de question serait encore en suspens, si tu n'étais descendu des nues fort à propos pour la résoudre.

— Je répondis ingénument à Votre Sérénissime Hautesse que les deux loustics en avaient menti, et je prouvai par raison démonstrative que le tétrapode céleste ne pouvait être sorti d'un œuf blanc, comme il ne pouvait être sorti d'un œuf rouge, puisqu'il était de sa nature vivipare, mammifère et anthropomorphe, ni plus ni moins qu'un mataquin; sur quoi Votre Sérénissime Hautesse se hâta dans sa souveraine bonté de faire couper la tête aux deux loustics et à tous les chibicous, au

grand contentement de son peuple qui en fit des feux de joie par toute la terre.

—Ce mémorable événement fut consigné en lettres d'or dans les annales de mon règne, avec l'ordonnance par laquelle je te nommais grand loustic. Tu vois que je m'en suis souvenu tout de suite; mais vivipare, mammifère et anthropomorphe, où diable étais-tu allé prendre ces fariboles?

— Je le savais abstractivement, en qualité de docteur juré de toutes doctrines infuses, et de propagateur encyclique du monopole perfectionnel *in omni re scibili;* mais ceci appartient à une histoire trop longue pour qu'il me soit permis d'en occuper les loisirs précieux du grand, du très-grand, de l'infiniment grand Manifafa.

— Dis-moi ton histoire, Berniquet. Si elle est longue et ennuyeuse, tant mieux. Je n'aime que les histoires qui m'endorment; mais tiens-moi quitte surtout de la moitié de tes formules d'obéissance et de respect. Ce que je suis au-dessus de toi, pauvre poussière de mes pieds, est une chose trop bien convenue entre nous pour que je l'oublie. De peur d'en perdre l'habitude, appelle-moi seulement de temps à autre: Divin Manifafa! Rien de plus, Berniquet. C'est court, c'est vrai, c'est clair; et quand je fume, les jambes commodément étendues sur mon divan, je ne regarde pas à l'étiquette. Parle, Berniquet! Parle, loustic!

Votre Majesté saura donc, reprit Berniquet profondément ému, comme il devait l'être, de cette marque de bienveillante familiarité, que j'habitais il y a quelques dix mille ans une espèce de village malpropre, fétide, sottement bâtie, et disgracieuse en tout point, construite alors sur une partie de l'emplacement qui a été occupé depuis par les écuries de vos nobles icoglans, et qui se nommait Paris dans le patois de cette époque barbare. Elle ne craignait pas de se faire passer pour la reine des cités, bien qu'il en soit à peine mention dans les anciennes chroniques de l'empire d'Hurlubière, dont l'incomparable capitale d'Hurlu brille aujourd'hui comme un diamant resplendissant à la couronne du monde.

—J'ai entendu parler de ta bicoque, interrompit vivement le Manifafa; mais arrête-toi là un moment, et pour cause. Que viens-tu me chanter de tes dix mille ans de vie, avec cette face

de mataquin qui en annonce tout au plus quarante-cinq ? Si tu avais le secret de prolonger au-delà de dix siècles révolus seulement, l'existence qu'ont accomplie en moins de cent pauvres années les plus vivaces de mes immortels aïeux, je t'ouvrirais sur-le-champ mon trésor et mon harem, et je te ferais prendre place à mes sacrés côtés, tout mataquin que tu es, sur le trône des manifafas. Apprends-moi à l'instant, loustic, si tu connais un moyen de vivre toujours! Je te l'ordonne, sous peine de mort!

— Pas plus que vous, divin Manifafa ! Nous mourrons tous à notre tour depuis que roule dans son étroite orbite notre misérable univers, et j'ai quelque raison de penser qu'il en sera ainsi jusqu'à nouvel ordre. Je compte réellement les quarante-cinq ans, ni plus ni moins, que Votre Hautesse vient de m'accorder de sa grâce spéciale; et si elle prend la peine d'en retrancher par la pensée les mois de nourrice, l'âge de la dentition, de la coqueluche et des lisières, le temps du collége et de la Sorbonne, la part énorme des maladies et du sommeil, les jours de garde et de revue, les visites faites et reçues, les mauvaises digestions, les rendez-vous manqués, les lectures de société, les concerts d'amateurs, les conversations des gens de lettres et les séances publiques des dix-huit académies, elle comprendra aisément dans sa sagesse qu'il me reste pour quotient définitif une chétive année de vie, comme à tout le monde. Foi de grand loustic des mataquins, je veux que la foudre m'écrase, s'il m'est avis d'avoir existé une heure de plus. Quant aux dix mille ans de surérogation dont il a été question ci-devant, j'en ferai grand marché à mes biographes. Ils ne m'ont pas duré en tout ce qu'il faut au mouvement du cœur pour passer de la systole à la diastole, et aux femmes pour changer de caprice.

— A la bonne heure, dit le Manifafa, car la longueur de ton histoire commençait à m'effrayer tout de bon, quoique j'aie grande habitude de lire tous les baliverniers d'Hurlubière pour me préparer à dormir. Poursuis donc, loustic!

Au geste impérieux et décisif du Manifafa, le loustic s'assit sur ses talons, et il poursuivit en ces termes:

— Il y avait donc à Paris, vers l'an de grâce 1933, ce que j'ai l'honneur de vous raconter n'est pas d'hier, une propagande universelle de perfectibilité dont je faisais partie, à

cause de mon érudition polymatique, polytechnique et polyglotte, et qui recevait journellement des ambassadeurs patentés de tous les rumbs de l'horizon. C'était marchandise un peu mêlée pour le choix, mais tout savans, de manière qu'on ne les aurait pas entendus, à moins d'être lutin profès. On convint cependant un soir d'hiver fort brumeux, avant de partager les jetons, qu'il serait assez malaisé de composer une société parfaite, si l'on ne découvrait un moyen préalable de se procurer l'homme parfait ou de le produire, l'agrégat étant toujours, suivant l'heureuse expression des péripatéticiens, à qui Dieu fasse paix, l'expression complexe des élémens agrégés, comme le divin Manifafa le comprend mille fois mieux que son humble esclave, à supposer qu'il ne dorme pas encore.

— Que la sainte chauve-souris m'offusque à perpétuité de ses ailes ténébreuses, s'écria Hurlubleu, si j'en ai compris un traître mot! Mais tâche de me tirer de l'agrégat des péripatéticiens, et va toujours!

— Il fut donc résolu qu'on se mettrait incessamment à la recherche de l'homme parfait, c'est-à-dire, aussitôt qu'on apprendrait où il pouvait être, et en admettant qu'il fût, pour en faire la souche de la propagande universelle et de la civilisation régénérée.

— Vous étiez trop modestes, reprit le Manifafa, car ta propagande et ta civilisation n'en manquaient pas, de souches. Tu me passeras volontiers cette saillie, quoiqu'elle ne soit pas d'un excellent goût. Mais qu'attendiez-vous de l'homme parfait, puisque vous voilà déjà parvenus au point suprême de la science, qui consiste à ne plus s'entendre?

— La perfection organique! répondit humblement Berniquet, le complément de ces facultés innombrables que Dieu a répandues entre ses créatures d'une main si prodigue, et qu'il a restreintes dans notre espèce avec une malicieuse parcimonie, à l'exercice de cinq sens obtus et misérables, en y joignant plus malicieusement encore le sens intellectuel, qui ne nous sert qu'à faire des sottises.

— Il nous sert parbleu bien aussi, reprit le Manifafa, à les dire et à les imprimer. Ces considérations, en effet, devaient fournir à la propagande une ample matière à penser?

— *Coussi, coussi,* Monseigneur! la propagande ne pensait

jamais que ce qu'elle avait pensé une fois. Il y avait là un petit manant de Chinois que vous auriez fait passer par le trou d'une aiguille, mais qui en savait aussi long qu'il était gros, et qui nous soutint *mordicus* que l'homme parfait avait été fabriqué par Zérétochthro-Schah près de quatre mille ans auparavant; mais qu'on ne savait ce qu'étaient devenus ni Zérétochthro-Schah, ni son automate.

— Je ne t'en donnerai pas de nouvelles. Qui a jamais entendu parler d'un animal de ce nom ?

— Zérétochthro-Schah, divin Manifafa, était comme qui dirait, *si res parvas licet componere magnis*, une sorte de métis fort incongru entre le manifafa et le mataquin, lequel véeut du temps de Gustaps, et sortit de la Médie pour endoctriner la Bactriane. Outre le ZEND-AVESTA et quelques autres bouquins, on croit véritablement qu'il avait laissé une formule bien accommodée à l'intelligence la plus vulgaire pour la confection du grand œuvre de la perfectibilité, qui est l'homme parfait; mais, au transport de ses bagages, elle fut malheureusement noyée dans la bouteille à l'encre, et il n'en a plus été question depuis. Il ne restait donc à la propagande universelle d'autre moyen d'en prendre connaissance que la tradition, en faisant exécuter aux frais de l'état un voyage sur les lieux; et nous aurions, selon toute apparence, obtenu quelque beau résultat de cette grande opération, s'il ne nous était survenu à la même époque une autre contrariété très-sensible. C'est que la Bactriane fut engloutie entre deux de nos séances par un tremblement de terre, et avec elle Zérétochthro-Schah, ses traditions et sa formule.

— Adieu l'homme parfait et la perfectibilité. Je m'imagine que la propagande universelle fut bien camuse.

— J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Divine Hautesse que l'impeccable propagande ne revenait jamais sur ses délibérations. Nous partîmes au nombre de douze, fermement résolus de chercher la Bactriane jusqu'au centre de la terre, où il y avait toute apparence qu'elle était descendue, par la loi de gravité, dans cet épouvantable remue-ménage.

— Tu me mets sur la voie, sage loustic. La députation s'en alla en puits artésiens?

— L'immense pénétration de Votre Majesté toujours au-

guste est soudaine comme le génie, mais nous ne fûmes pas si ingénieusement avisés. On convint que nous procéderions à l'exploration de la surface entière du globe, avant d'en visiter les entrailles.

— A merveille! Je vous vois d'ici dans les *accélérés*, comme des savans du commun. La propagande sur les grandes routes!

— Il n'y avait pas moyen, sire. On n'y passait plus qu'au péril de la vie, depuis l'invention des chemins de fer.

— Je l'oubliais. Continue donc; car je fais là, depuis un grand quart d'heure, des efforts d'esprit qui me réveillent.

— Nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur *le Progressif*, un joli bâtiment, je vous jure, à trois cheminées et à forte pression, qui cinglait si hardiment, triple sabord! que mon ami Jal n'aurait pas eu le temps de compter les lochs. Nous filâmes ainsi près de dix-huit cents lieues, à l'estime du charbonnier, jusqu'à ce que nous nous trouvâmes réduits, par défaut de combustibles, à jeter dans les chaudières nos meubles, nos outils, notre pacotille et même nos cartes hydrographiques, nos livres de science et nos patentes.

Et sagement vous auriez fait de débuter par là, loustic, dit le Manifafa.

— Cela fit au premier abord un feu clair et brillant, dont nous eûmes le cœur tout réjoui, d'autant plus que le gardien des soupapes croyait déjà voir terre au bout de sa lunette acromatique (l'enragé aurait bien mieux fait d'être à ses soupapes); mais les trois machines à forte pression, dont j'ai eu l'avantage de vous parler ci-devant, profitèrent du moment pour éclater toutes ensemble avec une harmonie si parfaite qu'on aurait dit qu'elles s'étaient donné le mot.

Au soubresaut près du bateau à vapeur, dont l'allure caprizante et saccadée m'a incommodé maintes fois, il faut convenir, Berniquet, dit le Manifafa, que cette manière de naviguer montre furieusement d'esprit dans son inventeur, et qu'elle a beaucoup d'agrément.

— Quand on en est revenu, monseigneur. Nous fûmes lancés si rapidement à une hauteur incommensurable que je n'eus pas le temps de l'apprécier avec exactitude, parce qu'on manque essentiellement, en mer, d'objets de comparaison; mais nous nous aperçûmes bientôt, en accomplissant notre chute

parabolique, suivant la condition des projectiles, que nous avions eu le bonheur d'être dirigés du côté de la terre ; sans quoi notre mort était infaillible. Jamais une contrée plus délicieuse ne se présenta sans doute aux regards du voyageur surpris. L'île de Calypso, dont vous avez peut être entendu parler, n'était, auprès de celle-ci, qu'un misérable écueil, indigne d'occuper l'imagination des poètes. A mesure que nous en approchions, nous pouvions voir se développer sous nos yeux, et cette locution figurée est ici parfaitement exacte, car nous tombions la tête la première, toutes les merveilles d'une végétation élyséenne, couronnée de fleurs et de fruits. Ce n'étaient qu'orangers aux pommes d'or, bananiers aux régimes flottans, et vignes aux grappes empourprées, qui liaient leurs bras opulens aux branches des mûriers et des ormeaux ; ce n'étaient que cerisiers courbés sous le poids d'une multitude de rubis mobiles, balancés mollement par les zéphirs à leurs flexibles rameaux ; ce n'étaient que lauriers aux baies noires comme le jais, ou acacias aux girandoles parfumées, qui confondaient dans l'air leurs enivrantes odeurs avec celle des violettes, des œillets, des héliotropes et des tubéreuses, dont la fraîche verdure des près, entrecoupée de toutes parts de ruisseaux de cristal et d'argent, se parait comme d'une élégante broderie. Les roses étant assez rares dans le pays, nous n'en remarquâmes cependant pas au premier moment.

— Je suis seulement bien étonné que vous ayez pu remarquer tant de choses, reprit le Manifafa ; mais je suppose que tu te décidas à prendre terre, après avoir louvoyé le temps que tu dis. Cela devait finir par là.

— En dégringolant de branche en branche, à la manière de Christophe Morin quand il dénicha le *piau*, divin Manifafa. Notre premier soin fut de nous compter. De huit cents personnes qui avaient composé l'équipage, nous ne restions que six ; mais par un effet tout particulier de la providentielle sagesse qui veille aux progrès de l'humanité, nous étions tous six les députés d'élite de la propagande universelle.

— J'ai souvent ouï dire, ami loustic, que ces gens-là se retrouvaient toujours sur leurs pieds. Mais fais-moi le plaisir de m'apprendre si la providentielle sagesse dont tu parles vous avait conservé le petit Chinois?

—Le petit Chinois avait vécu, sublime Hautesse ; et d'après sa minutissime exiguité naturelle, on peut présumer avec beaucoup d'assurance qu'il était rendu, en atomes impalpables, au foyer perpétuel de la création.

—Tant mieux! s'écria le Manifafa. C'est lui qui t'a engagé, dans cet interminable récit, à la poursuite de Zérétochthro-Schah, et je ne me sens pas capable de le lui pardonner de ma vie.

— Nous étions un peu froissés : c'est le moins qui puisse arriver lorsqu'on tombe de haut sans y être préparé; mais notre plaisir n'en fut que plus vif, au milieu du peuple heureux qui dansait sous ces ombrages. Nous nous empressâmes de nous mêler à ses jeux innocens, aussi naïvement que si nous avions été de simples bergers, et notre allégresse s'augmenta de beaucoup, vous pouvez le croire, quand nous apprîmes que cette fête pastorale avait lieu à l'occasion du départ d'un ballon frété pour des régions fort lointaines, où il devait nous conduire en peu de temps.

—Saviez-vous du moins, savans que vous étiez, et toi, savant loustic en particulier, où ce ballon vous conduirait?

— Qu'importe. seigneur, où peut conduire un ballon quand on ignore où l'on va? C'est le chemin que tiennent les savans, les empires et le monde.

— Arrime pour les airs, Berniquet! Va, mon fils, mon loustic, où le démon te pousse! Mais un aérostat qu'on ne peut diriger est tout au plus un jouet d'enfant, bon pour divertir les rois, les vieilles femmes et les académies.

— Bagatelle que cela! vous courez toujours par la subtile perspicacité de votre esprit, Mamifafa de plus en plus extraordinaire, au-devant des découvertes de la civilisation ancienne, comme si vous les aviez devinées! La direction des ballons était devenue de tous les problèmes le plus facile à résoudre, depuis qu'on avait appliqué la vapeur à la navigation, la résistance des courans de l'air étant moins difficile à vaincre que celle des eaux. Nous montâmes donc résolument le ballon à vapeur *le Bien-Assuré*, qui était un bâtiment d'importance, parfaitement équipé en guerre pour cette grande expédition, à cause du nombre incalculable de corsaires aériens qui ravageaient depuis quelques années les parages que nous allions

visiter, et qui causaient par là un immense préjudice au négoce atmosphérique, malgré toutes les précautions de la douane et de la maréchaussée. Nous étions munis de vingt-quatre bonnes pièces de canon de Siam, longues de cinquante-deux pieds et de cent quatre-vingt-deux livres de balles, qui portaient à sept lieues de but en blanc, et nous n'avions pas moins de six mille hommes de bataille en excellentes troupes de toute arme, sauf la cavalerie et les sapeurs, sans compter la chiourme et les gens d'abordage, qui étaient placés aux grapins, de sorte que nous mîmes au large, sans inquiétude et sans difficulté, suivis des acclamations de la multitude.

— Je te recommande, loustic, d'avoir l'œil aux soupapes! Mais comment fîtes-vous, tes savans et toi, pour payer votre passage? Mit-on les propagandistes de la perfectibilité aux grapins, ou les mit-on à la chiourme?

— Eh! divin Manifafa, répondit Berniquet, remettez-vous de cet inutile souci! Dans toutes les conflagrations terrestres, maritimes et célestes, qu'il vous serait possible d'imaginer, les savans de mon temps s'assuraient premièrement d'emporter leur bourse avec eux; et puis la parfaite considération dont ils jouissaient à ces époques reculées leur procurait bon crédit partout où le nom d'homme était parvenu. Leur diplôme valait or en barres.

— Je me suis laissé dire, Berniquet, qu'il n'en était pas de même aujourd'hui?

— Moi aussi, monseigneur. Quoi qu'il en soit, nous dûmes faire ainsi près de quatre mille lieues sans savoir précisément où nous étions, parce que Votre Majesté n'ignore pas que la boussole dérivait dès lors de quelques degrés, et qu'à cette hauteur elle devait faire gaillardement, comme elle le fit, le tour complet du cercle, sans autre moteur que l'oscillation capricieuse qui lui est propre, l'action attractive du pôle s'étant considérablement altérée dans ces régions élevées.

— C'était une belle occasion de graduer l'échelle du cyanisme du ciel, qui a donné tant de mal à M. de Saussure!

— Le ciel était noir comme de l'encre. Cependant nous nous consolions de notre isolement en donnant çà et là notre nom à quelque nuage. C'était un plaisir bien ingénu, une joie d'homme, qu'emportait le vent comme celles de la terre. Nous

n'encourûmes d'ailleurs aucune espèce d'accident notable, si ce n'est que nous échappâmes, par une adroite manœuvre, à l'éruption d'un volcan maudit, qui faillit mettre *le Bien-Assuré* en canelle.

— Je ne te passe pas celle-là, interrompit Hurlubleu, et Dieu sait que depuis une heure tu m'en fais avaler de toutes les couleurs. Jamais, au grand jamais, éruption de volcan ne monta si haut!

— Il arrrive souvent, Manifafa surhumain, que les éruptions des volcans de l'air descendent plus bas, à moins que le mouvement ambiant de la rotation atmosphérique ne les transforme en jolis petits satellites de poche, comme j'en ai tant vu dans mes voyages. L'explosion qui nous menaça de si près pourrait bien être celle qui détruisit Paris. C'était, pour vous dire vrai, celle d'une de ces méchantes planètes provinciales, que la terre emporte, comme une étourdie, dans ses sottes évolutions, à la manière de la corbeille de prunes que les enfans font rouler autour d'une fronde sans en laisser tomber une seule, et qui, composées d'élémens inflammables, tourmentés d'un principe igné, finissent brutalement, au moment où les pauvres passans s'y attendent le moins, par se dissoudre en pluie d'aérolites. A la considérer dans son diamètre apparent, nous jugeâmes qu'elle ne présentait guère que l'apparence d'une préfecture de troisième classe, dont le dernier de vos commis à la plume ne voudrait pas.

— Il aurait vraiment bien raison! répliqua le Manifafa; une préfecture composée d'élémens inflammables tourmentés d'un principe igné, cela ne serait pas gracieux. La description que tu m'as donnée de tes aérolites m'a paru d'ailleurs fort instructive et fort divertissante, et je t'excuse, en sa faveur, d'avoir pris ce parti-là pour te rendre au centre de la terre, quoique, à examiner rationnellement la chose, ce ne fût pas le plus court.

— Ce n'était pas le seul inconvénient de notre voyage. Nous venions à peine de jeter la sonde pneumatique sur un assez beau fond d'atmosphère, dont elle avait rapporté, à notre entière satisfaction, un mélange d'oxigène et d'azote, formé selon les proportions dont les chimistes sont convenus pour le plus grand avantage de tout ce qui respire, quand nous eûmes

le chagrin de nous apercevoir que le bâtiment faisait air par deux voies.

— En voici, ma foi, bien d'un autre, Berniquet! J'ai entendu parler de voies d'eau, mais des voies d'air, cela me passe.

— Il n'y a rien de plus aisé à comprendre. Cela veut dire que le gaz s'échappait en abondance par les fentes de la capsule, à défaut de radoub. Votre Majesté pense bien que nous ne perdîmes pas de temps pour y envoyer les ouvriers du calfat; mais Castor et Pollux, protecteurs des mariniers, permirent qu'un garçon d'un âge tendre et sans expérience tînt le goudron enflammé si près de la brèche, que l'hydrogène prit feu soudainement, en décorant superbement le ballon d'une merveilleuse ceinture qui rayonnait d'aigrettes éblouissantes, et qui devait lui donner, d'en bas, car le soleil était depuis long-temps caché pour tout cet hémisphère, l'aspect de quelque brillant météore. Foi de loustic, j'aurais à revivre mes dix mille ans, si vite passés, et dix mille fois davantage, que le temps ne pourrait effacer de mon souvenir les sentimens d'admiration dont je fus rempli à l'aspect de ce globe en feu...

— Qui brûlait à plein pied des planètes, interrompit Hurlubleu. Je me mets volontiers à ta place pour le moment actuel, et non autrement, par parenthèse. Mais l'admiration ne vous absorba peut-être pas tellement que vous ne vous occupassiez d'autre chose?

— Nous nous empressâmes de débarrasser le vaisseau de sa cargaison inutile; car il n'avait que trop de lest pour ce qui lui était réservé : la machine à vapeur d'abord, ensuite les canons de Siam! On n'en vit jamais de pareils dans l'excellence du travail et la richesse des ciselures! après cela, toute une encyclopédie par ordre de matières. Je n'y eus pas grand regret. Après cela, tout le Bulletin des lois, des décrets et des ordonnances, avec tous les procès-verbaux des deux chambres. C'était là une terrible perte! Après cela, quelqu'un eut l'impertinence de dire qu'on aurait dû commencer par les savans. Je sautai le pas comme les autres; mais je fus si heureusement favorisé par ma pesanteur spécifique, le ciel en soit loué toujours, que je rattrapai, dans sa chute perpendiculaire, une de nos chaloupes aériennes qui sombrait;

et comme elle était faite en cheval marin, d'après la mode du temps, qui courait depuis le fameux cétacée de M. Lennox, je l'enfourchai aussi lestement que faire se pouvait en pareille circonstance, de façon à m'y trouver bien en selle, la main droite aux crins, ferme sur les arçons, et campé comme un saint Georges.

— Ensuite, Berniquet, tu piquas des deux, ainsi que ta position l'exigeait, et je te vois avec plaisir en chemin pour le pays de Zérétochthro-Schah, si le poids des masses est réciproquement multiplié par le carré de la vitesse.

— Je m'abattis, de fortune, dans une large fondrière qui était placée au juste milieu de la grande route, et où je m'enfonçai jusqu'au menton seulement, parce que j'eus l'avantage de trouver le tuf. J'était un peu étourdi, mais j'eus bientôt repris courage en reconnaissant, à la nature du sol et à la configuration géologique des localités, que ma bonne étoile m'avait fait prendre pied dans une des contrées les plus civilisées de la terre.

— Prendre pied, c'est une manière de parler en façon d'hyperbate, à laquelle je souscrirai volontiers, si cela te fait plaisir; mais j'aurai plus de peine à convenir, je t'en avertis, du perfectionnement indéfini d'une contrée où il y a des fondrières si larges et si profondes au juste milieu de la grande route.

Oh! c'est que les philosophes de ce pays-là, divin Manifafa, ont bien autre chose à faire que de boucher des fondrières.

— Et que font ils donc? dit Hurlubleu.

— La cuisine, répondit Berniquet.

— A la bonne heure, reprit le Manifafa, et je ne saurais les en blâmer; mais commençons par le commencement, car nous venons de te laisser, à mon grand regret, loustic, dans une situation peu commode pour explorer le terrain.

— Elle était d'ailleurs assez favorable à la méditation; et quant au terrain, je le connaissais à fond, indépendamment de mon expérience personnelle, sur ce que j'en avais lu dans des cosmographies et des voyages qui ne mentent jamais. L'île des Patagons, autant que j'en avais pu juger à vue de pays, en plongeant dans cet empire médiatlantique, représente un cercle parfait de onze cent trente lieues de diamètre,

ce qui lui donne trois mille cinq cent cinquante lieues de circonférence ou peu s'en faut, si Adrien Métius d'Alcmaer n'est pas un fat. Elle a cela de particulier, qu'elle n'a jamais rien produit qui ait eu vie, ce qui la rend bien effectivement propre à la civilisation.

Et ce qui reste à démontrer, s'écria Hurlubleu en branlant la tête d'un air défiant; une île qui ne produit aucun être vivant et où il y a des philosophes! Il est vrai qu'ils se fourrent partout; mais, à ton compte, ils devaient faire une maigre cuisine.

— La plus parfaite qui se puisse savourer à une table royale. Il faudrait seulement *prémettre,* si *prémettre* était reçu en langue hurlubière, et cela dépend de l'Académie, que l'île des Patagons est le centre d'un archipel tout peuplé de philosophes, qui se sont casés méthodiquement dans leurs îlots, selon le système encyclopédique de Bacon, avec une si technique précision qu'il ne manque à ces langues de terre que des étiquettes pour figurer dans la topographie de la perfectibilité le *compendium universale* des connaissances humaines. Cette espèce peuplant beaucoup, parce qu'elle est fort oisive, elle s'avisa un jour de profiter du voisinage de l'île métropole, où je suis pour le moment dans l'état que vous savez, et où je vous prie de me permettre de rester quelque temps encore......

— Tant que cela pourra t'être agréable, loustic, dit le Manifafa. Prends tes aises.

— Elle s'avisa, dis-je, d'y transporter une colonie créatrice, et il ne lui fallait pour cela que des laboratoires, puisqu'elle savait produire par des combinaisons chimiques tout ce que la création produit. C'est ainsi que le consistoire philosophique de l'île des Patagons s'institua en manufacture culinaire, pour satisfaire à la nécessité commune des individus bien portans qui font avec plaisir deux repas par jour, quand ils sont en mesure de les payer. Je ne parle pas des pauvres auteurs, de ces innocens prolétaires de la parole, de ces tributaires disgraciés de la presse, gens de bien qui vivent de peu quand ils vivent, et qui ont perdu leur pension par la malice ou l'ineptie d'un chibicou, ceux-là n'y ont que voir. Mais je suppose, par exemple, que Votre Hautesse ait

bonne envie de tâter demain, à son déjeûner, d'une excellente tête de veau en tortue, ce qui peut arriver à tout le monde; vous envoyez votre carte à la section de mammalogie, qui fait un veau et qui vous met la tête à part. L'architriclin de la section (c'est une grande dignité) mande incessamment votre carte à son confrère de la section d'ornithologie, qui vous fait un coq, et qui en dépêche au premier laboratoire la crête et les rognons : de même à la section de crustacéologie, qui confectionne supérieurement les écrevisses. Après cela tout se manipule comme à l'ordinaire, et on sert chaud. C'est un manger délicieux.

— A qui en parles-tu? dit le Manifafa. Tout cela me paraît ordonné en perfection, et je prendrais un grand plaisir à t'interroger sur quelques détails, si je ne me faisais scrupule de te retenir dans cette fondrière plus qu'il ne convient à un homme de ton âge et de ta qualité.

— J'y passai cent heures et je ne sais combien de minutes, divin Manifafa.

— Alors nous avons le temps. Amuse-toi donc à me répondre, cela te reposera. Comment ces philosophes, qui faisaient tant de choses, ne sont-ils pas parvenus à faire l'homme que tu cherchais avec une si rare intrépidité?

— Eh! tenez-vous pour assuré, Seigneur, qu'ils faisaient fort bien l'homme tel quel. Un homme n'est pas plus difficile à fabriquer qu'un lapin de garenne, quand on sait de quoi cela se compose. La section d'anthropologie ne s'occupait d'autre chose du matin au soir, à l'opposé de pays arriérés et mécaniques où l'on s'en occupe volontiers plus spécialement du soir au matin; et il faut convenir qu'elle n'y épargnait pas la façon, puisqu'elle a fait les Patagons dans le moindre desquels il y a de l'étoffe pour les douze tambours-majors des douze légions de votre capitale, en y joignant ceux de sa banlieue. Mais au-delà des cinq sens de nature, elle s'était trouvée bien embarrassée, la section d'idéologie n'ayant jamais pu lui fournir le sens intellectuel en bon état. Le sens intellectuel! Divin Manifafa, vous auriez retourné la section d'idéologie de fond en comble que vous n'en auriez pas obtenu de quoi faire un vaudeville, et quand cela est distribué par égales parts sur cinquante millions de géans, c'est bien à peu près

comme s'il n'y en avait pas du tout. Voilà pourquoi cette malheureuse race des Patagons est si bête, si bête, qu'il était dès lors passé en usage proverbial parmi les nations de dire : *Bête comme un Patagon.*

— Le ciel nous soit en aide et la sainte chauve-souris aussi ! dit le Manifafa. Avec quoi ces pauvres gens faisaient-ils les rois ?

— C'est une grande pitié, répondit Berniquet en baissant humblement les yeux ; ils les faisaient avec des Patagons.

— Cela prouve, loustic, qu'il n'y avait pas grand profit à cette charge, puisque les philosophes ne l'ont pas gardée pour eux.

— On se soucie bien des rois et des peuples, sire, quand on leur mesure les vivres ! Les philosophes qui ont continué de se reproduire à la manière vulgaire, parce qu'elle est un peu plus amusante, sont d'ailleurs restés tout petits, ce qui leur interdit jusqu'à la chance de parvenir aux dignités publiques, dans ce pays de Patagonie où elles se donnent toutes à la taille, sans en excepter la couronne. Le roi mort, on fait passer la nation sous un hectomètre, et son successeur est pris au toisé.

— De sorte que le souverain régnant, reprit le Manifafa, peut à bon droit s'adjuger le titre de GRAND et le recevoir de sa cour sans que personne y trouve à redire, ce qui me paraît fort agréable. Mais qu'arriverait-il, Berniquet, si quelque petit manant de Patagon se mettait dans l'esprit de grandir démesurément tout-à-coup, et de passer son prince légitime d'une coudée ou deux, pendant que celui-ci trône paisiblement sur la foi de la toise, de la géométrie et des philosophes ?

— Il serait reconnu héritier présomptif, seigneur, et proclamé César, en attendant qu'un autre vînt lui contester son rang. J'ai entendu dire que ceci leur avait épargné bien des révolutions et bien des guerres civiles, et qu'ils n'en sont pas plus mal gouvernés.

— Je le crois facilement, loustic ; c'est le système électoral le plus raisonnable qu'on ait jamais inventé à ma connaissance, et j'en ferai avant peu l'essai sur mes chibicous. Quoi qu'il arrive, je serai presque toujours sûr de ne pas perdre au change. Mais, si ton rapport est fidèle, il me reste deux in-

quiétudes : ma première inquiétude, Berniquet, c'est de savoir ce que font les femmes patagones dans un pays où la section d'anthropologie prend la peine de faire les enfans.

— Oh ! sire, les femmes sont fort occupées ; elles discutent, elles gèrent, elles administrent, elles jugent, elles gouvernent, elles font des plans de campagne, des statistiques, des lois, des constitutions ; et, de temps à autre, à leurs momens perdus, de petites brochures éclectiques, des traités d'ontologie, des poèmes épiques en trente-six chants. Elles ont bien du mal ! Mais la seconde inquiétude de votre hautesse, sublime Manifafa ?

— Ma seconde inquiétude, Berniquet, c'est de savoir comment tu t'y pris pour te dépêtrer de cette diable de fondrière ?

— Je ne passais pas tout mon temps à réfléchir sur ces notions confusément renouvelées de mes lectures. Je ne m'en tuais pas moins à crier du haut de ma tête et du fond de mon gosier que j'étais le seul membre de la propagande universelle qui se fût échappé de douze pour venir rendre hommage à la civilisation de l'île des Patagons. J'ajoutais, avec un attendrissement plus facile à concevoir qu'à exprimer, que je serais probablement le dernier propagandiste qui tentât d'aborder dans cette fondrière philosophique, surtout par le chemin où j'étais venu, à moins qu'un de mes camarades ne se fût arrangé pour rester en l'air plus long-temps que moi, et je n'y voyais aucune probabilité.

— Mon grand orateur n'aurait pas mieux dit, ami Berniquet, quoique ce soit son métier et que je lui paie à cet effet de gros honoraires qui ont fait quelquefois crier l'opposition ; mais ce discours éloquent et naïf, à qui l'adressais tu ?

— A une poignée de vilains enfans, de vint-cinq à trente pieds tout au plus, qui jouaient à la fossette, à la queue leleu, au cheval fondu et à d'autres manières de divertissemens aussi puériles, en s'ébaudissant sur le rivage.

— Sur le rivage de la fondrière, c'est bien entendu. Et que survint-il après cela, loustic ?

— Hélas ! monseigneur, il survint ce que vous savez : une légion de philosophes en habits brodés, le bas de soie à la jambe, la main gantée, le parapluie sous le bras, qui s'assirent autour de moi sur de bons plians pour subvenir au moyen de

me tirer de là. Le premier jour, ils ne furent pas autrement embarrassés. Ils jugèrent à la presque unanimité que je paraissais être tombé accidentellement dans cette fondrière. Le second jour, ils décidèrent qu'il serait à propos de m'en tirer par quelque machine; le troisième jour, ils firent merveille.

— Ils te délivrèrent enfin!.....

Non, divin Manifafa. Ils nommèrent une commission, composée de savans très-consommés dans la mécanique. Je me crus perdu cette fois; et, tendant vers eux mes mains palpitantes que j'étais parvenu à dégager de la fondrière, jusqu'à la hauteur de ma tête, où elles m'étaient d'une grande utilité pour chasser les mouches, je renouvelai mes supplications inutiles avec une grande abondance de larmes. Les philosophes étaient déjà bien loin. Pour mon salut, parmi les incommensurables marmots dont j'ai eu l'honneur de vous parler ci-devant, il s'en trouvait deux qui s'étaient fait une monstrueuse balançoire du grand mât d'un vaisseau à trois ponts, et qui s'en donnaient à cœur joie de ce ridicule exercice, indigne en soi d'occuper une pensée humaine, comme j'avais bien su le leur dire. Un de ces petits brutaux que je venais de remarquer, prêtant une attention stupide et cependant quelque peu sournoise à la discussion des philosophes, se rapprocha de son mât quand ils eurent disparu, et après avoir soigneusement établi l'équilibre de ce grand mobile sur son point d'appui, se mit à en tourner l'extrémité vers l'endroit où mes mains convulsives s'agitaient encore en vain. Je m'en emparai machinalement, mais avec force, pour éviter entre ma tête et la solive gigantesque une collision qui n'aurait probablement pas été à mon avantage. Au même instant, ce pauvre malotru de Patagon s'élança d'une hauteur considérable pour atteindre le bout opposé, et le ramena vers lui de tout son poids, de sorte que je jaillis comme un trait de la fondrière, et qu'en me laissant glisser le long de la poutre dont je ne m'étais pas dessaisi, j'abordai fort commodément à un bon sol de roches et de galets qui ne se serait pas effrondré sous une armée de Patagons. L'heureuse rencontre de cet expédient instinctif me fit réfléchir amèrement sur la misère de ces infortunés Patagons qui sont réduits par la privation du sens intellectuel à se renfermer bêtement dans l'exercice de

leurs facultés animales, sans espoir de devenir savans, et dont la civilisation régulière et douce, à la vérité, mais montée comme un instrument, tourne à perpétuité sur les mêmes rouages. Cela fait mal.

— Je reconnais là ton bon cœur, dit le Manifafa; mais c'est la faute de la section d'idéologie, qui n'est pas en Patagonie pour rien, et qui redoit à ces insulaires, si je t'ai bien compris, une ame intelligente et perfectible. Cependant, Berniquet, puisque leur civilisation est douce et régulière, et qu'ils ne manquent pas d'expédiens instinctifs pour se tirer d'embarras, eux et les autres, que pourrais-tu leur désirer de plus et de mieux?

— De mieux, je ne dis pas; mais de plus, des progrès; ou pour m'expliquer avec toute la correction et toute l'élégance requises en ces hautes matières, je voudrais qu'ils progressassent. Qu'est-ce que c'est, bon Dieu! qu'une nation qui ne progresse pas? La destinée essentielle de l'homme n'est pas de fournir avec simplicité sa courte carrière au milieu des siens, en remplissant fidèlement tous ses devoirs envers Dieu, l'état et l'humanité, comme ces méchans rabâcheurs de moralistes le prêchaient à l'antiquité ignorante. La destinée essentielle de l'homme est de progresser; et, bon gré mal gré, il progressera, sur ma parole, ou il dira pourquoi il ne progresse pas... — Ces enfans Patagons étaient au reste d'un bon naturel. Les pauvres petits s'empressèrent de me plonger dans une eau pure, et d'une température assez amène qui me lava des souillures de la fondrière, et rendit un peu de souplesse et d'élasticité à mes membres endoloris. Ils me firent sécher ensuite aux rayons d'un soleil ardent et réparateur, en éventant mon front de quelques feuilles balsamiques dont ils s'étaient munis à ce dessein; et sans tarder davantage, ils épluchèrent fort délicatement ce qui restait des miettes de leur déjeûner, pour me restaurer par un bon repas qui se trouva très-copieux, car il y a de quoi vivre dans les miettes d'un Patagon. Je leur eus à peine témoigné ma reconnaissance par des démonstrations dont ils ne se souciaient guère, qu'ils retournèrent à leur balançoire, après m'avoir indiqué du doigt le chemin de la ville des philosophes, où je comptais trouver à qui parler. Comme j'étais assez près d'arriver, je vis sortir des murailles en grande

pompe un cortége innombrable qui faisait route de mon côté, et je reconnus sur-le-champ l'objet de cette excursion scientifique à l'attirail des voyageurs. C'étaient des planches, des échelles, des cordes, des poulies, des barres, des leviers, des poids, des contre-poids, des roues, des cabestans, des moufles, des grues, des dragues, des griffes, des grappes, des tracs', des pics, des crocs, des crics, et tout le mobilier du Conservatoire des Arts et Métiers, à l'exception d'une bascule. Je fus bien flatté de la prévenance de ces grands hommes, et je tâchai de leur manifester mes sentimens en quelque vingt langues dont ils ne parurent pas avoir connaissance. De mon côté, je n'entendais rien du tout à la leur, ce qui me fit penser avec admiration qu'ils pourraient bien avoir inventé la langue universelle, ou pour le moins découvert la langue primitive. Ce petit embarras, qui jetait naturellement quelque obscurité dans notre conversation, m'empêcha de leur faire comprendre distinctement comment j'étais parvenu à sortir du mauvais pas où ils m'avaient vu; mais ils me semblèrent si disposés à se faire honneur de cette opération difficile, et j'y vis si peu d'inconvéniens, que je me remis volontiers à eux du soin d'en faire la description autoptique. J'en avais ainsi opiné aux acclamations frénétiques d'une grande canaille de Patagons qui bordaient toutes les rues sur leur passage, et à la bienveillance fièrement modeste avec laquelle ils daignaient les accueillir, en souriant gracieusement de droite et de gauche; tellement que je fus tout près de croire moi-même à l'efficacité du secours qu'ils m'avaient porté; mais, dans tous les cas, j'étais trop exercé de vieille date aux us et coutumes des académies pour n'en pas faire le semblant. Je fus donc conduit de cette sorte, et pour ainsi dire triomphalement, jusqu'au palais du consistoire suprême, où l'on me déposa, comme un objet de curiosité à démontrer, sur le tapis vert de l'architriclin; solennité d'autant plus flatteuse pour celui qui en est l'objet qu'on est toujours sûr de l'approbation d'un auditoire Patagon, parce que ce peuple est essentiellement admiratif, à cause de sa grande innocence.

— Passe pour l'innocence des Patagons; mais je ne suis pas sans inquiétude sur la section d'anthropologie. Elle pourrait bien te faire empailler.

— Il n'en fut pas question pour le moment, divin Manifafa ! — Le grand architriclin prononça un discours taillé à la mesure de l'auditoire patagon dont les tribunes étaient inondées, et qui ne m'éclaircit pas au premier abord les difficultés de cette langue philosophique ; j'avais beau m'y débattre entre l'aphérèse, la diérèse et la synthèse, passer de l'apocope à la syncope, lutter contre la contraction, faire bon marché des syllabes à l'euphonie, invoquer la paragogie si conciliante ou me réfugier dans l'anagogie si ténébreuse, je ne pouvais, quoi que je fisse, rattraper mes radicaux. Sage et savant Edwards, que n'étiez-vous là ? Enfin, le retour fréquent d'une locution dont j'avais surpris en passant la métathèse mystique me révéla tout-à-coup que ce bel et docte idiome était tout bonnement le patois naïf de Villeneuve-la-Guyard, où je suis né ; mais pris également dans l'ordre inverse de la disposition des lettres, à la manière du boustrophédon, auquel j'ai eu le bonheur de m'initier dès ma plus tendre jeunesse, en lisant les enseignes par la fin ; ce qui fut cause qu'en un moment je possédai aussi bien que le linguiste le plus expérimenté toutes les délicatesses du langage hiératique dont on se sert en Patagonie. Je pris donc la parole après l'architriclin avec une confiance aisée qui étonna tout le monde, et la juste réserve que la modestie impose aux historiens qui parlent d'eux-mêmes ne saurait me résoudre à garder bouche close sur l'effet prodigieux de mon discours, puisque les résultats de cette séance inaugurale se sont fait sentir pendant dix mille ans de ma courte vie. Le tonnerre d'applaudissemens qui suivirent ma harangue m'interloqua de telle sorte, que j'en demeurai comme pâmé entre les quatre bougies de la table des démonstrations ; si bien qu'un niais de savant, qui faisait là les fonctions de majordome, fut dépêché à la section de chimie pour en rapporter un breuvage spiritueux très-confortable dont ils usent entre eux dans de pareilles occasions, en guise d'eau sucrée, pour rasséréner les sens d'un orateur durant la chaleur de l'enthousiasme et l'éclat du brouhaha. Je n'en laissai pas une goutte, mais j'achevais à peine d'épuiser la potion, qu'au lieu d'exprimer sur ma physionomie l'influence tonique et hilariante d'une liqueur salutaire, je fus surpris d'un épouvantable bâillement spasmodique qui fit juger sur-le-champ à tous les spectateurs,

comme il n'était que trop vrai, que je venais d'être la victime d'un quiproquo de philosophe, et il est bon de vous dire que les quiproquo de philosophe sont encore plus dangereux que les quiproquo d'apothicaire. L'architriclin s'étant empressé de faire la vérification de la fiole suspecte, il n'eut pas besoin d'aller plus loin que son étiquette pour dire avec expansion :

« Fatale et irréparable méprise, ce n'est pas l'eau de ré-» jouissance et de santé qu'on vient d'administrer à notre » confrère bien-aimé! c'est l'eau de l'éternel sommeil!...»

De l'éternel sommeil! m'écriai-je autant qu'on peut crier quand on bâille, et que cet *hiatus* assidu vient entrecouper toutes vos paroles! — De l'éternel sommeil! architriclin maudit, que la foudre t'écrase avec toute l'île des Patagons!

« Éternel n'est pas le mot propre! interrompit bénignement » l'architriclin. La dose n'est pas assez forte pour cela. Vous » n'en avez pas pour plus de dix mille ans, suivant la recette » qui est graduée en perfection, et vous retirerez un grand » avantage de cette légère interruption dans vos travaux aca-» démiques, puisque vous avez consacré votre vie à la re-» cherche de l'homme parfait. Qui sait? vous le trouverez » peut-être en vous réveillant. »

Là-dessus je bâillai de toutes mes forces. — Une légère interruption! répliquai-je dans le plus violent accès d'emportement où puisse tomber un homme qui s'endort! Dix mille ans, une légère interruption! Vous ne pensez donc pas, impitoyable architriclin, que j'ai des affaires chez moi, que ma pension sur la liste civile périclite, à défaut de certificat de vie, et que j'étais en situation de faire un bon établissement avec une jeune fille riche et jolie qui ne m'attendra probablement pas!

» Je n'oserais vous le promettre pour elle, reprit l'architri-» clin. Si elle était ici, et qu'elle en fût d'accord, je pourrais » vous offrir de l'endormir avec vous ; il ne m'en coûterait pas » davantage; mais ce n'est guère qu'à cette condition que les » jeunes filles attendent un futur qui a dix mille ans à dormir. » C'est d'ailleurs un petit inconvénient. Bien fait comme vous » êtes, vous retrouverez facilement d'autres maîtresses, et dix » mille ans sont si vite passés quand on dort! »

En parlant ainsi, ces messieurs m'emportaient, sans que

je fisse beaucoup de résistance, vu l'état soporeux où m'avait mis leur infernal spécifique. De galerie en galerie, j'arrivai, bâillant toujours, à la salle des onéirobies. C'est une secte de sages de ces régions-là qui passent presque toute leur vie à dormir.

— Ils ne sont pas dégoûtés, dit le Manifafa.

— J'y aperçus en clignotant, sous des cloches de verre numérotées d'une encre indélébile, nombre d'honnêtes gens qui avaient spontanément embrassé cette vocation de sommeil multiséculaire, soit par dégoût du monde où ils vivaient, soit par l'impatience assez naturelle d'en voir un autre. C'était, je vous le certifie, une société parfaitement choisie. Il y en avait qui grouillaient déjà, tant ils étaient près de ressusciter. Comme je n'avais plus besoin que de dormir...

— Ni moi non plus, dit le Manifafa.

— Comme je dormais à demi, continua Berniquet...

— Moi aussi, dit le Manifafa.

— Je leur souhaitai intérieurement bien du plaisir, poursuivit le loustic; j'entrai sans cérémonie sous ma cloche qui couvrait un lit fort commode, au moins pour un homme qui a sommeil, et je m'endormis tout d'un trait.

— Bonne nuit! Berniquet, dit le Manifafa en laissant tomber sa pipe. Dors bien et ne fais point de mauvais rêves.

— La première chose que je fis, à mon réveil, fut de regarder à ma montre; elle était arrêtée.—Quand je fus réveillé.....

— Eh bien! mordieu! reprit le Manifafa en s'arrangeant sur son divan, quand tu fus réveillé, j'avais dormi peut-être A moins que le diable ne s'en mêle, je puis bien dormir une heure ou deux pendant les dix mille ans de sommeil que j'ai la complaisance de t'octroyer entre le commencement et la fin de ta longue histoire. Ce n'est pas, Berniquet, que je n'y prenne un certain plaisir, et que je ne me sois particulièrement amusé au combat naval des chevaux marins et à la gentille sarabande des quatre petites guenuches bleues. C'est vraiment fort divertissant.

Berniquet, qui avait l'esprit extrêmement pénétrant, comme on a pu le remarquer en divers endroits de sa narration, vit bien que le Manifafa ne l'avait pas écouté jusque-là sans prendre le temps de faire par-ci par-là quelque somme.

— Il faut que les rois soient bien bêtes ou qu'ils soient bien mal-intentionnés, murmura-t-il tout bas. En voici un que j'entretiens depuis une heure des questions les plus transcendantes et les plus obstruses de la morale, de la philosophie et de la politique, et qui met de si précieux momens à profit pour rêver combats de chevaux marins et sarabandes de guenuches!

— Que gromelles-tu entre tes dents, Berniquet? s'écria le Manifafa. Tu as l'air de me faire la moue!

— Je pensais, divin Hurlubleu, que mon expédition valait bien la peine d'être racontée jusqu'à la fin, et j'y tenais d'autant plus qu'elle fait la tierce partie d'une trilogie dont le titre importe beaucoup à mon éditeur. C'est ce qui fera le succès.

— Tant de scrupule entre-t-il dans l'ame d'un loustic, Berniquet? Les gens pour qui tu écris se sont si bien accommodés du monogramme en trois lettres que tu ne risques rien, sur ma parole de Manifafa, de leur lancer une trilogie en quatre parties. On leur en ferait voir bien d'autres! Mais, pour Dieu, dors, Berniquet, et laisse-moi dormir.

— Une trilogie en quatre parties par le temps qui court? Pourquoi pas? dit à part soi Berniquet.

Pendant qu'il réfléchissait, les poings aux dents, sur ce nouveau genre de composition, le sublime souverain d'Hurlubière avait déjà ronflé trois fois. Il dormait.

Le loustic se coucha tout de son long sous les pieds de son maître, pour méditer plus à son aise sur la dignité de l'espèce et son perfectionnement progressif. Il s'endormit.

Moi qui écris péniblement ceci, d'après les manuscrits de Berniquet, trois heures du matin sonnant d'horloge en horloge, et à la mourante lueur d'une huile dont mon épicier réclame le prix avec des instances malhonnêtes, je sens la plume échapper à mes doigts. Je m'endors.

— Et vous, madame?.....

Ch. Nodier.

UNE EXCURSION DANS LES PYRÉNÉES.

LE CIRQUE DE GAVARNIE.

Êtes-vous entré dans les trésors de la neige ?
JOB. 38.

Parmi les gorges nombreuses dont les Pyrénées sont traversées, il en est une bien connue des voyageurs sous le nom de *Chaos*, mais plus énergiquement nommée par les habitans des hauteurs voisines le *Cimetière des Montagnes*.

Là, suivant la tradition du pays, se trouvait jadis, au pied d'un lac immense, profond réservoir de plusieurs glaciers, une vallée riante, couverte de prairies et de champs de maïs, et traversée par un ruisseau paisible. Une chaîne de rocs escarpés la fermait de toutes parts, et leurs cimes, couronnées de lumière quand tout était encore dans la nuit, donnaient à plusieurs lieues de distance le premier signal du jour. — Un matin on ne les vit plus. Ces phares des vallées ne brillaient point comme de coutume dans les ténèbres ; le jour vint, et l'œil étonné redemanda vainement leur place à l'horizon désert. La lumière montra tous les objets, excepté ceux qui, la veille encore, avaient la mission de l'annoncer.

Toutes ces montagnes s'étaient écroulées en une seule nuit, sous le ciel le plus serein, lorsqu'aucun nuage ne voilait la lune, que les vents étaient muets, le feuillage immobile. Le lac qui dormait sur ces hauteurs depuis des siècles avait subitement rompu ses digues ; et une mer semée d'écueils flottans était descendue dans la plaine.

Depuis cette nuit désastreuse, la riante vallée n'était plus

qu'un informe chaos, qu'un amas sans limites de rochers, de blocs de marbre et de granit ; débris énormes, jetés, accumulés confusément les uns sur les autres, ceux-ci affermis sur une large base, ceux-là à peine appuyés sur une de leurs pointes, et n'attendant qu'un souffle pour s'écrouler. Ruines gigantesques plus vastes que tout ce que l'habitant des plaines peut concevoir!

Lasse d'errer sur ces masses déchirées et noircies par le temps, la vue cherche en vain à se reposer sur des formes plus douces. Des rocs, et puis des rocs ; et de quelque côté que l'on se tourne, rien autre chose dans l'espace d'une lieue. C'était autrefois une corbeille toujours verte, toujours fleurie, semée de rododendrums, embaumée par les chèvrefeuilles, les genêts et les troënes, ombragée par les hêtres et les sapins ; et maintenant, si loin que s'étende le regard, pas une ronce, pas une feuille, pas un seul brin d'herbe. Ce n'est que dans les cimetières des hommes que la nature indifférente offre le singulier contraste d'une fleur sur une tombe. Le vent, qui attache des buissons au front des palais, ne vit jamais ici aucune semence prendre racine... Nul vestige, nul bruit de vie. La mort s'est emparée de ce domaine pour elle seule, et tout y est frappé à son coin. Jamais oiseau de passage ne s'y repose au fort de la tempête; jamais insecte égaré ne s'y est dit : « Établissons-nous ici. » A peine si, perdu dans les hauteurs du ciel, un aigle dans son vol rapide vient consoler le regard solitaire. — Quelquefois une pauvre *crétine*, comme un squelette vivant, erre au travers de ces décombres; ou, assise à la cime d'un roc, silencieuse et sans mouvement, la tête courbée sur la poitrine, réchauffe aux rayons du soleil ses membres décharnés. Êtres malheureux déjà à moitié en dehors de la vie, qui, pour se soustraire aux regards, se réfugient dans cette solitude ! Auprès de ces infortunés, le Chaos n'a plus rien de triste. Que sont-ils aussi que des débris ? Et quels débris mystérieux que ces ruines vivantes de la pensée errant sur les ruines mortes et immobiles de la matière !...

Et lorsque l'hiver a jeté sur cet ossuaire des montagnes le blanc linceul des neiges, c'est un étrange spectacle, sous un ciel brumeux, que ce long amas de rochers portant sur toutes leurs faces verticales la noire livrée des âges, et revêtus d'une

blancheur éblouissante sur leurs sommets. Alors, chassé par la faim de son repaire, l'ours seul a le droit de passage à travers ces décombres pour aller au hameau voisin lever sa dîme sur les bergeries. A cette époque seulement le silence commence à régner pour quelques mois dans cette lugubre enceinte ; car si la vie n'y fait pas même entendre son souffle, la mort y fait retentir sans cesse une voix tonnante. Le ruisseau de la fertile vallée n'est resté dans son ancien séjour qu'en se faisant le vassal du nouveau maître. Après avoir versé la fécondité sur ses rives, il ronge, il mine, il sape, il s'acharne à broyer des débris. Agent invisible de destruction, bouillonnant à travers un chaos de rochers qui l'arrêtent, le resserrent ou l'écrasent, il étourdit l'oreille du choc de ses flots, et rien n'annonce son passage que ses rugissemens. Vous vous demandez où il coule... il mine la pierre qui vous porte.

. . . .

J'étais parti avec mon guide avant le jour; nous avions rencontré, à peu de distance du village, un Espagnol et une jeune fille qui descendaient de la gorge d'Héas; et jusqu'alors nous avions parcouru ensemble le Chaos, à la lueur douteuse du matin. Le ciel était bas et brumeux, l'air froid et pénétrant ; nos mules n'avançaient que péniblement sur ces rocs entassés ; tout enfin, jusqu'au silence de nos deux compagnons de route, contribuait à augmenter en moi l'impression accablante de cette scène de désolation. Mon guide cependant interrompit un instant mes rêveries par un de ces gestes qui commandent l'attention. Mes regards, prenant la direction des siens, se fixèrent sur un long cône de granit qu'il m'avait déjà fait remarquer. Suivant la tradition, ce bloc avait été transporté de l'ouest à l'est de la vallée dans la lutte terrible, dans l'agonie convulsive du lac et des montagnes. Bientôt, au-dessus de sa cime tronquée qui dominait tout cet amas de ruines, un point lumineux apparut : ce point s'éleva, s'agrandit, devint un cercle de feu. « C'est le soleil ! » dit mon guide. — *El sol de los vivientes!* reprit avec une froide ironie, dans sa langue poétique, le taciturne Espagnol. Aucun nuage ne le voilait, et cependant il était terne et glacé. Son disque était sanglant. Il monta peu à peu ; nous le vîmes bientôt au-dessus de l'horizon : sa lumière était sans éclat, ses feux sans chaleur. On

eût dit d'une lampe au-dessus d'un sépulcre... *el sol de los vivientes!* Et rien ne recevait de lui la vie, rien ne s'éveillait à son aspect. Nul oiseau, nul insecte ne le saluait par ses chants; nulle plante n'inclinait vers lui sa tige; tout était immobile, excepté lui; tout restait muet comme dans les ténèbres.

Après quelques heures de marche, nous nous étonnâmes de trouver tout d'un coup au milieu de cet aride désert, de ces ruines sauvages, des vestiges de l'ancienne chevalerie et de ses merveilleux exploits.

« Voyez-vous, nous dit mon guide en nous montrant la crête » neigeuse d'un mont lointain, voyez-vous cette brêche dans » le roc au milieu des nuages ?... C'est le passage que le va- » leureux Roland se tailla avec sa Durandale. Son rapide cour- » sier s'élança de ces cimes escarpées, et voici ses quatre fers » empreints dans le granit. » Le chaos ne fut plus alors le cimetière des montagnes : c'étaient les rocs immenses que les géants et les enchanteurs de l'armée des Maures lançaient contre les paladins de Charlemagne. — Plus loin, un fort mauresque surmonté d'une petite croix éveille d'autres souvenirs. Huit templiers l'avaient jadis occupé, et c'était maintenant l'église d'un petit village perdu dans ces hauteurs. Une jeune fille aux joues plus vermeilles que son *capulet* (1) nous y introduisit, et, comme nous nous disposions à en sortir, elle nous montra huit crânes usés, rangés à la file sur une planche au-dessus de la grande porte. — L'arrêt sanglant de Philippe-le-Bel était venu jusque-là.

Nous nous reposâmes quelque temps dans une *posada* de ce petit village, et mon guide y obtint quelques renseignemens sur notre silencieux compagnon de route. C'était un marchand d'Huesca (2), qui revenait avec sa nièce de Notre-Dame d'Héas, où ils étaient allés en pélerinage. Le père de cette jeune fille, *el senor Rodrigo*, bien connu naguère dans ces montagnes, où on le soupçonnait de faire la contrebande, avait disparu subitement, il y a quatre ans, sans que personne pût dire ce qu'il était devenu. Et depuis cette époque, le marchand

(1) Coiffure des femmes des Pyrénées.

(2) Frontières d'Aragon.

d'Huesca n'avait jamais manqué de venir avec sa nièce à la fête d'Héas, soit dans l'espérance d'apprendre quelque nouvelle de son frère dans le grand concours de montagnards qui s'y rendaient, soit pour obtenir du ciel son retour, ou au moins le repos de son ame.

Ce récit de mon guide piqua ma curiosité, et lorsque nous remontâmes sur nos mules pour nous remettre en route, je jetai un regard plus attentif sur la jeune Espagnole. Je ne l'avais vue jusqu'alors qu'à travers une longue cape de laine brune, comme en portent toutes les femmes de ces montagnes; et ce lourd vêtement, que le froid piquant du matin rendait nécessaire, m'avait à peine laissé soupçonner, à travers ses plis nombreux, une taille fine et élégante. Mais, comme l'air s'était adouci, la jeune Aragonaise s'en était débarrassée dans la posada, et n'avait gardé sur sa tête qu'une légère mantille de blonde qui me permit de distinguer sa figure.

Je vis alors que j'avais voyagé, sans m'en douter, à côté d'une fort jolie personne. Ses traits étaient fins et réguliers; ses yeux, que bordaient de longs cils noirs, étaient vifs et brillans, quoiqu'elle les laissât souvent errer sur le lit profond du torrent, et qu'un idée fixe parût l'occuper. Son teint, d'une rare blancheur, contrastait singulièrement avec les longues tresses noires qui retombaient sur ses épaules; mais, à la pâleur de ses joues, à quelques larmes qui roulaient de temps en temps dans ses yeux, on voyait qu'un chagrin encore présent avait terni ses couleurs. — Quant à son compagnon de route, ni le changement de sites, ni le lever du jour, n'avaient éclairci sont front. Toujours enveloppé dans son manteau, son large *sombrero* rabattu jusque sur les sourcils, il ne levait les yeux de temps à autre que pour jeter un regard oblique sur la mule de la jeune fille lorsque le sentier devenait plus difficile.

Cependant la gorge s'élargissait insensiblement, et le sol, qui avait repris autour des cabanes quelque apparence de végétation, était redevenu presque aussitôt inculte et sauvage. A force de monter, nous étions arrivés dans le lit de l'ancien lac, et nous marchions tantôt sur le roc à nu, tantôt sur un gros sable pierreux assez semblable au galet des côtes. Je touchais au but de ma course. La merveille des Pyrénées, le

grand spectacle que j'étais venu chercher si loin, était là devant nous, mais un long rideau de nuages qui s'étaient rassemblés à l'occident le dérobait encore à ma vue.

Mon guide m'assura que le soleil ne tarderait pas à les dissiper, et je crus facilement à sa promesse, tout préoccupé que j'étais de la belle Aragonaise. Ce que nous en avions appris dans le village me revenait à l'esprit, et augmentait l'intérêt que m'inspirait sa beauté. Je pensais avec regret qu'elle allait bientôt nous quitter pour gagner la frontière d'Espagne, et je me reprochais d'avoir gardé si long-temps le silence avec elle. Nous cheminions toujours le long du torrent, qu'il fallait traverser de distance en distance sur trois ou quatre sapins noueux jetés d'une rive à l'autre; plusieurs fois, au détour de ces ponts mouvans, je m'arrêtai pour l'attendre, prêt à la soutenir de mon bras au besoin, mais elle les franchissait rapidement, les yeux occupés ailleurs; et c'était elle souvent qui me rassurait. Plusieurs fois je poussai ma mule à côté de la sienne, bien décidé à engager enfin la conversation; mais le fier Espagnol, me lançant un regard défiant, trouvait promptement quelque prétexte pour rappeler sa nièce près de lui.

Quelques paroles de mon guide changèrent subitement le cours de mes idées, et me rappelèrent le but de mon voyage. » Le nuage s'ouvre, s'écria-t-il du haut d'un monticule en » nous faisant signe de nous hâter, voici le Cirque, le voici » tout-à-fait à découvert! » Je pressai les flancs de ma mule et je ne vis plus que le Cirque...

Quel amateur de sites sauvages avouera ne pas le connaître? Quelle beauté mourante, des Eaux de saint-Sauveur ou de Baréges, n'est venue en chaise, sur les bras de deux robustes montagnards, chercher des émotions devant cette merveille? Quel jeune malade enfin, si profondément atteint dans les sources de la vie, n'a quitté là son cheval essoufflé pour gravir à son compte jusqu'à la *Brèche de Roland*, dût-il respirer la mort dans l'air vif de ces hauteurs?

C'était un vaste et accablant spectacle! Figurez-vous un immense escalier de géants conduisant de la terre au ciel, d'un champ de neige à une longue chaîne de nuages, d'un golfe tranquille à une mer mobile et changeante. — Mais la

métaphore du montagnard vaut encore mieux que la mienne. Figurez-vous un cirque d'une seule pierre, embrassant la moitié de l'horizon, dont l'arène serait un océan gelé, dont chaque gradin, élevé de douze cents pieds, serait large à proportion; supposez que sur tous ces gradins la neige s'est amoncelée avec les âges, comme la poussière s'amasse sur des siéges où l'on ne s'assied pas, de sorte que chacun d'eux porte son glacier; faites au sommet du plus élevé une large ouverture, comme si un pan de muraille s'était écroulé, c'est la Brèche de Roland, c'est l'œuvre de la terrible Durandale (1). Maintenant, du gradin inférieur et tout le long de cette haute barrière circulaire, faites descendre douze torrens, ici se glissant sur le roc comme des serpens, là se précipitant en bondissant dans le vide, et se creusant chacun un gouffre dans le glacier de l'arène, pour ressortir ensuite sous de grandes arches de neige: ce sont les cascades de Gavarnie, les plus hautes du monde (2).

Régions froides et informes sur lesquelles plane l'esprit de Dieu, et qui semblent encore attendre le souffle créateur! Des rocs sillonnés par les torrens, cicatrisés par la foudre; pics inébranlables, couche glacée où dort, sous un rideau de nuées, l'avalanche au réveil terrible! Et des neiges vieilles comme ces rocs, mais vierges encore, effleurées seulement par les aigles et les vents! linceul sublime jeté sur une nature morte et sans chaleur.

Mont gigantesque, magnifique autel (3) que les hommes n'ont point bâti de pierres taillées, que le ciseau n'a point souillé!..... Nouveau Thabor, quand le soleil levant le frappe de ses rayons et couronne ses glaciers d'une brillante auréole! — Nouveau Sinaï, quand le tonnerre gronde sur sa cime

(1) Cette brèche a trois cents pieds d'ouverture.

(2) La plus considérable de ces cascades a 1266 pieds d'élévation. Elle ne tarit jamais; les autres cessent quelquefois de couler en juillet et en août.

(3) Quod si altare lapideum feceris mihi, non ædificabis illud de sectis lapidibus: si enim levaveris cultrum super eo, polluetur.

(Exodi c. xx, 25.)

nuageuse, que les éclairs l'enveloppent de leur terrible éclat, que son obscurité étincelle comme si Dieu y était !

Et quel front ne s'inclinerait ici ? quelle orgueilleuse sagesse ne s'humilierait ?... Devant cette Babel de la nature tout langage, toute raison humaine sont confondus. L'incrédule ne se sent pas assez fort pour refuser au besoin de son ame solitaire une pensée au seul être qui peut veiller sur elle. A peine sortie d'un chaos de ruines où elle s'est trouvée face à face avec la destruction, l'ame, saisie, se trouve tout-à-coup seule à seule avec l'éternité.

Et en effet, ces cascades si hautes, mais à peine aperçues sur l'immense muraille qu'elles effleurent, ce torrent qui passe si rapide devant cette masse inébranlable, ces vagues qui changent sans cesse devant ce roc, toujours le même; ces flots qui se heurtent, se poussent les uns les autres, et ne se hâtent tant que pour se perdre plus vite dans un abîme sans fond..... Qu'est-ce autre chose que le passage du temps, devant l'infinie, l'immobile, l'immuable éternité ! . . . . . .

Nous étions donc là depuis une heure, regardant en silence, accablés sous le poids de mille impressions successives, et ne trouvant aucune parole pour les rendre. L'Espagnol, qui devait connaître depuis long-temps cette scène imposante, s'était arrêté involontairement, avec sa nièce, pour en jouir encore. Appuyé contre un roc à peu de distance, les bras croisés sur sa poitrine, il conservait dans son admiration concentrée son air sévère et impassible. La jeune fille, toujours préoccupée, était assise à côté de lui, les mains jointes sur ses genoux, les yeux fixés sur un seul point du glacier. Une petite croix de bois, plantée au bord d'un gouffre profond, que je n'avais pas encore remarqué, attirait toute son attention.

Un bruit soudain nous tira de l'espèce de stupeur où nous étions plongés; et de la cime du premier gradin, des branches d'un buisson qui avait poussé, je ne sais comment, au faîte de ce grand mur de granit, nous vîmes un aigle prendre en criant son essor, puis planer majestueusement dans les airs, comme l'oracle de ces rochers muets, comme le génie, le dieu de ce sublime autel.

A peine l'eûmes-nous perdu de vue dans les nuages, que nos

yeux en s'abaissant aperçurent une autre créature vivante cinquante toises plus haut que ce même buisson ; c'était une femme. Placée au-dessus de la partie la plus escarpée du roc, là où personne encore n'avait tenté d'arriver, elle rappelait ces pythonisses du Nord, qui allaient commandant aux vents et aux nues, dissipant ou évoquant d'un mot les tempêtes. Debout, immobile, dominant les douze cascades, qui semblaient autant de lionnes écumantes, aux crins flottans, s'élançant dans l'arène pour combattre, on eût dit qu'elle fût là pour contempler la lutte ; que ses regards pénétrans suivissent les torrens jusqu'au fond de leurs gouffres, et qu'elle assistât au tortures secrètes du glacier, qu'ils rongeaient tous ensemble comme une proie.

Une demi-heure après, lorsque nous nous disposions à partir, nous revîmes cette femme au bas du Cirque. Après s'être arrêtée quelque temps devant cette croix de bois, qu'avait tant regardée la jeune Espagnole, elle se dirigea vers plusieurs ponts de neige successifs, sous lesquels les torrens reparaissent plus calmes, mais fiers, et grondant encore sourdement, ainsi que des ours qui reviennent du combat. Elle franchit ces ponts d'un pas rapide, et vint directement à nous.

Mon guide l'eut bientôt reconnue. « C'est *la Cagote,* me » dit-il, la dernière de sa race. Tâchez de la faire parler » quand elle nous aura rejoints, elle vous étonnera. C'est » une femme qui a vu bien du pays ! Elle aussi, elle disparut » un jour subitement, comme le père de cette jeune fille ; » on la crut morte pendant dix ans, et puis un matin on la » revit. On prétend qu'elle est allée jusqu'à l'autre bout de » l'Espagne, et même plus loin, dans le premier pays du » chef de sa tribu ; car, suivant ce que j'ai entendu dire à » mon père, sa famille s'est toujours vantée de descendre » des anciens Sarrazins, et plusieurs de ses ancêtres ont été » brûlés comme hérétiques, à Tarbes, sur la grande place du » *Marcadieu.* »

Je me rappelai aussitôt cette caste malheureuse, si célèbre dans les Pyrénées par une proscription de dix siècles, ramas singulier d'individus de deux nations puissantes et ennemies, débris dispersés des innombrables armées des Goths et des

Arabes, que la terreur, les blessures, la fatigue et les neiges avaient arrêtés jadis au pied de ces montagnes, les uns après le grand massacre de *Vouillé*, les autres dans leur fameuse déroute devant *le Marteau du Nord*. Perdus parmi ces gorges glacées, dans l'impossibilité de rejoindre leurs frères d'Espagne, ils s'étaient long-temps cachés dans les sapinières et dans les cavernes; trahis ensuite par la faim, ils s'étaient vus forcés, pour se soustraire à la mort, d'abjurer leur religion. Détestés comme d'anciens spoliateurs, méprisés en leur qualité de fugitifs et de vaincus, le mélange de leurs premières croyances avec la foi nouvelle les fit soupçonner de sorcellerie; et la lèpre, qu'on les accusait d'avoir apportée avec eux, les fit répudier de la société et marquer d'un signe de réprobation. La même proscription enveloppa et bientôt la communauté de malheurs rapprocha ces restes de deux peuples parties de deux extrémités opposées pour ravager le monde et pour lutter ensemble sur ses ruines.—La persécution se perpétua d'âge en âge; et, excepté une ou deux familles, où il apparut de siècle en siècle quelques caractères plus fermes, comme pour ne pas laisser s'éteindre les vieilles traditions, ces castes malheureuses tombèrent insensiblement, flétries par la misère et le mépris, dans un dépérissement physique et moral. Ainsi les brigands de la Baltique et les brigands de l'Yémen, confondus sous l'injurieuse dénomination de *cagots* (canes Gothorum), expièrent ensemble par dix siècles d'humiliations la gloire de deux noms trop fameux; et la superstition de quelques montagnards paisibles vengea le monde dévasté.

La proscription avait enfin cessé, mais avec la race des proscrits. On m'avait montré à Luz et dans plusieurs villages leurs quartiers, leurs chapelles, leurs cimetières séparés; il fallait venir jusque sur ces hauteurs désertes pour en trouver encore un monument vivant, et c'était le dernier. — Ce fut donc avec une émotion croissante que je me vis bientôt en présence de cette femme mystérieuse, le représentant pour moi de deux conquêtes, de deux déluges, d'Alaric et de Mahomet.

Son costume différait peu de celui de ces montagnes. Elle était enveloppée d'une grande cape noire, doublée de rouge, qui ne laissait voir que sa figure; et au soin visible avec lequel elle la tenait fermée sous son menton, je devinai qu'elle portait

à son cou l'infirmité repoussante que la misère, des alimens grossiers et des huttes basses et humides avaient rendue presque héréditaire dans cette caste répudiée. Une mèche de cheveux gris prouvait qu'elle n'était plus jeune, quoique son pas fût encore ferme, sa taille bien droite, que ses yeux noirs étincelassent comme deux charbons derrière ses épais sourcils, et qu'il y eût de la verdeur dans le sourire amer de ses lèvres. Ses pieds étaient enveloppés dans des sandales de corde, et son teint basané attestait une vie forte et errante.

Buenos dias, *senores!* nous dit-elle en passant ; *Alabado sea Dios!*

Puis, étendant sa main vers le Cirque, et s'adressant plus particulièrement à l'Espagnol : « Voilà un spectacle qui vaut » bien un combat de taureaux, *senor caballero!* Mettez-moi » l'Escurial près de ce nid d'aigle ; car ce mont n'est pas autre » chose, nous verrons qui des deux est le mieux logé, de » Sa Majesté Catholique ou du roi ailé du glacier !...... »

Il perçait dans le ton dont furent prononcés ces sarcasmes un mélange de haine, de fierté et d'audace, qui fit frémir la jeune Espagnole. La *Cagote* s'en aperçut ; et, feignant de se tromper sur la nature de ce frisson, elle la regarda fixement, et lui dit avec un sourire ironique : « Vous tremblez, *senora!..* » C'est qu'il y a de la différence entre le soleil du glacier et le » soleil de la terre des grenades. Que serait-ce donc si vous » aviez voyagé dans les sables, à travers le vent de feu ?...... »

Elle s'était remise en route ; mais elle revint subitement sur ses pas : « Avez-vous remarqué, nous dit-elle, cette petite » croix de bois , au fond du glacier ?..... Je ferais serment que » non ; car voilà comme sont les hommes : ils marchent les » yeux en l'air, et ne voient pas ce qui est à leurs pieds. Pour- » tant si, vous autres chrétiens , vous passez devant les croix » sans les voir, qui les saluera ?.... — Afin qu'une autre fois » vous pensiez à celle-ci, il faut que je vous en conte l'his- » toire. Cette jeune fille, j'en suis sûre, ne sera pas fâchée de » l'entendre. — Il n'y a que moi d'abord qui la sache...... Il » y eut bien un autre témoin ; mais celui-là, qui le compren- » dra ? »

Sans attendre une réponse, elle montra du doigt à la jeune Espagnole l'angle le plus bas d'un bloc de granit : « Asseyez-vous

» là, jeune fille, » reprit-elle d'un ton impérieux, avec un regard qui nous subjugua nous-mêmes ; et, s'asseyant en face, elle commença ainsi son récit :

« Un soir, j'eus faim. J'avais vu, quelque temps auparavant, un aigle déposer des branches sèches sur le premier » gradin du cirque. Je me dis : Montons là. Je mangerai les » œufs de l'aigle, ou l'aigle m'arrachera les yeux. Chacun vit » à ses risques et périls.

» Voyez-vous maintenant ce sorbier rachitique, que le vent » a planté au front de cette vaste muraille, comme l'architecte » plante un rameau de buis au faîte d'une maison neuve ?.... — » C'est le jardin de l'aigle, l'émeraude du désert, l'oasis du » glacier. Ses racines sont à plus de mille pieds de terre. Le » nid de l'aigle était à trois cents pieds plus haut. — Il y avait » près d'une heure que je gravissais, quand j'entendis rouler » quelque chose. Je pensai en moi-même que c'était un roc » qui se détachait, et je continuai mon chemin.

» Enfin j'atteignis le sommet du premier gradin, et je me » trouvai comme sur les genoux de cette grande montagne ; car » pour peu qu'il fasse du brouillard, elle me fait l'effet d'un » géant assis dans la neige, qui arrête les nuées au passage. Je » n'avais plus qu'à chercher le nid de l'aigle, et déjà je l'avais » aperçu, lorsqu'un bruit de soupirs me parut venir du pied du » roc. Je m'en défiai d'abord. — C'est quelque mauvais génie » qui veut me faire pencher la tête, pour que le vertige me » prenne et m'entraîne dans sa couche glacée : je ne regarderai » pas. — Cependant les plaintes redoublèrent, comme d'un » homme qui expire sur le pal, ou d'une femme en mal d'en- » fant. La curiosité l'emporta. Je me couchai à plat ventre sur » le roc, et j'avançai la tête. — Je vis un homme suspendu » tout vivant sous le feuillage du sorbier.

» Il venait sans doute de *la Brèche*. L'imprudent s'était mis » à rêver du soleil de son pays, de son foyer, — que sais-je ? » — de sa femme, de son frère, de sa fille, — toutes pensées » de terre ferme et non d'un homme qui marche sur un gouffre. » Pendant ce temps-là, il avait perdu sa route, il s'était » écarté du seul sentier praticable. — Tout-à-coup le pied lui » glisse..... et en moins d'une seconde, son corps, roulant de » roc en roc, avait déjà mesuré presque à moitié la hauteur

» de ce pic escarpé. — Une branche miraculeuse se présente ;
» il la saisit et s'y rattache, et le voici entre le ciel et la terre,
» la vie et la mort, suspendu, comme diraient vos prêtres, au
» dernier anneau de la chaîne du temps, sur le gouffre de
» l'éternité.

» Il était donc là, le corps courbé, ses mains jointes sur la
» branche, les muscles de ses bras gonflés, le cou tendu, les
» dents serrées, les yeux hors de leurs orbites, tour-à-tour
» pâle comme le glacier et rouge comme les fruits du sorbier,
» se cramponnant contre le roc pour y trouver une fente ou
» une saillie, s'épuisant en efforts pour monter sur le tronc
» de l'arbuste, regardant successivement le ciel et la cime
» des rocs, et quelquefois, mais à la dérobée, l'abîme.

» Une grande crevasse en entonnoir, un puits sans fond,
» dans ces neiges amoncelées, bâillait à mille pieds au-dessous
» de lui.

» Un vent frais venait de s'élever, et s'engouffrait dans
» son manteau, qui s'enflait autour de ses reins. Son large
» chapeau tomba et disparut dans la grande crevasse ; ses che-
» veux épars flottèrent sur ses épaules, et je pus mieux voir
» tout ce qu'il y avait d'angoisses sur sa figure. — Peu à peu
» son manteau s'ouvrit, se déploya comme une voile, glissa
» sur son épaule, et resta retenu seulement par son bras
» droit. Enfin il tomba. — On eût dit d'un cadavre pendu à
» un gibet, qui s'en allait par lambeaux. — Le manteau des-
» cendit tout étendu, et couvrit pendant quelque temps le
» gouffre, comme un voile sur un berceau, un poêle sur
» deux mariés, un drap mortuaire sur une bière, — à la cou-
» leur près, jeune fille ! Toutes ces choses-là se ressemblent.
» — Un dernier coup de vent survint, qui le jeta dix pas plus
» loin, sur la neige.

» Alors je vis, pour ainsi dire, une agonie toute nue.

» Le malheureux, sentant que ses mains fatiguées allaient
» s'ouvrir, chercha à se rehausser pour mieux se rattacher au
» sorbier. Il rapprocha sa poitrine de la tige, et croisa ses
» deux bras par dessus. L'arbre craquait. Il n'osait plus pren-
» dre haleine... Il lui semblait entendre une voix qui l'appe-
» lait, la voix d'un monstre qui veut sa proie... — Il souleva
» sa tête avec effort, et ses yeux parcoururent encore une fois

» avec angoisse les cimes qu'il venait de quitter et toutes les
» hauteurs voisines. — Il lui en coûtait trop de mourir ainsi,
» sans que personne n'en sût rien, ni sa femme, ni son père,
» ni aucun être vivant. Ah ! si ses yeux du moins eussent ren-
» contré, dans ce moment terrible, quelque signe de com-
» passion, quelque regard d'ami qui descendît au fond de ses
» angoisses, deux bras seulement étendus vers lui, bien que
» les siens n'eussent pu leur répondre !... un cri de douleur,
» un geste de surprise ou d'effroi lui eussent rendu le calice
» moins amer; un regard d'homme enfin, fût-ce celui d'un
» ennemi !... mais mourir là seul, sous un ciel d'azur, par un
» beau soleil d'été, tandis que sa fille peut-être chantait un
» *boléro* devant la porte de sa demeure !... S'engouffrer soli-
» taire dans ces neiges silencieuses, et ne laisser aucune
» trace !..... disparaître subitement tout entier de la vie,
» corps et ame!..... Une mort sans funérailles, une mort sans
» cadavre, après une agonie sans témoins !... — Je lus toutes
» ces pensées sur sa figure, et je criai pour qu'il sût enfin
» que j'étais là ; mais il ne parut pas m'entendre. — Il ne me
» vit pas.

» J'allais pousser un second cri, lorsqu'un bruit étrange
» s'éleva perpendiculairement au-dessus de ma tête. J'en fus
» long-temps étourdie sans que je pusse en découvrir la cause,
» dans la position où j'étais. Puis je vis s'abaisser devant moi
» un grand aigle à tête blanche, aux serres aiguës, aux yeux
» étincelans, les ailes déployées et retentissantes. — Après
» avoir plané quelque temps sur l'abîme, il abattit son vol sur
» le surbier, et son corps fauve me cacha la figure de l'Es-
» pagnol.....

» — C'était un Espagnol ! s'écrièrent à la fois le marchand
» d'Huesca et sa nièce.

» — Sans doute, reprit la *Cagote*, sans s'étonner du tres-
» saillement que cette parole subite avait causé. Son teint et
» son costume n'eussent permis à personne d'en douter. — Cet
» aigle me cacha donc un instant sa figure ; mais il s'envola
» presque aussitôt. Il remonta bien haut dans les airs, redes-
» cendit ensuite, tourbillonna en poussant un cri aigre, et
» après avoir tracé bien des courbes, revint décidément se
» placer sur l'arbuste. Cette fois il ne se mit pas devant mon

» jour, et je les vis tous deux qui se regardaient en face.

» Car, comme je vous l'ai dit, ce sorbier était la propriété
» de l'aigle ; c'était son parc, sa forêt. Il venait souvent s'y
» reposer, quand les fruits de l'arbuste commençaient à rou-
» gir, et plusieurs fois il avait suspendu là son aire. — Il n'y
» avait pas de risque alors qu'on vînt lui prendre sa cou-
vée !...

» Le malheureux ne savait plus où tourner les yeux. Ces
» deux prunelles de feu, ces griffes de fer, ce bec en crochet,
» l'effrayaient autant que l'aspect du gouffre. — Je ne pouvais
» rien faire pour lui ; j'étais à jeûn depuis deux jours ; mon
» ventre grondait ; mes jambes allaient plier sous moi. Je pen-
» sai que c'était le moment de visiter le nid de l'aigle. — J'y
» trouvai cinq petits aiglons, qui venaient d'éclore..... Je lui
» en laissai deux, au risque d'être obligée de revenir le len-
» demain.

» Quand je retournai vers la pente du roc, il n'y avait plus
» rien ; le vent soufflait dans les branches du sorbier. L'aigle
» était descendu sur les bords du gouffre ; il donnait des coups
» de griffes dans le manteau, et le tirait avec son bec ; mais
» il n'y avait rien dessous ni dessus. — La pauvre bête !.........
» elle aussi, sans doute, elle était affamée, et bien plus que
» moi. — C'était pour ses petits qu'elle avait faim. — La chair
» que je venais de manger me parut lourde. Je passai ma main
» sur mes lèvres, et je cachai les plumes dans la neige.

» Je pensai ensuite à l'Espagnol, et je me demandai à moi-
» même : — Est-il déjà mort, ou se débat-il sous cette couche
» silencieuse ?.... L'esprit s'est-il exhalé avant que le corps
» atteignît le fond du gouffre, et la chair seule est-elle tom-
» bée, masse inerte et insensible ?.... ou, enseveli vivant,
» a-t-il senti se joindre à la froide sueur de l'épouvante les
» frissons du glacier, et sous ce lourd sépulcre s'efforçant en
» vain de soulever ses membres raidis, sent-il son corps se dur-
» cir, se congeler et s'identifier à sa tombe ?.... — Il était là
» pour des siècles. Personne ne viendrait recueillir ses dé-
» pouilles ; jamais le printemps ne les couvrirait de gazon ;
» aucune larme, aucun soupir, ne consolerait son ame er-
» rante. Débris égaré, il ne serait jamais réuni aux débris de
» sa race. Ses ossemens seuls manqueraient à plusieurs géné-

» rations d'ossemens, sa poussière seule à toute une famille
» de poussière.

» Je me mis ensuite à descendre.

» Le jour commençait à baisser ; ma tête était toute pleine
» de ce qu'elle avait vu : je me trouvai moins forte qu'en mon-
» tant. J'étais encore à plus de mille pieds du niveau du sol,
» lorsque des cris aigus, horriblement tendres et plaintifs, et
» tout le bruit d'un vol désordonné m'apprirent que l'aigle
» avait regagné son aire et compté sa famille. Alors ma vue se
» troubla. Je ne distinguai plus les saillies du roc. Mes pieds
» glissaient, mes mains n'avaient plus de prise. Il me semblait
» que l'aigle voletait autour de moi. Je fermai les lèvres, je
» n'osai plus souffler ; je tremblai qu'il ne sortît de mon sein
» une voix qui me trahît, une réponse à ces cris de mère.

» Un instant je crus que ses longues ailes battaient mes
» tempes frémissantes, et qu'il appliquait son oreille sur ma
» poitrine. Je jurai tout bas, par le ventre qui m'a conçue, de
» ne plus mettre de chair vivante sous ma dent.

» Dans le même moment, je pensai que j'étais à la hauteur
» du sorbier, que la gueule du glacier était ouverte sous mes
» pieds, et je vis briller tout au fond deux grands yeux qui
» me fascinaient. Je restai ainsi je ne sais combien de temps
» sans bouger ; enfin, le regard de Dieu s'abaissa sur moi,
» et, grâce sans doute à quelque ange qu'il envoya pour me
» soutenir, j'atteignis le petit sentier.

» Le lendemain, à la pointe du jour, j'allai voler une croix
» dans un cimetière, et je retournai au glacier. Je cherchai la
» grande crevasse qui se trouve au-dessous du sorbier, et
» m'étant approchée le plus près que je pus du bord, je plan-
» tai cette croix dans la neige ; car, voyez-vous, c'était une
» croix qu'il voulait, le malheureux ! quand ses yeux égarés se
» levaient vers le ciel, et qu'il poussait ces soupirs qui me
» fendaient l'ame ! C'était une croix qu'il voulait, quand il
» regardait de tous côtés si personne ne le voyait mourir.

» Ce n'est pourtant pas à moi de planter des croix ; mais,
» que le Prophète me le pardonne, quel autre en eût planté
» là ?... Il faut ne rien aimer au monde ou être affamé comme
» l'aigle pour s'aventurer si loin sur ces neiges.

» Quatre ans se sont écoulés depuis cette scène terrible, et

» l'impression n'en est pas encore effacée. Je ne passe pas de
» fois ici que je ne croie voir encore le malheureux Espagnol
» pendu aux branches du sorbier. »

Le marchand d'Huesca et sa nièce avaient pris un intérêt visible à ce récit. Plusieurs fois la jeune fille avait levé ses yeux en pleurs sur son oncle pour les reporter ensuite vers le sorbier ; plusieurs fois elle n'avait pu faire violence à ses sanglots. L'Aragonais, dont le regard la contenait, eut peine lui-même un instant à cacher son émotion, et je vis une grosse larme rouler sur ses joues basanées ; mais la *cagote*, tout entière à son récit, parut à peine remarquer l'impression qu'elle avait produite.

» L'histoire de la croix de bois est finie, reprit-elle en se
» levant après quelques instans de silence, je vais vous dire
» actuellement pourquoi j'ai voulu vous la conter ; car il fal-
» lait un motif pour que je fusse moins discrète que l'aigle et
» que je trahisse le secret du glacier ; c'est que je souffrais trop
» de voir tous les jours des curieux, peut-être même de ses
» anciens amis, de ses parens les plus chers, qui sait ?.....
» venir sur ses neiges et passer indifférens devant cette petite
» croix sans lui donner un regard, sans penser qu'elle est là
» pour quelque chose.

» C'est une belle tombe, après tout, ajouta-t-elle en se
» tournant vers le glacier, que celle de l'Espagnol ! Je vou-
» drais un jour en avoir une semblable, quoiqu'il fasse bien
» froid sous ces neiges pour un corps où coule le sang arabe.
» Je n'aime pas les tombes du grand désert ; un coup de vent
» arrive qui les enlève et vous laisse là toute nue. Or, la chair
» d'une pauvre femme de mon âge à moitié enterrée dans le
» sable (et cette fois elle resserra tant sa cape qu'on ne lui vit
» plus que les yeux), n'est pas belle à voir comme celle d'une
» jeune fille qui dort, à l'ombre d'un palmier, sur le vert tapis
» d'un oasis.

» Ici rien de semblable à craindre. Excepté ceux qui dor-
» ment sous la grande pyramide, je ne crois pas qu'aucun roi
» ait une pierre tumulaire comparable à celle-ci. Tous les le-
» viers s'y briseraient, tous les ouragans y perdraient leur
» peine. Elle restera là jusqu'à la fin des temps. Et qui pour-
» rait assurer que la tombe du prophète aura le même privi-

» lége que celle du contrebandier ?... Savez-vous que le cadavre
» du glacier se conservera mieux que les plus saintes momies
» dans leurs doubles coffres de cèdre et de plomb, avec leurs
» précieux aromates et leurs mille bandelettes ?... Savez-vous
» bien que j'ai plus changé que lui durant ces quatre années?...
» Savez-vous que toute fraîche et vive que vous êtes mainte-
» nant, jeune fille, vos joues si vermeilles, vos yeux si noirs
» et si doux, votre peau si fine et si blanche, tout aura été la
» pâture des vers avant qu'il lui soit tombé un cheveu de la
» tête ? Il n'y a pas de vers au fond du glacier, aucune pelle
» n'ira là remuer ses os. Ses descendans peuvent se promener
» tranquilles, jamais le vent ne leur balaiera sa cendre dans
» les yeux. Enfin, vienne le jour du jugement, Dieu n'aura
» pas la peine de rassembler ses restes; *Rodrigo* sera le pre-
» mier levé à l'appel de l'archange.

— » *Rodrigo !* s'écria l'Espagnol en tressaillant, et com-
» ment avez-vous su son nom ?

— » Il était écrit sur le collet de son manteau, reprit froi-
» dement la *Cagote*, et d'ailleurs, qui ne connaissait dans ces
» montagnes le fameux contrebandier ? »

Le fier marchand baissa les yeux et rabattit son chapeau sur son front. Il se préparait à faire d'autres questions; cette dernière parole lui ferma la bouche; mais les sanglots de sa nièce redoublèrent. Il alla reprendre ses deux mules qui paissaient à quelque distance un gazon flétri, et après avoir resserré la sangle de celle que montait la jeune fille :

« Inez, lui dit-il d'un ton significatif, le jour commence à
» décliner, et nous avons encore pour plusieurs heures de
» marche. » Il ajouta en baissant la voix : « Nous savons main-
» tenant quel genre de prières nous devons adresser au ciel. »
Tirant ensuite une *piécette* de sa ceinture, il la jeta à la *Cagote*, qui se préparait aussi à continuer sa route, et nous vîmes bientôt les deux mules gravir péniblement un sentier escarpé, à la droite du cirque L'Espagnol retourna plusieurs fois la tête pour regarder le sorbier; la jeune fille, enveloppée dans sa mante, avait le front baissé sur le col de sa monture...

Peu de jours après, un service funèbre fut célébré dans la grande église d'Huesca, et le marchand et sa nièce prirent le deuil...

CHALLAN DE BELVAL.

DE L'ÉTAT PRÉSENT

ET DE

L'AVENIR DU THÉATRE (1).

Dans la session de 1832, sur la proposition de M. Bulwer, la malheureuse situation de l'art dramatique en Angleterre parut mériter l'attention du parlement. Une commission fut nommée pour faire une enquête et puis un rapport sur les moyens de remédier à la détresse des théâtres. Cette enquête et ce rapport imprimés sont le sujet d'un long article dans la dernière livraison de la REVUE D'ÉDIMBOURG. Nous allons extraire des conclusions du critique ce qui nous a semblé pouvoir s'appliquer sous quelques points de vue à une situation souvent parallèle en France, en laissant toutefois à la sagacité du lecteur les applications trop directes. La REVUE D'ÉDIMBOURG discute d'abord avec la commission les lois qui sont relatives à la juridiction du lord chambellan sur les théâtres, à la censure sur les pièces et au monopole du vieux répertoire et des pièces en cinq actes dont jouissent deux grands théâtres, COVENT-GARDEN et DRURY-LANE. Cette partie de la discussion est devenue moins intéressante pour nous depuis que nous

(1) Cet article fait naturellement suite à celui que le Directeur de la REVUE DE PARIS a publié, d'après ses propres observations, dans une des livraisons du mois de juin, et qui n'a eu que l'avantage de paraître avant la REVUE D'ÉDIMBOURG. Le texte des deux articles est également la dernière pièce de M. Knowles; et les mêmes faits ayant conduit l'un et l'autre critique aux mêmes conclusions, le traducteur a dû, autant que possible, abréger dans son travail tout ce qui n'aurait été qu'une répétition. (*N. du Tr.*)

n'avons plus ni gentilhomme de la chambre, ni censure dramatique légale, ni second théâtre français. Après avoir battu en ruines l'ancienne législation anglaise sur les théâtres, la REVUE examine les causes générales, auxquelles, en dehors de l'action des lois, la commission attribue le fâcheux état où est tombé l'art dramatique.

— La commission pense que si la littérature du théâtre s'est singulièrement appauvrie, et si le goût du public pour les spectacles va toujours en décroissant. il faut en accuser surtout : « 1° la mode de dîner tard ; 2° l'absence du patronage royal ; 3° la guerre déclarée par certaines sectes religieuses aux représenta tions scéniques. » Nous rappellerons à la commission, dit la REVUE, que la guerre déclarée par certaines sectes au théâtre avait lieu du temps de sa plus brillante prospérité, et nous croyons qu'il est pour l'art dramatique des causes de décadence plus sérieuses, plus répandues, plus enracinées et plus permanentes que le défaut de patronage royal et la mode de dîner tard. Nous estimons ces causes si puissantes, qu'il serait impossible à aucune mesure législative de rendre au théâtre son ancien éclat ; bien plus, telle est la nature de quelques-unes de ces causes, que, quelle que soit notre admiration pour l'art dramatique, quelque sincère désir que nous ayons de le voir de nouveau florissant, nous ne voudrions pas toutefois les supprimer quand nous le pourrions. Une presse libre et incessamment active, un goût plus prononcé pour les habitudes domestiques, l'extension du confortable chez soi, une plus grande fusion extérieure des diverses classes, des réunions de société plus nombreuses, voilà quelques-unes des principales causes de l'abandon des théâtres. Le degré de popularité où parvint l'art dramatique sous le règne d'Élisabeth s'explique par les circonstances particulières de ce temps-là. Le siècle d'Élisabeth était caractérisé par un continuel et vaste besoin de plaisirs intellectuels, conséquence naturelle de l'émancipation récente de l'intelligence anglaise. Les trésors de l'antiquité classique et la découverte d'un autre hémisphère, la renaissance de l'art et la diffusion des lettres, sources qui devenaient familières sans cesser encore d'être nouvelles, exerçaient alors leur influence directe sur les goûts et le carac-

tère d'une nation en voie de prospérité. L'imprimerie, que le despotisme apprit bientôt à craindre et à décourager, était alors trop imparfaite et gênée par trop de restrictions jalouses pour suffire à cette demande générale des plaisirs de l'esprit; et en Angleterre, comme jadis à Athènes, une société à qui manquaient les moyens de beaucoup lire y suppléait en ayant recours aux représentations dramatiques. Pour un Anglais de cette époque, une pièce de théâtre n'était pas ce qu'elle est pour un Anglais d'aujourd'hui : c'était non-seulement un drame ou une comédie, mais encore un roman, un pamphlet, une Revue, un Magazine, et un journal par-dessus le marché. A l'exception de la poésie proprement dite, le drame était presque le seul milieu à travers lequel le mouvement intellectuel pouvait être communiqué au public. Semblable à tout autre produit, la littérature suit la direction indiquée par les demandes de consommation. On s'étonne de la vaste somme de talent qui se dépensa alors en produits dramatiques. Qu'on examine s'il s'en dépensait beaucoup dans les autres branches de la littérature, et l'étonnement cessera. Les mœurs du temps étaient d'accord avec ce besoin littéraire et cette direction du goût national. Le costume lui-même etait dramatique; chaque classe, chaque profession avait son signe extérieur et visible propre à être immédiatement transporté sur la scène. Les habits des riches étaient aussi brillans que les étoffes à paillettes des pantomimes actuelles; — les cortéges pompeux et les représentations appelées *masques*, qui animaient les voyages de la cour, — la flatterie courtisanesque, que prodiguaient les personnages officiels sous les costumes fantasques d'une allégorie, tout nous révèle sous Élisabeth des mœurs en harmonie avec les représentations scéniques, mœurs très-différentes des nôtres et qui ne reviendront plus. Même dans le siècle suivant, parmi une génération moins frivole, lorsque le fanatique Prynne eut lancé une lourde invective contre le théâtre, qui s'avança dans l'arène pour protester ostensiblement contre ses opinions rigides? La grave profession du barreau. Plus de cent membres de la basoche anglaise (1), richement déguisés, et suivis d'un nombreux cortége, à cheval et dans des chars,

(1) Les membres des INNS OF COURT.

allèrent processionnellement d'Ély-House à Whitehall pour représenter un *masque* devant le roi et la reine. Des personnages grotesques accompagnaient la troupe, organisée et conduite par le procureur-général, le savant Noy! Peut-on lire de pareilles choses et ne pas sentir quelle différence il y a entre ce temps de parade et les habitudes prosaïques et insignifiantes de ce temps-ci? Quiconque rapprochera l'époque de nos pères de la nôtre, indépendamment de la situation actuelle de l'art dramatique, conviendra qu'il y a aujourd'hui comparativement peu d'attraits pour fréquenter les spectacles. Un cabinet de lecture vous offre aujourd'hui un fonds tout prêt d'émotions intellectuelles et à meilleur marché que le théâtre; maint bourgeois raisonnable et aimant ses aises pense que son fauteuil près du feu est préférable aux bancs d'une salle pleine, à une stalle même, et un bon roman ou même une pièce manuscrite, à une pièce représentée.

Si les habitudes du public s'opposent à la fréquentation du théâtre, cette circonstance seule empêche aussi que le talent littéraire songe à s'exercer pour la scène. Le produit et la consommation réagissent tellement l'un sur l'autre, qu'il est quelquefois difficile de dire lequel est la cause et lequel est l'effet; mais, en général, les demandes doivent précéder le produit, et ici les demandes sont évidemment en baisse. Au reste, la littérature dramatique n'a pas eu beau jeu depuis quelque temps, et il est juste que la législation fasse quelque chose pour réserver à l'auteur dramatique les mêmes droits qu'aux autres écrivains relativement à la propriété littéraire. La représentation doit être regardée comme une publication et soumise aux mêmes lois. Que la contrefaçon soit interdite dans les deux cas, et que l'auteur perçoive un bénéfice proportionnel chaque fois qu'on joue son œuvre à Londres ou dans les provinces. Combien, sous ce rapport, les auteurs français, qui se plaignent cependant, sont mieux partagés que les auteurs anglais! A en juger par quelques-unes des enquêtes de la commission parlementaire, on ne saurait toutefois se promettre de grands avantages de l'adoption des lois françaises sur les droits d'auteur. Le directeur du théâtre de Liverpool ne croit pas avoir jamais représenté aucun ouvrage pour lequel il aurait pu donner à l'auteur 20 livres sterl. (500 fr.).

Le directeur d'Édimbourg n'achèterait pas, assure-t-il, plus de 5 guinées (125 fr.), la permission de jouer une des pièces les plus goûtées à Londres. M. Macready, tout en étant d'avis de réserver des droits aux auteurs dans les provinces, ajoute que cet usage ne saurait être admis qu'avec prudence et modération, sous peine d'empêcher un auteur d'être représenté hors de la capitale.

Le taux actuel des sommes payées aux auteurs par les théâtres de Londres est très-bas et peu proportionné au talent et au travail qu'exige la production d'une œuvre dramatique. Les *pièces à musique* paraissent être les mieux rétribuées de toutes. Ainsi un opéra en trois actes rapporte environ, à Covent-Garden, de 2 à 400 liv. sterling (de 5 à 10,000 francs). On garantit à M. Kenney, auteur des paroles de MASANIELLO, 50 livres (1,250 fr.). pour chaque troisième représentation, jusqu'à la vingt-quatrième. M. Planché reçut 400 livres (10,000 fr.) pour OBERON (musique de Weber), et M. Knowles obtint la même somme pour son BOSSU. L'usage des deux grands théâtres de Londres est de donner 100 liv. (2 500 fr.) pour les troisième, sixième, neuvième et quatorzième représentations d'une pièce en cinq actes. Le plus beau succès ne rapporte donc jamais au-delà de 400 liv. sterl. (10,000 fr.) Les pièces plus courtes sont encore moins rétribuées aux petits théâtres, où le plus haut prix qu'un auteur ait reçu fut la somme de 400 livres (10,000 fr.), qu'on accorda à M. Poole pour son PAUL PRY; mais il paraît que sur ces 400 liv., 250 furent une gratification toute bénévole, en considération d'un succès extraordinaire, et M. Poole n'avait régulièrement droit qu'à 150 liv. sterl. M. Jerrold ne toucha que 60 liv. (1,500 fr.) pour SUZANNE A L'OEIL NOIR, mélodrame, qui avait eu une vogue sans pareille depuis longues années. Le prix moyen accordé aux auteurs du théâtre Cobourg est de 20 à 50 liv. st. (de 500 à 1,250 fr.) pour une pièce, lorsque le directeur l'achète d'avance, à ses risques et périls; ou si les profits de l'auteur dépendent du succès, il reçoit depuis une demi-guinée jusqu'à une guinée, par représentation. C'était, du reste, le même taux alors que les théâtres étaient plus fréquentés et le métier d'auteur plus lucratif. O'Keefe ne reçut que 40 guinées pour chacune de ses trois plus heureuses farces.

En même temps que la rétribution perçue au théâtre est si peu de chose, celle qu'on pouvait obtenir du libraire a presque cessé; peu d'éditeurs consentent à donner quelque chose de la meilleure pièce qu'on leur offre en manuscrit. Il n'y a pas à s'en étonner : le seul mérite de la forme dramatique est son application possible à la scène. Le poème et le roman son certainement des formes préférables pour écrire une histoire intéressante. A moins d'être riche en beautés poétiques,—c'est-à-dire en beautés qui ne sont pas essentiellement liées à la forme dramatique, — une pièce qui n'est bonne qu'à être lue n'est pas bonne à grand'chose. Il faut donc que l'auteur s'adresse au théâtre même pour obtenir un prix plus raisonnable de ses travaux dramatiques. Or, dans la réforme réclamée, adoptera-t-on un système restrictif ou une concurrence libre? Adoptez le monopole, vous mettez l'auteur à la discrétion du directeur; encouragez la concurrence en diminuant les bénéfices du directeur, vous le privez de pouvoir offrir une rémunération honnête à l'auteur. La chose est embarrassante, comme on voit. Probablement, des deux systèmes, celui de la concurrence serait le plus favorable aux auteurs; mais nous ne sommes pas sûrs qu'elle leur serait beaucoup plus avantageuse que le monopole. Ce n'est pas le monopole qui fait que le théâtre mélodramatique de Cobourg, pouvant contenir quatre mille personnes, ne donne pas pour une pièce une somme égale à celle que la même intelligence, concacrée à un autre genre de travail littéraire, obtiendrait pour un article dans une bonne Revue périodique. Les auteurs des pièces portées au théâtre Cobourg peuvent placer leurs productions dans presque tous les autres théâtres. Mais la concurrence, dira-t-on, forcera les directeurs à ne rien négliger pour attirer le public. Une bonne pièce étant un grand attrait, les directeurs habiles caresseront un auteur de talent, et la bourse de celui-ci se ressentira avantageusement de ces rivalités qui s'agiteront autour de lui. Cela serait vrai si le talent littéraire était le seul attrait qu'un directeur pût appeler au secours de son entreprise, ou si c'était même le plus efficace; mais il y a d'autres moyens de remplir un théâtre, outre celui de monter de bonnes pièces, faites par de bons auteurs. De bons acteurs, une bonne mise en scène, de la bonne musique et de beaux décors.

ne sont pas moins utiles qu'une bonne pièce pour séduire la majorité du public, et ce sont choses plus faciles à trouver ; la ménagerie elle-même n'est pas aujourd'hui un accessoire à dédaigner : l'éléphant de Siam et les lions de Mysore ont eu leur vogue. Ainsi, dans la carrière dramatique, l'auteur doit lutter non-seulement avec ses propres confrères, mais encore avec l'acteur, le musicien, et, rivalité moins noble, avec le machiniste, le danseur et les animaux savans. Abolissez le monopole, laissez multiplier les théâtres, vos directeurs après s'être bien disputé les artistes et les auteurs, finiront par trouver un peu cher d'entretenir un personnel si considérable, et préféreront les pièces courtes qui exigent plus d'esprit que d'imagination et un petit nombre d'acteurs, à une pièce en cinq actes, qui réclame un *corps dramatique* considérable. Alors, au lieu de deux grands théâtres pour jouer les drames développés, des œuvres vraiment littéraires, vous n'aurez bientôt plus que des théâtres de vaudevilles et de mélodrames. Comment espérer que le vrai talent consente tour-à-tour à humilier l'œuvre littéraire devant les accessoires, ou à se mutiler lui-même sur le lit de Procuste ? Avec un pareil avenir de l'art dramatique, un nouveau Byron sera-t-il blâmable de faire un conte en vers comme le *Giaoûr*, dont M. Murray lui donnera 20,000 francs, ou un nouveau Scott un roman comme *Kenilworth*, dont M. Constable lui donnera 100,000 francs, plutôt qu'un drame qu'il sera toujours impossible à un directeur de payer plus de 10,000 ?

Écartons la question d'argent. Il peut nous venir des auteurs dramatiques qui ne travaillent pas seulement pour le commerce, mais aussi pour la gloire. Eh bien ! pour ceux-là encore le prix le plus élevé ne serait encore qu'une juste indemnité des embarras et des ennuis auxquels ils s'exposeraient et dont sont dispensés le poète et le romancier. Le poème ou le roman une fois terminés, si l'ouvrage est bon et a des élémens de popularité, il est acheté par le libraire, moyennant une somme convenue, et imprimé sans délai ; le poète ou le romancier sont à l'abri de tous risques, et, excepté la peine toute volontaire de la correction des épreuves, ils n'ont plus qu'à attendre la chance du plus ou moins de succès, d'une chute plus ou moins douce. Tel n'est pas le sort de

l'auteur dramatique. D'abord il est exposé à l'inconvénient des retards et des remises sans fin; car un auteur en vogue n'en est pas toujours exempt, comme il arriva à M. Knowles pour son Bossu, à Mrs Mitford pour RIENZI, qui dormirent *quatre ans* à Covent-Garden. RIENZI, après ces quatre ans d'attente, fut même rejeté et forcé d'aller subir une nouvelle épreuve à Drury-Lane, où peut-être il n'eût pas été plus heureux, selon M. Macready, si, au bout de plus d'une année, il n'était survenu une débutante, à qui on pensa que conviendrait le rôle de Claudia, la fille de Rienzi. Sans les nécessités de ce début imprévu, Drury-Lane n'aurait peut-être pas encore exhumé de ses cartons une des tragédies qui ont eu le plus de succès depuis vingt ans.

Un fait pareil en dit plus que des volumes. Ne sait-on pas que l'auteur dramatique est obligé de concilier une foule d'arrangemens d'intérêts et de goûts opposés? Pour lui, ce n'est pas assez de plaire au directeur : il faut encore que les principaux acteurs soient contens des rôles qu'il leur assigne, ou malheur au pauvre écrivain dont le destin est tout entier dans leurs mains. Il dépend de ces hauts et puissans seigneurs de faire la fortune de sa pièce ou de la perdre; car leurs désirs sont des ordres. Qu'il ne s'imagine pas avoir donné le dernier poli à son œuvre quand son propre jugement est satisfait. — Rayez encore cette scène; — changez cet incident; — abrégez-moi ce discours; voilà un passage sur lequel vous comptez pour votre réputation littéraire; — eh bien! pas du tout; substituez-y quelque chose qui vous paraîtra commun et trivial, mais qui sera très applaudi, ou du moins on vous le promet. Serait-il un Scott ou un Byron, il faut que l'auteur dramatique passe par une lecture et se laisse traiter comme un écolier dans tout ce qui prépare un effet de scène (1). Le meilleur parti qu'il puisse prendre pour aller au-devant de ces difficultés, c'est d'écrire son drame expressément pour quelque grand acteur. Sous cette protection, s'il s'arrange de

(1) On prétend toutefois que la disette de bonnes pièces a mis quelquefois tout un théâtre à la discrétion d'un seul auteur, jusqu'à ce qu'une chute rendit aux comédiens leur dédaigneuse tyrannie, à l'auteur sa modestie docile.

manière à l'avoir terminé assez long-temps avant l'expiration de l'engagement dudit acteur, il peut espérer de passer heureusement à travers les épreuves difficiles du comité de lecture et des répétitions. Ici arrêtons-nous un moment. Le lecteur peut aisément se figurer les sentimens d'un auteur timide et irritable, présent à la dernière répétition générale de son œuvre, souffrant de toutes les omissions ou changemens que la mémoire perfide des acteurs fait suber à ses meilleurs passages, et entendant traduire un mot heureux en un *non sens*, qui sera mis sur son compte par le public. Toutes ces altérations de son style et de sa pensée sont pour lui les présages d'une chute qui, quelque peu méritée qu'elle soit, ne l'en accablera pas moins. Connaissez-vous supplice pareil? Enfin, pour qu'une pièce de théâtre puisse réussir à la représentation, il est à désirer que l'auteur soit au courant des effets de la scène. Heureux s'il peut réussir comme M. Knowles, les deux qualités d'auteur et d'acteur dans sa personne; car moins il sera au fait des habitudes du théâtre, moins il aura de chances en sa faveur.

La sphère du talent dramatique se trouve donc rétrécie par des conditions qui n'affectent en rien les autres branches de la littérature. Or la plupart des littérateurs les plus distingués de la Grande-Bretagne, résidant aujourd'hui en province, et venant rarement à Londres, se sont sentis instinctivement peu propres à satisfaire le goût dramatique de l'époque. Un Walter Scott et un Southey, dans leur amour des champs, lutteraient fort désavantageusement, au théâtre, contre un auteur qui aurait étudié un peu moins qu'eux la nature, mais un peu plus le monde et le théâtre.

Après toutes les difficultés qui s'opposent au succès de l'auteur dramatique, il y a encore de quoi reculer quand on prévoit les conséquences fatales d'une chute. Un auteur ne tombe pas à demi sur la scène; les articles critiques sont d'abord son lot comme celui de tous les écrivains; mais il y a cela de pire dans son malheur, qu'on ne le lui distille pas lentement, et goutte à goutte; il est frappé par un coup violent et soudain. Ce ne sont plus ici les plaintes d'un éditeur qui ne vous parviennent que sous la forme d'une confidence faite à l'oreille; vous ne pouvez vous consoler avec l'idée que votre *insuccès*

sera ignoré du public; c'est au contraire un fait proclamé tout haut par la presse; chaque journal annonce que votre œuvre a été sifflée et retirée de l'affiche;—qu'elle a été *damnée,* selon l'énergique expression anglaise. Enfin non-seulement l'auteur dramatique est exposé à un affront public, mais cet affront peut être le résultat de circonstances tout-à-fait indépendantes de lui. Une horde d'apprentis entre deux vins fond dans la salle avec des billets à demi prix (1), et, au moyen d'un murmure moqueur, étouffe l'intérêt d'une scène importante;—un acteur perd la mémoire et reste court; quelque accident burlesque fait rire les spectateurs là où ils auraient dû pleurer, — il n'en faut pas davantage pour décider du sort d'une pièce et appeler la sentence des sifflets sur le malheureux auteur. Voilà certes, on l'avouera, de grands sujets de dégoût; mais on leur opposera l'ivresse qui suit le triomphe. S'il est humiliant d'être sifflé par une galerie tumultueuse, *plausu gaudere theatri* est un plaisir auquel personne n'est insensible. La vanité, ce stimulant si puissant, trouvera que les tardifs éloges accordés à un livre sont bien froids et bien insignifians, comparés aux bruyantes acclamations d'une assemblée nombreuse. Sans doute, répondrons-nous, le succès d'un livre parvient lentement à l'auteur et sans aucune de ces circonstances qui en doublent le prix, mais aussi ce succès est bien sien, —ce succès est tout à lui, tandis qu'il est forcé de partager les honneurs du théâtre. De cette gloire si belle, combien en revient-il à l'auteur et combien aux acteurs? Ce n'est pas à l'auteur que je le demande, il pourrait en toute justice se refuser à en rien céder, mais le public pense-t-il de même? Osera-t-il en conscience prétendre que, s'il comparaissait en sa qualité d'auteur devant ce public enthousiaste quand le rideau est baissé, les applaudissemens ne seraient pas froids à côté de ceux qui viennent d'être prodigués à l'acteur favori chargé du rôle principal? Ce n'est pas seulement au théâtre que l'auteur n'occupe que le second rang; le monde partout ailleurs le traite de même. On va bien moins aujourd'hui voir une pièce que le grand comédien qui s'est identifié à l'un des

(1) Passé neuf heures, on entre généralement à demi-prix dans les théâtres de Londres.

personnages. Écoutez parler les gens chez qui le goût du théâtre n'est pas tout-à-fait éteint, vous disent-ils : Nous allons voir VIRGINIUS ou RIENZI ? Non, mais bien : Allons admirer Macready dans VIRGINIUS, Young dans RIENZI. C'est encore plus vrai pour les pièces comiques ou bouffonnes. Nous parlions de la vogue de PAUL PRY, c'était Liston qu'on voulait voir, et non la pièce. On va plus loin : n'attribue-t-on pas tous les jours à l'acteur les mots de son rôle qui font rire, comme si c'était lui qui les prêtait à l'auteur ? Tout cela dépend encore des progrès de la civilisation moderne. Pourquoi irait-on chercher l'auteur au théâtre lorsqu'on peut le lire chez soi à meilleur marché au coin du feu et sur l'édredon d'un canapé bien confortable ? C'est au jeu de l'acteur qu'on vient demander ses émotions et son plaisir de la soirée quand on consent à braver toute la gêne qui vous attend dans la salle ; c'est de l'acteur qu'on se souvient en sortant ; et c'est de lui qu'on parle.

Voilà des obstacles à la régénération du théâtre par le talent littéraire. Nous désirons nous tromper, mais, en l'état de nos mœurs, nous désespérons qu'aucune loi ou ordonnance soit de nature à y porter remède.

(EDINBURGH REVIEW.)

LA DOUBLE MÉPRISE.

M. Pr MÉRIMÉE.

Si j'avais l'honneur d'être quelque chose en littérature, je ne sais vraiment ce que j'aimerais mieux de certains éloges ou de certaines critiques. Je ne sais, dis-je, si je voudrais de telle réputation bien retentissante, mais que je comparerais volontiers à ces parchemins de grosse caisse, dont chacun connaît la matière première, et qui, après avoir fait quelque temps un bruit à dominer tout un orchestre, se crevant tout-à-coup sous la baguette d'un dernier maladroit, ne vous montrent plus que le vide.

Je ne sais, pour emprunter une autre métaphore à un autre art, si je serais bien fier d'entendre comparer encore mes œuvres à ces tableaux en transparens, devant lesquels s'arrête et s'extasie la foule, quand la lanterne s'allume. Quel éclat de couleurs! chaque teinte est une flamme; chaque trait de figure rayonne; jusqu'au vert des arbres, toutes les nuances éblouissent au loin. O l'admirable peinture! s'écrient les badauds pendant que le connaisseur va se coucher, en se proposant d'aller, le lendemain matin, consoler ses yeux dans la solitude des salles du Louvre, devant la page moins éclatante, où un pinceau plus avare d'effets a su distribuer avec goût l'ombre et la lumière, fondre ses couleurs l'une dans l'autre par d'imperceptibles transitions, faire, en un mot, une œuvre d'artiste, quel que soit le sujet, histoire ou paysage, drame ou fantaisie.

J'ai toujours aimé le talent de M. Pr Mérimée, parce que dans ce talent il n'y a rien qui ressemble à la grosse caisse ou aux transparens d'illuminations.

On l'a dit déjà, sans doute, ce qui signale la décadence d'une littérature ou une époque de mauvais goût, c'est bien

moins l'absence du talent que la fausse application du talent; c'est bien moins l'épuisement de l'imagination que son abus. Personne n'a plus de talent et d'imagination, selon moi, parmi nos jeunes auteurs, que M. Pr Mérimée; mais personne ne sait mieux que lui régler l'une par l'autre; personne ne sait mieux ce qu'il veut faire et là où il veut s'arrêter. Toujours sûr de lui-même, toujours maître de ses sensations, il pourrait dire de l'imagination ce que le philosophe grec disait de Laïs. Homme de bonne compagnie, avant tout, mais amateur de mets fins, de vins délicats et de cigares royales, autant qu'écrivain de l'école dandy, M. Mérimée diffère seulement de quelques-uns de ses émules, parce qu'il a su ne pas confondre la sensualité du gourmet avec la voracité du gourmand, la gaieté avec l'ivresse, les odorans nuages qu'exhale le vrai havane avec l'infection de la tabagie.

Je ne sors guère de la métaphore, parce que je voudrais louer M. Pr Mérimée sans offenser personne.

Mais ce qui me charme surtout chez mon auteur favori, c'est que, tout érudit qu'il est, en anglais comme en espagnol, en allemand comme en italien, il reste *Français* dans tous les pays où il place ses drames, Français comme Le Sage, dont le GIL BLAS n'en est pas moins le tableau le plus fidèle de la vieille Espagne. Toujours Français de style et d'idées, M. Pr Mérimée s'est mis (à son insu toutefois) en opposition directe avec cette école de métaphysique bâtarde qu'on veut depuis quelque temps nous importer d'Allemagne; école qui croit faire de la philosophie et ne fait que de l'illuminisme; école dont le mysticisme n'est chez l'un qu'un dérangement des organes cérébraux ou chez l'autre tout bonnement qu'un dérangement des organes biliaires. Notez bien que l'*aufklarerey*, ou *l'illuminationisme* germanique, comme on le nomme de l'autre côté du Rhin, nous est importé au moment où cette secte est déjà ridicule en Allemagne, ridicule comme celle qu'on appelait « sturm-und-drang-zeit », « l'école de l'orage et de la violence », qui avait précédemment livré le Moyen Age aux fous mélancoliques et aux fous furieux.

Persuadé plus que jamais que l'imagination doit colorer le vrai, mais non le dénaturer par de fausses couleurs, et que le but du roman comme du drame est l'étude des caractères hu-

mains et de la société humaine, M. Pr Mérimée va publier un petit roman où *le monstre* au moral ou au physique, *l'homme exceptionnel* de la nouvelle littérature, ne jouera aucun rôle, et où toutes les situations seront naturelles. Nos lecteurs, qui connaissent M. Pr Mérimée par son MATHEO FALCONE, son VASE ÉTRUSQUE, etc., nous dispenseront de l'inutile tâche de faire valoir un ouvrage du même genre. Nous nous estimons heureux de pouvoir leur offrir d'avance un épisode de LA DOUBLE MÉPRISE.

Le romancier nous introduit d'abord dans le ménage de Julie de Chaverny, mariée depuis six ans environ, et qui depuis à peu près cinq ans et six mois, a reconnu qu'il lui était non-seulement impossible d'aimer son mari, mais encore qu'il lui était bien difficile d'avoir quelque estime pour lui.

« Ce mari n'était point un fripon ; ce n'était pas une bête, encore moins un sot. En interrogeant ses souvenirs, elle aurait pu se rappeler qu'elle l'avait trouvé aimable autrefois ; mais maintenant il l'ennuyait. Tout en lui était repoussant à ses yeux. Sa manière de manger, de prendre du café, de parler, lui donnait des crispations nerveuses. Ils ne se voyaient et ne se parlaient guère qu'à table ; mais ils dînaient ensemble plusieurs fois par semaine, et c'en était assez pour entretenir l'espèce de haine de Julie.

Pour Chaverny, c'était un assez bel homme, un peu trop gros pour son âge, au teint frais, sanguin, et qui, par caractère, ne se donnait pas de ces inquiétudes vagues qui tourmentent souvent les gens à imagination. Il croyait pieusement que sa femme avait pour lui une « amitié douce » (il était trop philosophe pour se croire aimé « comme au premier jour de son mariage »), et cette persuasion ne lui causait ni plaisir ni peine ; il se serait également bien accommodé du contraire. Il avait servi plusieurs années dans un régiment de cavalerie ; mais ayant hérité d'une fortune considérable, il s'était dégoûté de la vie de garnison, avait donné sa démission et s'était marié. Expliquer le mariage de deux personnes qui n'avaient pas une idée commune peut paraître assez difficile. D'une part, de grands parens et de ces officieux qui, comme Frosine, « marieraient la république de Venise avec le Grand-Turc, » s'étaient donné beaucoup de mouvement pour régler les affaires

d'intérêt. D'un autre côté, Chaverny appartenait à une bonne famille; il n'était point trop gras alors; il avait de la gaieté, et était dans toute l'acception du mot ce qu'on appelle *un bon enfant.* Julie le voyait avec plaisir venir chez sa mère, parce qu'il la faisait rire en lui contant des histoires de son régiment d'un comique qui n'était pas toujours de bon goût. Elle le trouvait aimable parce qu'il dansait avec elle dans tous les bals, et qu'il ne manquait jamais de bonnes raisons pour persuader à la mère de Julie de rester tard au bal, d'aller au spectacle ou au bois de Boulogne. Enfin Julie le croyait un héros, parce qu'il s'était battu en duel honorablement deux ou trois fois. Mais ce qui acheva le triomphe de Chaverny, ce fut la description d'une certaine voiture qu'il devait faire construire sur un plan à lui, et dans laquelle il conduirait lui-même Julie, lorsqu'elle aurait consenti à unir son sort au sien.

Au bout de quelques mois de mariage toutes les belles qualités de Chaverny avaient perdu beaucoup de leur mérite. Il ne dansait plus avec sa femme, — cela va sans dire. Ses histoires gaies, il les avait toutes contées trois ou quatre fois. Il disait que les bals maintenant se prolongeaient trop tard. Il bâillait au spectacle, et trouvait une contrainte insupportable l'usage de s'habiller le soir. Son défaut capital était la paresse; s'il avait cherché à plaire, peut-être aurait-il pu réussir, mais la moindre gêne lui paraissait un supplice; il avait cela de commun avec presque tous les gens gros. Le monde l'ennuyait parce qu'on n'y est bien reçu qu'à proportion des efforts que l'on y fait pour plaire. La grosse joie lui paraissait bien préférable à tous les amusemens plus délicats; car, pour se distinguer parmi les personnes de son goût, il n'avait d'autre peine à se donner qu'à crier plus fort que les autres, ce qui ne lui était pas difficile avec des poumons aussi vigoureux que les siens. En outre il se piquait de boire plus de champagne qu'un homme ordinaire, et faisait parfaitement sauter à son cheval une barrière de quatre pieds. Il jouissait en conséquence d'une estime légitimement acquise parmi ces êtres difficiles à définir que l'on appelle les « jeunes gens, » dont nos boulevards abondent vers huit heures du soir. Parties de chasse, parties de campagne, courses, dîners de garçon,

étaient recherchés par lui avec empressement. Vingt fois par jour il disait qu'il était le plus heureux des hommes, et toutes les fois que Julie l'entendait, elle levait les yeux au ciel, et sa petite bouche prenait une indicible expression de dédain.

Belle, jeune et mariée à un homme qui lui déplaisait, on conçoit qu'elle devait être entourée d'hommages fort intéressés; mais outre la protection de sa mère, femme fort prudente, son orgueil, c'était son défaut capital, l'avait défendue jusqu'alors contre les séductions du monde. D'ailleurs, le désappointement qui avait suivi son mariage, en lui donnant une espèce d'expérience, l'avait rendue difficile à s'enthousiasmer. Elle était fière de se voir plaindre dans la société et citer comme un modèle de résignation; elle se trouvait même heureuse, car elle n'aimait personne, et son mari la laissait entièrement maîtresse de ses actions. Sa coquetterie (et, il faut l'avouer, elle aimait à prouver que son mari ne connaissait pas le trésor qu'il possédait), sa coquetterie était toute d'instinct comme celle d'un enfant. Elle s'alliait fort bien avec une certaine réserve dédaigneuse qui n'était pas de la pruderie; enfin, Julie savait être aimable avec tout le monde, mais avec tout le monde également. La médisance ne pouvait trouver le plus petit reproche à lui faire. »

C'est dans cette situation des choses entre les deux époux qu'un ami de M. de Chaverny, M. de Châteaufort, jeune officier assez avantageux, croit entrevoir la possibilité de consoler celle qu'il se plaît à regarder comme très-malheureuse. Le cœur vide de Julie lui semble être au premier occupant, et ses attentions calculées ont déjà eu pour résultat d'y jeter un trouble favorable à ses projets, lorsque M. de Chaverny semble lui-même prendre à tâche de se faire haïr de plus en plus. Il va jusqu'à compromettre sa femme à l'Opéra, en introduisant dans sa loge la maîtresse d'un duc. Julie, irritée au dernier point, ne s'aperçoit pas qu'en s'exagérant à elle-même les torts de Chaverny, elle n'est peut-être pas fâchée de se ménager un droit de représailles. Châteaufort paraît de plus en plus aimable; cependant ce n'est encore que comparativement au mari, et il n'est pas très-sûr qu'il doive profiter lui-même des émotions qu'il a fait naître.

« Mme de Chaverny passa une nuit fort agité. La conduite

de son mari à l'Opéra mettait le comble à tous ses torts, et lui semblait devoir exiger une séparation immédiate. Elle aurait le lendemain une explication avec lui, et lui signifierait son intention de ne plus vivre sous le même toit avec un homme qui l'avait compromise d'un manière aussi cruelle. Pourtant cette explication l'effrayait. Jamais elle n'avait eu une conversation sérieuse avec son mari. Jusqu'alors elle n'avait exprimé son mécontentement que par des bouderies auxquelles Chaverny n'avait fait aucune attention; car, laissant à sa femme une entière liberté, il ne se serait jamais avisé de croire qu'elle lui refuserait l'indulgence dont au besoin il était disposé à user envers elle.

Elle craignait surtout de pleurer au milieu de cette explication, et que Chaverny n'attribuât ses larmes à un amour blessé. C'est alors qu'elle regrettait vivement l'absence de sa mère, qui aurait pu lui donner un bon conseil ou se charger de prononcer la sentence de séparation. Toutes ces réflexions la jetèrent dans une grande incertitude, et quand elle s'endormit elle avait pris la résolution de consulter une dame de ses amies qui l'avait connue fort jeune, et de s'en remettre à sa prudence pour la conduite à tenir à l'égard de Chaverny.

Tout en se livrant à son indignation, elle n'avait pu s'empêcher de faire involontairement un parallèle entre son mari et Châteaufort. L'énorme inconvenance du premier y faisait ressortir la délicatesse du second, et elle reconnaissait avec un certain plaisir, qu'elle se reprochait toutefois, que l'amant était plus soucieux de sa réputation que le mari. Cette comparaison morale l'entraînait malgré elle à constater l'élégance des manières de Châteaufort, et la tournure médiocrement distinguée de Chaverny. Elle voyait son mari avec son ventre un peu proéminent faisant lourdement l'empressé auprès de la maîtresse du duc de H***, tandis que Châteaufort, encore plus respectueux que de coutume, semblait chercher à retenir autour d'elle la considération que son mari pouvait lui faire perdre. Enfin, comme nos pensées nous entraînent malgré nous, elle se représenta plus d'une fois qu'elle pouvait bien devenir veuve, et qu'alors jeune, riche, rien ne s'opposerait à ce qu'elle couronnât légitimement l'amour constant du jeune chef d'escadron. Un essai malheureux ne concluait rien contre

le mariage, et si l'attachement de Châteaufort était véritable... mais alors elle chassait ces pensées dont elle rougissait, et se promettait de mettre plus de réserve que jamais dans ses relations avec lui.

Elle se réveilla avec un grand mal de tête, et plus éloignée que jamais d'une explication décisive. Elle ne voulut pas descendre pour déjeûner de peur de rencontrer son mari, se fit apporter du thé dans sa chambre, et demanda sa voiture pour aller chez Mme Lambert, cette amie qu'elle voulait consulter. Cette dame était alors à sa campagne, à P.

En déjeûnant, elle ouvrit un journal. Le premier article qui en tomba sous ses yeux était ainsi conçu: « M. Darcy, » premier secrétaire de l'ambassade de France à Constanti- » nople, est arrivé avant-hier à Paris chargé de dépêches. Ce » jeune diplomate a eu, immédiatement après son arrivée, une » longue conférence avec Son Excellence monsieur le ministre » des affaires étrangères. »

« Darcy à Paris! s'écria-t-elle. J'aurai du plaisir à le revoir. Est-il changé? est-il devenu bien raide? — *Ce jeune diplomate!* Darcy jeune diplomate! » Et elle ne put s'empêcher de rire toute seule de ce mot *jeune diplomate*.

Ce Darcy venait autrefois fort assiduement aux soirées de Mme de Lussan; il était alors attaché au ministère des affaires étrangères. Il avait quitté Paris quelque temps avant son mariage, et depuis elle ne l'avait pas revu. Seulement elle savait qu'il avait beaucoup voyagé.

Elle tenait encore le journal à la main lorsque son mari entra. Il paraissait d'une humeur charmante. A son aspect elle se leva pour sortir; mais comme il aurait fallu passer tout près de lui pour entrer dans son cabinet de toilette, elle demeura debout à la même place, mais tellement émue que sa main, appuyée sur sa petite table à thé, faisait distinctement trembler le cabaret de porcelaine.

« Ma chère amie, dit Chaverny, je viens vous dire adieu pour quelques jours Je vais chasser chez le duc de H***. Je vous dirai qu'il est enchanté de votre politesse d'hier soir. — Mon affaire marche bien, et il m'a promis de me recommander au roi de la manière la plus pressante. »

Julie pâlissait et rougissait tour-à-tour en l'écoutant.

« M. le duc de H*** vous doit cela, dit-elle d'une voix tremblante ; il ne peut faire moins pour quelqu'un qui compromet sa femme de la manière la plus scandaleuse avec les maîtresses de son protecteur. »

« Puis, faisant un effort désespéré, elle traversa la chambre d'un pas majestueux, et entra dans son cabinet de toilette dont elle ferma la porte avec force. Chaverny resta un instant la tête basse et l'air confus.

« D'où diable sait-elle cela ? pensa-t-il. Qu'importe après tout ! ce qui est fait est fait. » Et, comme ce n'était pas son habitude de s'arrêter long-temps sur une idée désagréable, il fit une pirouette, prit un morceau de sucre dans le sucrier, et cria, la bouche pleine, à la femme de chambre qui entrait : « Dites à ma femme que je resterai quatre à cinq jours chez le duc de H***, et que je lui enverrai du gibier. »

Il sortit, ne pensant plus qu'aux faisans et aux daims qu'il allait tuer.

Julie partit pour P... avec un redoublement de colère contre son mari ; mais cette fois c'était pour un motif assez frivole. Il avait pris pour aller au château du duc de H*** la calèche neuve, laissant à sa femme une autre voiture qui, au dire du cocher, avait besoin de réparations. Pendant la route, Mme de Chaverny s'apprêtait à raconter son aventure à Mme Lambert. Malgré son chagrin, elle n'était pas insensible à la satisfaction que donne à tout narrateur une histoire bien contée, et elle se préparait à son récit en cherchant des exordes, et commençant tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Il en résulta qu'elle vit les énormités de son mari sous toutes leurs faces, et que son ressentiment s'en augmenta en proportion.

Il y a, comme chacun sait, quatre lieues de Paris à P...., et, quelque long que fût le réquisitoire de Mme de Chaverny, on conçoit qu'il est impossible, même à la haine la plus envenimée, de retourner la même idée pendant quatre lieues de suite. Aux sentimens violens que les torts de son mari lui inspiraient venaient se joindre des souvenirs doux et mélancoliques, par cette étrange faculté de la pensée humaine qui associe souvent une image riante à une sensation pénible.

L'air pur et vif, le beau soleil, les figures insouciantes des

passans, contribuaient aussi à la tirer de ses réflexions haineuses. Elle se rappela les scènes de son enfance et les jours où elle allait se promener à la campagne avec des jeunes personnes de son âge. Elle revoyait ses compagnes de couvent; elles assistait à leurs jeux, à leurs repas; elle s'expliquait des confidences mystérieuses qu'elle avait surprises aux *grandes*, et ne pouvait s'empêcher de sourire en songeant à cent petits traits qui trahissent de si bonne heure l'instinct de la coquetterie chez les femmes. Puis elle se représentait son entrée dans le monde; elle dansait de nouveau aux bals les plus brillans qu'elle avait vus dans l'année qui suivit sa sortie du couvent. Les autres bals, elle les avait oubliés : on se blase si vite! Mais ces bals lui rappelèrent son mari. « Folle que j'étais, se dit-elle, comment ne me suis-je pas aperçue à la première vue que je serais malheureuse avec lui? » Tous les disparates, toutes les platitudes de fiancé que le pauvre Chaverny lui débitait avec tant d'aplomb un mois avant son mariage, tout cela se trouvait noté, enregistré soigneusement dans sa mémoire. En même temps elle ne pouvait s'empêcher de penser aux nombreux admirateurs que son mariage avait réduits au désespoir, et qui ne s'en étaient pas moins mariés eux-mêmes ou consolés autrement peu de mois après. « Aurais-je été heureuse avec un autre que lui? se demanda-t-elle. A... est décidément un sot, mais il n'est pas offensif, et Amélie le gouverne à son gré. Il y a toujours moyen de vivre avec un mari qui obéit. — B.... a des maîtresses, et sa femme a la bonté de s'en affliger. Pauvre esprit! D'ailleurs il est rempli d'égards pour elle, et... je n'en demanderais pas davantage. — Le jeune comte de C.., qui toujours lit des pamphlets, et qui se donne tant de peine pour devenir un jour un bon député, peut-être fera-t-il un bon mari. Oui, mais tous ces gens-là sont ennuyeux, laids, sots. » Comme elle passait ainsi en revue tous les jeunes gens qu'elle avait connus étant demoiselle, le nom de Darcy se présenta à son esprit pour la seconde fois.

Darcy était autrefois dans la société de Mme de Lussan un être sans conséquence, c'est-à-dire que l'on savait... les mères savaient que sa fortune ne lui permettait pas de songer à leurs filles. Sa figure, quoique distinguée, n'était pas assez belle pour leur faire tourner la tête. D'ailleurs il avait la réputation

d'un galant homme. Un peu misantrope et caustique, il se plaisait beaucoup, au milieu d'un cercle de demoiselles, à se moquer des ridicules et des prétentions des autres jeunes gens. Lorsqu'il parlait bas à une demoiselle, les mères ne s'alarmaient pas, car leurs filles riaient tout haut, et les mères de celles qui avaient de belles dents disaient même que M. Darcy était fort aimable. Une conformité de goûts et une crainte réciproque de leur talent de médire avaient rapproché Julie et Darcy. Ils avaient fait, après quelques escarmouches, un traité de paix, une alliance offensive et défensive; ils se ménageaient mutuellement, et ils étaient toujours unis pour faire les honneurs de leurs connaissances. Un soir on avait prié Julie de chanter je ne sais quel morceau. Elle avait une belle voix, et elle le savait. Elle s'approcha du piano, et regarda les femmes d'un air un peu fier avant de chanter, et comme si elle voulait les défier. Or ce soir-là quelque indisposition ou une fatalité malheureuse la privait de presque tous ses moyens. La première note qui sortit de ce gosier ordinairement si mélodieux se trouva décidément fausse. Julie se troubla, chanta tout de travers, manqua tous les traits; bref, le fiasco fut éclatant. La pauvre Julie quitta le piano tout effarée, près de fondre en larmes, et en retournant à sa place elle ne put s'empêcher de remarquer la joie maligne que cachaient mal ses compagnes en voyant humilier son orgueil. Les hommes mêmes semblaient comprimer avec peine un sourire moqueur. Elle baissa les yeux de honte et de colère, et fut quelque temps sans oser les lever. La première figure amie qu'elle aperçut lorsqu'elle releva la tête fut celle de Darcy. Il était pâle, et ses yeux roulaient des larmes; il paraissait plus touché de sa mésaventure qu'elle ne l'était elle-même. « Il m'aime! pensa-t-elle; il m'aime véritablement! » La nuit elle ne dormit guère, et la figure triste de Darcy était toujours devant ses yeux. Pendant deux jours elle ne songea qu'à lui et à la passion secrète qu'il devait nourrir pour elle. Le roman avançait déjà lorsque Mme de Lussan trouva chez elle une carte de M. Darcy avec ces trois lettres P. P. C. « Où va donc M. Darcy? demanda Julie à un jeune homme qu'elle connaissait. — Où il va? Ne le savez-vous pas? A Constantinople; il part cette nuit en courrier.

— Il ne m'aime donc pas ! » pensa-t-elle. Huit jours après Darcy était oublié. De son côté Darcy, qui était alors assez romanesque, fut huit mois sans oublier Julie. Pour excuser celle-ci et expliquer la prodigieuse différence de constance, il faut réfléchir que Darcy vivait au milieu des barbares, tandis que Julie était à Paris entourée d'hommages et de plaisirs.

Quoi qu'il en soit, six ou sept ans après leur séparation, Julie, dans sa voiture, sur la route de P..., se rappelait l'expression mélancolique de Darcy le jour où elle chanta si mal ; même, il faut l'avouer, elle pensa à l'amour probable qu'il avait alors pour elle. Tout cela l'occupa assez vivement pendant une demi-lieue ; ensuite M. Darcy fut oublié pour la troisième fois.

Julie ne fut pas peu contrariée lorsqu'en entrant à P... elle vit dans la cour de Mme Lambert une voiture dont on dételait les chevaux, ce qui annonçait une visite qui devait se prolonger. Impossible par conséquent d'entamer la discussion de ses griefs contre M. de Chaverny. Mme Lambert, lorsque Julie entra dans le salon, était avec une dame que Julie avait rencontrée dans le monde, mais qu'elle connaissait à peine de nom. Elle eut peine à cacher l'expression du mécontentement qu'elle éprouvait d'avoir fait inutilement le voyage de P...

« Eh ! bonjour donc, chère belle, s'écria Mme Lambert en l'embrassant, que je suis contente de voir que vous ne m'avez pas oubliée ! Vous ne pouviez venir plus à propos, car j'attends aujourd'hui je ne sais combien de gens qui vous aiment à la folie. »

Julie répondit d'un air un peu contraint qu'elle avait cru trouver Mme Lambert toute seule.

« Ils vont être ravis de vous voir, reprit Mme Lambert ; ma maison est si triste depuis le mariage de ma fille que je suis trop heureuse quand mes amis veulent bien s'y donner rendez-vous. Mais, chère belle, qu'avez-vous fait de vos belles couleurs ? Je vous trouve bien pâle aujourd'hui. »

Julie inventa un petit mensonge : la longueur de la route... la poussière... le soleil...

« J'ai précisément aujourd'hui à dîner un de vos adorateurs, à qui je vais faire une agréable surprise, M. de Châteaufort, et probablement son fidèle Achate, le commandant Perrin.

— J'ai eu le plaisir de recevoir dernièrement le commandant Perrin, dit Julie en rougissant un peu, car elle pensait à Châteaufort.

— J'ai aussi M. de Saint-Léger. Il faut absolument qu'il organise ici une soirée de proverbes pour le mois prochain; et vous y jouerez un rôle, mon ange. Vous étiez notre premier sujet pour les proverbes, il y a deux ans.

— Mon Dieu, madame, il y a si long-temps que je n'ai joué de proverbes que je ne pourrais plus retrouver mon assurance d'autrefois. Je serais obligée d'avoir recours au *J'entends quelqu'un*.

— Ah! Julie, mon enfant, devinez qui nous attendons encore. Mais celui-là, ma chère, il faut de la mémoire pour se rappeler son nom. »

Le nom de Darcy se présenta sur-le-champ à Julie. « Il m'obsède, en vérité, pensa-t-elle. — De la mémoire! madame, j'en ai beaucoup.

— Mais je dis une mémoire de six ou sept ans. Vous souvenez-vous d'un de vos attentifs, lorsque vous étiez petite fille et que vous portiez les cheveux en bandeau?

— En vérité je ne devine pas.

— Quelle horreur, ma chère!... oublier ainsi un homme charmant, qui, ou je me trompe fort, vous plaisait tellement autrefois que votre mère s'en alarmait presque. Allons, ma belle, puisque vous oubliez ainsi vos adorateurs, il faut bien vous rappeler leurs noms: c'est M. Darcy que vous allez voir.

— Darcy?

— Oui; il est enfin revenu de Constantinople depuis quelques jours seulement. Il est venu me voir avant-hier, et je l'ai invité. Savez-vous, ingrate que vous êtes, qu'il m'a demandé de vos nouvelles avec un empressement tout-à-fait significatif.

— M. Darcy? dit Julie en hésitant, et avec une distraction affectée; M. Darcy? N'est-ce pas un grand jeune homme blond qui est secrétaire d'ambassade?

— Oh! ma chère, vous ne le reconnaîtrez pas; il est bien changé: il est pâle, ou plutôt couleur olive; les yeux enfoncés. Il a perdu beaucoup de cheveux à cause de la chaleur, à

ce qu'il dit. Dans deux ou trois ans, si cela continue, il sera chauve par devant. Pourtant il n'a pas trente ans encore. »

Ici, la dame qui écoutait ce récit de la mésaventure de Darcy conseilla fortement l'usage du kalydor, dont elle s'était bien trouvée après une maladie qui lui avait fait perdre beaucoup de cheveux. Elle passait ses doigts, en parlant, dans des boucles nombreuses d'un beau châtain cendré.

« Est-ce que M. Darcy est resté tout ce temps à Constantinople? demanda Mme de Chaverny.

— Pas tout-à-fait, car il a beaucoup voyagé : il a été en Russie, puis il a parcouru toute la Grèce. Vous ne savez pas son bonheur? Son oncle est mort et lui a laissé une fortune indépendante. Il a été aussi en Asie-Mineure, dans la... Comment dit-il?... la Caramanie. Il est ravissant, ma chère; il a des histoires charmantes qui vous enchanterout Hier il m'en a conté de si jolies que je lui disais toujours : Mais gardez-les donc pour demain, vous les direz à mes dames, au lieu de les perdre avec une vieille maman comme moi.

— Vous a-t-il conté son histoire de la femme turque qu'il a sauvée? demanda Mme Dumanoir, cette dame qui conseillait le kalydor.

— La femme turque qu'il a sauvée? Il a sauvé une femme turque? Il ne m'en a pas dit un mot.

— Comment! mais c'est une action admirable, un véritable roman.

— Oh! contez-nous cela, je vous en prie.

— Non, non; demandez-le à lui-même. Moi, je ne sais l'histoire que de ma sœur, dont le mari, comme vous savez, a été consul à Smyrne. Mais elle la tenait d'un Anglais qui avait été témoin de toute l'aventure. C'est merveilleux.

— Contez-nous cette histoire, madame. Comment voulez-vous que nous puissions attendre jusqu'au dîner? Il n'y a rien de si désespérant que d'entendre parler d'une histoire qu'on ne sait pas.

— Eh bien! je vais vous la gâter, mais enfin la voici telle qu'on me l'a contée. — M. Darcy était en Turquie à examiner je ne sais quelles ruines sur le bord de la mer quand il vit venir à lui une procession fort lugubre. C'étaient des eunuques noirs qui portaient un sac, et ce sac on le voyait remuer

comme s'il y avait eu quelque chose de vivant dedans.

— Ah ! mon Dieu, s'écria Mme Lambert, qui avait lu le *Giaour*, c'était une femme qu'on allait jeter à la mer.

— Précisément, poursuivit Mme Dumanoir, un peu piquée de se voir enlever ainsi le trait le plus dramatique de son conte. M. Darcy regarde le sac, il entend un gémissement sourd, et devine aussitôt l'horrible vérité. Il demande aux eunuques ce qu'ils vont faire : pour toute réponse les eunuques tirent leurs poignards. M. Darcy était heureusement fort bien armé. Il met en fuite les esclaves, et tire enfin de ce vilain sac une femme d'une beauté ravissante, à demi évanouie, et la ramène dans la ville, où il la conduit dans une maison sûre.

— Pauvre femme ! dit Julie qui commençait à s'intéresser à l'histoire.

— Vous la croyez sauvée ? pas du tout. Le mari jaloux, car c'était un mari, ameuta toute la populace, qui se porta à la maison de M. Darcy avec des torches, voulant le brûler vif. Je ne sais pas trop bien la fin de l'affaire ; tout ce que je sais, c'est qu'il a soutenu un siége et qu'il a fini par mettre la femme en sûreté. Il paraît même, ajouta Mme Dumanoir changeant tout-à-coup son ton de voix et en prenant un fort dévot, il paraît que M. Darcy a pris soin qu'on la convertît, et qu'elle a été baptisée.

— Et M. Darcy l'a-t-il épousée ? demanda Julie en souriant.

— Pour cela je ne puis vous le dire. Mais la femme turque... elle avait un singulier nom ; elle s'appelait Eminé... elle avait une passion violente pour M. Darcy. Ma sœur me disait qu'elle l'appelait toujours *sôtir... sôtir...* Cela veut dire *mon sauveur* en turc ou en grec. Eulalie m'a dit que c'était une des plus belles personnes qu'on pût voir.

— Nous lui ferons la guerre sur sa Turque, s'écria Mme Lambert, n'est-ce pas, mesdames, il faut le tourmenter un peu... Au reste ce trait de Darcy ne me surprend pas du tout : c'est un des hommes les plus généreux que je connaisse, et je sais des actions de lui qui me font venir les larmes aux yeux toutes les fois que je les raconte. — Son oncle est mort laissant une fille naturelle qu'il n'avait jamais reconnue : comme il n'a pas fait de testament, elle n'avait aucun droit à sa succession.

Darcy, qui était l'unique héritier, a voulu qu'elle y eût une part; et probablement cette part a été beaucoup plus forte que son oncle ne l'aurait faite lui-même.

— Était-elle jolie, cette fille naturelle? demanda Mme de Chaverny d'un air assez méchant, car elle commençait à sentir le besoin de dire du mal de M. Darcy, qu'elle ne pouvait chasser de son esprit.

— Ah! ma chère, comment pouvez-vous supposer?... Mais d'ailleurs Darcy était encore à Constantinople lorsque son oncle est mort, et vraisemblablement il n'a jamais vu cette créature. »

L'arrivée de Châteaufort, du commandant Perrin et de quelques autres personnes mit fin à cette conversation. Châteaufort s'assit auprès de Mme de Chaverny, et, profitant d'un moment où l'on parlait très-haut:

« Vous paraissez triste, madame, lui dit-il; je serais bien malheureux si ce que je vous ai dit hier en était la cause. »

Mme de Chaverny ne l'avait pas entendu, ou plutôt n'avait pas voulu l'entendre. Châteaufort éprouva donc la mortification de répéter sa phrase, et la mortification plus grande encore d'une réponse un peu sèche, après laquelle Julie se mêla aussitôt à la conversation générale, et changeant de place elle s'éloigna de son malheureux admirateur.

Sans se décourager, Châteaufort faisait inutilement beaucoup d'esprit. Mme de Chaverny, à qui seulement il désirait plaire, l'écoutait avec distraction: elle pensait à l'arrivée prochaine de M. Darcy, tout en se demandant pourquoi elle s'occupait tant d'un homme qu'elle devait avoir oublié, et qui probablement l'avait aussi oubliée depuis long-temps.

Enfin le bruit d'une voiture se fit entendre, la porte du salon s'ouvrit. « Eh! le voilà, » s'écria Mme Lambert. Julie n'osa pas tourner la tête, mais pâlit extrêmement. Elle éprouva une vive et subite sensation de froid, et elle eut besoin de rassembler toutes ses forces pour se remettre et empêcher Châteaufort de remarquer le changement de ses traits.

Darcy baisa la main de Mme Lambert, et lui parla debout quelque temps, puis il s'assit auprès d'elle. Alors il se fit un grand silence; Mme Lambert paraissait attendre et ménager

une reconnaissance. Châteaufort et les hommes, à l'exception du bon commandant Perrin, observaient Darcy avec une curiosité un peu jalouse. Nouveau venu, et arrivant de Constantinople, il avait de grands avantages sur eux, et c'était un motif suffisant pour qu'ils se donnassent cet air de raideur compassé que l'on prend d'ordinaire avec les étrangers. Darcy, qui n'avait fait attention à personne, rompit le silence le premier. Il parla de la route, de la poussière, peu importe; sa voix était douce et musicale. Mme de Chaverny se hasarda à le regarder : elle le vit de profil. Il lui parut maigri, et son expression avait changé... En somme elle le trouva bien.

« Mon cher Darcy, dit Mme Lambert, regardez bien autour de vous, et voyez si vous ne trouverez pas ici une de vos anciennes connaissances. » Darcy tourna la tête, et aperçut Julie qui avait été cachée jusqu'alors sous son chapeau. Il se leva précipitamment avec une exclamation de surprise, s'avança vers elle en étendant la main, puis s'arrêtant tout-à-coup et comme se repentant de son excès de familiarité, il salua Julie très-profondément, et lui exprima en termes *convenables* tout le plaisir qu'il avait à la revoir. Julie balbutia quelques mots de politesse, et rougit beaucoup en voyant que Darcy se tenait toujours debout devant elle et la regardait fixement.

Sa présence d'esprit lui revint bientôt, et elle regarda à son tour avec ce regard à la fois distrait et observateur que les gens du monde prennent quand ils veulent; c'était un grand jeune homme pâle, et dont les traits exprimaient le calme, mais un calme qui semblait provenir moins d'un état habituel de l'ame que de l'empire qu'elle était parvenue à prendre sur l'expression de la physionomie. Des rides déjà marquées sillonnaient son front. Ses yeux étaient enfoncés, les coins de sa bouche abaissés, et ses tempes commençaient déjà à se dégarnir de cheveux; cependant il n'avait pas plus de trente ans. Darcy était très-simplement habillé, mais avec cette élégance qui indique en même temps les habitudes de la bonne société et l'indifférence sur un sujet qui occupe les méditations de tant de jeunes gens. Julie fit toutes ces observations avec plaisir. Elle remarqua encore qu'il avait au front une cicatrice assez longue qu'il cachait mal avec une mèche de cheveux, et qui paraissait avoir été faite par un coup de sabre.

Julie était assise à côté de Mme Lambert. Il y avait une chaise entre elle et Châteaufort; mais aussitôt que Darcy s'était levé, Châteaufort avait mis sa main sur le dossier de la chaise, l'avait placée sur un seul pied et la tenait en équilibre. Il était évident qu'il prétendait la garder comme le chien du jardinier gardait le coffre d'avoine. Mme Lambert eut pitié de Darcy, qui se tenait toujours debout devant Mme de Chaverny. Elle fit une place à côté d'elle sur le canapé où elle était assise, et l'offrit à Darcy, qui se trouva de la sorte auprès de Julie. Il s'empressa de profiter de cette position avantageuse, en commençant avec elle une conversation suivie.

Pourtant il eut à subir de Mme Lambert et de quelques autres personnes un interrogatoire en règle sur ses voyages; mais il s'en tira assez laconiquement, et il saisissait toutes les occasions de reprendre son espèce d'aparté avec Mme de Chaverny. « Prenez le bras de Mme de Chaverny, » dit Mme Lambert à Darcy, au moment où la cloche du château annonçait le dîner. Châteaufort se mordit les lèvres; mais il trouva moyen de se placer à table assez près de Julie pour bien l'observer.

Après le dîner, la soirée étant belle et le temps chaud, on se réunit dans le jardin, autour d'une table rustique, pour prendre le café.

Châteaufort avait remarqué avec un dépit croissant les attentions de Darcy pour Mme de Chaverny. A mesure qu'il observait l'intérêt qu'elle paraissait prendre à la conversation du nouveau venu, il devenait moins aimable lui-même, et la jalousie qu'il ressentait n'avait d'autre effet que de lui ôter tous ses moyens de plaire. Il se promenait sur la terrasse où l'on était assis, ne pouvant rester en place, suivant l'ordinaire des gens inquiets, regardant souvent de gros nuages noirs qui se formaient à l'horizon, et qui annonçaient un orage, plus souvent encore son rival qui causait à voix basse avec Julie. Tantôt il la voyait sourire, tantôt elle devenait sérieuse, tantôt elle baissait les yeux timidement; enfin il voyait que Darcy ne pouvait pas lui dire un mot qui ne produisît un effet marqué; et ce qui le chagrinait surtout, c'est que les expressions variées que prenaient les traits de Julie, semblaient n'être que l'image et comme la réflexion de la physionomie mobile de Darcy. Enfin, ne pouvant plus

tenir à cette espèce de supplice, il s'approcha d'elle, et se penchant sur le dos de sa chaise, au moment où Darcy donnait à quelqu'un des renseignemens sur la barbe du sultan Mahmoud : « Madame, dit-il d'un ton amer, M. Darcy paraît être un homme bien aimable !

— Oh ! oui, répondit Mme de Chaverny avec une expression d'enthousiame qu'elle ne put réprimer.

— Il y paraît, continua Châteaufort, car il vous fait oublier vos anciens amis.

— Mes anciens amis ! dit Julie d'un accent un peu sévère, je ne sais ce que vous voulez dire ; et elle lui tourna le dos. Puis prenant un coin du mouchoir que Mme Lambert tenait à la main : Que la broderie de ce mouchoir est de bon goût ! dit-elle, c'est un ouvrage merveilleux.

— Trouvez-vous, ma chère ? C'est un cadeau de M. Darcy, qui m'a rapporté je ne sais combien de mouchoirs brodés de Constantinople. — A propos, Darcy, est-ce votre Turque qui vous les a brodés ?

— Ma Turque ? Quelle Turque ?

— Oui, cette belle sultane à qui vous avez sauvé la vie, qui vous appelait.... Oh ! nous savons tout.... qui vous appelait son.... son sauveur enfin. Vous devez savoir comment cela se dit en turc. »

Darcy se frappa le front en riant. « Est-il possible ! s'écria-t-il que la renommée de ma mésaventure soit déjà parvenue à Paris !....

— Mais il n'y a pas de mésaventure là-dedans ; il n'y en a peut-être que pour le Mamamouchi qui a perdu sa favorite.

— Hélas ! répondit Darcy, je vois bien que vous ne savez que la moitié de l'histoire, car c'est une aventure aussi triste pour moi que celle des moulins à vent pour don Quichotte. Faut-il qu'après avoir tant donné à rire aux Francs, je sois encore victime à Paris de la seule tentative que j'aie faite pour renouveler la chevalerie errante !

— Comment ? mais nous ne savons rien. Contez-nous toute l'histoire ! s'écrièrent toutes les dames à la fois.

— Je devrais, dit Darcy, vous laisser sur le récit que vous connaissez peut-être déjà, et me dispenser de la suite, dont

les souvenirs n'ont rien de bien agréable pour moi, mais un de mes amis... Je vous demande la permission de vous le présenter, madame Lambert, sir John Tyrrel... Un de mes amis, acteur aussi dans cette scène tragi-comique, va bientôt venir à Paris; il pourrait bien se donner le malin plaisir de me prêter, dans son récit, un rôle encore plus ridicule que celui que j'ai joué. Voici le fait :

« Cette malheureuse femme, une fois installée dans le consulat de France...

— Oh! mais commencez par le commencement! s'écria Mme Lambert.

— Mais vous le savez déjà.

Nous ne savons rien, mais nous voulons que vous nous contiez toute l'histoire d'un bout à l'autre.

— Eh bien! vous saurez, mesdames, que j'étais à Larnaca en 18... Un jour, je sortis de la ville pour dessiner. Avec moi était un jeune Anglais très-aimable, bon vivant, nommé sir John Tyrrel; un de ces hommes précieux en voyage, parce qu'ils pensent au dîner, qu'ils n'oublient pas les provisions et qu'ils sont toujours de bonne humeur. D'ailleurs il voyageait sans but, et ne savait ni la géologie ni la botanique, sciences bien fâcheuses dans un compagnon de voyage.

— Je m'étais assis à l'ombre d'une masure, à deux cents pas environ de la mer qui, dans cet endroit, est dominée par des rochers à pic. J'étais fort occupé à dessiner ce qui restait d'un sarcophage antique, tandis que sir John, couché sur l'herbe, se moquait de mon goût pour les arts, en fumant de délicieux tabac de Latakié. A côté de nous, un domestique turc, que nous avions pris à notre service, nous faisait du café; c'était le meilleur faiseur de café et le plus poltron de tous les Turcs que j'aie connus.

« Tout d'un coup, sir John s'écria avec joie : « Voici des » gens qui descendent de la montagne avec de la neige; nous » allons leur en acheter et faire du sorbet avec des oranges. »

« Je levai les yeux, et je vis venir à nous un âne sur lequel était chargé en travers un gros paquet; deux esclaves le soutenaient de chaque côté. En avant, un ânier conduisait l'âne, et derrière, un Turc vénérable à barbe blanche fermait la marche, monté sur un assez bon cheval. Toute cette

procession s'avançait lentement et avec beaucoup de gravité.

« Notre Turc, tout en soufflant son feu, jeta un coup d'œil de côté sur la charge de l'âne, et nous dit avec un sourire singulier : « Ce n'est pas de la neige. » Puis il s'occupa de notre café avec son flegme habituel.

« Qu'est-ce donc? demanda Tyrrel. Est-ce quelque chose » à manger?

— « Pour *les poissons*, répondit le Turc.

« En ce moment l'homme à cheval partit au galop, et, se dirigeant vers la mer, il passa auprès de nous, non sans nous jeter un de ces coups d'œil méprisans que les musulmans adressent volontiers aux chrétiens. Il poussa son cheval jusqu'aux rochers à pic dont je vous ai parlé, et l'arrêta court à l'endroit le plus escarpé. Il regardait la mer, et paraissait chercher le meilleur endroit pour se précipiter.

» Nous examinâmes alors avec plus d'attention le paquet que portait l'âne, et nous fûmes frappés de la forme étrange du sac. Toutes les histoires de femmes noyées par des maris jaloux nous revinrent aussitôt à la mémoire. Nous nous communiquâmes nos réflexions.

« Demande à ces coquins, dit sir John à notre Turc, si ce » n'est pas une femme qu'ils portent ainsi. »

« Le Turc ouvrit de grands yeux effarés, mais non la bouche. Il était évident qu'il trouvait notre question par trop inconvenante.

» En ce moment le sac étant près de nous, nous le vîmes distinctement remuer, et nous entendîmes même une espèce de gémissement ou de grognement qui en sortait.

» Tyrrel, quoique gastronome, est fort chevaleresque. Il se leva comme un furieux, courut à l'ânier, et lui demanda en anglais, tant il était troublé par la colère, ce qu'il conduisait ainsi et ce qu'il prétendait faire de son sac. L'ânier n'avait garde de répondre, mais le sac s'agita violemment : des cris de femme se firent entendre; sur quoi les deux esclaves se mirent à donner sur le sac de grands coups des courroies dont ils se servaient pour faire marcher l'âne. Tyrrel était poussé à bout. D'un vigoureux et scientifique coup de poing il jeta l'ânier à terre, saisit un esclave à la gorge; sur quoi le sac poussé violemment dans la lutte tomba lourdement sur l'herbe.

» J'étais accouru. L'autre esclave se mettait en devoir de ramasser des pierres, l'ânier se relevait. Malgré mon aversion pour me mêler des affaires des autres, il m'était impossible de ne pas venir au secours de mon compagnon. M'étant saisi d'un piquet qui me servait à tenir mon parasol quand je dessinais, je le brandissais en menaçant les esclaves et l'ânier de l'air le plus martial qu'il m'était possible. Tout allait bien, quand ce diable de Turc à Cheval, ayant fini de contempler la mer, et s'étant retourné au bruit que nous faisions, partit comme une flèche et fut sur nous avant que nous y eussions pensé : il avait à la main une espèce de vilain coutelas...

— » Un athagan, dit Châteaufort qui aimait la couleur locale.

— » Un athagan, reprit Darcy avec un sourire d'approbation. Il passa auprès de moi, et me donna sur la tête un coup de cet athagan qui me fit voir mille étoiles. Je ripostai pourtant en lui assénant un bon coup de piquet sur les reins, et je fis ensuite le moulinet de mon mieux, frappant ânier, esclaves, cheval et Turc, devenu moi-même dix fois plus furieux que mon ami sir John Tyrrel. L'affaire aurait sans doute tourné mal pour nous. Notre interprète observait la neutralité, et nous ne pouvions nous défendre long-temps avec un bâton contre trois hommes d'infanterie, un de cavalerie et un athagan. Heureusement sir John se souvint d'une paire de pistolets que nous avions apportée. Il s'en saisit, m'en jeta un, et prit l'autre qu'il dirigea aussitôt contre le cavalier qui nous donnait tant d'affaires. La vue de ces armes, et le léger claquement du chien du pistolet lorsque nous bandâmes la détente, produisit un effet magique sur nos ennemis. Ils prirent honteusement la fuite, nous laissant maîtres du champ de bataille, du sac et même de l'âne. Malgré toute notre colère nous n'avions pas fait feu, et ce fut un bonheur, car on ne tue pas impunément un bon musulman, et il en coûte cher pour le rosser.

» Lorsque je me fus un peu essuyé, notre premier soin fut, comme vous le pensez bien, d'aller au sac et de l'ouvrir. Nous y trouvâmes une assez jolie femme, un peu grasse, avec de beaux cheveux noirs, et n'ayant pour tous vêtemens qu'une chemise de laine bleue, un peu moins transparente que l'écharpe de Mme de Chaverny.

» Elle sauta lestement du sac, et, sans paraître fort embarrassée, elle nous adressa un discours très-pathétique sans doute, mais dont nous ne comprîmes pas un mot, à la suite de quoi elle me baisa la main. C'est la seule fois, mesdames, qu'une dame m'ait fait cet honneur.

» Le sang-froid nous était revenu cependant. Nous voyions notre interprète s'arracher la barbe comme un désespéré. Moi, je m'accommodais la tête de mon mieux avec mon mouchoir. Tyrrel disait : « Que diable faire de cette femme? Si nous restons ici, le mari va revenir en force, et nous assommera ; » si nous retournons à Larnaca avec elle, dans ce bel équi» page, la canaille nous lapidera infailliblement. » Tyrrel, embarrassé de toutes ces réflexions, et ayant recouvré tout son sang-froid britannique, s'écria : « Quelle diable d'idée » avez-vous eue d'aller dessiner aujourd'hui! » Son exclamation me fit rire, et la femme, qui n'y avait rien compris, se mit à rire aussi.

» Il fallut pourtant prendre un parti. Je pensai que ce que nous avions de mieux à faire, c'était de nous mettre tous sous la protection du vice-consul de France; mais le plus difficile était de rentrer à Larnaca. Le jour tombait, et ce fut une circonstance heureuse pour nous. Notre Turc nous fit prendre un grand détour, et nous arrivâmes, grâce à la nuit et à cette précaution, sans encombre à la maison du consul, qui est hors de la ville. J'ai oublié de vous dire que nous avions composé à la femme un costume presque décent avec le sac et le turban de notre interprète.

» Le consul nous reçut fort mal, nous dit que nous étions des fous, qu'il fallait respecter les usages des pays où l'on voyage, qu'il ne fallait pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. Enfin il nous tança d'importance, et il avait raison ; car nous en avions fait assez pour occasioner une violente émeute, et faire massacrer tous les Francs de l'île de Chypre.

» Sa femme fut plus humaine ; elle avait lu beaucoup de romans, et trouva notre conduite très-généreuse. Dans le fait, nous nous étions conduits en héros de roman. Cette excellente dame était fort dévote ; elle pensa qu'elle convertirait facilement l'infidèle que nous lui avions amenée, que cette conversion serait mentionnée au *Moniteur*, et que son mari serait

nommé consul général. Tout ce plan se fit en un instant dans sa tête. Elle embrassa la femme turque, lui donna une robe, fit honte à monsieur le vice-consul de sa cruauté et, l'envoya chez le pacha pour arranger l'affaire.

» Le pacha était fort en colère. Le mari jaloux était un personnage, et jetait feu et flammes. C'était une horreur, disait-il, que des chiens de chrétiens empêchassent un homme comme lui de jeter son esclave à la mer. Le vice-consul était fort en peine ; il parla beaucoup du roi son maître, encore plus d'une frégate de soixante canons, qui venait de paraître dans les eaux de Larnaca ; mais l'argument qui produisit le plus d'effet, ce fut la proposition qu'il fit, en notre nom, de payer l'esclave à juste prix.

» Hélas, si vous saviez ce que c'est que le juste prix d'un Turc ! Il fallut payer le mari, payer le pacha, l'ânier à qui Tyrrel avait cassé deux dents, payer pour le scandale, payer pour tout. Combien de fois Tyrrel s'écria douloureusement : « Pourquoi diable aller dessiner sur le bord de la mer ? »

— Quelle aventure, mon pauvre Darcy ! s'écria Mme Lambert ; c'est donc là que vous avez reçu cette terrible balafre ? De grâce, levez donc vos cheveux. Mais c'est un miracle qu'il ne vous ait pas fendu la tête. »

Julie, pendant tout ce récit, n'avait pas détourné les yeux du front du narrateur ; elle demanda enfin d'une voix timide : « Que devint la femme ?

— C'est là justement la partie de l'histoire que je n'aime pas trop à raconter. La suite est si triste pour moi qu'à l'heure où je vous parle on se moque encore de notre équité chevaleresque à Tyrrel et à moi.

— Était-elle jolie, cette femme ? demanda Mme de Chaverny en rougissant un peu.

— Comment se nommait-elle ? demanda Mme Lambert.

— Elle se nommait Emineh. — Jolie ?... Oui, elle était assez jolie, mais trop grasse, et toute barbouillée de fard, suivant l'usage de son pays. Il faut beaucoup d'habitude pour apprécier les charmes d'une beauté turque. — Emineh fut donc installée dans la maison du vice-consul. Elle était Mingrélienne, et dit à Mme C***, la femme du vice-consul, qu'elle était fille de prince. Dans ce pay s tout coquin qui commande

à dix autres coquins est un prince. On la traita donc en princesse : elle dînait à table, mangeait comme quatre; puis, quand on lui parlait religion, elle s'endormait régulièrement. Cela dura quelque temps. Enfin on prit jour pour le baptême. Mme C*** se nomma sa marraine, et voulut que je fusse parrain avec elle. Bonbons, cadeaux, et tout ce qui s'ensuit!... Il était écrit que cette malheureuse Emineh me ruinerait. Mme C*** disait qu'Emineh m'aimait bien mieux que Tyrrel, parce qu'en me présentant du café elle en laissait toujours tomber sur mes habits. Je me préparais à ce baptême avec une componction vraiment évangélique lorsque, la veille de la cérémonie, la belle Emineh disparut. Faut-il vous dire tout? Le vice-consul avait pour cuisinier un Mingrélien, grand coquin certainement, mais admirable pour le pilau. Ce Mingrélien avait plu à Emineh, qui avait sans doute du patriotisme à sa manière. Il l'enleva, et en même temps une somme assez forte à M. C***, qui ne put jamais le retrouver. Ainsi le consul en fut pour son argent, sa femme pour le trousseau qu'elle avait donné à Emineh, moi pour mes gants, mes bonbons outre les coups que j'avais reçus. Le pire, c'est qu'on me rendit en quelque sorte responsable de l'aventure. On prétendit que c'était moi qui avais délivré cette vilaine femme, que je voudrais savoir au fond de la mer, et qui avait attiré tant de malheurs sur mes amis. Tyrrel sut se tirer d'affaire; il passa pour victime, tandis que lui seul était cause de toute la bagarre; et moi je restai avec une réputation de Don Quichotte et la balafre que vous voyez, qui nuit beaucoup à mes succès. »

L'histoire contée, on rentra dans le salon. Darcy causa encore quelque temps avec Mme de Chaverny, puis il fut obligé de la quitter pour se voir présenter un jeune homme fort savant en économie politique, qui étudiait pour être député, et qui désirait avoir des renseignemens statistiques sur l'empire ottoman.

Pr. Mérimée.

JEROME PLUMET.

Il serait peut-être long de dire ici par quel enchaînement de circonstances, je connus, le mois dernier, un jeune fils de fermier des environs de Paris qui eut assez bonne opinion de ma complaisance pour me confier qu'il avait composé des vers entre le râteau et la bèche.

Lorsque je dis confiance, je dois avouer que j'y mis quelque obstination. C'était un garçon singulier, désigné comme tel dans les environs de la ferme. Les paysans, le garde-forestier surtout, en parlant de lui, ne manquaient point de porter la main vers le front, et de faire, avec le sourire le plus compatissant, un geste rapide et significatif pour m'apprendre que la cervelle du pauvre diable était en plein déménagement. Dès le matin, avec l'attirail d'un chasseur, il gagnait le bois de Rougeaux. Le soir, lorsqu'il revenait d'un pas lent et réfléchi par les rues calmes de notre petite ville, on pouvait s'apercevoir à sa carnassière toujours vide que cette passion de la chasse n'était qu'un prétexte pour en couvrir une autre. Sur cet indice, j'aurais plutôt accusé quelque dame discrète d'être l'Égérie de ce Numa de village, et mes soupçons se portaient volontiers sur de jolies bourgeoises qui m'assuraient que cette conjecture était une erreur. Assurément ce démenti, au nom de tout leur sexe, devait être de leur part une précaution dictée par la politique; on est plus médisante lorsqu'on est moins compromise. Je dus sans doute à cette idée particulière la préoccupation d'exercice qui me fit diriger mon cheval plus régulièrement vers les pelouses du petit bois dont je parcourais chaque jour les allées. Mais le timide promeneur disparaissait comme un braconnier lorsqu'il me voyait à sa piste. Sans une de ces démangeaisons romanesques de noter sur le gazon les lueurs de poésie qui nous saisissent à l'aspect d'un beau paysage, je tiens pour probable que Jérôme Plumet ne m'aurait jamais adressé la parole. — Ah ! me dit une voix, vous faites

aussi des vers! Je me retournai; c'était lui. Il ne pouvait plus reculer, je tenais son aveu.

Je crus que ce fermier avait ouï parler de Sedaine, maçon et auteur d'opéras comiques, et j'eus aussitôt des scrupules sur l'innocence de sa vocation. Après mille timidités que je m'obstinais toujours à trouver suspectes, il me lut plusieurs morceaux qui m'étonnèrent bien plus encore qu'ils ne satisfirent mon goût.

Il y avait dans tout ce fatras les rudimens d'une tentative originale ou de la poésie primitive. C'était le vers brisé des novateurs modernes, avec la désinence instinctive des romans de bivouac. De même que les novateurs dont je parle ont arbitrairement déplacé l'hémistiche, Jérôme Plumet avait admis aux honneurs de la rime des sons qui donnent une vibration à peu près analogue, en cela, plus hardi de beaucoup que M. Marle, ce réformateur de notre ortographe, sifflé par un siècle qui prétend bouleverser les grandes choses, mais qui tient superstitieusement aux petites. M. Marle voulait prendre nos poètes par leur faible, par le besoin de la rime; il leur offrait tout au plus l'exactitude judaïque des sons, l'indifférence en matière de singulier et de pluriel, c'est-à-dire une rime très-puritaine devant le tribunal des aveugles et des oreilles correctes. Jérôme Plumet, en pénétrant dans la sphère de la généalogie, jette à pleines mains les richesses, et recule de vingt lieues les limites du vocabulaire de Richelet. Bien plus, il a tué le rhythme, il l'a tué sans miséricorde, et c'est un meurtre dont lui sauront gré, je n'en doute pas, ceux qui l'avaient déjà violé. Que répondre à celui qui leur dirait: « On n'en est pas à secouer le joug de la raison, il faut en finir avec le dernier des tyrans. »

Jérôme subissait, sans le savoir, la logique de son époque.

Convaincu, après plusieurs épreuves, de la naïveté de sa tentative, je cherchai par quel instinct révélateur, ou plutôt par quelle déviation d'étude, par quel difformité de réminiscence, Jérôme Plumet (c'est le nom du jeune fermier) avait brouillé dans sa tête les deux grandes classifications de style de notre langue, la prose et les vers. Comme j'étais peu disposé à gratifier d'une vanité de plus notre littérature, je me gardai discrètement d'entrer en explication avec lui sur les

motifs d'inspiration ou de recherches qui l'avaient fait le créateur d'une forme de langue où Racine et Buffon n'ont évidemment rien à revendiquer. Je me bornai à le payer d'éloges et à retenir à son insu un des morceaux qu'il m'avait communiqués. Peut-être n'est-il pas le meilleur, mais il reproduit le mieux, à mon avis, l'inqualifiable manière d'écrire de Jérôme Plumet, qui me pardonnera, je l'espère, si jamais il en a connaissance, une trahison que le plus grand des hasards seul pourrait lui faire découvrir. Depuis le chef-d'œuvre *d'un Inconnu*, ces trahisons se pardonnent.

Jérôme Plumet n'a pas d'ailleurs plus de droit à sa découverte qu'il n'en aurait sur une source d'eau, sur une mine de sel, de charbon ou d'or qu'il aurait trouvée dans son jardin. Je lui aurais pourtant préférablement souhaité une mine de charbon.

Jérôme Plumet n'a pas même su donner un nom à sa découverte, ce qui caractérise bien l'isolement où il vit. A Paris, on lui aurait fourni vingt noms plus grecs les uns que les autres; il n'aurait eu qu'à consulter ce lampiste qui a appelé pompeusement *Péristrophe* un simple abat-jour. Il est vrai qu'il est assez embarrassant dans ce cas particulier de nommer l'œuvre de Jérôme Plumet; j'ai peur que la langue française, un peu catholique et janséniste, ne redoute de baptiser un monstre qui n'a dans sa structure ni les douze côtes du vers, ni les membres de la prose; car il ne ne s'agit pas moins ici que d'ajouter un instrument à notre orchestre qui n'en a jusqu'à présent que deux : la prose et le vers.

Toute langue européenne a mieux que cela.

Les espagnols, les Italiens, les Anglais, ces trois peuples les plus lettrés de l'Europe, ont de commun avec nous la prose et les vers, et, de plus que nous, le vers blanc, c'est-à-dire le vers avec la quantité et sans la rime, vers essayé chez nous sans succès. Les Espagnols seuls ont une quatrième forme rhythmique, qui est *l'Assonance*. Cette forme consiste à donner au vers, chacun le sait, l'entrave de la quantité et un soupçon de rime, à lier la prosodie à une répercussion sourde, et pourtant harmonieuse, de deux ou plusieurs voyelles, euphonie qui a reçu le nom d'assonance.

Sans le savoir, ainsi que M. Jourdain, et contre l'avis du

professeur de M. Jourdain, qui prétendait qu'on ne pouvait parler qu'en prose ou en vers, pourquoi Jérôme Plumet n'aurait-il pas rencontré l'assonance?

Et le hasard l'aurait doublement servi en ceci, qu'il aurait rejeté le mètre et la rime en employant l'assonance. Mesurée et assonante, cette poésie aurait trop ou trop peu; ce serait le serpent avec des ailes; il ne changerait pas de place. D'ailleurs c'est la prosodie qui détermine la quantité, et la langue française est presque sans prosodie. En revanche, notre langue est la plus assonante du monde; mesquine de rimes, elle est prodigue d'assonances.

Il ne m'appartient pas de décider si Jérôme Plumet est ou n'est pas dans l'erreur, lorsqu'il prétend que le style qu'il a employé est non-seulement propre à tous les sujets, drame, comédie, poème, mais qu'il est encore d'une incontestable supériorité sur la prose et le vers ordinaire pour faire passer les textes étrangers dans notre langue. L'assonance triompherait de toutes les difficultés dans les traductions. Défions-nous un peu de l'enthousiasme des inventeurs, et pardonnons à Jérôme Plumet d'avoir oublié que l'homme qui croyait avoir trouvé l'immortalité sur la terre, la panacée universelle, Paracelse, mourut à l'âge de trente-trois ans.

Je ne serais pas surpris, ayant tenu sur les fonts de baptême ce monstre hermaphrodite, d'avoir, par cela même, joué un mauvais tour à ce digne Jérôme Plumet qui porte à sa découverte une véritable affection de père. Le nom d'assonance prête à la plaisanterie; le typographe, à la faveur d'un quiproquo, et par la malice d'un jambage spirituellement ajouté, peut changer la *poésie assonante* en *poésie assommante*. Dès le premier jour, voilà une trouvaille déshonorée. Il n'y a plus qu'à répéter patiemment ce mot cent ou deux cents fois de suite, dans un journal, pour que notre jeune fermier se trouve lui-même du dernier ridicule. Les réputations vont vite.

Le mérite de l'assonance sans acception de sujet consisterait plutôt, selon nous, qui nous sommes chargé d'être le précurseur aventureux de Jérôme Plumet, à obéir merveilleusement aux ondulations de la pensée. Sous la plume du plus grand nombre, la prose française est incolore, le vers français n'est pas malléable. L'assonance, au contraire, a tous les pas,

comme mouvement, depuis l'amble jusqu'au galop le plus précipité ; elle a, comme harmonie, toutes les mesures, elle revient trois fois, dix fois sur le même son, ou n'y revient plus ; elle descend du chant le plus lyrique à la conversation la plus bourgeoise ; comme couleur, elle est encore ce que vous la faites : pâle ou étincelante, sobre ou luxueuse ; comme liberté, on voit qu'elle les a toutes. L'assonance ne compte pas plus ses notes, ses pas, ses nuances, que l'Océan ne compte ses vagues quand il veut faire une tempête, ou que le ciel ne mesure à l'aune le fluide électrique lorsqu'il veut tonner.

Habilement maniée (j'emprunte ici les propres paroles de Jérôme Plumet), l'assonance est encore la grenaille d'or qui, battue au marteau, devient une lame assez étendue pour dorer une glace, ses panneaux, ses enroulemens. Elle est encore l'écorce d'acajou que l'ébéniste intelligent applique aux formes d'un meuble. Cette feuille d'acajou fléchira à toutes les formes possibles ; elle revêtira portes, piédestal ; de même l'assonance, cette écorce de l'expression, se plaquera, or, acajou, ébène, à toutes les formes de la pensée.

La médiocrité va s'emparer, dira-t-on, de l'assonance. Heureusement, Jérôme Plumet ne m'a pas plus chargé de réfuter toutes les objections qui pourraient combattre son système, que d'en faire ressortir les avantages. Mais à ma place, il lui serait aisé de répondre : s'il est à craindre que la médiocrité n'abuse de la facilité apparente de l'assonance pour écrire en-dehors des entraves du vers et de la prose, on doit se consoler par la pensée que depuis mille ans la médiocrité abuse étrangement aussi de la prose et du vers.

LÉON GOZLAN.

LA MORT DU CURÉ DE SAINT-BRY.

ASSONANCES.

Saint-Bry est un village assez joli *, et tout petit *; il pend, comme un ruban blanc *, de la plaine au flot de la Seine *, qui l'entraîne dans son courant *. — Je crois *, sur ma foi *, qu'il n'en est pas de plus pauvre dans le royaume *.—Les maisons sont en bois *, elles ont le toit de chaume *; quelques-unes n'ont pas de toit *.— En revanche, toutes *, devant la porte, sur la grande route, ont deux pommiers verts *, dont les branches * se mêlent dans l'air *, une vigne qui grimpe *, un mur d'aubéphine agreste et odorante enceinte *; mais avec tout cela, sans son clocher qui tinte *, on ne verrait pas, l'hiver *, sous la neige *, Saint-Bry, que les voisins, qui raillent *, parce qu'ils ont des maisons de paille * et de glaisse*, appellent un beau port de mer * !

Il est vrai que, dans les alentours, chaque village *, chaque hameau *, a quelque chose *, quelque avantage *; son vallon, son côteau * : Nandy ses roses *, Ville-Deudon ses fromages *, et Saint-Germain ses poires * : Essonne a sa foire * et Corbeil ses raisins *: Saint-Bry n'a rien *.

Saint-Bry n'a qu'un curé, * —n'avait qu'un curé *, je dois dire; car il est mort ces jours derniers *.

La maison du presbytère * est aussi fière qu'un palais *; je le remarquais * encore hier *.—Ses deux contrevens verts * sont peints à l'huile *; le toit est à moitié de tuiles *, et aux vitraux * il ne manque en tout que deux carreaux *, remplacés par des feuilles de papier écrites en gros *. — Dans la cour il y a des poules *, un coq qui chante matines *, et des pigeons qui roucoulent *. — La cuisine * est propre ; les casseroles de cuivre luisent comme de l'or *, et dans les cendres grises, un vieux chat dort *; un petit serin de Canarie *, jaune et coquet *, dans une eau claire trempe son bec *,

et il émiette le chenevis * qu'il fait jaillir sur le parquet *. — On ouvre une porte vitrée * : c'est l'entrée de l'appartement * du curé * ; le sol est en pierre , pas autrement *. — Un vieux fauteuil dont la basane est en lambeaux *, laisse échapper sa crinière *, comme une femme en colère * de sa coiffe laisse tomber des cheveux faux *. — Un vieux christ étend les bras * entre des toiles d'araignées * ; de cheminée *, il n'y en n'a pas *, puis dans un coin, sur une chaise *, une servante qu'on nomme Thérèse *, prie ou chevrotte *, le chef tremblant, les sourcils blancs, tricote, tricote *, en hochant la tête d'un air solennel * et, chose extraordinaire *, c'est toujours la même paire * de bas qu'elle tricote *, et si jamais jambe la chausse *, ce sera celle du Père éternel *.

Il y a encore une horloge de carton*, dont les quatre poids sont* des petits saumons de plomb * ; sur le cadran * verni et blanc * on lit, gravé sous les chiffres arabes * : Se vend chez Basset, rue Saint-Jacques *.

Mais à quoi bon cet inventaire * ?—Il est mort le propriétaire* ! Thérèse aussi, le chat aussi, aussi le chien et le serin de Canarie * ; car, par une sympathie bien touchante *, le curé nourrissait la servante *, qui donnait à manger au chat *, et le chat, par suite de ce doux lien *, portait à manger au vieux chien * aveugle, et le serin *, resté tout seul, est mort de faim *.

Cet excellent prêtre de Saint-Bry * mariait pour rien * et baptisait au même prix *. — Il était le médecin *, l'avocat impartial *, le juge, l'ami loyal * de ses ouailles *. — Quand venait le temps des semailles *, il semait * ; au temps des labours, il bêchait * ; de sa récolte il ne gardait * que la paille * : il donnait le blé. — Souvent je l'ai vu le matin *, en veste et les pieds nus *, conduire deux bœufs en laisse * pour son voisin * qui se mourait.—Ce jour-là, il manquait la messe *. — Bref, je l'ai vu tout être * et tout faire *, et l'architecte*, et le notaire*, et le laboureur, et le maire* ; mais je ne l'ai jamais vu en prêtre * et en chaire. * — Après tout c'était son affaire *.

C'était une ame belle et chrétienne *, toujours calme et toujours en peine * : il était calme pour lui *, en peine pour autrui * ; c'est bien rare au jour d'aujourd'hui *. — Il n'avait pas un cheveu blanc *, car il n'avait pas un cheveu en tête * ; il ne portait pas de lunettes *, car il ne lisait plus depuis long-temps * ; son vieux Testament * lui servait de banc * ; il avait quatre-vingt-dix-huit

ans *.— C'était un peu plus que saint Chrysostôme *, deux ans de moins que saint Jérôme *. — Il était plus vieux que sa cloche *; sans canne il ne pouvait marcher *, car à cet âge chacun bronche*, il avait vu trois fois remettre la giroutte du clocher *,

La dernière fois que je le vis *, il me reçut près de son lit *. —Puis il me dit * : « Ma foi! il était temps que je partisse *, car, je l'avouerai sans rougir *, je n'avais plus de chemise * pour sortir *.

» Mon enfant, me dit-il, si je regrette de partir *, c'est bien de voir que je laisse la moisson en bottes *; que s'il pleut, adieu la récolte *; que je n'aurais pu faire mes compotes * de groseilles *. — Et mes paroissiens *, c'est merveille * s'ils vont aux champs avant neuf heures *; car je fais l'office du chien *; je les réveille grand matin *; comme ils dormiront les vauriens *! je gage que toutes les vaches meurent * de besoin *; Jacques grondera encore sa femme Javotte *, et lui montrera le bâton *; et ses fils resteront * sans culotte *, et Dieu sait ce qu'ils montreront *!

A mesure qu'il me parlait *, sur son visage pâli *, ses yeux brillaient *, illuminés par la seconde vie *; il s'en allait *. Je lui dis bien doucement * : « Mon père, avez-vous fait votre testament *? C'est le moment * : la mort est derrière la porte *.

Il se dressa sur son séant *.

Rien, après Dieu, n'est beau comme un prêtre mourant *.

Il me parla de la sorte :

« Mon fils, avant de nous quitter *, ouvrez ce secrétaire *; auprès de mon Bréviaire *, dans un tiroir * une boucle de cheveux noirs *, doit se trouver *.—Je veux la voir *.

Puis il baisa la longue tresse * et pleura *; sur son cœur la posa *, et de nouveau pleura *.— On ne ferait pas plus pour une maîtresse *. — Pour sa femme, on ne le ferait pas *.

— Ce sont les cheveux de ma femme *, me dit-il, — une belle ame *! — Je l'avais connue en Russie quand j'émigrai *.— J'étais mourant, désespéré *, elle me prit dans la neige et me chauffa *; j'avais soif, elle me désaltéra *; puis alors * elle me demanda * ce que je désirais encore *. — Aimer! répondis-je; elle aima *.

— Singulier prêtre que voilà *! — Vous êtes prêtre et marié *! Sacrilége *! m'écriai-je *.

Le vieux prêtre n'entendit pas *.

— Ouvrez encore le secrétaire, fit-il. — Savez-vous ce que contient * cette boîte d'argent fin *? — C'est le cœur d'un ami fidèle *, bon, d'une bonté sans pareille *. — Oh! que n'aurais-je pas donné pour que nous eussions vieilli ensemble * comme deux vieilles tours qui tremblent *, et que nous fussions le même jour * tombés comme deux vieilles tours *! — Eh bien! cet ami, cet ange *, savez-vous ce que j'en ai fait? — Dieu, comme la haine nous change *.

— Eh bien! cet ami, cet ange *?

— Dans un duel je l'ai tué *.

— Quoi! prêtre, vous êtes marié *, et, homme de paix, meurtrier *!

— Ouvrez, ouvrez encore le secrétaire *!

— Je n'y trouve plus rien, mon père *.

— Si fait: cherchez *, vous trouverez *.

Puis il me dit d'un air timide *:

— Lisez encore ce billet *.

— Je n'y vois rien qu'un nom tracé *. — C'est votre nom... — Mais en l'écrivant vous trembliez *.

— C'est mon vote de régicide.

— Mari, meurtrier, assassin! Quelle horreur *!

— A quatre-vingt-dix huit ans, il n'est pas d'homme meilleur*, mon fils. — La vertu, c'est la mort à quinze ans *; à quinze ans l'on meurt innocent *; et tout homme à cent ans *, s'il se dit vertueux, c'est un homme qui ment *.

— Eh quoi! avoir tant vécu *, avoir pendant soixante ans pratiqué la vertu *, passer pour le meilleur des prêtres *, et, qui plus est, l'avoir été et l'être *!...

— Et qui vous dit que je le fus *? — Après l'exil quand je fus revenu * dans ce pays, le curé de Saint-Bry * avait péri *. Dans les jours de terreur à Nantes *, Carier l'avait marié et noyé avec sa gouvernante *; et je trouvai le presbytère * désert; je m'habillai des habits du décédé *. je montai en chaire * et prêchai *. Comme j'avais cette défroque*, et qu'on n'y regardait pas de si près à cette époque *, je fus curé *.

Ceci me consola *. Ce n'était pas un prêtre! il se donnait pour tel *. Je vis d'après cela * que l'habit fait le criminel *; qu'à la faveur d'une imposture * cet homme, par aventure *, avait fait le bien *, et, que tout pesé... devant Dieu nous ne pesions rien *.

Il mourut *. Dans son linceul on le mit nu *, nous le trouvâmes sans chemise * ; aux pauvres il avait tout donné *. Mon Dieu, l'avez-vous pardonné * d'avoir profané * votre église * ?

JÉRÔME PLUMET (1).

(1) En accueillant dans la REVUE DE PARIS cet essai d'une forme nouvelle rhythmique, nous sommes loin de n'y voir qu'un caprice d'imagination; car nous en avons déjà trouvé l'application utile dans une traduction du poète Hariri, que nous publierons bientôt. Nous devons cette traduction au savant orientaliste M. Munck, qui, pour reproduire avec une double exactitude l'original arabe, a très-heureusement rendu assonance pour assonance.

(*N. du D.*)

PIERRE GUÉRIN.

La mort d'un artiste ne provoque pas seulement des paroles de regret et de deuil. Dans l'hommage rendu à sa mémoire, la critique peut déjà faire ses réserves pour le jour d'une discussion plus froide, ou, si l'on veut, plus impartiale.

Les arts viennent de perdre Pierre Guérin, l'auteur de MARCUS SEXTUS, mort à Rome âgé de 54 ans. Ce nom réveille des souvenirs d'école s'il n'est pas précisément l'expression d'un système : voilà pourquoi, tout en plaçant haut le talent de Pierre Guérin, quelques-uns ont dû faire aussi la part des circonstances qui l'entourèrent d'une vogue dont le prestige s'était effacé un peu depuis quelques années. En parlant de lui à notre tour, nous ne croyons pas que le moment soit venu encore de l'apprécier complètement, de dire le dernier mot sur celui dont on avait voulu faire un des émules de David.

Nous devons à M. Bourdon, l'ami le plus intime de Pierre Guérin, quelques détails peu connus sur sa jeunesse. Il naquit à Paris, en 1774, d'un père qui était dans le commerce, et jouissait d'une honnête aisance, quoique chargé d'une nombreuse famille. Sa première éducation fut négligée; mais il faut dire qu'il vint au monde avec une de ces constitutions délicates qui semblent aux parens une légitime excuse de leur indulgence, toutes les fois qu'un enfant en a besoin pour justifier l'ennui que lui cause l'étude. Cependant le jeune Guérin avait montré quelque goût pour les arts. De tous les états, celui pour lequel il avait le moins de répugnance, sinon le plus de vocation, c'était la peinture. Son père le plaça dans

l'atelier de M. Brennet. Par inconstance ou toute autre cause il quitta bientôt M. Brennet pour M. Régnault, et là ses dispositions avaient déjà frappé son nouveau maître, quand une loi inexorable, la réquisition, qui arracha tant d'artistes et de littérateurs à leurs paisibles travaux, vint interrompre ceux du jeune Guérin. La république avait alors plutôt besoin de soldats que de peintres; Pierre Guérin laissa là sa palette et partit le sac sur le dos. Sa famille avait déjà fourni un premier contingent à l'armée républicaine, et le jeune conscrit eut l'avantage de servir dans une compagnie commandée par son frère. Depuis quatre mois, il commençait, peut-être comme tant d'autres, à oublier dans le mouvement et le bruit de la vie militaire la profession de son choix; mais M. Régnault n'avait pas oublié ses progrès rapides, et, à force de sollicitations, le maître obtint le congé définitif de l'élève. Ce congé arriva à Pierre Guérin la veille d'une bataille. Son premier sentiment fut de n'en profiter que le lendemain; mais son frère, qui entrait dans les idées de M. Régnault, lui rappela que leur mère, devenue veuve, avait besoin qu'un de ses fils au moins pût l'aider à élever leurs sœurs. Pierre Guérin aimait beaucoup sa mère; il céda, partit, et le jour suivant son frère fut tué à la tête de sa compagnie, dont il ne revint que onze hommes!

De retour à Paris, Pierre Guérin reprit sa palette, et les dates de ses ouvrages devinrent celles des époques de sa vie, toute consacrée aux arts. Lorsqu'il s'agit d'un homme dont la gloire n'ira couronner le nom qu'au bas de ses tableaux, on a l'air de caresser un paradoxe, en disant qu'il s'était trompé de vocation. Nous estimons certes le beau talent auquel nos galeries doivent Marcus Sextus et Phèdre; cependant, nous commençons par le déclarer, parce que telle est notre pensée, Pierre Guérin n'était pas né peintre. Homme d'imagination et de goût, si son éducation eût été mieux dirigée, il eût reconnu qu'il devait chercher l'expression naturelle de son génie ailleurs que dans l'atelier. Son premier succès ne l'éblouit pas, mais le trompa peut-être, alors qu'il eût été encore temps pour lui de changer de vocation.

Aujourd'hui le critique, dans ses jugemens, part, il est vrai, du point de vue d'une révolution commencée, sinon complète, dans les arts. Il est, malgré lui, sous l'influence des idées

nouvelles, et la bonne foi exige au moins qu'il en convienne, pour éviter le ton tranchant, dans sa prétention de franchise et d'impartialité. Or aucun artiste n'a été plus opposé que Pierre Guérin, par son talent plein de goût et d'atticisme, à cette imitation matérielle que la génération présente regarde comme la condition première du talent; imitation exigée non-seulement dans les détails des objets, mais encore dans les groupes qu'ils forment, dans les saillies qu'ils accusent, dans les effets d'ombre et de lumière qu'ils déterminent. Armé de ce principe exclusif, examinez les tableaux de Pierre Guérin : aucune de ses figures ne vous paraîtra douée de vie. Soit qu'il fût insensible aux palpitations de la chair ou impuissant à les reproduire, soit que la vivacité des mouvemens et leur souplesse fussent antipathiques à sa nature, soit qu'il se crût incapable de les traduire sur la toile, toujours est-il qu'il n'est aucun de ses ouvrages où vous ne reconnaissiez l'absence de cette vérité matérielle, hors laquelle il n'y a plus de salut dans la peinture moderne.

Mais si, après avoir vu l'œuvre, vous alliez entretenir l'artiste ; si vous l'entendiez se révéler à vous par une conversation en apparence sans but ou par un conseil offert franchement à votre inexpérience ; s'il vous lisait quelques-unes de ses dissertations manuscrites sur les arts, vous vous sentiez disposé à accuser l'insuffisance de la peinture, qui trahissait ou servait si mal des pensées si fortes et si élevées, une imagination si riche et un esprit si juste. Pierre Guérin était né pour les lettres ou pour les sciences : une fausse vocation le fit peintre. Sous ce rapport, ce qu'il a produit, comme peintre, est certes étonnant; mais remarquez encore le petit nombre de ses ouvrages, les immenses intervalles qui séparent leurs dates diverses, et quinze années entières, les quinze dernières années de sa vie, passées, pour ainsi dire, sans toucher un crayon ou un pinceau... Était-ce là un homme dominé par l'art qu'il avait choisi? Est-ce ainsi qu'il eût obéi à une vocation réelle ?

Lorsqu'en 1797 Pierre Guérin partagea le prix de Rome avec MM. Bouillon et Bouchet, ce n'était plus le pape qui régnait à Rome; le bonnet phrygien coiffait la statue de saint Pierre. L'école française étant close, les lauréats de l'année res-

tèrent *élèves de Rome* à Paris, et ce fut alors que Pierre Guérin composa et exposa ce tableau dont le succès inespéré était bien de nature à tourner une tête de jeune artiste. Voici l'histoire de cette composition. Il semblait que le roman de Marmontel portât une seconde fois ses fruits ; le malheur de Bélisaire était devenu le sujet à la mode, et tout artiste se croyait obligé de payer son *obole* au général de l'ingrat Justinien. David et Gérard avaient fait leur BÉLISAIRE; Pierre Guérin voulut faire le sien; il était même déjà fort avancé, lorsque ses amis, craignant qu'il n'arrivât un peu tard, malgré la mode, lui conseillèrent à temps de changer, non pas son tableau, mais le nom du saint. Le peintre, docile à ce conseil, ne fut plus embarrassé que du choix d'une scène historique qui pût s'adapter à ses figures et à l'expression de sa scène; il eut le bonheur, en feuilletant Vertot ou Rollin, de tomber sur une anecdote tout-à-fait applicable. Son BÉLISAIRE s'appela MARCUS SEXTUS DE RETOUR D'EXIL. La politique vint encore au secours du nouveau sujet. L'émigration rentrait en France; quelqu'un s'avisa de trouver que le MARCUS SEXTUS faisait allusion au retour des émigrés. La réaction contre-révolutionnaire s'empara de cette idée ; MARCUS SEXTUS fut le tableau de l'époque. Si on ne jugeait cette production de Pierre Guérin que par la gravure si connue de M. Mr Blot, on ne serait frappé que de son effet pathétique ; mais ceux qui seront tentés d'aller revoir le tableau même pourront, en toute sûreté de conscience, déclarer que, sous le rapport de l'exécution, c'est un des plus faibles ouvrages de son auteur. Ainsi en parlait très-naïvement Pierre Guérin lui-même; il jugeait surtout avec une franchise bien sévère la couleur de la figure principale, et prétendait qu'un bourgeois était venu un jour lui demander sérieusement si, en faisant Marcus Sextus si noir, il avait voulu indiquer qu'on l'avait exilé sous le soleil d'Afrique.

C'est la vie, c'est le mouvement, plus encore que la couleur, qui manquent, disions-nous, aux tableaux de Pierre Guérin; je ne sais cependant quelle espèce de sentiment intérieur se révèle dans ses personnages, vous saisit et vous émeut, en dépit de leur immobilité de statue. Certainement il y a une émotion dramatique admirablement exprimée dans le sombre

désespoir de Marcus, de ce proscrit qui arrive juste à temps pour contempler sa femme morte de douleur, et plus encore peut-être dans la terreur de cette épouse coupable, de cette malheureuse Phèdre qui semble attendre l'effet immédiat de la malédiction prononcée par Thésée contre son fils. Ailleurs, n'est-ce pas la tendresse maternelle qui anime la tête de cette Andromaque implorant aux pieds de Pyrrhus sa pitié pour Astyanax? C'est dans ce groupe que Pierre Guérin s'est le plus rapproché de cette vérité matérielle absente en général de ses tableaux. De même enfin si ce n'est pas à tort qu'on peut reprocher un peu d'afféterie au groupe de Didon, écoutant le récit d'Énée, il serait injuste, ce me semble, de ne pas admettre qu'il y a une pensée poétique dans la molle langueur de la reine de Carthage, dans la volupté de son attitude et de son regard. L'air de ce tableau est imprégné de souvenirs virgiliens. Si Racine eût manié le pinceau, c'est comme Pierre Guérin qu'il eût traduit cette page du troisième chant le l'Énéide, et rappelons-nous qu'à la même exposition où da Didon fut si goûtée, le peintre produisait en même temps un vrai contraste, la Clytemnestre.

Le choix de tous ces sujets le dit assez: entraîné par les défauts et les qualités de sa manière, Pierre Guérin ne nourrissait son imagination que des souvenirs poétiques de la Grèce et de Rome, et peut-être substituait-il trop souvent l'étude des bas-reliefs antiques et celle des débris précieux d'Herculanum et de Pompéi à l'étude de la nature. Voyez les figures de sa Clytemnestre, si elles n'ont pas l'air un peu fantômes; on dirait que l'artiste les avait vues dans un rêve de poète, à travers les vapeurs de l'enfer païen.

Au reste, répétons-le, Pierre Guérin savait s'apprécier à sa juste valeur avec sa modestie sincère, son esprit sagace, son goût sûr. Il a eu des élèves, mais sans jamais prétendre leur imposer une autorité domestique. Dans son école, il laissait à chacun son indépendance, et les noms de Géricault, Delacroix, Léon Coignet, Orsel, Champmartin, Scheffer, et tant d'autres, attestent qu'il savait à la fois respecter et diriger tous les goûts d'artiste.

Depuis 1817, Pierre Guérin semblait ne plus s'occuper que des soins d'une santé toujours délicate. En 1822, l'adminis-

tration de l'école française à Rome lui fut confiée; là, tous ceux qui l'ont connu comme directeur ont eu à se louer de ses avis de maître ou d'ami.

Pierre Guérin a désiré être enseveli à Rome, mais en terre française, dans une chapelle de l'église de la Trinité-des-Monts, voisine de celle où repose Claude le Lorrain; désir et pensée d'artiste. Tant que Rome verra des artistes français sous son ciel, la tombe de Pierre Guérin, comme celle de Claude, aura des pélerins !

A. Le Go.

VOYAGES.

LA BEGUM SOMROU.

Les derniers voyageurs anglais qui ont publié leurs aventures dans l'Inde, le major Archer, le capitaine Mundy et le capitaine Skinner, nous révèlent l'existence d'une femme guerrière, dont l'histoire n'est pas moins poétique que celle de la célèbre lady Stanhope. Les apôtres de la femme, qui sont partis pour chercher en Orient leur messie féminin, sont peut-être plus près de le trouver que nous ne le pensons. La Begum Somrou mérite bien d'être sur les rangs. Le mystère qui cache son berceau et son origine, la couleur romanesque de ses mœurs conjugales, ses projets de civilisation, la signalent à l'Europe, aussi bien qu'à l'Orient, comme un essai assez original de femme libre.

Sirdanah est la ville capitale de la Begum ou princesse Somrou. Ses domaines, qui ne rapportaient avant elle que six lacs de roupies annuellement, en rapportent huit, grâces à son habile administration. Quoiqu'on ait perdu la trace de son arrivée dans l'Inde, et qu'elle paraisse même y être née, son teint blanc et le caractère de sa physionomie font conjecturer que sa famille au moins était d'extraction septentrionale. Sa beauté, alors qu'elle n'était qu'une fille errante, frappa un aventurier allemand, nommé Somrou, qui avait reçu cette espèce de sobriquet à cause de son visage continuellement sombre. Ce fut ce Somrou qui dirigea le massacre des membres de la factorerie anglaise de Patna, en 1763. Obligé de fuir pour éviter le ressentiment des Anglais, qui reprirent Patna bientôt après, Somrou s'était rendu dans l'Inde supérieure, où il entra au service du raja de Bhurtpore, et puis à

celui de divers autres chefs du pays, jusqu'à ce que, profitant adroitement de quelques circonstances favorables, il devint possesseur d'une vaste étendue de domaines situés au nord-est de Delhi. Somrou avait épousé la Begum. Lorsqu'il mourut puissant et riche, sans laisser d'enfans, la Begum lui succéda, et conserva son nom.

Au bout de quelque temps de veuvage, la Begum épousa, en secondes noces, un Français nommé Le Vassu. Soit inconstance nationale, soit dégoût des grandeurs barbares, qui ne pouvaient effacer en lui le souvenir de la patrie, Le Vassu résolut de retourner en Europe, et voulut y amener sa femme, prétendant qu'avec tout leur or et leurs bijoux ils seraient bien plus heureux à Paris qu'à Sirdanah. La Begum vit la chose sous un autre point de vue ; elle craignit qu'en Europe son importance de souveraine ne fût annulée, et sa dignité de femme humiliée, les femmes d'Europe étant soumises à leurs époux. A Sirdanah, c'était elle qui régnait et non Le Vassu. Elle feignit cependant de partager les idées de son mari, mais après avoir communiqué en secret ses intentions réelles aux officiers de ses troupes ; puis elle parla à Le Vassu de la crainte qu'elle avait que leur projet de fuite ne fût découvert, et du déshonneur qui les accablerait si leurs sujets les ramenaient malgré eux à Sirdanah. Quant à elle, protesta la Begum, ce serait une honte qu'elle ne subirait jamais, aimant mieux mourir de sa propre main. Par ces discours elle obligea Le Vassu à lui faire la promesse solennelle de ne pas lui survivre si elle était poursuivie et atteinte.

Au milieu de la nuit, Le Vassu monta sur son éléphant, et la Begum dans son palanquin. Ils partirent. Au lieu convenu, l'embuscade était prête, et tout se passa au gré de la Begum. L'escorte des princes fugitifs fut dispersée On entendit au loin un coup de feu, et quand un homme dévoué à la Begum alla dire à Le Vassu que sa femme venait de se poignarder, il courut au palanquin pour recevoir son dernier soupir et périr avec elle. On vint à sa rencontre avec un linge teint de sang : « Voilà les adieux qu'elle vous envoie, lui dit-on ; elle n'est plus !.... » Le malheureux mari n'écouta que son désespoir, et, prenant un pistolet à sa ceinture, il se brûla la cervelle. Au même instant, la Begum, qui jusqu'à ce moment ne s'était

jamais montrée hors du palais, tira les rideaux de son palanquin, en sortit, et monta sur un éléphant. Elle harangua ses soldats, leur dit que son attachement pour eux l'avait emporté sur son amour pour son mari, et qu'elle n'avait désormais plus d'autre désir que de marcher toujours à leur tête pour partager avec eux ses richesses. La nouveauté de la situation prêta de l'énergie à cette femme, dont la beauté seule avait jusqu'ici fait parler d'elle. Sa harangue fit impression, et ses troupes la ramenèrent à leur camp avec des cris de triomphe.

Depuis ce temps-là, ce fut la Begum qui gouverna seule ses états et commanda les troupes en personne. On la vit maintes fois combattre avec une valeur et une présence d'esprit extraordinaires.

Aujourd'hui, la Begum Somrou, devenue vieille, a tourné toute son attention vers l'agriculture. Ses champs et ses domaines sont plus verts et plus riches de moissons, ses villages plus populeux et plus florissans que ceux des provinces de la Compagnie. Souveraine pacifique et hospitalière, les voyageurs trouvent dans ses états protection et appui. Elle a longtemps cherché une religion, pensant que sans religion il n'y a pas de civilisation complète. Après avoir essayé du mahométisme, elle s'est convertie depuis quelque temps au catholicisme, ayant auprès d'elle des prêtres et plusieurs de ses officiers catholiques comme elle. Son zèle pour la religion romaine va même jusqu'à vouloir imiter les temples de Rome. On admire dans sa métropole une église sur le modèle de Saint-Pierre, qui était du moins à peu près achevée quand le major Archer la vit. L'autel surtout est d'une magnificence rare, en marbre blanc de Jypour incrusté de pierres de diverses couleurs.

Soit qu'on calomnie la Begum comme tous les bons princes, soit qu'elle ait eu en effet, avant sa conversion, des accès de cruauté, on raconte d'elle quelques actes qui ne font pas l'éloge de sa douceur. Elle a toujours été aussi sévère que l'était la reine Élisabeth sur l'article de la chasteté. On prétend qu'ayant découvert l'intrigue d'une de ses esclaves, elle la condamna au supplice des vestales, à être enterrée vive. La sentence fut exécutée; mais s'apercevant de la pitié qu'excitait le sort de cette malheureuse, elle voulut s'assurer qu'on ne

viendrait pas à son secours. Pour cela, elle ordonna que son tapis royal fût étendu sur le fatal caveau, où elle se transporta pour y dormir et fumer son houkak pendant trois jours.

A Merut, lord Combermere, qui commandait dans l'Inde, fut invité à dîner par la Begum avec tout son état-major. Lorsque le général anglais eut franchi les portes du palais, il trouva les gardes-du-corps de la princesse qui lui présentèrent les armes. Elle l'attendait elle-même sur les degrés du portique intérieur. Elle avait alors (1831) près de quatre-vingts ans; le major Archer dit que son teint était d'une blancheur remarquable, ses traits saillans, son regard fin. Elle paraît encore très-fière de ses mains, de ses bras et de ses pieds, qui sont, il est vrai, d'une beauté rare. Le dîner fut servi à l'européenne. Il y avait soixante couverts: la Begum était la seule femme à table. Elle se montra de très-bonne humeur et fit d'excellentes plaisanteries qui amusèrent beaucoup les convives.

EXTRAIT DE VOYAGES (1).

(1) VOYAGES DU MAJOR ARCHER ET DES CAPITAINES MUNDY ET SKINNER.

LES HOMOEOPATHES.

Honora medicum propter necessitatem.
(ECCLES.)

Ce mot, qui date de quelques années dans le vocabulaire médical, commence à avoir cours dans la conversation des gens du monde. Je voudrais en tenter la définition sans trop faire étalage de science, sans penser à écrire ici l'histoire complète d'un système. La secte des homœopathes, qui nous est venue d'Allemagne, a déjà fait assez de progrès en France pour que vous ayez pu rencontrer ses adeptes ou ses prôneurs dans quelques salons. D'ailleurs il y a une mode aussi en médecine ; — qui sait ? Hahnemann, le nouvel hérésiarque, a la chance de devenir demain plus populaire que le professeur Broussais ; et, dans l'ordre de ses secrets desseins, la Providence, qui veille également à la conservation de toutes ses créatures, des plus infimes comme des plus haut placées dans l'échelle des êtres, du ciron comme de l'éléphant, a peut-être voulu que les poudres homœopathiques vinssent sauver à propos la race tout-à-l'heure épuisée des sangsues.

Le système nouveau a sa légère teinte de mysticisme, comme généralement tous les systèmes qui ont passé par un cerveau allemand. L'homœopathie est un don du ciel, qui en appelle en même temps à la foi et à la science. Ce n'est pas seulement un progrès, mais encore une révélation. Le docteur Hahnemann ne se contente donc pas de se donner pour un médecin : il a une *mission*, comme disent nos poètes et même nos critiques selon Schlegel. Au risque de passer pour matérialiste et incrédule auprès de ces graves apôtres du Parnasse et de la Faculté, j'écarterai cette partie du système homœopathique, parce qu'elle ressemble un peu à ce que, dans la langue de Voltaire et de Bichat, nous nommons du charlatanisme. Au reste, on assure que le docteur Hahne-

mann n'a ni l'air vague ni la pâleur d'un mystique. On me l'a dépeint comme un beau vieillard, à qui vous ne donneriez pas soixante ans, quoiqu'il se vante d'en avoir plus de quatre-vingts. C'est être déjà soi-même un argument visible en faveur de son système; d'autant plus que le docteur allemand ne s'est pas épargné dans ses nombreuses expériences *in animâ vili.*

Contraria contrariis curantur, « on guérit les contraires par les contraires, » dit le vieil adage. « Nous avons changé tout cela, » vous répondent les homœopathes, avec Toinette, la servante de M. Argant. Homœopathie (ὅμοιον πάθος) exprime justement cet adage opposé : *similia similibus curantur*, « guérissez les semblables par les semblables. » Tout le système est là.

Le docteur Hahnemann s'aperçut un jour que le quinquina produisait chez lui tous les symptômes des fièvres intermittentes, qu'il a la propriété bien constatée de guérir. Ce fut le point de départ de sa découverte. C'est ainsi qu'une pomme qui faillit écraser, en tombant, le nez de Newton, lui révéla l'attraction planétaire. A force de réfléchir sur ce phénomène de haute thérapeutique, le docteur allemand en rapprocha quelques simples expériences de la routine médicale. Comment rappelle-t-on la chaleur dans un membre gelé ? En le frottant de neige. Que fait le cuisinier intelligent qui s'est échaudé la main ? Il la tient près du feu, et brave un degré de *cuison* de plus, ou bien il applique sur la brûlure quelques spiritueux, de l'huile de térébenthine ou tout autre topique chaud, qui le guérissent en quelques heures, tandis que des réfrigérans prolongeraient le mal au-delà d'un mois. Voilà les faits, et voici la déduction. C'est un principe de la théorie homœopathique que toute maladie a pour cause le trouble de la puissance vitale, exprimé par certains symptômes. Or l'art du médecin homœopathe consistera, au moyen de médicamens appropriés, à convertir une maladie naturelle en une maladie semblable, mais artificielle, et qui, proportionnellement plus énergique, déplacera la première, pour s'effacer, à son tour, devant la puissance vitale, et rendre aux fonctions du corps leur intégrité originelle. La nature humaine, dit Hahnemann, est plus impressionnable à l'influence d'un agent médicinal

qu'à une contagion naturelle, étant soumise à l'une en tout temps et presque en toute circonstance, tandis qu'elle ne succombe à l'autre que lorsqu'une prédisposition existait dans l'organisme; d'où il résulte que la maladie artificielle, maladie absolue et sans condition, domptera la maladie naturelle, qui est toute conditionnelle et d'une énergie inférieure.

Il faut en outre que la maladie artificielle soit semblable à l'autre; car observez ce qui se passe dans la complication de deux maladies différentes: l'une, en général, ne fait que suspendre l'autre, tandis que deux affections analogues, deux inflammations, par exemple, s'éteignent l'une par l'autre, et deux fièvres comme celle de la petite-vérole et la fièvre intermittente ne sauraient exister dans le même individu.

Si j'ai énoncé avec quelque clarté les propositions précédentes, propositions plus ou moins vraies, vous comprendrez comment les homœopathes divisent la médecine en trois branches: 1° la branche par excellence d'abord, ou médecine *homœopathique*, qui imite la nature dans ses procédés; 2° la médecine *allopathique*, laquelle s'était persuadé, jusqu'à la venue du messie homœopathe, qu'on pouvait guérir une maladie en excitant quelque affection *dissemblable;* enfin, 3° la médecine *antipathique*, qui attaque hardiment une maladie en face, oppose les *contraires aux contraires*, procure passagèrement un soulagement factice, mais finit par tout faire empirer. Retenez donc bien qu'aujourd'hui, en Allemagne, tous les médecins sont classés dans ces trois branches: les *homœopathes*, les *allopathes* et les *antipathes.* N'allez pas rire, s'il vous plait, comme Gulliver, lorsqu'il trouva le royaume de Lilliput partagé en philosophes gros boutiens et en philosophes petits boutiens. Le secret de se bien porter, ou, en d'autres termes, le choix d'un bon médecin, est chose plus sérieuse que l'art de manger un œuf par le bout orthodoxe.

Maintenant, avec un peu de patience de la part de mes lecteurs, je vais leur signaler les deux corollaires qui ressortent du grand théorème de l'homœopathie: *Guérir les semblables par les semblables.* Le premier, c'est qu'une maladie n'est qu'une agrégation de symptômes qu'il s'agit de décomposer pour les combattre par l'espèce d'inoculation d'un agent

médicinal qui produirait des symptômes analogues dans un corps sain. Or, pour arriver à la connaissance précise de ces causes artificielles de maladies qui sont destinées à éloigner les causes naturelles, c'est-à-dire à les remplacer et à se laisser éteindre ensuite elles-mêmes complaisamment ; pour composer, dis-je, l'arsenal de la pharmacie homœopathique, on conçoit qu'il a fallu éprouver chaque substance sur l'homme bien portant avant de l'appliquer avec un effet certain à l'homme malade. Il ne suffisait plus ici d'expérimenter sur de pauvres animaux, comme font ces anatomistes canicides qui ont rendu inutiles depuis deux ans les saucisses empoisonnées de la police. Il fallait que les homœopathes trouvassent des hommes assez dévoués pour prêter leurs estomacs afin d'en faire des manières d'alambics et de baromètres pharmaceutiques, ou plutôt de vrais *pharmacomètres*, car ce dévouement vaut bien la création d'un mot. Eh bien ! on en trouva qui non-seulement avalèrent toutes les drogues minérales, animales et végétales dont le docteur Hahnemann leur mesurait la dose, mais qui encore, astreints à la diète la plus rigoureuse afin qu'aucun aliment ne pût neutraliser l'opération, rendirent une compte exact, par demandes et par réponses, de toutes leurs sensations physiques.

Avec quelle admiration M. Purgon eût salué ces martyrs de la médecine ! Il est vrai que le docteur Hahnemann et ses disciples donnèrent bravement l'exemple, et que l'histoire de tout ce que ces divers malades de bonne volonté ont éprouvé de migraines, de coliques, de fièvres et autres maladies successives, ne forme pas moins de douze volumes in-8°.

Vous croyez peut-être que les apothicaires doivent faire leur fortune avec le système homœopathique ; vous êtes dans l'erreur, et c'est ici que votre étonnement va redoubler. D'abord, dans le traitement d'une maladie d'après la méthode du docteur Hahnemann, les médicamens destinés à produire artificiellement les symptômes analogues doivent être seuls employés ; bien plus, ces médicamens ayant à agir sur une constitution prédisposée à être affectée par leur action, et l'action médicamenteuse étant plus énergique, avons-nous dit, que celle de la maladie naturelle, *une très-petite dose* suffit à une constitution ainsi préparée. La plus légère aggravation de la

maladie par les médicamens, disent les homœopathes, constitue une maladie artificielle assez forte pour arrêter et annuler la maladie naturelle, et plus légère sera la maladie artificielle, plus vite elle reculera devant le principe vital. Le fractionnement des doses est la conséquence nécessaire de cet axiome homœopathique, et le docteur Hahnemann divise un médicament à l'infini, de manière à administrer un millionième de grain comme dose ordinaire; mais il est parvenu, à force de triturations, de manipulations et de dissolutions répétées, à obtenir la fraction d'un trillionième de grain. Certes, voilà une manière commode d'introduire des drogues, souvent dégoûtantes, dans le gosier d'un pauvre patient; eh bien! le docteur Hahnemann a fait mieux encore, il est telle substance dont il vous épargne même la déglutition : telle est la calamite, qu'il se contente de vous faire toucher, telles sont certaines gouttes anodines qu'il suffit, selon lui, d'aspirer par l'odorat. Cependant le docteur Hahnemann regarda comme une très-mauvaise plaisanterie la question que lui posa un jour un docteur allopathe, facétieux quoique Allemand : « Puisqu'un millionième de grain a tant d'efficacité, une once de la même substance, jetée dans le lac de Genève, suffirait-elle pour guérir toute la Suisse? — Monsieur, répondit gravement l'archiatre homœopathe, l'orage le plus violent ne parviendrait pas à agiter le lac au degré nécessaire pour opérer le parfait mélange de l'ingrédient pharmaceutique que vous voudriez y fondre d'après mon ordonnance. » On prétend encore qu'un malade ingrat, sauvé par la simple odeur d'un flacon que le docteur Hahnemann lui avait à peine fait flairer, lui passa à son tour une petite pièce d'or sous le nez, en lui disant : « Sentez, docteur, je veux vous payer comme vous m'avez guéri! »

Mais une contradiction assez embarrassante ou assez mal expliquée jusqu'à présent par les homœopathes est celle-ci. Selon eux, c'est le fractionnement des doses qui guérit, mais ils prétendent que ce même fractionnement développe et augmente la vertu du médicament. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ici le docteur Hahnemann n'a pas encore dégagé *l'inconnu*. Tenons-nous-en à ce fait fort agréable, c'est qu'un médecin homœopathe peut dire comme Bias, grâce à la trituration in-

définie de ses drogues : *Omnia mecum porto*, je porte dans mon gousset toute une pharmacie, c'est-à-dire une pharmacie à guérir une armée de six cent mille soldats qui serait toute à l'hôpital.

Mais pour en venir au point principal, les homœopathes ont-ils quelques cures à l'appui de leur système? Sans doute : leurs livres sont pleins de leurs miracles ; les attestations et les certificats ne leur manquent pas. De tous les personnages éminens qui se sont mis entre leurs mains en Allemagne, un seul a, disent-ils, succombé, le fameux prince Schwartzemberg. Cet illustre malade, à en croire les allopathes, aurait même été *tue* (style anti-médical) par le docteur Hahnemann en personne! Mais on trouve des zélateurs de l'homœopathie qui vous insinuent que cette mort *unique* ne prouve rien. Le prince Schwartzemberg avait fait prisonnier le roi de Saxe à Leipsik, dans le même appartement où il était venu demander la santé au messie guérisseur, et celui-ci, en Saxon patriote, joua au vainqueur de son roi le mauvais tour de le traiter selon la méthode allopathique!! On raconte encore qu'une vieille dame étant morte malgré une pilule administrée par un médecin homœopathe, celui-ci prétendit que la dame avait fait exprès de mourir, ou qu'il y avait dans sa conformation intérieure quelque chose d'extraordinaire. Il obtint donc de faire l'ouverture du corps. Il n'avait rien découvert, lorsqu'en examinant tout-à-coup une dent gâtée il trouva la pilule dans la carie, où elle s'était malheureusement égarée à son passage dans la bouche.

Comme les homœopathes ont réellement eu de miraculeux succès dans leur pratique, on a cherché à les expliquer par le régime sévère auquel ils soumettent leurs malades pendant l'administration de leurs poudres d'aconit et de sucre de lait. « Mes enfans, disait Fizes mourant à ses élèves, je vous laisse un plus grand médecin que moi. — Lequel? lui demanda-t-on. — La Diète, » répondit le professeur. Un gourmand tremblerait s'il lisait la liste des prohibitions hygiéniques des homœopathes ; rien d'épicé ni d'aromatique ; ni ognons, ni betteraves, ni asperges, ni radis, ni navets, etc., etc. ; ni canards, ni oies, ni poulets tendres, ni veau, ni agneau, ni porc, etc., ni liqueurs, ni vins généreux, ni bière, ni vinaigre, ni citrons,

ni amandes, etc., etc. — Ah! messieurs les homœopathes, la diète serait-elle encore un plus grand médecin que le docteur Hahnemann? Mais, ce que je ne vous pardonne pas, c'est de conspirer contre le café. Selon vous, le café est le plus meurtrier des poisons; c'est le café qui a tué le plus grand guerrier et le plus grand poète du siècle, Napoléon et lord Byron. Soleil dévorant de Sainte-Hélène, marais de Missolonghi, vous êtes absous par les doctrines homœopathiques.

Mais c'est assez parler médecine aux lecteurs de la Revue de Paris; ceux dont notre histoire incomplète de l'homœopathie aurait excité la curiosité pourront consulter l'Organon du docteur Hahnemann, traduit en français par M. le docteur Jourdan.

Le Directeur de la Revue de Paris.

REVUE CRITIQUE.

NAPOLÉON AMOUREUX.

Voilà un titre, je l'avoue, qui naguère encore m'eût paru sentir son opéra-comique. Napoléon amoureux ! Lui, cet homme chiffre, qui voulait que ses ministres eussent leur cœur dans la tête ! Eh bien ! oui, lui-même, amoureux comme l'Achille de Racine, plus occupé d'Iphigénie que du siége de Troie. Tel Napoléon vient de nous être révélé par la publication d'une correspondance authentique (1), qui transforme le conquérant révolutionnaire en héros de roman ; car, bien que ce soit l'amour de sa femme qui le dispute dans son cœur à l'amour de la gloire, il y a dans sa tendresse une telle fraîcheur de sentimens et une exaltation si vraie, que le mariage, j'en demande pardon à nos vaudevillistes, n'ôte rien ici au romanesque de la passion. Vous avez souvent entendu dire aussi qu'il n'y avait pas de lettres ennuyeuses comme celles des amoureux, excepté quand un romancier y mettait la main... et encore le roman par lettres a passé de mode. Eh bien ! voilà deux volumes de lettres d'amour que je viens de lire, non pas seulement avec le simple attrait de curiosité que leur prête le nom dont elles sont signées, mais encore avec toute l'émotion de ma première lecture de la Nouvelle Héloïse, alors que, jeune de mon inexpérience en amour, encore plus que mes dix-sept ans, je m'exposais, imprudent rhétoricien, à toutes les foudres du collége pour faire connaissance avec Jean-Jacques. Quelles que soient vos opinions sur la république et sur l'empire, sur le consul et sur l'empereur, vous avez admiré sans doute cette merveilleuse campagne d'Italie, où Bonaparte est si beau de ses victoires. Mais vous verrez de quelle auréole

(1) Lettres de Napoléon a Joséphine, etc. 2 vol. in-8°. Paris, chez M. Firmin Didot, rue Jacob.

nouvelle votre imagination couronnera le jeune général de cette iliade, quand il vous apparaîtra avec un cœur d'homme, quand vous pourrez désormais vous le figurer entre un ordre du jour et une bataille, et puis encore entre la victoire et son rapport au ministre, trouvant le temps d'écrire à sa Joséphine adorée, tantôt un billet rapide, tantôt une lettre plus détaillée, pour lui dire combien il lui tarde « *d'être libre de toute inquiétude, de* » *toute affaire pour passer tous ses instans auprès d'elle, n'avoir* » *qu'à l'aimer, et ne penser qu'au bonheur de le lui dire !* »

Le 21 juillet 1796, à huit heures du matin, le général est à Castiglione ; on le croit peut-être occupé à tracer le plan de quelque nouveau siége ou à fixer les étapes d'un régiment... C'est à Joséphine qu'il écrit : Je partirai cette nuit pour Peschiera, pour » les montagnes de... pour Vérone, et de là j'irai à Mantoue et » puis à Milan recevoir un baiser, puisque tu m'assures qu'ils ne » sont pas glacés. » Le lendemain, les événemens ont changé, les besoins de l'armée exigent la présence du général ; il ne pourra aller *recevoir son baiser* à Milan. Il écrit donc à Joséphine pour la prier de venir le joindre à Brescia. « Je te prie de venir à Brescia ; » j'envoie à l'heure même Murat pour t'y préparer un logement » dans la ville... Je crois que tu feras bien d'aller coucher, le 6, » à Cassano, et de venir, le 7, à Brescia, où *le plus tendre des* » *amans, t'attend*, etc. »

Hélas ! cette Joséphine si aimée n'est pas toujours exacte à répondre ; on dirait que l'indolente créole a moins de loisirs dans cette campagne que l'amoureux général. « Je pars à l'instant pour » Vérone, lui écrit-il de Brescia, 14 fructidor ; j'avais espéré re- » cevoir une lettre de toi, cela me met dans une inquiétude af » freuse. Tu étais un peu malade lors de mon départ ; je t'en prie, » ne me laisse pas dans une inquiétude pareille. Tu m'avais promis » plus d'exactitude ; ta langue était cependant bien d'accord alors » avec ton cœur. . Toi à qui la nature a donné douceur, aménité, et » tout ce qui plaît, comment peux-tu oublier celui qui t'aime » avec tant de chaleur ? Trois jours sans lettres de toi ! Je t'ai » cependant écrit plusieurs fois. L'absence est horrible, les nuits, » sont longues, ennuyeuses et fades ; la journée est monotone. » Aujourd'hui, seul avec les pensées, les travaux, les écritures, » les hommes et leurs fastueux projets, je n'ai pas même un billet » de toi que je puisse presser contre mon cœur... Pense à moi, vis

» pour moi, sois souvent avec ton bien-aimé, et crois qu'il n'est
» pour lui qu'un seul malheur qui l'effraie, ce serait de n'être plus
» aimé de sa Joséphine. Mille baisers bien doux, bien tendres,
» bien exclusifs, etc. »

Vous vous souvenez de la catastrophe de ce pauvre Wursmer et de son armée, perdant dix-huit mille prisonniers, le reste tué ou blessé, et lui n'ayant plus d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue. Après une si belle victoire, il manque encore une chose à Napoléon... le bonheur de voir sa Joséphine! « Jamais nous
» n'avons eu de succès aussi constans et aussi grands, lui écrit-il.
» L'Italie, le Frioul, le Tyrol sont assurés à la république. Il faut
» que l'empereur crée une seconde armée : artillerie, équipages de
» pont, bagages, tout est pris. *Sous peu de jours nous nous*
» *verrons, c'est la plus douce récompense de mes fatigues et de*
» *mes peines*. Mille baisers ardens et bien amoureux. » La même pensée se retrouve exprimée dans cinq lettres qui succèdent à celle-ci et qui vous rappelleront souvent les deux vers d'Orosmane :

> Je vais donner une heure au soin de mon empire,
> Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Mais hélas! quand Orosmane vainqueur accourt à Milan pour voir Zaïre, elle n'est plus là. J'avoue que j'ai partagé le cruel désappointement de Napoléon. voilà de quoi expliquer le ton de plainte qui règne dans quelques-unes de ces lettres si tendres. — Milan, le 7 frimaire an
» VII. — J'arrive à Milan ; je me précipite dans ton appartement ;
» j'ai tout quitté pour te voir, pour te presser dans mes bras... tu
» n'y étais pas. Tu cours les villes avec des fêtes; tu t'éloignes de
» moi lorsque j'arrive; tu ne te soucies plus de ton cher Napoléon.
» Un caprice te l'a fait aimer, l'inconstance te le rend indiffé-
» rent, etc. » Le lendemain, Napoléon reçoit un courrier ; hélas! point de lettre de Joséphine; alors il reprend la plume pour exprimer encore les même plaintes, mais, toujours trop amoureux pour trouver celle qu'il aime bien coupable : T'aimer seule, te rendre
» heureuse, ne rien faire qui puisse te contrarier, voilà le destin
» et le but de ma vie. Sois heureuse, ne me reproche rien, ne
» t'intéresse pas à la félicité d'un homme qui ne vit que de ta vie,
» ne jouis que de tes plaisirs et de ton bonheur. Quand j'exige de

» toi un amour pareil au mien, j'ai tort : pourquoi vouloir que la
» dentelle pèse autant que l'or, etc.»

Si, malgré cette tendre résignation, on ne savait à quoi s'en tenir sur les exigences d'un amant, mari ou non, il y aurait dans ces lettres de quoi faire douter de la tendresse de Joséphine envers Napoléon. L'éditeur de ces deux curieux volumes ne les publie, au contraire, que pour prouver le dévouement de cette excellente femme à celui qui avait uni sa destinée à la sienne, et pour répondre à quelques insinuations du Mémorial de Sainte-Hélène. Le général avait cependant alors un rival auprès de Joséphine, un rival qui couchait avec elle en son absence, et avec qui même il lui fallait partager son lit à son retour, quoi qu'il en pût dire. Il est fait une fois allusion à ce rival dans ces lettres, et, telle est la docilité de Napoléon amoureux, qu'il lui envoie sa part d'un million de baisers. «Un million de baisers, et même à Fortuné en dépit de sa méchanceté. » Ce Fortuné méritait bien au moins quelques pages de la préface de l'éditeur, et à peine s'il lui accorde une note d'une ligne. Heureusement la communication bienveillante du troisième volume encore inédit des Souvenirs d'un sexagénaire, ces piquans mémoires de M. Arnault, si riches de faits curieux, nous met à même de raconter toute l'histoire de ce Fortuné. C'est dans cette même campagne d'Italie que M. Arnault fit sa connaissance, à Milan, dans le salon du général.

« Avant le dîner, quand je revins dans le salon, il s'était repeuplé. J'y retrouvai, avec Mme Bonaparte et Mme Berthier, cette jolie *Paulette*, alors plus impatiente de devenir Mme Leclerc qu'elle ne l'a été depuis d'être princesse Borghèse.

» Tout près de Mme Bonaparte, sur le même canapé, était *Fortuné*, ce favori venu de Paris entre elle et son fils ; l'affection qu'elle lui portait n'était pas diminuée, et cette affection, qu'elle ne craignait pas de lui manifester, même en public, était des plus vives. Pardonnons-la-lui. Ne soyons pas moins indulgens que ne l'était son mari. « Vous voyez bien ce roquet-là, me disait le général ; c'est mon rival. Il était en possession du lit de Madame quand je l'épousai. Je voulus l'en faire sortir. Prétention inutile. On me déclara qu'il fallait me résoudre à coucher ailleurs, ou consentir au partage. Cela me contrariait assez ; mais c'était à prendre ou à laisser. Je me résignai. Le favori fut moins complaisant que moi. J'en porte la preuve à cette jambe. »

» Le lecteur est curieux peut-être de savoir quels droits avait *Fortuné* pour être traité ainsi? *Fortuné* n'était ni beau, ni bon, ni aimable. Bas sur pattes, long de corps, moins fauve que roux, ce carlin au nez belette ne rappelait sa race que par son masque noir et sa queue en tire-bouchon. Il n'avait pas tenu en grandissant ce qu'il promettait étant petit; mais Joséphine, mais ses enfans ne l'en aimaient pas moins, quand une circonstance particulière le leur rendit plus cher encore.

» Arrêtée en même temps que son premier mari, le général Bauharnais, Joséphine languissait en prison, d'autant plus inquiète, qu'elle ignorait absolument ce qui se passait au-dehors. Ses enfans avaient la permission de la venir voir au greffe avec leur gouvernante. Mais comment la mettre au fait? le concierge assistait à toutes les entrevues. Comme *Fortuné* était toujours de la partie, et qu'il ne lui était pas interdit d'entrer dans l'intérieur, la gouvernante imagina un jour de cacher sous un beau collier neuf; dont elle le para, un écrit qui contenait ce qu'on ne pouvait dire à sa maîtresse. Joséphine, qui ne manquait pas de finesse, devina la chose. Elle répondit au billet par le même moyen. Ainsi s'établit entre elle et ses amis, sous les yeux même de son surveillant une correspondance qui la tenait au courant des démarches qu'on faisait pour la sauver, et qui soutenait son courage. La famille sut gré au chien du bien qui s'opérait par son entremise autant que s'il se fût opéré par sa volonté; et il devint, pour les enfans comme pour la mère, l'objet d'un culte que le général fut contraint de tolérer. Ce culte dura jusqu'à la mort de *Fortuné*.

» Cette mort fut des plus tragiques. Ce favori, comme de raison, était devenu d'une arrogance extrême; il attaquait, il mordait tout le monde, les chiens même. Moins courtisans que les hommes, les chiens ne le lui pardonnaient pas toujours. Un soir il rencontre dans le jardin de Montebello un mâtin qui, bien qu'il appartînt à un domestique de la maison, ne se croyait pas inférieur au chien du maître : c'était le chien du cuisinier. *Fortuné* de courir sur lui et de le mordre au derrière : le mâtin le mord à la tête, et d'un coup de dent l'étend sur la place. Je vous laisse à penser quelle fut la douleur de sa maîtreese! Le conquérant de l'Italie ne put s'empêcher d'y compâtir : il s'affligea sincèrement d'un accident qui le rendait unique possesseur du lit conjugal,

mais ce veuvage-là ne fut pas long. Pour se consoler de la perte d'un chien, Joséphine fit comme plus d'une femme pour se consoler de la perte d'un amant, elle en prit un autre.

» Héritier des droits et des défauts de son prédécesseur, Carlin régnait depuis quelques semaines quand le général aperçoit le cuisinier qui se promenait à la fraîche dans un bosquet assez éloigné du château. A l'aspect du général, cet homme de se jeter dans l'épaisseur du bois. « Pourquoi te sauver ainsi de moi? lui dit Bonaparte. — Général, après ce qu'a fait mon chien, je craignais que ma présence ne fût désagréable. — Ton chien! est-ce que tu ne l'as plus, ton chien? — Pardonnez-moi, général, mais il ne met plus les pieds (il aurait dû dire les pattes) dans le jardin, à présent, surtout, que Madame en a un autre. — Laisse-le courir tout à l'aise, il me débarrassera peut-être aussi de cet autre-là. »

» Je me plais à raconter ce trait, parce qu'il est caractéristique et qu'il donne une idée de l'empire qu'exerçait la plus douce et la plus indolente des créoles sur le plus volontaire et le plus despotique des hommes. Sa résolution, devant laquelle tout fléchissait, ne pouvait résister aux larmes d'une femme; et lui qui dictait des lois à l'Europe ne pouvait pas chez lui mettre un chien à la porte. »

Cette citation est une bonne fortune pour mon article, qui, vous le voyez, ne m'a pas coûté un grand effort d'imagination, mais elle me prive de parler plus longuement, aujourd'hui du moins, des Lettres de Napoléon. Je serais surpris, il est vrai, que ce recueil ne devînt pas bientôt populaire. Rien de plus intéressant que de suivre cet amour si ardent et si dévoué dans toutes ses phases; car, après les lettres du général, viennent les lettres du consul, puis celles de l'empereur, en y comprenant celles qu'il continue d'écrire à sa première femme quand la politique, faisant de Joséphine une autre Vashsti, eut donné à une fille des Césars sa place sur le trône et dans la couche impériale. Sans doute, comme dit l'éditeur, les lettres de l'empereur sont plus courtes que celles du premier consul, et le premier consul n'écrit déjà plus comme le général; mais il faut convenir qu'en effet le sentiment est partout le même au fond, et qu'il ne subit que l'influence nécessaire de l'âge. Quelque amoureux que soit le lecteur, il serait injuste d'être plus sévère que moi, et de ne pas attendre au moins quelques années de mariage pour en vouloir à Napoléon.

Le Directeur de la Revue de Paris.

ALBUM.

M. Lemercier, de l'Académie-Française, vient de terminer un roman que publiera M. Dupuis, éditeur de Lélia. Si ce roman vaut Pinto, quel succès!

— M. Laya, membre de l'Académie-Française, vient de mourir. Il semblerait que messieurs les quarante sont à peu près d'accord cette fois pour nommer M. Charles Nodier, s'il ne se présente pour lui disputer le fauteuil ni ministre, ni conseiller d'état, ni évêque, ni pair de France, ni député ou autres personnages non littéraires.

— La lance d'argaïl. — M. Chantelauze annonce qu'il s'occupe d'une histoire de la restauration. M. de Polignac a déjà publié une brochure de deux cents pages sur son ministère. M. de Peyronnet a écrit et écrit encore dans divers recueils. M. de Montbel a fait paraître un volume sur le duc de Reichstadt. M. d'Haussez en a fait paraître deux sur la Grande-Bretagne. M. Capelle écrit dans divers journaux de Paris et de l'étranger. Dirons-nous que la presse devait bien ces distractions plus ou moins consolantes à ceux qui ont été renversés par la presse?

— M. Saint-Marc Girardin voyage en ce moment dans cette Allemagne d'où il nous a déjà rapporté tant de trésors historiques et littéraires. Ce nouveau voyage a surtout pour but d'étudier l'organisation des écoles de l'Autriche.

— On ne prête qu'aux riches! dit le proverbe; mais en vérité, nous pourrions proposer une variante, et dire qu'on ne *vole* qu'aux riches. Il n'est guère de feuilleton des journaux de province qui ne pille notre rédaction, et presque toujours sans nous citer. Encore aujourd'hui, le Drapeau tricolore de Châlons-sur-Saône qui s'approprie notre article sur Napoléon amoureux. Ce procédé de nos confrères est d'autant moins charitable, que nous sommes la seule Revue française qui ait le ruineux honneur d'être contrefaite en Belgique, et que plus de trois mille abonnés à l'étranger sont servis à notre dam par ce commode plagiat. Nous espérons, il est vrai,

que le gouvernement voudra bien s'occuper de cette question dans le prochain traité avec nos bons amis les sujets du roi Léopold, pour qui nous avons pris Anvers, et qui nous prennent tout ce qu'ils peuvent nous prendre. Si le *Sic vos non vobis* n'était pas si vieux, ce serait le cas de citer Virgile.

— La Némésis, journal-satire, vrai tour de force en poésie, restera comme une des curiosités littéraires de l'époque. Ce n'est pas d'ailleurs, littéralement parlant, le moins éloquent ouvrage de l'auteur. Réimprimée en un volume par M. Perrotin, rue des Filles-Saint-Thomas, la Némésis obtient un grand succès. Prix : 9 francs.

— Les charruas. — L'espace nous manque pour insérer textuellement une note sur les Charruas, en réponse à notre article sur la mort de Sénaque, qui a été reproduit par presque tous les journaux. « Ce n'est pas uniquement par spéculation, mais encore par humanité, que les Charruas ont été amenés en France de leur propre consentement. Ils seraient morts de douleur et de misère dans les cachots de Montevideo, où ils étaient captifs Aucun soin n'avait été refusé à Sénaque par ses conducteurs avant sa mort, et son cadavre n'a pas été *vendu,* mais *donné* par eux, au Cabinet d'Anatomie du Jardin du Roi. Les Charruas survivans sont très heureux des visites qu'ils reçoivent, surtout quand ce sont des visites de dames. Leur domicile est désormais rue de la Chaussée-d'Antin, n° 27, dans un local plus digne d'eux et des personnes honorables qui veulent bien *leur demander audience.* »

— Scènes dramatiques, par lady Morgan. Deux vol. in-8°. Chez M. H. Fournier. — « On peut, dit l'auteur, lire ces pages en courant ou en dansant. » Lady Morgan se fait légère sur ses vieux jours. Nous avons déjà dit quel était le contenu de ces deux volumes.

— Chroniques du café de Paris : *le Jeune Homme,* tome II.—Ce tome 2 est bien supérieur au premier. Paris est en scène et l'auteur est en verve. Il y a dans ce volume des chapitres d'une satire vive et mordante. Tous les masques ne sont pas nommés, il est vrai, mais on en reconnaît plusieurs. Il est inutile de prédire du succès à un pareil ouvrage; on aimera toujours la médisance quand elle sera spirituelle. Hélas! il y a long-temps que les hommes de lettres ont oublié la parole de l'apôtre : Mes frères, aimez-vous les uns les autres! Nous profitons de cette occasion pour annoncer un article

anonyme que nous recevons, intitulé DE LA CHARTE LITTÉRAIRE, en invitant l'auteur à se faire connaître, s'il tient à être inséré.

— LE DOCTEUR BOUSQUET. — S'il est un livre qui, quoique médical, intéresse toutes les classes des lecteurs, c'est l'HISTOIRE DE LA VACCINE, que vient de publier le docteur Bousquet, secrétaire de l'Académie. Aussi bon écrivain que bon praticien, homme du monde autant que médecin, M. le docteur Bousquet vient d'ajouter encore à sa réputation par cet ouvrage, qui résume tout ce qu'on a écrit depuis Jenner sur la petite-vérole et la vaccine. Il y a dans ce livre un chapitre sur la population, que nous recommandons à l'attention des économistes et des philosophes.

— NOUVELLES CHRONIQUES FRANCOMTOISES. Un vol Chez M. Vimont. —Ce nouveau volume de Mme Tercy contient *le Juif et la Sorciere*, en vingt chapitres; *Madame Adrienne, la Blanche Iselle,* et autres contes ou fragmens remarquables par l'intérêt du sujet et le naturel du style. Mme Tercy n'a pas encore toute la réputation qu'elle mérite.

—Les tomes XI et XII des MÉMOIRES DE MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS paraîtront sous peu de jours à la librairie de M. Mame. Le succès de cette publication augmente avec chaque livraison. Le même éditeur publiera le 3 septembre LE MÉDECIN DE CAMPAGNE, par M. de Balzac; 2 volumes in-8°. Nous ne doutons pas que cet ouvrage ne répare le tort que les CONTES DROLATIQUES ont pu faire à la réputation du spirituel conteur.

—Le roman nouveau de M. Fenimore Cooper (LE BOURREAU DE BERNE) doit paraître le 10 septembre à Paris, en même temps qu'à Londres: la réimpression de l'original chez M. Baudry, rue du Coq, et la traduction chez M. Ch. Gosselin. Ce que nous connaissons par anticipation de cet ouvrage nous permet d'annoncer qu'il aura plus de succès que L'EIDENMAUER. M. F. Cooper s'est inspiré des lacs de la Suisse qui lui ont rappelé les lacs américains.

— M. Valery vient de terminer la publication de ses VOYAGES EN ITALIE par le cinquième et dernier volume, qui contient, avec les tables, treize chapitres de texte, où nous trouvons encore bien des faits curieux et nouveaux. Les personnes qui partent pour l'Italie ont enfin un guide complet, à la fois historique et littéraire. Cinq vol. in-8°. Chez Mme veuve Lenormand.

— CAUSERIES de la contemporaine, etc.— PORTRAITS.— MÉMOIRES

de Mlle Adèle Boury, 1 volume in-8°. — Il est prouvé par ce livre que Mlle Boury n'a jamais vu M. Thiers, et elle ajoute qu'on l'en a consolée en lui disant que notre jeune ministre n'était pas beau. Voilà qui est bien femme! Il faudrait un cabinet composé d'Apollons pour le bonheur de la France et de Mlle Adèle. Ces Mémoires nous apprendront tous les petits événemens du cœur et de la politique qui ont fait un personnage de l'auteur, pauvre demoiselle qui arrive de Berghes à Paris avec toute son ingénuité, et y accouche d'un volume in-8°, qu'on trouve, pour 7 fr. 50 c., chez M. Vimont et chez M. Guyot, deux honnêtes libraires, qui vous donneront, par-dessus le marché, le portrait de l'auteur, lithographié. Il est un autre portrait que je vous recommande, c'est celui de la célèbre contemporaine, par M. Devéria, avec cette épigraphe en fac-simile : *Comme nous passons! comme je suis passée!* (Pour 2 fr., chez Mme Vergne, rue de l'Odéon.) La contemporaine finit comme Mlle Boury commence, par des Mémoires. Quelle que soit la gloire attachée au nom de Mme Ida Saint-Elme comme écrivain, je suis sûr qu'elle la donnerait volontiers à Mlle Adèle Boury en échange des vingt ans que celle-ci nous accuse. M. Vimont qui accueille avec la même galanterie vieilles et jeunes, vient de consoler Mme Saint-Elme des *infidélités* de son premier éditeur. C'est chez lui que paraissent les Mille et une Causeries, dernière publication de la contemporaine, qui l'adresse aux *femmes aimables, spirituelles et jolies*, avec cette épigraphe : *Il n'y a de raisonnable que les passions; elles font vivre double.* A la bonne heure.

— STÉNOGRAPHIE MUSICALE, OU ART D'ÉCRIRE LA MUSIQUE AUSSI VITE QU'ON L'EXÉCUTE, par M. Hippolyte Prévost, membre de l'Athénée des arts, rédacteur sténographe au Moniteur; chez Mme Prévost-Crocius, éditeur, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, n° 12, et chez tous les marchands de musique.— L'industrie crée tous les jours de nouvelles machines pour multiplier ses produits, en simplifiant pourtant la durée et la difficulté des travaux. Les chemins de fer, la vapeur appliquée aux transports de terre et à la navigation résolvent, en fait de communications, le double problème de l'économie de temps et d'argent.

L'art, il est vrai, ne se prête pas à cette marche mécanique, et le cerveau d'un artiste ne peut pas se monter comme une horloge pour produire un chef-d'œuvre à la minute, à la seconde; mais cette

tendance abbréviatrice appliquée aux moyens matériels de l'art pourrait cependant immédiatement rejaillir sur l'art lui-même.

C'est sous ce rapport que la Sténographie musicale, qui sans contredit ne donnera pas du génie à ceux qui n'en ont pas reçu de Dieu le rare privilége, peut cependant être d'une immense utilité pour les musiciens qui en feront l'application. La Sténographie musicale indique les moyens de noter la musique six ou huit fois plus vite qu'avec l'écriture usuelle. Aidé de ces moyens, le compositeur n'aura plus à déplorer la perte des idées heureuses que la lenteur du mécanisme de l'écriture usuelle étouffe si souvent dans leur germe. Aussi prompte que sa pensée, sa main en conservera instantanément toutes les inspirations.

Mais le compositeur n'est pas appelé seul à employer avec succès la Sténographie musicale; l'amateur peut aussi en faire un usage agréable, en recueillant au spectacle ou dans les concerts les morceaux entiers ou les phrases musicales qu'il désire retenir. La simplicité des moyens d'exécution employés pour obtenir une si grande rapidité nous permet de faire comprendre en peu de mots le mécanisme du système.

Pénétré de cette vérité, que la musique n'est pas la science des notes, mais celle des intervalles des sons, M. Hippolyte Prévost en a fait la base de son système. Cinq signes représentant l'unisson, la seconde, la tierce, la quarte et la quinte, donnent par leurs diverses combinaisons et leurs renversemens les moyens de noter toute espèce de musique. Les accidens dont l'effet est de modifier le son des notes qu'ils affectent sans en altérer la valeur sont représentés par de légères modifications aux signes principaux, qui n'en ralentissent pas l'exécution. Tous les plus minces détails de la musique sont prévus et exprimés avec beaucoup de bonheur. La méthode et l'esprit de déduction logique qui a présidé à la confection de cette théorie en rendent l'étude très-facile et très-attrayante. Le succès assuré qui est réservé, dans le monde musical, à cette intéressante publication dédommagera M. Hippolyte Prévost des travaux hérissés de difficultés qu'il a consacrés depuis six ou sept ans à cette invention utile. La réunion de connaissances très-étendues en musique et en sténographie était indispensable à ce jeune auteur pour porter, dès son début, cet art à un tel degré de simplicité et de perfection. L'œuvre de notre compatriote, étant de tous les pays, a été publiée en même temps en Angleterre, en Allemagne et en Italie.

— LA COLONNE NAPOLÉON, ode par M. E. Roullard. Prix 2 francs chez tous les libraires.

— Parmi la foule des nouveaux journaux économiques, c'est-à-dire utiles ou divertissans à bon marché, il en est deux qui nous semblent la réalisation de deux bonnes idées. Le premier est la GAZETTE DE SANTÉ, à l'usage des curés et des personnes bienfaisantes. Pour 6 francs par an, vous aurez là un cours mensuel de médecine populaire. On s'abonne à Paris, rue Neuve-Vivienne, n° 3. Le second journal dont nous voulons parler est notre voisin, et nous allons au-devant du proverbe qui dit : *Bon avocat*, etc. C'est LA COUR D'ASSISES, journal qui n'a aucune prétention de faire de la jurisprudence, mais qui promet de vous donner exclusivement la partie dramatique des procès criminels et autres. LA COUR D'ASSISES mettra à contribution les journaux étrangers, aussi bien que les nôtres. Le cadre est vaste Nous attendons les premières livraisons de ces deux feuilles pour les juger. On s'abonne à LA COUR D'ASSISES, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 17.

— M. Eugène Renduel vient de mettre sous presse un nouvel ouvrage intitulé : LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES, 2 volumes in-8°. par M. Victor Hugo. Cette publication paraitra le 15 septembre (1).

— L'AME ET LA SOLITUDE, par M. Achille de Clézieux. Un volume in-18. Chez M. Eugène Renduel.—Volume de poésies, très-chastes, très-morales, très-religieuses; beaux vers, etc.

— La quatrième représentation d'ALI-BABA a produit une recette de 9,100 francs; le départ de M. Nourrit interrompt jusqu'à la fin de septembre un succès aussi productif : mais le répertoire de l'Opéra est si riche, et ce théâtre est tellement devenu fashionable, que la suspension du dernier chef-d'œuvre de Cherubini serait presque un acte de politique administrative, si elle n'était prévue et forcée. En effet, dans deux mois, ALI-BABA reparaîtra avec tout le charme d'une pièce nouvelle, et pendant ces deux mois l'Académie royale de Musique aura bravé les chaleurs, grâces à GUSTAVE, à LA TENTATION, à ROBERT-LE-DIABLE, et à tant d'autres opéras et ballets, que ni le public de Paris, ni les étrangers ne se lassent de revoir.

(1) Cet ouvrage fera partie des œuvres des Victor Hugo, que publie M. P. Méline.

— L'année scolaire approche de son terme. Nous ne laisserons pas échapper cette occasion de parler de tout ce que M. Guizot a fait cette année pour l'instruction publique. Mais M. Guizot s'occupe aussi des intérêts généraux de la science et de la littérature toutes les fois que les attributions de son département lui permettent de les servir. Nous ne pouvons certainement que louer le ministre de la mission toute spéciale qui vient d'être conférée à M. Francisque Michel, chargé de visiter les archives et les bibliothèques de l'Angleterre, et d'y prendre note ou copie de tout ce qui se rattache à notre ancienne histoire et à notre ancienne littérature. Ce jeune savant est très-capable de faire une riche moisson de documens précieux dans cette excursion toute libérale. Les Anglais eux-mêmes ne connaissent pas ou connaissent mal tous les trésors que possèdent leurs bibliothèques, qui sont, il est vrai, plus visitées par les étrangers que par les Anglais eux-mêmes.

— Académie-française. — Nous serons brefs aujourd'hui sur la séance du 9 août; la réception de M. Tissot en a fait en partie les frais. Le récipiendaire a loué M. Dacier sans trop parler de Castor et de Pollux. Le directeur, M. de Jouy, a adressé à M. Tissot des complimens qui ont été applaudis. Le secrétaire perpétuel, M. Arnault, dont la belle tête académique me rappelle celle de Ducis, a été écouté avec attention et plaisir, lorsqu'il a fait son rapport sur les prix littéraires décernés ou non décernés par l'Académie. M. E. de Bonnechose a déclamé lui-même, interrompu par quelques bravos, les vers que nous sommes heureux de faire lire aujourd'hui à nos souscripteurs, pour les mettre à même de juger le lauréat et ses juges. Enfin M. de Jouy a fait le rapport des récompenses fondées par M. Monthyon. La cinquième classe de l'Institut était là, grave et un peu confuse de s'appeler la classe de morale, tandis que la classe des superfluités de l'intelligence, l'Académie proprement dite, couronnait la vertu et les ouvrages utiles aux mœurs. Il est certain que la rivalité des deux classes éclatera en guerre civile. Quel sujet de poème! Boileau en tremble déjà pour la gloire de son Lutrin, Garth pour celle de son Dispensaire, Tassoni pour celle de son Sceau enlevé. Si la classe des sciences morales et politiques a de l'honneur, elle ne peut laisser à l'Académie-Française la paisible jouissance des vertus Monthyon, sous peine d'être à jamais la cinquième roue du carrosse de l'Institut, comme on le lui a reproché.

— Lelia. Deux vol. in-18, par G. Sand, chez J. P. Meline. — Nous annonçons d'abord cette production d'un talent supérieur, puis nous chercherons à la définir. Est-ce un roman? N'est-ce pas plutôt un poème? Est-ce ce qu'on appelle aussi un roman psychologique? Que de passion alors dans cette rêverie! que de passion dans ce style! Si c'est un roman, c'est un beau roman, tour-à-tour idéal et sensuel; si c'est un poème, c'est un beau poème, tour-à-tour infernal et céleste. Voilà l'expression incomplète d'une première impression; mais nous essaierons de faire connaître cette œuvre, toute byronienne, dont la morale n'est pas toujours la nôtre, autrement qu'avec du pathos métaphysique et des digressions en périphrases. Le succès littéraire de Lelia n'est pas douteux; le devoir de la critique, c'est d'aider maintenant au succès populaire par un jugement impartial.

Le même éditeur a publié Rose et Blanche, par J. Sand. Ce simple changement *d'initiale* révèle, dit-on, une collaboration : mais ce roman n'en doit pas moins piquer la curiosité comme étude de point de départ dans la brillante carrière promise à G. Sand.

—La collection de tableaux de Mmes Dumont de Frainays va être mise en vente. Il serait digne d'un gouvernement ami des arts d'en retenir pour nos Musées la plus grande partie. Notre gloire nationale y gagnerait en splendeur, et nos jeunes artistes enrichiraient leurs études d'une foule de modèles qui ont été salués par l'admiration de tous les âges. Cette collection se compose de quatre-vingt-huit tableaux, appartenant aux écoles italienne, flamande, hollandaise et française. Quel éloge ajouter à des noms tels que Carlo Dolci, Gentilescus, Carrache, Lucas de Jordane, Cornelis Engelbreschtsen, Rubens, Van Dyck, Péters Néef, Van Velde, de Waal, Charles Breydel, Moucheron, van Huysum, Jean de Héem, Ruisdaal, Murillos, Riberd, Poussin, Lesueur, Bourdon, Lemoine, de Troy, La Fosse, Claude Lorrain, Vernet? C'est à chacune de ces illustrations, qui n'ont pas plus besoin des flatteries des hommes qu'elles n'ont à craindre leurs critiques, que la galerie de Mme Dumont de Frainays doit un ou plusieurs chefs-d'œuvre. Tous les styles, tous les âges de la peinture, depuis la renaissance jusqu'à David, tous les coloris, toutes les inspirations, tous les sujets qui ont le plus marqué dans l'histoire de l'art, sont représentés dans cette collection, où deux tableaux de Rubens surtout fixent

et émerveillent l'attention; l'un fait voir la cruauté de Thomyris, l'autre la continence de Scipion. Bien qu'on manque de termes pour les louer, on trouverait peut-être moins difficilement à les payer en admiration qu'en argent. Ils sont estimés au-dessus de 100,000 francs.

Cette magnifique collection, dont la vente aura lieu le 20 août 1833, est exposée rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 64.

— VALLÉE AUX LOUPS, *Souvenirs et Fantaisies*, par M de Latouche. Un volume in-8°. Chez Levavasseur, libraire, rue Choiseul, n° 9. — Le titre de ce livre, qui, si je ne l'expliquais, resterait incompris pour bien des lecteurs, n'est pas un de ces prétentieux non-sens, une de ces étrangetés à effet, industrie de librairie, pour parer le vide; ce titre, c'est mieux qu'un résumé de l'œuvre en tête delaquelle il est placé, car c'est son histoire. Soyez en paix, je vais vous la raconter.

L'auteur de ces *Fantaisies et Souvenirs* est un des hommes les plus délicieusement paresseux de son époque, mais de cette paresse friande et réfléchie qui aime à se sentir, qui a d'abord soin de faire artistement son lit, qui sait choisir et se balayer un belle place au soleil. Or, ce n'est point au milieu des bruits et de la boue de Paris, point au milieu de l'ardeur des partis, point au milieu des vaudevilles nouveaux et des débats parlementaires, que l'on peut ainsi laisser sommeiller sa vie; force a donc été à notre épicurien d'oisiveté, afin de savourer les deux loisirs que lui permettait une belle renommée littéraire, bien largement posée et bien loyalement acquise, d'aller demander aux bois du repos et du silence. Du fond de cette riante vallée

> Où les loups disparus n'ont laissé que leur nom,

comme il nous méprise en nos agitations, comme il a pitié de nous et de toutes nos misères citadines, alors que, couché sur le tapis de gazon qu'il a semé et arrosé de ses mains, il voit voler les hirondelles et passer les nuages; venez donc lui parler de vos querelles littéraires, des journaux qui s'en vont et de ceux qui arrivent; dédiez-lui donc vos romans, à cet homme tout occupé de savoir si ses greffes viennent à bien et si ses raisins murissent, le beau présent que vous lui ferez !

Mais pour ceux qui vivent en oisiveté dans la solitude, le démon

est un ennemi terrible; car là il dresse à son aise et sans que rien puisse vous en distraire, les embûches de ses tentations; de cette façon, l'auteur de ce livre, un soir peut-être qu'il contemplait les moucherons dansant dans un de ces rayons de lumière purpurine que jette le soleil à son couchant, a été saisi de la pensée d'écrire encore. A cela joignez l'obsession d'un éditeur arrivé de Paris comme un autre Ulysse, déguisé en marchand, pour offrir des armes à Achille (Dieu me pardonne cette mythologie!); et ce volume a été décidé, solennellement promis. Déroger ainsi, redevenir poète quand on était jardinier !

Du moins ce n'est pas sans une lutte généreuse, sans de terribles efforts pour retenir sa serpe et sa bèche, que le campagnard s'est laissé remettre la main à la plume. « Tu veux que j'écrive, a-t-il dit à l'esprit qui l'obsédait, soit; mais je daterai mon œuvre de ma solitude, et elle portera son nom. A toutes les lignes je parlerai du bonheur de la vie des champs, de feuilles vertes et de soleil, d'horizons bleuâtres et de voix lointaines soupirant à travers les bois nombreux. En me lisant, Paris se paraîtra lui-même plus bruyant et plus étouffé; sa boue lui semblera plus noire, et ses ruisseaux plus infects. » Le cruel homme, il n'a que trop tenu parole. En l'écoutant, il vous prend une soif de la campagne et un dégoût de la ville insurmontables; il semble que l'on ait le mal du pays de tous les villages et de tous les clochers que l'on a visités et dont on garde le souvenir. A quiconque est retenu en ville par des affaires, ce volume est mortel; il y souffle comme un esprit du désert, on y respire comme des brises et des senteurs matinales qui vous attirent hors de l'enceinte de la ville. Cruelle vengeance du plaisir qu'il vous y fera trouver.

Car, il faut bien que je l'avoue, malgré le cauchemar que ce cruel livre m'a donné, bien que depuis que je l'ai lu je sente la nuit les tours de Notre-Dame sur mon estomac, que je soupire après un peu d'air frais, après un peu de feuillage, et que Paris me soit en une horrible aversion, je l'ai lu d'un bout à l'autre, sans m'arrêter, avec des émotions comme depuis long-temps aucun livre n'avait su m'en donner. Ce sont des histoires si variées, si gracieusement contées; cela ressemble si peu à cette littérature marchande, qui, grâce au ciel! passe sans s'arrêter. Alors que le fonds est léger, l'intérêt peu profond, il y a encore tant de mérite dans la forme, tant d'habileté dans le travail, tant de soins de détails,

que cela vous console de tous les malheurs, je voulais dire de tous les livres présens.

Je n'ai pas de longs commentaires à faire sur une œuvre qui n'existe pas une, qui n'est liée dans ses parties bien distinctes par aucune idée générale, et, d'autre part, je ne puis un à un vous analyser les délicieux fragmens qui la composent; mais lisez-les tous, car ce sont autant de petits chefs-d'œuvre qui, publiés séparément, eussent, pendant deux années, fait la joie d'une Revue. Lisez *l'Étude de paysage*, véritable tableau de Claude Lorrain; lisez *le Frère quêteur*, histoire étrange, comme l'appelle l'auteur lui-même, si heureusement inventée, contée avec tant de grâce et de relief. Dans un autre ordre d'idées, lisez un excellent article sur André Chénier, orné des plus précieux fragmens, et couronné par un éloquent et spirituel plaidoyer touchant le scandale de notre législation sur la propriété littéraire, mais surtout lisez *le Cœur du poète*, un roman tout entier, un drame plein d'intérêt et de terreur, une effrayante histoire de courtisane, une vie douloureuse d'homme de talent, le récit d'un abominable sacrilége, une épouvantable dénonciation contre la nature humaine, que vous diraije? tout ce qui peut émouvoir, serrer le cœur, faire pleurer de pitié, d'indignation. A côté de cette prose sans reproche, vous trouverez des vers quelquefois moins irréprochables, mais gracieux, corrects, pouvant expliquer leur infériorité relative par cette considération que leur auteur est déjà en prose si harmonieux, si habile ciseleur, qu'il pourrait se dispenser de bâtir en rimes et en mètre pour prétendre au titre de poète. Le succès de ce livre, paru il y a quelques semaines, a été si rapide que je fais mon article sur la *vraie* seconde édition. Mon Dieu! vous permettez donc que le public, malgré le découragement où auraient dû le jeter tant d'informes publications auxquelles il est en proie, se passionne encore pour les livres de valeur et de talent. Que votre saint nom soit béni! C. R.

— VOYAGE DE LA REINE HORTENSE. — Le nom de la reine Hortense a servi de passeport à tant d'écrits apocryphes en Angleterre comme en France, que cette princesse se décide à publier le récit authentique de ses derniers voyages en France et en Italie. Un ouvrage si plein d'intérêt fera sensation, et nous nous estimons heureux de pouvoir en promettre quelques fragmens aux lecteurs

de la Revue de Paris. Voici la lettre par laquelle la reine Hortense annonce sa détermination à son éditeur :

« Je vous envoie, monsieur Levavasseur, le récit de mon voyage en France que je me décide à faire publier. M. B..... se charge de vous le faire parvenir. Si vous voulez lui adresser les épreuves, il me les renverra pour que je puisse moi-même juger des changemens qu'il pourrait me convenir d'y faire. Vous voyez que j'ai répondu promptement à votre désir d'obtenir quelque chose qui se rapportât à la famille de l'empereur. J'avoue qu'en écrivant nos derniers malheurs, mon intention n'avait pas été d'en occuper le public ; mais les récits mensongers, les mémoires inventés sur moi, et surtout la volonté vivement exprimée par mes amis de répondre a ces calomnies, m'ont décidée à la faire moi-même, en faisant connaître toute la vérité.

» Je vous prie de recevoir l'assurance de toute ma considération.

» Hortense.

» Arenenberg, 1er août 1833. »

— Il y aurait un choix très-piquant de pensées, maximes et sentences à extraire de l'ouvrage de M. E. L. Bulwer dont nous avons publié un premier chapitre. Voici une remarque qui nous a frappés entre autres : « Quand une erreur est devenue populaire, rien de difficile comme de la déraciner. Un exemple de la vitalité d'une belle phrase qui a l'avantage d'être une erreur, c'est le mot qu'on attribue à Archimède : — Qu'on me donne un point d'appui et un levier, je soulèverai le monde. » C'est là depuis des siècles un lieu commun à l'usage des orateurs, des poètes et des journalistes. Quel génie que cet Archimède ! s'écrie-t-on chaque fois que ce mot est répété. Or, supposons qu'Archimède eût trouvé son point d'appui et son levier, supposons encore qu'il eût la faculté de se mouvoir avec la vitesse du boulet de canon qui parcourt 480 milles par heure ? Savez-vous combien il lui faudrait d'années pour soulever la terre à un pouce de hauteur? Juste 44,963,340,000,000 années ! ! ! Le chiffre de ce calcul a bien sa poésie : en général, une des plus sublimes choses du monde, c'est la vérité toute simple.

— l'eccellenza, ou les soirs au lido, tome 1er. — Au parfum d'Italie que répandent toute les pages de ce livre, on le croirait une

romanesque paraphrase de la fameuse chanson de Mignon : *Connaissez-vous cette contrée où les orangers fleurissent, etc.?* Comme Wilhem Meister, l'auteur a visité l'Italie en poète, comme Beppo, il a compris que tout n'était pas tristement poétique en Italie : de là, cette piquante variété de teintes à travers laquelle l'Italie nous apparaît, dans les volumes de M. Roger de Beauvoir. A peu près tous les récits de L'ECCELLENZA sont placés dans la bouche d'un personnage fictif ; c'est une espèce de demi-anonyme sous lequel l'auteur s'est mis à l'aise pour être tour-à-tour artiste et un peu dandy, enthousiaste et moqueur, mais plein de vie et de mouvement dans son style ; style tantôt un peu trop chargé en couleurs peut-être, et tantôt précis à la manière des contes de Voltaire ; mais jamais froid, jamais sec et toujours amusant sous toutes les formes qu'il affecte. En homme de bonne compagnie, qui a peur avant tout d'être pédant, M. Roger de Beauvoir commence par rire très-sérieusement, dans sa préface, de notre manie de mettre l'*art* partout et de tout mettre dans l'*art;* il poursuit de son ironie l'art chez le bijoutier, l'art chez le marchand de pantoufles, l'art chez le maquignon, l'art chez Babin, l'art dans les préfaces, l'art dans les Revues, l'art personnifié enfin pour être apostrophé par les auteurs, à la manière de Sosie parlant à sa lanterne, l'art appelé ici monsieur, là citoyen, monsieur l'art, citoyen l'art, etc. O littérature grave et bouffonne, que me veux-tu? te dirons-nous enfin, je l'espère, comme à la pauvre sonate de nos pères. Sa profession de foi enregistrée, M. Roger de Beauvoir nous raconte quatre petites histoires originales par la manière comme par le sujet ; car l'auteur n'a pas moins horreur du lieu commun que des prétentions dites *artistiques* ou *artielles*. Mon embarras serait de vous dire laquelle de ces histoires je préfère, car je les ai lues toutes les quatre, foi de critique! *Masacio* d'abord, et je disais : l'auteur ne fera pas mieux que *Masacio ;* puis *Tobias*, qui m'a paru mieux que *Masacio ;* puis *la Bague du marquis*, et je croyais la verve de M. Roger de Beauvoir épuisée par ce joli conte, mais *Lea Marini* ne m'a pas moins intéressé que *Masacio, Tobias* et *la Bague*. L'auteur nous promet un second volume de L'ECCELLENZA : comme j'aime avant tout les contes qui m'amusent, en dépit d'un peu de clinquant dans le style, j'attendrai ce second volume pour mêler quelques critiques au bien que je viens de dire du premier. B. S.

— HEURES PERDUES, poésies, par Félix Arvers. — Le volume que

publie M. Arvers est son début; à son titre, nous aurions vainement le droit d'être sévères. Le talent de l'auteur, talent facile, élégant et pur, odorant encore des palmes universitaires, laisse peu de prise à la critique communément dite de *style*. On lui reprocherait plutôt trop de sagesse et de mesure dans sa passion, une régularité de moyens trop voisine de l'artifice de la phrase, un soin de bien dire enfin qui atténue parfois la vigueur de sa pensée, toujours lucide et brillante. A part ces défauts qui ressortent nécessairement des qualités mêmes de son talent, M. Arvers peut justement prétendre à un rang élevé comme poète. Il y a dans toute sa pièce de François Ier une leçon fort indirecte de dialogue donnée à de plus grands maîtres que lui, sans compter que la contexture même de sa fable est passionnée et puissante d'intérêt, et que le style y soutient toujours l'idée. Quand par ce temps-ci, temps d'athéisme et de dédain pour les vers, on en fait de si francs et de si consciencieux, on a d'avance répondu aux critiques par son travail, et aux indifférens par sa foi. M. Arvers ne peut manquer d'être encouragé par le succès, et dans ce succès il y aura justice. R. B.

— Les jeunes france, romans goguenards, par M. T. Gautier, chez M. E. Renduel, 1 volume in-8o. — Romans goguenards! eh bien! à la bonne heure, messieurs, voilà qui est sage de prendre les devans et de rire de vos imaginations pseudo-romantiques. Nous recommandons le volume de M. T. Gautier à quiconque a par-dessus les yeux des contes à la mode et du style à la mode; M. T Gautier a compris le ridicule de « ces feux d'artifice de style, des pluies lumineuses en substantifs, des chandelles romaines en adverbes, des feux chinois en pronoms personnels. » Par une juste compensation, après tant de crimes contre le bon goût et la langue, la littérature du jour devait finir par le *suicide*.

— gaule et france, un vol. in-18, chez J. P. Meline. — Ce n'est que l'introduction d'un ouvrage plus important; mais le péristyle annonce bien le temple. On aime à juger M. Alexandre Dumas comme historien. Il y a ici de ces belles pages qui rappellent l'éloquent morceau historique que M. Victor Hugo publia il y a quelques années dans la Revue de Paris. Nous reviendrons sur ce livre qui est d'une haute portée.

TABLE DES MATIÈRES.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.







